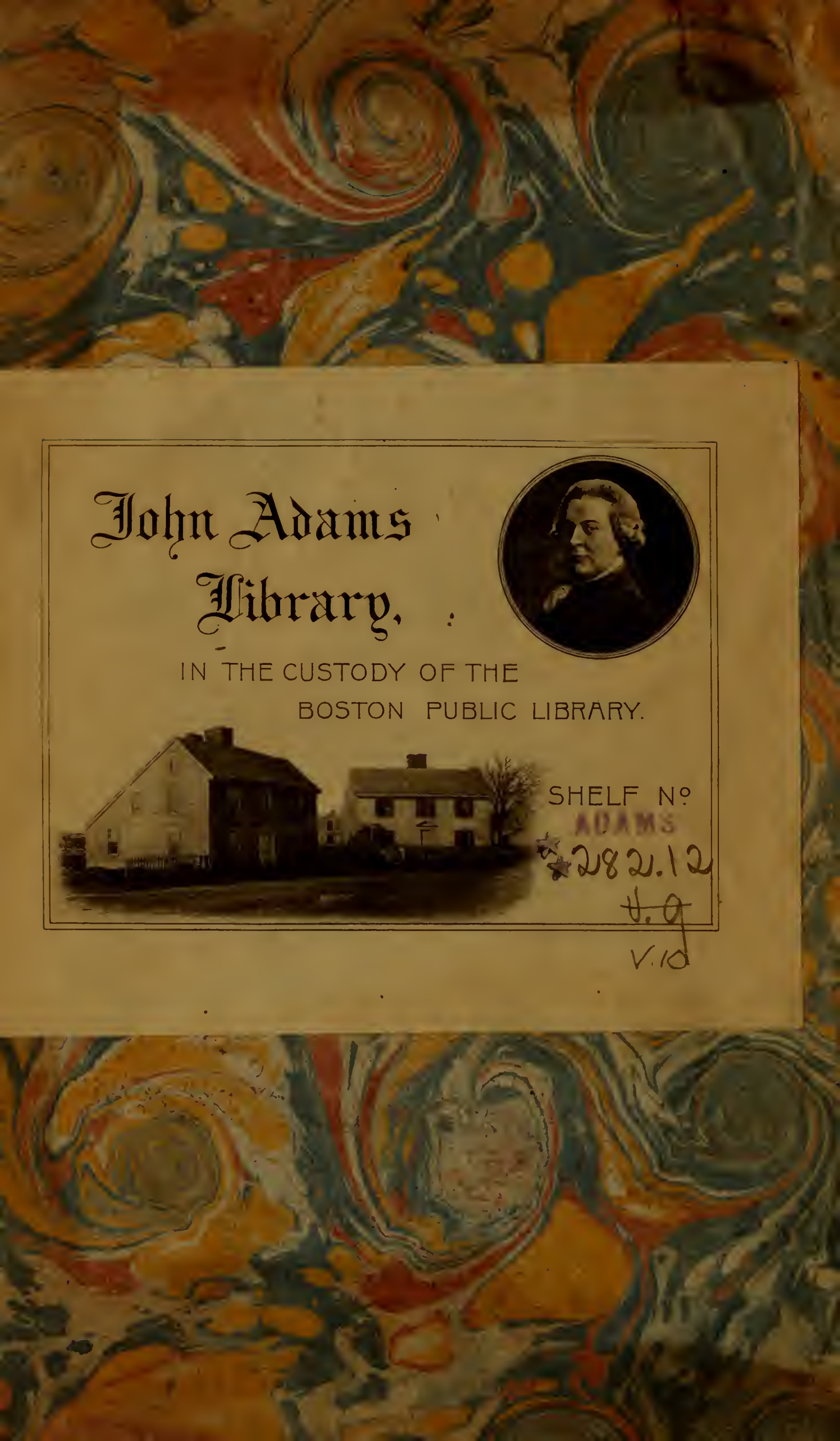
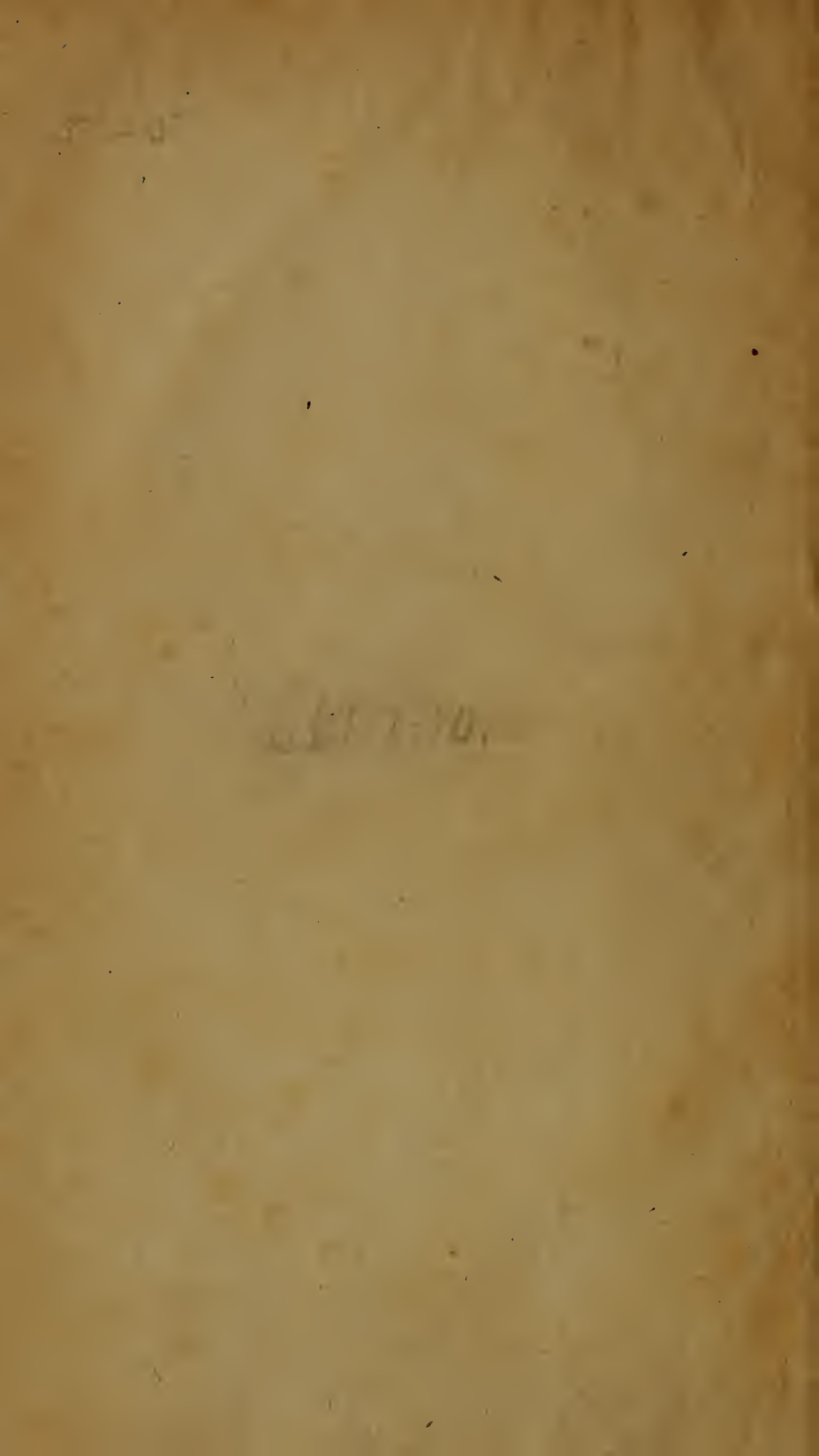



John Adams
Library,
IN THE CUSTODY OF THE
BOSTON PUBLIC LIBRARY.
SHELF No
ADAMS
282.12
v.10





COURS D'ÉTUDE

POUR L'INSTRUCTION

DU PRINCE DE PARME.

COURS D'ÉTUDE

POUR L'INSTRUCTION

DU PRINCE DE PARME,

AUJOURD'HUI

S. A. R. L'INFANT

D. FERDINAND,

DUC DE PARME, PLAISANCE, GUASTALLE,

&c. &c. &c.

Par M. l'Abbé de CONDILLAC, *de l'Académie françoise & de celles de Berlin, de Parme & de Lyon; ancien Précepteur de S. A. R.*

TOME DIXIEME.

INTRODUC. A L'ÉTUDE DE L'HISTOIRE ANCIENNE.



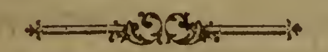
A PARME,

DE L'IMPRIMERIE ROYALE.

M. DCC. LXXV.



TABLE DES MATIERES.



LIVRE QUINZIEME.

CHAPITRE I.

mais ils ſont troublés par la haine réciproque des Phariſiens & des Sadducéens. Ariſtobule prend le premier le titre de roi & regne en tyran. Et ſous Alexandra qui ne montre que de la foibleſſe. Hircan qu'elle a choiſi pour ſucceſſeur eſt forcé de céder à Ariſtobule ſon frere. Pompée rend la couronne à Hircan. Nouveaux troubles. Antoine donne la couronne à Hérode qui croit s'affermir en répandant le ſang. Les propheties s'accompliſſent.

CHAPITRE II.

Des opinions des philoſophes payens avant Jeſus-Chriſt, & dans les trois premiers ſiecles de l'égliſe.

Pag. 15.

Sous Alexandre, les ſectes de la Grece ſe répandent en Aſie. Elles s'établiſſent en Egypte ſous Ptolemée-Soter. Sous Philadelphe qui bâtit le Muſée. Sous les ſucceſſeurs d'Evergete, les philoſophes fuyent. A leur retour, l'Egypte devint le centre de toutes les ſectes. Origine du Sincrétiſme. Ignorance & ſuperſtition des Egyptiens. Conduite de leurs prêtres qui veulent tout concilier. Toutes les ſectes. Origine de l'Eclectiſme. Chef de cette ſecte. Objet que ſe propoſoient les Eclectiques. Leur enthouſiaſme. Leurs

principes abſurdes. Ils defendent l'idolatrie par des allégories. Ils employent contre la religion chrétienne le menſonge & l'impoſture. L'éclectiſme n'étoit qu'un ſincrétiſme abſurde.

CHAPITRE III.

Des opinions qui ſe ſont introduites parmi les Juifs 300 ans environ avant Jeſus-Chriſt.

Pag. 29.

Quand & pourquoi les Juifs d'Alexandrie adopterent le ſincrétiſme. Commencement de la vie aſcétique parmi les Juifs. Comment les Eſſéniens & les Thérapeutes adoptent des idées Pythagoriciennes. Les Juifs d'Egypte portent en Judée leurs uſages. Maniere de vivre des Eſſéniens. Ils éprouvoient ceux qu'ils recevoient. Combien ils étoient attachés à leurs ſuperſtitions. Leur doctrine. Les Thérapeutes plus contemplatifs que les Eſſéniens & plus enthouſiaſtes. Cette vie aſcétique a été admirée avec peu de fondement. Les Phariſiens ont embraſſé la philoſophie myſtérieuſe & ſymbolique. Ils ont ſurchargé la loi d'œuvres ſurérogatoires. Leur doctrine. Ils ſubſiſtent encore ſous le nom de Rabins. Les Sadducéens rejetoient les allégories & les interprétations, & s'en tenoient à la lettre

de l'écriture. Ils tomboient dans des erreurs afin de ne pas penser comme les Pharisiens. La secte des Caraïtes étoit la plus raisonnable. Les sectes des Juifs étoient unies de communion.

CHAPITRE IV.

Des obstacles qui s'opposoient à l'établissement de la religion Chrétienne.

Pag. 46.

Obstacles qui s'opposoient à la propagation du Christianisme. Premier. Les sectes qui divisoient les Juifs. 2me. Les caractères de ces sectes. 3me. Les préjugés des Juifs. 4me. L'idée fausse que la plupart se faisoient du Messie. 5me. Les faux dieux dont le culte étoit cher, principalement aux Romains. 6me. Les imposteurs alors fort communs 7me. Le peu d'étonnement que causoit le courage des martyrs. 8me. La prévention contre les Juifs. 9me. Le mepris des Juifs pour les Chrétiens. 10me. Les philosophes intéressés à combattre le Christianisme. En un mot, tous les préjugés qui regnoient.

CHAPITRE V.

Considérations sur le premier siecle de l'église.

Pag. 54.

Combien la raison est insuffisante pour éclai-

rer le préjugés. Des hommes ignorants étoient destinés à les éclairer. Ses miracles sont des démonstrations à la portée de tous. Premieres prédications dans la Palestine. Simon le magicien. Source de ses erreurs. Son systême. Ses impostures. Que les Romains ne l'ont pas mis au nombre de leurs dieux. Autre fait qu'on rapporte avec aussi peu de fondement. Les Gnostiques ont puisé dans la même source que Simon. Leurs erreurs. L'église fait des progrès. Mœurs des premiers chrétiens. La conversion des Gentils donne lieu à une question, & au premier concile. La charité régnoit parmi les églises. Des imposteurs troubloient la paix. Persécutions sous Néron. Sous Vespasien, les Juifs restent sans temple & sans sacrifices. Les Chrétiens sont enveloppés dans la persécution que Domitien fait aux Juifs. Prévention générale contre les Chrétiens. Les prêtres du paganisme & des philosophes calomnient l'église.

CHAPITRE VI.

Idée générale des événements dans le second siecle de l'église.

Pag. 74.

Sous Nerva, les Chrétiens goûtent la paix. Ils sont persécutés sous Trajan. Mais on ne sait

---

CHAPITRE VII.

Considérations sur le second siecle.

rigeoient le langage, & revendiquoient les vérités qu'elles enseignoient. C'est sous différents points de vue que les peres du 2e siecle louent & blâment les mêmes sectes. Ils rejetoient Aristote. Ils faisoient cas de Platon. Ils ne croyoient penser comme lui que parce que, selon eux, Platon avoit pensé en Chrétien. Par là, ils se rapprochoient des philosophes, qui quelquefois se rapprochoient aussi des Chrétiens. Et on entreprend de faire voir que ce que la religion enseigne s'accorde avec ce que les philosophes ont dit de mieux. On parloit quelquefois de la religion comme si elle n'eût été qu'une philosophie plus saine. Il y avoit du danger à vouloir la concilier trop avec la philosophie. Il en nâquit des hérésies.

CHAPITRE VIII.

Depuis le commencement du troisieme siecle jusqu'en 325, que Constantin donna la paix à l'église.

Pag. 102.

L'éclectisme étoit la philosophie du 3e. siecle. Dangers de cette philosophie ténébreuse. Les Eclectiques se piquoient d'être gens de lettres, & , surtout, orateurs. Les peres de l'église qui se prêtent au goût du siecle s'appliquent à tou-

tes les études des Grecs & s'éloignent de plus en plus de la simplicité des Apôtres. Sous Sévere, une persecution excite le zéle de Tertullien. Objet de Tertullien dans son apologie. Erreurs où tombe Tertullien. Dans les temps de paix, les Chrétiens étoient persécutés par les jurisconsultes. Zéle des Chrétiens & leurs écoles. St. Clément d'Alexandrie prend la défense de la religion. Source des erreurs où il est tombé. Origenes célebre de bonne heure & persécuté par Démétrius évêque d'Alexandrie. Il a formé un grand nombre de disciples. Il a fait quantité d'ouvrages. Il est tombé dans des erreurs. Persecution sous Maximin, assassin d'Alexandre Sévere. Les Chrétiens avoient alors des églises publiques Leurs mœurs se corrompent, parce qu'ils sont long-temps sans être persécutés. Cruelle persécution. Grand nombre de Chretiens succombent. Beaucoup aussi souffrent le martyre. La persécution ayant cessé, on demande si l'église pouvoit absoudre les apostats. Erreurs de Novatien à ce sujet. Novatien est le premier anti-pape. Il est condamné. Après quelques persécutions, la paix est rétablie dans l'église. Dispute sur la validité du baptême des hérétiques. Manès. Il établissoit deux principes. Persécution sous Dioclétien. Lâcheté de ceux qu'on nomma traditeurs. Schisme des Donatistes. Commencement de l'Arianisme.

CHAPITRE IX.

De la discipline dans les trois premiers siecles.

Pag. 131.

Pourquoi la discipline a varié dans les trois premiers siecles. Usages généraux. Lieux où l'on s'assembloit. Peu de cérémonies. Jours solemnels. Comment les Gentils étoient reçus dans l'église. Pénitence publique. Ce que l'église exigeoit dans ses ministres. Subordination qui s'établit parmi eux Usage des excommunications. La célébration de l'Eucharistie. Les jeûnes des Chrétiens. Les opinions qu'on avoit sur le mariage portoient au célibat. Commencement de l'ordre monastique.

CRAPITRE X.

Conclusion de ce livre.

Pag. 141.

Les apôtres étoient convaincus de la vérité de l'évangile qu'ils préchoient. L'accomplissement des anciennes prophéties, premier motif de leur conviction. Les miracles de Jesus-Christ,

second motif. L'accomplissement des prophéties de Jesus Christ, 3e motif. Comment les apôtres convaincus ont donné de nouveaux motifs de conviction pour les hommes éclairés qui se sont convertis dans le second siecle. Motifs de conversion dans le 3é. siecle.

LIVRE SEIZIEME.

CHAPITRE I.

La conduite de Constantin par rapport à l'église.

Pag. 152.

Il suffit de considérer Constantin sous deux points de vue. Constantin fait triompher la religion. Il répare les maux que la persécution avoit faits. Il accorde des exemptions au Clergé. Inconvénients de ces exemptions. En voulant remédier à ces inconvénients, Constantin en occasionne d'autres. Il consacre le dimanche à la priere. Il autorise le célibat en croyant faire respecter la virginité. Il permet de faire les affranchissements dans les églises. Il permet de laisser aux églises telle part de bien qu'on jugera à propos. Il confie l'administration de la justice aux evêques.

Moyens de Constantin pour abolir le culte des idoles. Sa conduite avec les Donatistes. Faux jugement de Constantin sur la doctrine d'Arius. Concile de Nicée. Conduite de Constantin avec les Ariens. Sa conduite avec les Catholiques.

CHAPITRE II.

La conduite de Constantin par rapport à l'empire.

Pag. 165.

Rome croit trouver un libérateur dans Constantin. Constantin veut tout changer. Il ôte le commandement aux préfets du prétoire. Quelle avoit été la puissance des préfets du prétoire. Pour assurer leur despotisme, les empereurs s'étoient donnés des maîtres dans leurs prefets. Cependant il ne falloit pas casser les gardes prétoriennes. Conséquences qui en devoient résulter. Constantin partage l'empire en quatre gouvernements & croit assurer sa puissance. Il croit encore l'assurer en créant des grands avec des titres sans autorité. C'est aussi par cette raison qu'il porte le siége de l'empire à Constantinople. Mort de Constantin.

CHAPITRE III.

Epuiſement de l'empire lors de la fondation de Conſtantinople. Accroiſſement du luxe. Haine mutuelle des ſectes, qui arment tour à tour le ſouverain contre les ſujets. Quels étoient anciennement les droits du ſénat. A quoi ſe bornoient ceux de l'empereur. Les bons empereurs ont reconnu des bornes à leur puiſſance. La flatterie même, contenue par l'opinion publique, a été forcée à reſpecter ces bornes. Comment le ſénat perd ſes droits. Combien les droits du ſénat de Conſtantinople étoient différents. Cette confuſion permit à Conſtantin de regarder l'empire comme ſon patrimoine.

CHAPITRE IV.

Pourquoi il importe de conſidérer la chûte des

des empires qui se sont précipités les uns sur les autres. Fausses idées que les Romains se faisoient de leur empire. Les anciens empires ne sont connus que par des traditions vagues. Quelle idée on peut se faire de l'ancien empire d'Assyrie. De celui de Sésostris. Commencement des Parthes. Le Nord & le midi occupés par des nations bien differentes. Flux & reflux de ces nations. Combien toutes ces nations se confondoient. Des peuples du Nord de l'Asie, & de leur genre de vie. Pourquoi ils ont fait & pourront faire encore de grandes révolutions dans les pays policés. Invasions des Scythes, lorsque les Médes secouoient le joug des Assyriens. L'empire des Assyriens detruit par les Médes & les Babyloniens, qui succombent sous les Perses. Empire d'Alexandre, auquel plusieurs monarchies succédent. Empire des Parthes, qui se rendent redoutables aux Romains. Nouvel empire des Perses sur les ruines de celui des Parthes. Combien les peuples de l'Europe sont différents des peuples de l'Asie. Nations barbares ou peu policées de l'Asie. Nations policees, dès les siecles les plus reculés. Cette difference entre les nations de l'Asie est la cause des révolutions fréquentes. De l'étendue des monarchies de l'Asie. Du despotisme de ces monarchies. Par où les peuplades ont passe d'Asie en Europe. Genre de vie des premiers habitants de

l'Europe. Pourquoi les parties occidentales de l'Europe ſe civiliſent les premieres. Il s'y forme de cités. Eſprit de ces cités. Uſages des Germains pour maintenir l'égalité. Les Grecs cultivent les arts & n'en ſont pas moins jaloux de leur liberté. Chez quelles nations ſe trouve davantage l'amour de la liberté. Effet de cet amour. Les arts paſſant d'une nation à l'autre les amolliſſent ſucceſſivement. Les Germains ne s'amolliſſent pas. Les Germains au temps de Tacite. Depuis Tacite, les nations germaniques ſe ſont connoître ſous de nouveaux noms. Au temps de Conſtantin, deux vaſtes empires, qui ſe craignoient & qui devoient être envahis par des nations barbares qu'ils ne craignoient pas.

CHAPITRE V.

Depuis la mort de Conſtantin juſqu'à celle de Jovien.

Pag. 220.

Les diſpoſitions de Conſtantin occaſionnent le maſſacre d'une partie de ſa famille. Ses trois fils méritent peu d'être connus. Guerre de Conſtance avec la Perſe. Défaite & mort de Conſtantin, ſon frere. Pourquoi Conſtance eſt favorable aux Ariens. Conſtance protége les catholi-

ques. Magnence lui ôte l'empire & la vie. Constantine, sœur de Constance, donne la pourpre à Vétranion. Népotien prend la pourpre & périt. Conduite de Magnence. Constance se prépare à la guerre. Il arrive dans la Thrace & entre dans l'Illyrie. Vétranion est relégué en Bithynie. Magnence perd deux batailles & se tue. Constance donne sa confiance aux délateurs. Il est le jouet de ceux qui l'entourent. Multitude de ses valets. Leur avidité. Les grands avoient la même avidité. Les eunuques commencent, sous Constance, à s'élever aux grandes charges. L'intrigue faisoit tout. Gravité ridicule de Constance. Gallus, gouverneur de l'orient. Education de Gallus & de Julien. Mort de Gallus. Silvain, forcé à se soulever, périt par la trahison d'Ursicin. Les Gaules ouvertes aux barbares. Constance donne à Julien le commandement des Gaules. Il entretient les disputes de religion. Il fait un formulaire. Il persécute pour le faire recevoir aux catholiques. Cependant les catholiques lui ont donné des louanges. Les Ariens le méprisoient & lui resistoient ouvertement. Insolence d'un évêque Arien. Elle est approuvée par Constance. Ce prince changeoit continuellement de sectes. Grand tremblement de terre. Conciles de Séleucie & de Rimini. Les évêques catholiques signent une profession Arienne. Ils reviennent

---

LIVRE DIX-SEPTIEME.

CHAPITRE I.

Depuis la mort de Jovien jusqu'à Théodose.

les Goths. Les Goths s'établissent dans la Thrace. Valens, par avarice, s'expose à manquer de soldats. Soulévement des Goths. Valens perd la bataille & la vie. En occident, Gratien avoit, pour collegue, son frere Valentinien II. Sa foiblesse le rend incapable de soins & lui fait commettre des injustices. Défaite des Allemands. Gratien reconnoissant qu'il ne peut défendre l'empire, s'associe Théodose.

CHAPITRE II.

Théodose.

Pag. 262.

Les Goths obtiennent des terres. Ils servent dans les armées sous des chefs de leur nation. Maux de l'église. La modération de Théodose est blamée. Situation embarrassante de ce prince. Loix qu'il fait contre les hérétiques. Loix contre les Idolâtres. Défauts des loix de Théodose. Concile œcuménique de Constantinople. Théodose fait conférer ensemble les chefs de secte & la dispute les aigrit. Gratien devenu odieux, perd l'empire & la vie. Maxime, qui a fait périr Gratien, arme contre Valentinien, & a la tête tranchée.

CHAPITRE III.

de Gaïnas contre Eutrope. Eutrope a la tête tranchée. Gaïnas se révolte. Il perd la vie dans un combat contre les Huns. L'orient n'offre que des troubles. Alaric en Italie. Honorius établit son siege à Ravenne. Défaite de Radagaise. Invasion des barbares dans les Gaules. Constantin maître des Gaules & de l'Espagne, & reconnu par Honorius. Alaric menace l'Italie. Mort d'Arcadius & de Stilicon. Trente mille barbares qui avoient servi dans les armées Romaines, passent dans le camp d'Alaric. Rome assiégée par Alaric. Elle capitule. Alaric reprend les armes. Honorius fait des loix pour & contre les payens. Alaric donne & ôte tour à tour la pourpre à Attale. Les Vandales s'établissent en Espagne. Les Armoriques secouent le joug des Romains. Rome est prise par Alaric. Mort de ce conquérant.

CHAPITRE IV.

Jusqu'à la mort d'Honorius.

Pag. 293.

Constantin assiégé dans Arles. Honorius le fait mourir. Ataulfe dans les Gaules. Les Bourguignons s'établissent dans les Gaules.

CHAPITRE V.

Jusqu'aux temps où Attila commence à menacer l'empire.

dales. Rentré engrace, il défait Aëtius, à qui on a ôté le commandement, & il meurt de ses blessures. Aëtius se fait craindre & reprend le commandement des armées. Etat de l'empire d'occident. Provinces qu'il a perdues. L'intolérance armoit tous les peuples. Exemple de cette intolérance. Etat de l'empire d'orient. Hérésie de Nestorius. Caractère de cet Hérésiarque Ses persécutions. Un concile de Constantinople lui est favorable. Un synode de Rome lui est contraire. Un concile d'Ephese, tenu à ce sujet. Conduite de Théodose entre les deux partis. Hérésie d'Eutychès. Théodose s'en devient le fauteur. Traité honteux avec Attila & Bléda chefs des Huns.

CHAPITRE VI.

Jusqu'a la mort d'Attila.

CHAPITRE VII.

Jusqu'à la ruine de l'empire d'occident

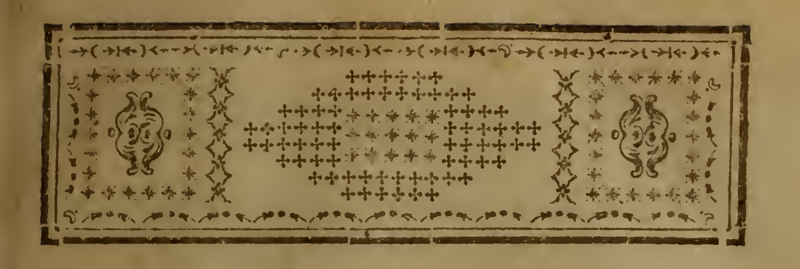
CHAPITRE VIII.

Conclusion de l'histoire romaine.

Pag. 333.

Objet de cette conclusion. Les Romains brigands sous Romulus. Sous Numa, sans cesser d'être moins brigands, ils deviennent plus superstitieux. Numa ne leur parle pas d'une autre vie. Ses dieux sont l'ouvrage de l'ignorance la plus grossiere. Sa religion toute en cérémonies. Dogme qui s'introduit. Effets de la superstition sur les Romains. Elle ne les portoit pas à la paix. Pourquoi les mêmes superstitions ont eu plus d'influence à Rome qu'en Etrurie. Les Romains n'ont jamais pu avoir une idée de la vraie liberté. Après l'expulsion des Tarquins, les patriciens sont seuls souverains. Auparavant les plébéiens avoient une autorité que les usages limitoient. Autorité que le sacerdoce donne aux patriciens. Après l'établissement du consulat, le gouvernement est une Aristocratie héréditaire & tyrannique. Le tribunal devoit, tôt ou tard, ruiner cette puissance. Peu après l'établissement du tribunat, il y eut deux républiques dans Rome. Le loi agraire ne servit qu'à l'élévation des tribuns. Les changements faits dans la forme des comices par centuries, leur furent, sur tout, favorables. Comment les patriciens & les plébéiens cessant de faire deux ordres, on ne distingua plus que le sénat & le peuple. Pendant un temps, l'au-

torité du sénat se maintint par le respect que le peuple avoit pour ce corps. Effets avantageux des dissentions. Comment les dissentions dégénerent en factions & produisent l'anarchie. Cette anarchie prépare les citoyens à plier sous le joug d'un maître. Combien les désordres qui s'introduisent dans les comices, deviennent favorables aux citoyens ambitieux. Sylla est l'époque où les ambitieux aspirent à la tyrannie. Circonstances qui achevent la ruine de la république. Conduite d'Auguste pour assurer sa puissance. Il accoutume le peuple à l'esclavage. Le despotisme se décele sous Tibere. Il se montre à découvert sous Caligula. Sous Claude il met toute l'autorité entre les mains des affranchis. Sous Néron il ose tout. Avidité qui croît avec le luxe. Cette avidité ruine la discipline militaire. Alors la sagesse du prince faisoit seule toute la force du gouvernement. C'est de l'usage que les princes justes font de l'autorité, que nous devons apprendre quels sont les droits des souverains. Sort des despotes qui mettent toute leur confiance dans les soldats. Dioclétien ôte aux soldats le pouvoir de vendre l'empire. Comment le gouvernement de Rome se complique, à mesure que l'empire s'étend & que la corruption générale des mœurs en désunit les parties. En changeant tout, Constantin a précipité la ruine de l'empire. Sur la fin de l'empire, l'ignorance confond toutes les idées. Tout concourt à la ruine de l'empire.

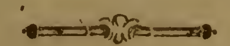


INTRODUCTION
A L'ÉTUDE DE L'HISTOIRE.



LIVRE QUINZIEME.

Considération sur les progrès de la religion dans les trois premiers siecles.



Dans quel esprit on doit étudier la religion.

On est également condamnable, lorsqu'on nie les choses, parce qu'on ne les a pas vues, ou parce qu'on ne les comprend pas ; & lorsqu'on les croit légérement, sans avoir examiné l'autorité de ceux qui les rapportent. Un esprit sage évitera donc l'une & l'autre de ces extrémités.

Dieu ne peut ni se tromper, ni me tromper. Il seroit donc insensé de ne pas croire ce qu'il a dit : mais il faut s'assurer qu'il a parlé ; car pour éviter l'incrédulité, il ne faut pas tom-

ber dans des erreurs injurieuſes à la vérité même, & attribuer à Dieu les menſonges des hommes.

Cependant, comme il n'eſt pas poſſible à tous de faire ces recherches, Dieu vient au ſecours des foibles : l'ignorant croit, & ſa foi le ſauve, parce que la grace lui tient lieu de lumiere ; tandis que d'autres fois le ſavant ne croit pas, par ce qu'il ſe refuſe à la grace. Il s'aveugle, ou par trop de confiance, ou par l'ambition de ſe ſingulariſer, ou par le déſir de briſer le frein des paſſions. Mais Dieu confond l'orgueil de ſon ame, ou le déréglement de ſon cœur.

Tous ne ſont donc pas obligés de raiſonner ſur la religion: mais tous ſont obligés de l'étudier avec humilité. C'eſt ici, ſur-tout, que la confiance eſt dangereuſe. Nous ne ſaurions être trop en garde contre cette raiſon, qui ne cherche ſouvent à nous prouver que ce qu'il nous plaît de croire. Ne permettons pas aux paſſions de nous ſéduire: ne murmurons pas contre la morale qui les condamne: aimons la vérité qui nous gêne, adorons la, & ſoumettons nous.

Quelles doivent être à cet égard les études d'un prince.

Pluſieurs catéchiſmes vous ont appris les vérités, que vous devez croire ; & celui de l'abbé Fleury, comme plus développé, vous a donné auſſi plus de lumieres. Un abregé de l'ancien & du nouveau teſtament vous a fait

connoître l'hiſtoire de cette religion, qui remonte à la naiſſance du monde : vous avez touché, pour ainſi dire, les fondements ſolides ſur leſquels elle eſt établie. Enfin le petit carême de Maſſillon vous a inſtruit de ce que ſa morale a de plus relatif à vos devoirs. Ce ſera là des choſes ſur leſquelles il ſera néceſſaire de revenir encore ; parce que, comme je vous l'ai dit pluſieurs fois, lorſque les vérités ſont importantes, on ne les connoît pas aſſez, ſi on ne ſe les eſt pas rendues familieres.

Mais cette étude ne ſuffiroit pas encore. Si Dieu ne commande au commun des hommes que de croire & de pratiquer, il exige plus de ceux qu'il établit pour conduire les autres. L'inſtruction des peuples & la défenſe de la religion veulent qu'un théologien ait fait un étude profonde de l'hiſtoire écclesiaſtique; qu'il connoiſſe les héréſies, les déciſions de l'égliſe, les écrits des ſaints Peres, & qu'il ſaiſiſſe tout le fil de la tradition.

Des recherches auſſi vaſtes ne doivent pas occuper un prince ; parce qu'il leur ſacrifieroit un temps, qu'il doit à des études plus relatives à ſon état. Il eſt cependant néceſſaire, qu'il ſoit, à cet égard, plus inſtruit qu'un ſimple particulier; puiſqu'il eſt dans l'obligation de donner l'exemple dela vraie piété & de protéger la religion.

Quelle doit être sa piété.

Vous ne sauriez être trop pieux, Monseigneur: mais si votre piété n'est pas éclairée, vous oublierez vos devoirs, pour ne vous occuper que de petites pratiques; parce que la priere est nécessaire, vous croirez devoir toujours prier; & ne considérant pas que la vraie dévotion consiste à remplir d'abord votre état, il ne tiendra pas à vous que vous ne viviez dans votre cour comme dans un cloître. Les hypocrites se multiplieront autour de vous. Les moines sortiront de leurs cellules. Les prêtres quitteront le service de l'autel, pour venir s'édifier à la vue de vos saintes œuvres. Prince aveugle, vous ne sentirez pas combien leur conduite est en contradiction avec leur langage: vous ne remarquerez pas seulement que les hommes qui vous louent d'être toujours au pied des autels, oublient eux-mêmes que leur devoir est d'y être. Vous prendrez insensiblement leur place, pour leur céder la vôtre; vous prierez continuellement, & vous croirez faire votre salut; ils cesseront de prier, & vous croirez qu'ils font le leur. Etrange contradiction qui pervertit les ministres de l'eglise, pour donner de mauvais ministres à l'état.

Protection qu'il doit à l'église.

Si la piété demande des lumieres dans un prince, la protection, qu'il doit à l'église, en demande encore davantage; c'est-à-lui, sur-tout, de contribuer à la propagation de la religion;

de confier l'inſtruction de fideles à des paſteurs, qui ayent les mœurs & les connoiſſances de leur état; de pourvoir à l'entretien des temples & du clergé, d'aſſoupir les diſputes frivoles; d'extirper les héréſies par les moyens que la religion & la prudence conſeillent; & de faire reſpecter les miniſtres des autels, ſans autoriſer toutes les prétentions qu'ils forment, & qui tourneroient à la ruine de l'état. Vous n'imaginez pas combien ces devoirs ſont difficiles à remplir: cependant ils ont été juſqu'ici l'ecueil des meilleurs princes; & le zele, pour avoir été trop aveugle, a produit une multitude d'abus, qui ſubſiſtent encore.

Il faut vous inſtruire par les fautes des ſouverains. Voilà l'objet que je me propoſe, & je négligerai d'ailleurs tout ce qui ne m'y conduira pas; mon deſſein étant moins d'écrire l'hiſtoire de l'égliſe, que de vous apprendre dans quel eſprit vous devez l'étudier.

La maniere dont la religion s'eſt répandue, eſt le principal objet qui s'offre dans les trois premiers ſiecles. Vous verrez d'un côté les obſtacles, qu'elle a rencontrés, & de l'autre les moyens miraculeux, qui l'ont rendue victorieuſe. Vous ſerez bientôt convaincu, que ſa propagation eſt une nouvelle preuve de ſa divinité. Il ne

faudra plus que vous transporter au temps de Jesus-Christ, & considérer de-là les siecles antérieurs & les siecles postérieurs : car ce sera le vrai point de vue, pour saisir l'ensemble de toutes les vérités, qui font le fondement ou l'objet de notre foi.





CHAPITRE I.

Etat des Juifs ſous les princes Aſmonéens & ſous Hérode.

UNE ſuite de victoires miraculeuſes ayant ſouſtrait les Juifs à la domination des rois de Syrie, qui les vouloient forcer de ſacrifier aux idoles; ils reconnurent les ſervices des Macchabées, en confiant à Simon la ſouveraine ſacrificature, le gouvernement de la république, & une autorité ſuprême en tout. Ce prince eſt le premier des Aſmonéens, ainſi nommé, d'Aſſamonée, biſayeul de Mathathias pere des Macchabées; & c'eſt ſous lui que les Juifs commencerent à ſe gouverner par leur loix, à jouir de la paix, & à ſe faire même reſpecter de leurs voiſins; protégé, d'ailleurs pas les Romains, avec qui Simon renouvella l'alliance, que ſes freres avoient déja faite.

Sous Simon, les Juifs devinrent indépendants.

Jean-Hircan, ſon fils, étendit ſes états par de nouvelles conquêtes, ſe vit maître de toute la Judée, de la Galilée & de la Samarie, acheva d'affermir ſa puiſſance, & la transmit

Sous Jean-Hircan, ils font des conquêtes; mais ils ſont troublés par le

haine réciproque des Pharisiens & des Saducéens

à ses descendants, exempte de toute sujetion. Mais la haine, qui étoit entre les Pharisiens & les Saducéens, ne lui permit jamais d'établir la paix au dedans; ne pouvant les réunir, il voulut au moins s'attacher les premiers, qui avoient un grand empire sur l'esprit du peuple. Il se flatoit d'y réussir, parce qu'il avoit eté élevé parmi eux, & que jusqu'alors il avoit fait profession de leur secte. Cependant ses tentatives furent inutiles. Ils se déclarerent ouvertement contre lui, & il se jeta dans le parti des Saducéens. Il mourut après un regne de vingt-neuf ans, laissant des troubles qui devoient être funestes à sa famille.

Aristobule prend le premier le titre de roi & regne en tyran

Aristobule, l'aîné de ses fils, prit le diadême & le titre de Roi, ce qu'aucun de ceux, qui avoient gouverné la Judée depuis la captivité de Babylone, n'avoit fait encore. Jaloux de son autorité, il fit mourir de faim sa mere, qui vouloit gouverner, mit trois de ses freres en prison, & conserva la liberté à un seûl, qu'il sacrifia bientôt à des soupçons malfondés. Il mourut dans la seconde année de son regne, tourmenté par ses remords.

Les trois princes sortirent de prison. Alexandre Jannée, qui fut couronné, fit mourir l'un de ses freres, & laissa vivre l'autre, parce qu'il ne le craignoit pas. Il entreprit ensuite des guerres, où quoiqu'avec des talents, il devint par ses défaites méprisable aux yeux de

ſon peuple, que les Phariſiens ſoulevoient contre lui, & où il ſe rendit odieux par ſa cruauté dans les ſuccès. Enfin ſes ſujets s'étant ouvertement révoltés; ce ne fut qu'après une guerre de ſix ans, qu'il vint à bout de les ſoumettre. Il ſe vengea en barbare, altéré de ſang; & après vingt-ſept ans de regne, il mourut de ſes débauches.

Il laiſſoit deux fils Hircan & Ariſtobule: mais il avoit ordonné qu'Alexandra, ſa femme, gouverneroit le royaume, & qu'elle choiſiroit, pour regner après elle, celui de ſes deux fils qu'elle jugeroit à propos.

Et ſous Alexandra qui ne montre que de la foibleſſe

La premiere démarche d'Alexandra fut de donner aux Phariſiens la principale adminiſtration des affaires, voulant s'attacher cette ſecte redoutable, & s'aſſurer par elle de la ſoumiſſion du peuple. Elle témoigna même qu'elle ne faiſoit en cela que ſe conformer aux dernieres volontés de ſon mari.

Elle crut d'abord ne s'être pas trompée dans ſon attente: car, non-ſeulement, les Phariſiens parurent oublier leur haine pour Alexandre, mais encore ils le comblerent de bénédictions, & ils lui firent une pompe funebre des plus magnifiques. Cependant la reine connut bientôt qu'elle s'étoit donné des maîtres; & elle ne fut plus que l'inſtrument de la vengeance des Phariſiens. Ses anciens amis furent expoſés à la perſécution de ces

hommes vindicatifs ; un grand nombre périt ; elle ne sauva les autres, qu'en les dispersant dans les places, où elle avoit garnison. Enfin, après un regne de neuf ans, où elle n'avoit montré que de la foiblesse, elle mourut, & laissa la couronne à Hircan, son fils aîné, foible comme elle, & soumis aux Pharisiens avec le même aveuglement.

Hircan qu'elle a choisi pour successeur est forcé de céder à Aristobule son frere.

Mais Aristobule, qui s'étoit échappé pendant la maladie de sa mere, parcouroit les garnisons, se montroit aux soldats, & à tous ceux qui avoient toujours été attachés à sa famille. Il eut bientôt une armée. Le peuple même accourut de toutes parts, las de la tyrannie des Pharisiens ; & Hircan abandonné de la plus grande partie de ses troupes, fut contraint de céder à son frere la sacrificature & la souveraineté.

Les factions, qui divisent le peuple, sont tôt ou tard funestes à l'état, quand les souverains passent alternativement d'un parti dans un autre : car en les affoiblissant & fortifiant tour-à-tour, ils ruinent insensiblement leur royaume ; & ils entretiennent des ennemis domestiques contre lesquels ils sont toujours trop foibles.

Pompée rend la couronne à Hircan.

Antipas, ou Antipater n'attendoit rien d'Aristobule, &, tout au contraire, d'Hircan, auquel il avoit toujours été attaché. Il songea donc à faire remonter sur le trône ce prin-

ce, trop lâche pour y ſonger lui-même. Il s'adreſſa pour cet effet à Pompée, qui revenoit de ſon expédition contre Mithridate. Le Romain prit connoiſſance des prétentions des deux freres, lorſqu'il ſe préſentoit un troiſieme parti; qui ne vouloit, ni de l'un ni de l'autre; prétendant ne devoir être gouverné que par le ſouverain ſacrificateur, & reprochant aux Aſmonéens d'avoir changé la forme du gouvernement, & d'avoir pris le titre de roi, pour aſſurer leur tyrannie.

Pompée, qui eut peu d'égard à ces repréſentations, parut diſpoſé pour Hircan. Cependant Ariſtobule, toujours entre l'eſpérance & la crainte, tenta de le gagner, & tenta auſſi de défendre ſes droits par la force. Ainſi tout-à-la fois armé & ſoumis, il tint une conduite peu ſoutenue, & fit des démarches contradictoires, dont il fut enfin la victime. Pompée, qu'il vint trouver, le mit dans les fers, offenſé de la mauvaiſe foi de ſes procédés. Il conduiſit enſuite ſon armée devant Jéruſalem.

Cette place auroit pu ſoutenir un long ſiége: mais le parti d'Hircan ouvrit les portes; & ceux qui ne voulurent pas abandonner Ariſtobule, ſe refugierent dans le temple, où ils furent forcés au bout de trois mois; ils auroient pû tenir plus long-temps, ſans la ſuperſtition avec laquelle ils obſervoient le ſabat: car ils ne croyoient pas qu'il leur fût permis,

ce jour là, ni de faire de travaux, ni de ruiner ceux des ennemis. Hircan fut donc rétabli, & Ariſtobule, envoyé à Rome, d'où il s'échappa, & revint en Judée cauſer de nouveaux troubles.

Nouveaux troubles.

Il avoit obtenu deux legions de Céſar: mais Pompée le fit empoiſonner; & ſon fils Alexandre ayant été ſaiſi, on lui fit ſon procès, & il eut la tête tranchée. Cependant Antigone, frere de ce dernier, ne renonçant pas à ſes prétentions, obtint le ſecours des Parthes, qui le mirent ſur le trône. Il fit couper les oreilles à ſon oncle Hircan, afin de le rendre incapable du ſacerdoce; & il le remit aux Parthes pour l'emmener.

Antoine donne la couronne à Hérode.

C'étoit alors le temps du ſecond triumvirat. Hérode, fils d'Antipater, ſe rendit à Rome, dans le deſſein d'obtenir la couronne de Judée pour Ariſtobule, neveu d'Antigone & fils d'Alexandre, qui avoit eu la tête tranchée. Il s'intéreſſoit pour ce jeune prince, par ce qu'il eſpéroit de gouverner ſous lui, comme Antipater ſous Hircan. D'ailleurs il en avoit fiancé la ſœur, cette vertueuſe & malheureuſe Mariamne que vous connoiſſez. Antoine à qui il s'adreſſa, & qui étoit alors tout puiſſant, lui donna la couronne à lui-même; ce fut le ſujet d'une nouvelle guerre, d'où ce nouveau roi ſortit victorieux; & Antigone vaincu, traité comme coupable, fut jugé dans les

formes, & condamné à mort; c'eſt le dernier des princes Aſmonéens. Tels ont été les troubles de la Judée, pendant trente-deux ans, depuis la mort d'Alexandra.

Qui croit s'affermir en répandant le ſang.

Hérode fut toujours malheureux, parce qu'il fut toujours impie, ſoupçonneux & cruel. Il acheva d'exterminer toute la race des princes Aſmonéens, ſe flattant de diſſiper par-là toutes ſes inquiétudes : mais il en trouva de nouveaux ſujets dans ſes enfants; & il répandit le ſang de ſes trois fils, comme ſi c'eût été un reſte du ſang des princes, ſur qui il avoit uſurpé la couronne. Il regna trente-ſept ans, toujours odieux à ſes ſujets, toujours odieux à lui-même, déchiré tour-à tour par ſes ſoupçons ou par ſes remords. Il mourut dans ſa ſoixante-dixieme année.

Les Prophéties s'accompliſſent.

Jacob avoit prédit que le ſceptre ne ſeroit point ôté à Juda, & qu'il y auroit dans ſa poſtérité des conducteurs du peuple, juſqu'à la venue de celui qui devoit être envoyé. L'autorité étant donc paſſée à Hérode, Iduméen, &, par conſequent, étranger à la race de Jacob, c'étoit une preuve que le temps du Meſſie n'étoit pas éloigné. D'ailleurs, les ſeptantes ſemaines, marquées par Daniel, étoient ſur le point d'expirer, & les Juifs attendoient l'accompliſſement des prophéties. Auſſi Jeſus-Chriſt eſt-il né ſur la fin du regne d'Hérode, quatre ans avant l'ere vulgaire.

Toutes les prophéties s'accomplirent en Jesus-Christ, & si visiblement qu'il ne paroissoit pas possible de le méconnoître. Cependant les Juifs furent assez aveugles pour ne pas voir en lui le Messie qu'ils attendoient, ils s'opiniâtrerent la plus grande partie, dans leur aveuglement, tandis que la vérité, prêchée aux Gentils, fit des progrès rapides.

Quand on veut juger d'une révolution, il faut auparavant se faire une idée des circonstances, où elle s'est faite; voilà pourquoi je viens de faire un tableau du gouvernement des Juifs sous les princes Asmonéens & sous Hérode; mais il nous reste encore à faire plusieurs considérations, soit sur ce peuple, soit sur les Gentils; il faut, sur-tout, connoître la philosophie qui régnoit.





CHAPITRE II.

Des opinions des philoſophes payens avant Jeſus-Chriſt. Et dans les trois premiers ſiecles de l'égliſe.

Sous Alexandre les ſectes de la Grece ſe répandent en Aſie.

Les révolutions des opinions ſuivent les révolutions des empires. Ainſi nous ne pouvons pas douter que les conquêtes d'Alexandre n'ayent produit de grands changements dans ce que les Perſes, les Indiens & les Egyptiens appelloient philoſophie. Ce fut alors que les ſectes de la Grece ſe répandirent, & porterent chez les barbares, des ſyſtêmes qu'ils ne connoiſſoient pas, quoiqu'ils en euſſent fourni les principes. Sans doute, que les Mages, les Gymnoſophiſtes & les prêtres d'Egypte, prévenus d'abord, contre la nouveauté de ces opinions, dédaignerent d'en prendre même connoiſſance; mais dans la ſuite, pluſieurs cauſes concoururent à diminuer leur prévention, & à les rapprocher des philoſophes Grecs.

Vous vous ſouvenez que les vainqueurs s'allierent avec les vaincus, & ſe hâterent d'en

prendre les mœurs. Les Grecs cesserent donc bientôt de paroître étrangers. Dès lors, leurs opinions parurent aussi moins etrangeres: on eut la curiosité de les connoître; & les mages qui en firent une étude, s'en rapprocherent peu-à peu, lors qu'ils découvrirent, dans la mythologie & dans les systêmes des Grecs, des principes qu'ils adoptoient eux-mêmes. Ils se firent en quelque sorte platoniciens, comme Alexandre s'étoit fait Perse; & les sectateurs de Zoroastre s'allierent avec ceux de Platon. Il faut, seulement, remarquer qu'en se prêtant aux opinions des Grecs, les mages songeoient plutôt à se concilier avec eux, qu'à renoncer aux opinions qu'ils avoient suivies jusqu'alors.

La protection qu'Alexandre donnoit aux lettres, & sa préference marquée pour les philosophes de la Grece, durent aussi contribuer à cette révolution, qui fut encore plus grande en Egypte qu'en Asie. Ce conquérant, occupé à peupler la ville à la quelle il donna son nom, y fit venir des colonies de divers endroits; il y transporta même des Juifs, & voulant y attirer toutes les nations, non-seulement, il accorda de grands privileges aux habitants, il leur permit encore d'exercer librement toute espece de cultes.

Elles s'établissent en Egyp-

Depuis la mort de ce conquérant, Alexandrie se peupla de plus en plus. Les Grecs, sur-

fur-tout, & les favants dans tous les genres y accoururent fous le premier des Ptolémées; foit parce que ce prince ne négligea rien pour les attirer, foit parce que l'Egypte jouiffoit feule de la paix, tandis que les autres provinces de l'empire d'Alexandre étoient troublées par la guerre. Ptolémée ayant conquis la Phénicie, faifit encore cette occafion pour augmenter la population de l'Egypte, car il y fit conduire un grand nombre de Juifs; & comme il leur accorda dans Alexandrie les mêmes droits qu'aux Macédoniens, d'autres vinrent bientôt s'y établir d'eux-mêmes, cherchant dans ce royaume un repos, qu'ils ne trouvoient pas en Afie.

te fous Ptolémée-Soter.

Philadelphe fuivit la même politique, & protégea les arts & les fciences avec encore plûs de paffion. Il augmenta confidérablement la Bibliotheque que fon pere avoit commencée; & il bâtit le Mufée, cette école célébre qui devint l'afyle de toutes les fciences & de toutes les fectes. Les Pythagoriciens, qui avoient été chaffés de la grande Grece vers le temps de Philippe & d'Alexandre, fe refugierent, fur-tout, en Egypte, parce que c'étoit le feul lieu, où ils étoient foufferts.

Sous Philadelphe qui bâtit le Mufée

Evergete marcha fur les traces de Soter & de Philadelphe : mais depuis, comme je l'ai déja dit, les rois d'Egypte ne furent plus que des monftres. Phyfcon, le feptieme des

Sous les fucceffeurs d'Evergete, les philofophes fuyent.

Ptolémées, fit presque un desert de la ville d'Alexandrie. Les savants, forcés de fuir pour échapper à ses persécutions, se répandirent dans l'Orient. Ils y étudierent la Philosophie de Zoroastre ; & lorsque les circonstances leur permirent de revenir en Egypte, ils y apporterent ce systême d'émanations, dont j'ai fait le précis.

A leur retour l'Egypte devint le centre de toutes les sectes.

Ces révolutions doivent vous faire comprendre que l'Egypte devint insensiblement le centre de tous les arts, de toute les sciences, de toutes les opinions, de tous les cultes & de toutes les superstitions. Péripateticiens, Stoïciens, Sceptiques, Pythagoriciens, Platoniciens, sectateurs de Zoroastre, Idolâtres, Juifs, tous, en un mot, professoient librement leur religion ou leur systême. Mais cette multitude de sectes étrangeres fit beaucoup de tort aux prêtres Egyptiens, qui sous les Ptolémées furent toujours moins considérés que les philosophes Grecs.

Origine du Sincrétisme.

Les disputes qui s'élevoient continuellement parmi tant de sectes, donnerent lieu au Sincrétisme, c'est-à-dire, à un systême par le quel on entreprenoit de concilier toutes les opinions, &, sur-tout, celles des principaux philosophes. Comme la cour prenoit souvent part à ces disputes, on voulut paroître se rapprocher des opinions qu'elle

goûtoit davantage, ou du moins on ne voulut pas paroître les combattre. Or, les circonstances étoient en Egypte très favorables à cette maniere de philosopher : c'est ce qu'il faut vous faire comprendre,

Ignorance & superstition des Egyptiens.

Il n'y a point de pays, où les nouveaux cultes se soient introduits plus facilement qu'en Egypte, parce qu'il n'y en a point où la superstition ait été plus grande, & où les prêtres ayent mieux su s'accommoder aux circonstances; en effet, les Egyptiens, toujours tenus dans une ignorance profonde, n'ont pu manquer de devenir le peuple le plus superstitieux. Ils ont recueilli, pour ainsi dire, les préjugés de toute la terre, parce qu'ils se sont trouvés dans la nécessité de se conformer à la façon de penser des différentes nations qui les ont conquis, & que d'ailleurs le commerce des étrangers, qui abordoient de toutes parts en Egypte, a dû, peu-à-peu, les familiariser avec des opinions de toute espece.

Conduite de leur prêtres, qui veulent tout concilier

Quant aux prêtres, comme ils avoient seuls le secret des sciences & de la réligion, rien ne leur étoit plus aisé que de s'accommoder à l'esprit du gouvernement. Accoutumés de tous temps aux allégories, ils s'en servirent pour se concilier avec les principales sectes : car il leur importoit de ne céder aux Grecs, ni en connoissance, ni en sagesse, ni en credit. Ils

ſe rapprocherent d'abord des Pythagoriciens ; chez leſquels ils retrouverent, à bien des égards, la même doctrine qu'ils avoient enſeignée au chef de cette ſecte ; c'étoit d'ailleurs de part & d'autre, la même maniere de vivre : ils aimoient tous également le ſilence, la retraite, le ſecret & la méditation. Les Pythagoriciens & les prêtres d'Egypte, ainſi réunis, ſe retirerent dans les campagnes, fonderent des colléges où ils philoſopherent loin du tumulte des villes, & jouirent de toute la conſidération qu'on accordoit aux Grecs.

Il leur importoit encore de n'avoir pas contre eux les Platoniciens, dont la philoſophie avoit alors beaucoup de partiſans. Or, ils ſe trouvoient déja d'accord dans les principes que Platon avoit pris de Pythagore ; & dans les autres, ils s'en rapprochoient, en conciliant, par des allégories, les opinions les plus contraires. Les émanations de Zoroaſtre furent auſſi employées à cet effet, parce que Platon en avoit lui-même emprunté quelque choſe.

Toutes les ſectes.

Par là, toutes les ſectes s'altérerent. On ne reconnoiſſoit plus ni Zoroaſtre, ni Pythagore ni les anciens prêtres d'Egypte. Le Sincrétiſme avoit fait de tous ces ſyſtêmes un cahos, où les opinions ſe confondoient tous les jours de plus en plus. Tel étoit, avant Jeſus-Chriſt, l'état de la philoſophie dans ce royaume. Le Sincrétiſme, fondé ſur les allégories, y avoit fait de ſi grands

progrès, que les Juifs même entreprirent de concilier Moyse, Pythagore & Platon. Cependant cette méthode absurde ne fut pas sitôt abandonnée. Elle subsista, au contraire, longtemps après Jesus-Christ; & les philosophes du Musée qui se convertirent, donnerent lieu à bien des hérésies, pour avoir voulu allier leurs opinions avec les dogmes de la religion chrétienne.

Origine de l'Eclectisme.

Les disputes, qui naissoient du Sincrétisme même, firent imaginer l'Eclectisme, autre méthode, qui se proposoit moins de concilier les philosophes, que de prendre ce qu'il y avoit de bon dans chacun. Ce projet eût été louable, si les systêmes, dans les quels on devoit puiser, avoient été faits avec quelque jugement, & si l'on avoit pu se flatter de savoir choisir, sans préventions. Mais cette seule considération vous fait prévoir que l'Eclectisme ne produira que des absurdités.

Chef de cette secte.

L'Eclectisme eut pour chef Ammonius Saccas d'Alexandrie, élevé dans la religion chretienne, & instruit dans le Sincrétisme. Il vivoit à la fin du second siecle & au commencement du troisieme. La religion chrétienne ne lui laissant pas la liberté de se faire un systême à son choix, il embrassa l'idolatrie comme plus conforme à son dessein; quoi qu'il se crût destiné pour éclairer le monde, il adopta la méthode secrete des Pythagoriciens, & il défendit à ses disciples de publier l'objet & la nature de ses leçons. Ils ne

furent pas assez scrupuleux pour observer le silence qu'ils lui avoient juré.

Objet que se proposoient les Eclectiques.

Les Eclectiques avoient pour maxime que la vérité est répandue parmi toutes les sectes; & que, par conséquent, il ne seroit pas raisonnable de s'assujettir à suivre les opinions d'un seul philosophe. Ils se faisoient donc une loi de puiser quelque chose dans tous. Il ne faut excepter que les sceptiques, avec qui ils ne pouvoient pas s'accorder.

Le platonisme étoit le fond de leur philosophie, non celui de l'académie, mais celui de l'école d'Alexandrie, d'où ils étoient sortis. Ainsi le Sincrétisme avoit déja altéré tout ce qu'ils prirent dans ce système.

Leur ambition étoit, sur-tout, d'accorder Platon & Aristote, comme les deux philosophes qui avoient le plus de réputation. Pour cela on imagina des distinctions & des subtilités, on fit violence au texte, on l'interpréta arbitrairement & on parvint à faire dire à tous deux ce qu'ils n'avoient pensé ni l'un ni l'autre.

Leur enthousiasme.

Si les idées de Platon & de Pythagore conduisoient naturellement à l'enthousiasme, elles y devoient porter avec plus de violence en Egypte qu'ailleurs. Car de la superstition à l'enthousiasme, le passage est rapide, & les Egyptiens étoient le peuple le plus superstitieux. Aussi les extases étoient elles communes parmi les Eclectiques; leurs méditations les éle-

voient au dessus du reste des hommes, & ils voyoient tout ce qu'ils vouloient voir. Quelques uns pouvoient être de la meilleure foi du monde : car de pareilles extases ne sont, dans le vrai, que le délire d'une imagination foible, crédule, échauffée par un soleil ardent. On peut en avoir, lorsqu'on est éveillé ; comme on a des songes lorsqu'on dort

Plus enthousiastes que Platon & Pythagore, les Eclectiques croyoient pouvoir, dès cette vie, s'élever par degrès jusqu'à Dieu, s'abymer dans la divinité, & se déifier en quelque sorte eux-mêmes. Les émanations, telles que les Perses les avoient imaginées, étoient le fondement d'une confiance si extravagante : car en ce point, ils préféroient Zoroastre à Platon.

Leurs principes absurdes.

Or, dans ce systême, tous les êtres émanant d'un premier principe, sont plus ou moins parfaits, suivant qu'ils émanent plus ou moins immédiatement. De là, les choses visibles & invisibles, qui se distribuent en différentes classes pour former l'univers. Tout vient de cette premiere source, les corps comme les esprits ; & nos ames en sont séparées par une longue suite de génies, de démons & de divinités de toute espece. Elles sont à l'extrémité de la chaîne, & comme elles se sont éloignées par degrès du principe de tout, elles peuvent aussi s'en rapprocher par degrès. Il leur est, par exemple, bien aisé de s'unir aux esprits du dernier ordre, de

passer ensuite aux esprits d'un ordre supérieur ; &, montant de la sorte de divinité en divinité, d'arriver enfin au Dieu suprême. Il ne faut pour cela, que des méditations, des retraites, des jeûnes & des mortifications : régime en effet bien propre à donner l'essor à l'ame ; par ce qu'il exalte d'autant plus les têtes, qu'on a moins de jugement. Mais si par hazard il ne réussissoit pas, ou qu'il ne fût pas du goût de tous ceux qui aspirent à la même perfection, on auroit alors recours à des prieres, à des évocations, à des cérémonies extraordinaires & à des superstitions de toute espece. Car il falloit absolument commercer avec les esprits, soit en s'élevant à eux, soit en les faisant descendre à soi ; c'étoit le vrai moyen d'obtenir tout ce qu'on pouvoit desirer, & de faire des miracles. Ainsi la philosophie, qui se piquoit de prendre, avec choix, dans tous les systêmes, n'étoit, parmi les Eclectiques, que ce qu'elle avoit été parmi les Chaldéens, c'est-à-dire, de la magie.

Ils defendent l'idolatrie par des allégories

L'objet de ces philosophes étoit, sur tout, de s'opposer aux progrès de la religion chrétienne, & d'étayer l'idolatrie, qui penchoit vers sa ruine. S'il eût été possible d'y réussir, Ammonius, plus qu'un autre, eût pu se flatter du succès. Elevé parmi des Chrétiens, qui pouvoit mieux les combattre ? eût il ignoré la foiblesse de leurs preuves ? & ne leur eût-il pas porté des coups, dont ils ne se seroient pas relevés ?

Mais les Eclectiques se garderent bien d'attaquer directement le Christianisme : ils s'attacherent plutôt à defendre l'idolatrie ; il falloit justifier cette mythologie, ces fables monstrueuses qui dèshonoroient la raison, & qui étoient même l'objet de la raillerie des hommes sensés du Paganisme. Il falloit répondre aux peres de l'église, qui en montroient l'extravagance, & qui opposoient à ces absurdités, l'autorité même des philosophes payens.

L'allégorie vint au secours des Eclectiques ; ils interpréterent toute la mythologie à leur gré : ils ne virent plus dans Jupiter, dans Junon, & dans les autres dieux, que les divinités qu'ils voyoient émaner du Dieu suprême : en un mot, ils prouverent au monde idolâtre, que ce qu'il avoit cru jusqu'alors, n'étoit pas en effet ce qu'il avoit cru.

Satifaits d'avoir trouvé ces subtilités, ils s'applaudissoient, & ils croyoient pouvoir dire aux Chrétiens : *nous n'admettons qu'un Dieu ainsi que vous ; mais comme vous reconnoissez des esprits, des anges, des démons, nous réconnoissons avec tous les philosophes, des divinités, qui remplissent l'intervalle entre le Dieu suprême & nous. Elles sont ses ministres : c'est par elles que ses graces descendent jusqu'à nous.*

De là ils concluoient, qu'il n'y a, dans le vrai, qu'une religion. Ils la voyoient la même parmi toutes les sectes & parmi tous les peuples. Leurs

allégories faisoient disparoître toutes les différences, & paroissoient concilier toutes les opinions, en les renfermant dans le systême, qu'ils s'étoient fait; afin même de se rapprocher du Christianisme, ils imaginerent une espece de trinité, n'abandonnant point la maxime de prendre, par-tout, ce qui pouvoit s'allier avec leurs principes. Par ce Sincrétisme, ils croyoient prouver que la religion chrétienne n'enseignoit rien de nouveau; qu'elle étoit inutile; & que, par conséquent, on ne devoit pas la permettre, ou qu'elle devoit elle-même souffrir l'idolatrie.

Ils employent contre la religion chrétienne le mensonge & l'imposture.

Cependant les Chrétiens renversoient facilement tout cet édifice, par ce qu'ils ne se bornoient pas à combattre le culte des idoles par des raisonnements. Ils prouvoient encore la vérité de leur doctrine par des miracles, que les Eclectiques n'osoient ni nier, ni mettre parmi les prestiges. Le Sincrétisme ne trouvoit point ici de moyen de conciliation; & les Eclectiques eurent recours aux blasphêmes, aux mensonges & aux impostures. Ils dirent que Jesus Christ n'étoit lui-même qu'un philosophe, qu'il avoit reconnu la multitude des dieux, qu'il les avoit adorés, que par sa sagesse il s'étoit élevé jusqu'à eux, & qu'il en avoit obtenu le pouvoir de faire des miracles. Afin même de donner quelque fondement à cette opinion impie, ils entreprirent d'attribuer d'aussi grands miracles

à des philosophes, qui n'avoient pas abjuré le Paganisme. Ils choisirent parmi les plus anciens Pythagore, & parmi les plus recents, Apollonius de Tyane; & l'on apprit, pour la premiere fois, les miracles, que ces hommes étoient supposés avoir faits, dans des temps, où personne n'en avoit été témoin. Les Eclectiques ne se faisoient point un scrupule de ces impostures. C'étoient, selon eux, des fraudes pieuses; & le mensonge même étoit sanctifié, lorsque la defense de leur doctrine en étoit le motif. Ils avoient pris cette façon de penser des prêtres Egyptiens, à qui elle a toujours été chere; ils l'avoient prise de Pythagore, de Platon, & de presque tous les anciens; car elle n'a été que trop générale.

Si cependant Jesus-Christ n'eût été qu'un philosophe, tel qu'Apollonius, ou Pythagore, il n'auroit pas combattu le polythéisme. Aussi les Eclectiques prétendoient-ils que les Chrétiens lui attribuoient des choses qu'il n'avoit point enseignées; comme si les Apôtres & les disciples n'avoient pas prouvé par des miracles, qu'ils prêchoient la vraie doctrine de leur maître.

L'Eclectisme n'étoit qu'un Sincrétisme absurde.

Telle est la philosophie, qui dans les trois premiers siecles de l'église, s'est répandue d'Alexandrie jusqu'à Rome & dans presque tout l'empire. Quoi qu'on lui donnât le nom d'Eclectisme, ce n'étoit dans le fond qu'une branche

de ce Sincrétiſme abſurde, qui étoit fort ancien en Egypte. Je me borne à vous en faire voir l'eſprit & à vous en indiquer les ſources que vous connoiſſez. Il ſeroit inutile d'entrer dans de plus grands détails. Il ſuffit de vous faire remarquer, que, dans le vrai, les Eclectiques n'avoient point de ſyſtême, & qu'ils ne pouvoient en avoir. Leur philoſophie étoit néceſſairement variable, & ſans conſiſtance, puiſque, par la nature de l'Eclectiſme, chacun avoit la liberté de choiſir ſes principes & d'imaginer des allégories à ſon gré. D'ailleurs, quand je vous rapporterois leurs différentes opinions, vous n'y comprendriez rien, non plus que moi, non plus qu'eux : car certainement ils ne s'entendoient pas.





CHAPITRE III.

Des opinions qui ſe ſont introduites parmi les Juifs 300 ans environ avant Jeſus-Chriſt.

Quand & pourquoi les Juifs d'Alexandrie adopterent le Sincrétiſme.

JUSQU'A la captivité de Babylone, les Juifs conſerverent ſans altération la doctrine, que Dieu leur avoit donnée par Moyſe; & même encore après leur retour à Jéruſalem, tant qu'ils furent éclairés par Eſdras, Aggée Zacharie & Malachie. Mais après la mort de ces hommes inſpirés, la prophétie ayant ceſſé, & les ſyſtêmes des philoſophes ayant peu-à-peu pénétré en Judée, les mauvais raiſonnements y produiſirent, comme ailleurs, des ſectes & des abſurdités.

Cette révolution répond au temps des premiers Ptolémées. Les Juifs d'Alexandrie ne purent ſe refuſer à la curioſité de connoître une philoſophie, qui promettoit de pénétrer dans la nature de l'univers, qui, d'après Platon, parloit de Dieu en termes magnifiques, & qui donnoit une grande conſidération à ſes ſecta-

teurs. Ils étudierent donc ce Sincrétisme, qui conciliant Platon, Pythagore, Hermès & Zoroastre, leur fit concevoir le dessein de concilier encore Moyse avec ces philosophes, & leur en montra le moyen dans l'usage des allégories. En effet, il ne falloit qu'étendre les expressions, les restreindre, ou leur donner des sens figurés, pour faire dire à tous les mêmes choses. Ainsi frappés de la maniere dont les Platoniciens parloient de Dieu, ils se regarderent dans le Musée, comme dans une de leurs écoles : ils crurent entendre Moyse Cette conformité les flatta ; ils en chercherent la raison ; ils se persuaderent bientôt que Moyse étoit la source, où Pythagore & Platon avoient puisé, leurs doctrines ; ils en chercherent la preuve dans le Sincrétisme qui concilioit tout. C'est ainsi qu'ils devinrent partisans outrés de cette méthode ridicule ; & qu'ils répandirent comme une chose sûre, que les philosophes payens avoient tiré des livres de Moyse tout ce qu'ils avoient dit de mieux. Ils comptoient par là détruire la prévention, où l'on étoit contre leurs lumieres.

Commencement de la vie ascétique parmi les Juifs.

Tels étoient les Juifs d'Alexandrie. Mais l'Egypte en avoit encore d'autres, qui vivoient, loin des villes, dans la retraite, & qui s'étoient fait une doctrine singuliere. Voici ce qu'on en peut conjecturer.

Lorsque Jérusalem fut détruite, & que le peuple fut emmené en captivité à Babylone, ceux

qui purent échapper, chercherent leur ſalut hors de la domination du vainqueur, & ſe refugierent en Egypte, c'eſt-à-dire, dans un pays, où leur nom étoit odieux. Afin donc d'y trouver leur ſureté, ils furent forcés d'éviter les villes, & de ſe retirer dans les lieux les plus reculés & les plus deſerts. Telle fut parmi les Juifs l'origine de la vie monaſtique: car dans de pareilles circonſtances, ils ne pouvoient ſe raſſembler qu'en petit nombre, & pluſieurs, ſans doute, étoient dans la néceſſité de vivre ſeuls. Sans temple, ſans autel, ſans ſacrifice, ils s'accoutumerent inſenſiblement à penſer que la religion pouvoit abſolument ſubſiſter ſans ces choſes; & ils ſongerent ſeulement à ſuppléer au culte par une vie dure & auſtère. Devenus moines par choix, ils ſe firent une habitude de la vie aſcétique; il s'introduiſit peu-à-peu parmi eux des uſages, qui devinrent des regles; & ces regles s'étant multipliées, & ayant été recueillies, formerent enfin un ſyſtême de morale & de conduite.

Comment les Eſſeniens & les Thérapeutes adoptent des idées Pythagoriciennes.

Cependant comme les Juifs étoient d'eux-mêmes peu capables de faire des ſyſtêmes, il y à lieu de croire, qu'ils vêcurent ainſi moins par principe que par uſage, juſqu'au temps, où les Pythagoriciens, perſécutés partout, chercherent auſſi une retraite en Egypte. Or, ceux ci commencerent à s'y répandre ſous Alexandre & ſous Ptolémée Soter, qui protégeant plus

particulierement les ſectes grecques ne paroiſſoient pas leur devoir être favorable. Craignant donc les ennemis qu'ils trouveroient dans les villes, ils fuirent, comme les Juifs, dans les deſerts.

Ces anachoretes ou cénobites Juifs & Pythagoriciens eurent donc occaſion de ſe connoître. Rapprochés d'abord par un même genre de vie, ils ſe lierent bientôt de plus en plus par le récit de leurs malheurs ; & ils ſe communiquerent enfin leurs uſages & leur doctrine.

Dans ces converſations, les Pythagoriciens, naturellement fanatiques, eurent beaucoup d'avantages ſur les Juifs, qui ſuivoient leurs uſages par tradition, & ſans avoir encore des principes bien arrêtés. Ils leur apprirent l'art de déraciner les paſſions, de purger l'ame, de l'élever à Dieu ; & ils leur montrerent une piété, qui paroiſſant excellente, étoit bien capable d'entraîner des hommes, diſpoſés à l'enthouſiaſme par l'ignorance, la ſolitude & le climât. les Juifs écoutant donc avec avidité, & toujours plus curieux, adopterent une partie des opinions des Pythagoriciens ; & ſe familiariſant avec les allégories, ils connurent enfin le ſecret de concilier Moyſe & Pythagore. C'eſt ainſi que ſe ſont formées les deux ſectes qu'on nomme Eſſéniens & Thérapeutes Des traces de Pythagoriſme qu'on trouve dans leur doctrine, confirment

ment cette origine, que les circonſtances rendent vraiſemblable.

Lorſque l'éxercice de toutes les religions eut été autoriſé par les rois d'Egypte, les moines, Juifs ou Pythagoriciens, ne craignirent plus la perſécution. Mais il eſt à préſumer, que pour la plupart ils garderent par habitude le genre de vie, qu'ils avoient embraſſé par néceſſité. Ils ne ſe rapprocherent des villes, & ne commercerent avec les citoyens que dans la vue de faire des proſélytes ; à quoi ils réuſſirent, parce qu'ils étoient enthouſiaſtes, & que les Egyptiens étoient ſuperſtitieux.

Les Juifs d'Egypte portent en Judée leurs uſages.

Enfin Philadelphe accorda une liberté plus grande encore : car voyant que les Juifs venoient d'eux-mêmes s'établir en Egypte, il permit à ceux qui y étoient, de retourner en Judée. Il y eut donc alors un commerce libre entre tous les Juifs ; & vous prévoyez que la doctrine ſera altérée à Jéruſalem, & qu'il y va naître des ſectes.

Maniere de vivre des Eſſéniens.

Les Eſſéniens qui vinrent en Judée, n'y trouverent point cette piété ſublime, dont ils faiſoient profeſſion. Scandaliſés de tout ce qu'ils voyoient, ils crurent ne pouvoir communiquer avec les autres Juifs, ſans ſe ſouiller eux-mêmes. Le temple leur parut être profané, & ils jugerent que s'ils prenoient part aux ſacrifices qui s'y faiſoient, ils ſe rendroient complices des profanations. Ils continuerent donc de vivre à

l'écart, ne venant jamais au temple, se contentant d'y envoyer leurs offrandes, & faisant des sacrifices partout où ils se trouvoient, quoique ce la fût contre la loi de Moyse.

Loin des villes, ils vivoient de l'agriculture, dans une grande sobriété, se refusant à tous les plaisirs, se tenant en garde contre toutes les passions, fideles à leur parole, & observateurs exacts de leur discipline.

Ils étoient tous vêtus de blanc, avoient leurs biens en commun, se regardoient comme freres, & observoient entre eux l'hospitalité. Lorsqu'un Esſénien voyageoit dans les pays, où ils étoient répandus, il n'avoit pas besoin de rien porter avec lui. Partout, logé, nourri, vêtu, il trouvoit tout ce qui lui étoit nécessaire. Lors même qu'il se rencontroit parmi des freres qu'il n'avoit jamais vus, il étoit traité comme s'il eût toujous vêcu avec eux.

Ils prioient avant le lever du soleil, & se tournoient alors du côté de l'orient. Après la priere, ils alloient chacun à leurs occupations. A la cinquieme heure du jour, ils entroient dans le bain, & se rendoient ensuite dans un même lieu, où ils dînoient ensemble, en observant un profond silence. Un prêtre bénissoit les viandes, avant qu'on y touchât; & quand le repas étoit fini, ils rendoient à Dieu des actions de graces. Alors on se séparoit pour retourner au

travail : le ſoir on ſe raſſembloit & on ſoupoit encore en ſilence.

Les jeunes montroient une grande vénération pour les plus âgés ; & dans les converſations on écoutoit toujours avec reſpect le maître qui prenoit la parole.

Ils éprouvoient ceux qu'ils recevoient.

Si quelqu'un vouloit entrer dans cette ſecte, on l'éprouvoit pendant trois ans : on ne l'admettoit, que lorſqu'on s'étoit aſſuré de ſa continence, de ſon zele & de ſa conſtance. Alors il juroit d'obſerver exactement toutes les cérémonies religieuſes, d'être juſte, de ne nuire à perſonne, de rechercher les bons, de fuir les méchants, d'être fidele à ſes ſupérieurs, ſur tout, à ſon ſouverain; de ne point abuſer de l'autorité, s'il parvenoit aux charges, de veiller au maintien de la regle, de tranſmettre la doctrine telle qu'il l'auroit reçue, de ſouffrir plutôt la mort que de la révéler aux étrangers.

Combien ils étoient attachés a leurs ſuperſtitions.

Les Eſſéniens étoient ſingulierement attachés à leurs ſuperſtitions: les épreuves par où ils paſſoient, leur genre de vie, leur reſpect aveugle pour leurs chefs, leurs vertus nourries dans le fanatiſme, & l'opinion qu'ils avoient de leur ſainteté, devoient naturellement produire cet effet. Auſſi Joſeph remarque que lors de la guerre des Romains contre les Juifs, les Eſſéniens mouroient dans les tortures les plus cruelles, plutôt que de rien faire, qui fût contraire à leur croyance.

Leur doctrine.

Vous voyez que par la maniere dont vivoient les Esséniens, ils avoient beaucoup de rapport avec les sectateurs de Pythagore. On remarque la même chose dans leur doctrine ; car ils croyoient au destin, c'est-à-dire, à une providence, qui, enchaînant les causes & les effets, entraînoit tout nécessairement : ils se représentoient l'ame formée d'un éther subtil, & qui, immortelle de sa nature, étoit dans le corps comme dans une prison, d'où elle s'échapoit enfin, pour être punie ou récompensée. Quant aux lieux où elle passoit, ils les avoient imaginés d'après la mythologie, dont les idées s'étoient répandues en Egypte. Selon eux, les ames des méchants étoient précépitées dans des souterrains ténébreux, où elles étoient livrées à toutes sortes de tourments ; & celles des bons étoient transportées au de-là de l'océan dans une région, où les zéphirs entretenoient un printemps perpétuel.

Les Esséniens formoient plusieurs sectes. Il y en avoit, par exemple, qui approuvoient le mariage. Mais le plus grand nombre jugeoit que ce n'étoit pas un état assez saint : ils pensoient d'ailleurs, qu'il n'étoit pas prudent de confier à des femmes, le secret de leur doctrine. Pline remarque avec étonnement que les Esséniens durassent des siecles, quoi qu'il ne nâquît personne parmi-eux. Il ne seroit pas si étonné, s'il vivoit aujourd'hui.

Les Thérapeutes sont regardés comme une classe d'Esséniens : mais ils tendent à une bien plus grande perfection. Leur vie est toute contemplative ; ils ne se regardent plus comme de ce monde ; ils abandonnent leurs biens à leurs parents ou à leurs amis ; ils quittent leurs peres, leurs meres, leurs freres, leurs femmes, leurs enfants ; ils renoncent, en un mot, à tous les attachements terrestres ; & retirés dans des solitudes, où ravis par l'amour des choses célestes, leur ame s'élance continuellement vers Dieu, ils rêvent dans le sommeil, des sentences admirables, & voyent presque toujours les perfections divines.

Les Thérapeutes plus contemplatifs que les Esséniens & plus enthousiastes.

Ils vivent solitairement, à une petite distance les uns des autres ; & pendant six jours, chacun est renfermé dans son hermitage, sans sortir, sans regarder même déhors. Au lever du soleil, ils prient Dieu que leur ame soit remplie de la lumiere céleste ; & au coucher, ils demandent qu'étant dégagés du corps & du joug des sens, ils soient capables de découvrir la vérité. Tout l'intervalle est employé à la méditation. Ils ne prennent jamais de nourriture que le soir ; persuadés que le jour est destiné à l'étude de la sagesse, & qu'on ne doit donner aux soins du corps que quelques moments de la nuit. Ils sont même communément plusieurs jours sans rien prendre : il y en a qui le sixiéme, sentent à peine encore la faim ; tant la contem-

plation, qui nourrit leur ame, leur fait oublier tout autre nourriture.

Ils méditent au reste sur la loi, sur les prophetes : ils les commentent, ils étudient les commentaires de leurs prédécesseurs. Le principe qui sert de fondement à toutes leurs interprétations, est que, dans l'écriture, le sens littéral est comme le corps, & que le sens spirituel ou allégorique est comme l'ame. Ils s'écartent donc du premier, pour se rapprocher du second; & à force d'allégories, ils donnent à l'écriture telle ame qu'il leur plaît.

C'est ainsi qu'ils vivent séparément, pendant six jours. Le septieme ils se rassemblent; & comme ils ont une grande vénération pour le nombre sept, ils font de sept en sept semaines une fête, qu'ils célébrent ensemble avec solemnité. Dans les assemblées, ils sont placés suivant l'âge, les bras cachés sous le manteau, la main droite posée sur la poitrine audessous de la barbe, & la main gauche appliquée sur le côté. Au milieu d'eux s'avance un des plus vieux & des plus savants : il disserte avec gravité & modestie ; les autres écoutent dans le silence, montrant, d'un mouvement de tête, leur approbation ou leur doute.

On ne sert sur leur table que du pain, du sel & de l'eau ; toute l'attention, qu'on a pour les plus délicats, c'est de faire chauffer leur eau, & de leur donner de l'hyssope.

Dans les grandes ſolemnités, ils mangent enſemble, mais dans le ſilence. Un d'eux ſeulement propoſe une queſtion, ou réſout celle qui a été propoſée par une autre. S'il eſt applaudi, il ſe leve, chante à la louange de Dieu une hymne qu'il a faite, ou qu'un autre poëte a compoſée ; & lorſqu'il finit, tous chantent avec lui les derniers mots.

Ils ne ſe ſéparent pas d'abord après le repas. Ils paſſent la nuit à chanter des hymnes, juſqu'au moment où l'aurore va paroître. Alors toutes les voix ſe réuniſſent ; & ſe tournant enſuite vers le ſoleil levant, ils demandent à Dieu l'eſprit de ſageſſe. C'eſt là que la fète finit. Chacun ſe retire, & va chercher la ſageſſe dans ſon hermitage. Tels ont été les Thérapeutes. Il faut ſeulement remarquer qu'ils admettoient des femmes dans leur ſecte, & qu'ils ne paroiſſent pas s'être répandus au de-là de l'Egypte.

Cette vie aſcétique a été admirée avec peu de fondement.

J'ay omis plusieurs détails ſur les Eſſéniens & ſur les Thérapeutes : mais c'en eſt aſſez pour vous faire connoître ces moines, dont Joſeph & Philon admirent la haute ſageſſe. Il y a certainement des choſes louables dans ces ſolitaires. Cependant il me ſemble qu'on ſe fait des idées peu raiſonnables, lorſqu'on penſe trouver la vertu juſques dans des pratiques, qui ne peuvent être ni agréables à Dieu, ni utiles aux hommes. La vraie ſageſſe ne conſiſte-t-elle

donc qu'à fuir la société, pour laquelle nous sommes nés, & faut-il appeller vertu ou délire, ces allégories où l'esprit s'égare, ces contemplations où la raison se perd, & ces extases où l'ame s'abyme? est-ce là adorer Dieu? est-ce le servir? Vous voyez que l'enthousiasme de ces ascétiques à séduit Joseph & Philon. Il en séduira beaucoup d'autres: car le fanatisme qui ne permet pas de se faire des idées exactes, fait admirer tout ce qui étonne.

Les Phariſiens ont embraſſé la philoſophie myſtérieuſe & ſymbolique.

La philosophie mystérieuse & symbolique causa des désordres en Judée, aussitôt qu'elle s'y répandit. Elle étoit toute nouvelle: mais les Pharisiens, c'est ainsi qu'on nomma ceux qui l'adopterent, imaginerent que Dieu l'avoit révélée à Moyse, & qu'elle leur avoit été transmise par une tradition orale. Sur ce principe, ils appliquerent les allégories à l'écriture, & ils la corrompirent.

Ils ont ſurchargé la loi d'œuvres ſurérogatoires.

Surchargeant la loi d'une infinité d'observances frivoles, ils se piquoient, sur-tout, de faire des œuvres de surérogation. Ils jeûnoient plus souvent que les autres Juifs, faisoient de plus longues prieres, couchoient sur des pierres, ou même sur des épines, & pratiquoient des austérités de toutes espece. Cependant comme chacun observoit ce qu'il croyoit voir dans l'écriture, chacun aussi imaginoit des mortifications différentes. Les uns, par exemple, marchoient sans lever les pieds; d'autres, en marchant, se

frappoient la tête contre les murs ; & quelques uns étoient enveloppés dans un grand capuchon, d'où ils regardoient comme du fond d'un antre. Au reste, s'ils voyoient toutes ces obligations dans la loi, ils y voyoient aussi tout ce qui leur étoit favorable : car ils savoient l'interprêter suivant leurs intérêts.

A cette vaine science & à cette fausse piété qui en imposoit à la multitude, les Phariliens joignoient encore l'ambition de commander ; ils ne négligeoient rien pour s'attacher le peuple. Leur grand art fut de pencher toujours à la douceur dans les jugements qu'ils rendoient ; ne montrant pas moins d'indulgence pour les autres, que de sévérité pour eux-mêmes. Ils acquirent beaucoup d'autorité : ils exciterent des guerres civiles : ils persécuterent lorsqu'ils furent les maîtres : ils souffrirent l'éxil & la mort plutôt que d'obéir à leurs souverains.

Leur doctrine

Ils condamnoient les ames des méchants à demeurer éternellement dans des cachots ténébreux. Ils admettoient la métempsycose pour celles des bons, & ils croyoient qu'un des corps auxquels elles auroient été unies, ressusciteroit un jour.

Ils reconnoissoient la providence, ainsi que les Esséniens, & ils lui soumettoient tout ce qui ne dépend pas de la liberté. Mais ils pensoient que les actions méritoires sont, tout à la fois, l'effet du concours de Dieu & de l'homme.

Voilà ce qu'ils avoient de particulier dans leur doctrine. Ils étoient d'ailleurs aussi différents des autres par leurs habits que par leurs pratiques.

Ils subsistent encore sous le nom de Rabbins.

Les Pharisiens n'ont pas cessé avec le temple. Ils subsistent encore sous le nom de Rabbins; & c'est presque l'unique secte que suivent aujourd'hui les Juifs. Toujours attachés de plus en plus à leur méthode secrete & symbolique, ces docteurs ont fait un corps d'opinions, où l'on retrouve des idées de Zoroastre, de Pythagore, de Platon, & qui n'est qu'un amas de contes, de puérilités & d'absurdités. C'est ce qu'on nomme cabale.

Les Sadducéens rejetoient les allégories & les interprétations & s'en tenoient à la lettre de l'écriture.

Ce ne fut pas sans quelque opposition que la méthode allégorique & secrete s'introduisit parmi les Juifs de Jérusalem; plusieurs en sentirent les abus : ils jugerent que la loi ne pouvoit subsister, s'il étoit permis à chacun de l'interpréter arbitrairement; & s'attachant à la lettre, ils rejeterent toutes les traditions prétendues des Pharisiens. Mais la dispute, comme il arrive presque toujours, fit tomber dans une extrémité opposée, & produisit de nouvelles erreurs.

Tout ne peut pas être écrit. Il n'est donc pas possible qu'une religion & qu'un corps de loi subsistent, sans laisser quelque chose, qui se perpétue par la pratique, qui se transmet par la tradition, & qui s'explique, suivant les circonstances, par ceux qui gouvernent le peuple. Il

faut, par conséquent, admettre des traditions & des interprétations. Tout consiste seulement à distinguer les vraies des fausses. Cela est difficile. Aussi les Sadducéens, craignant d'accorder un principe dont les Pharisiens pourroient abuser pour appuyer leur doctrine, condamnerent les traditions & les interprétations de toute espece, & soutinrent qu'il n'étoit permis, en aucun cas, de s'écarter du texte.

Ils tomboient dans des erreurs à fin de ne pas penser comme les Pharisiens.

Les Pharisiens & les Sadducéens, toujours ennemis, faisoient deux partis dans l'état, comme deux sectes dans la religion. Ils devoient donc se contredire plus par haine que par principe; & tomber, par conséquent, d'erreur en erreur. Ainsi, comme les Pharisiens proposoient des récompenses pour les œuvres de surérogation; les Sadducéens, qui ne vouloient pas de ces œuvres, dirent d'abord: *ne soyez pas comme des esclaves; n'obéissez pas à votre maître simplement par la vue des récompenses; obéissez sans interêt, & sans espérer aucun fruit de vos travaux.*

Cet excès de spiritualité est déja une erreur: car il n'est pas dans la nature de l'homme de renoncer à tout intérêt; & Dieu n'éxige pas de nous un culte absolument désintéressé, puis qu'il nous offre lui-même des récompenses.

Cependant les Sadducéens, au lieu de reculer, avancerent encore. Pour prouver que nous ne devons pas agir dans la vue de récompenses,

ils assurerent qu'il n'y en a point après cette vie. En conséquence, ils niérent l'immortalité de l'ame & la résurrection; & parce que vraisemblablement on voulut leur prouver, que l'ame pouvoit être immortelle, puisqu'il y a des esprits immortels, ils niérent encore l'existence des anges.

Enfin les Esséniens avoient soumis au destin, jusqu'aux actions des hommes; & les Pharisiens, convenant de l'influence de la providence, avoient soutenu que nous agissons avec elle comme elle avec nous, puisque nous avons le pouvoir de faire ou de ne pas faire des actions de justice. Il restoit un troisieme sentiment; c'étoit de dire que le libre arbitre se suffit, & qu'il n'a pas besoin du concours de Dieu. Les Sadducéens l'embrasserent.

La secte des Caraïtes étoit la plus raisonnable.

Voilà, dumoins, autant que je le puis conjecturer, comment les Sadducéens s'engagerent dans une suite d'erreurs. Les Caraïtes furent plus raisonnables: car ils s'appliquerent à s'écarter également de ces deux sectes & à prendre un juste milieu. Condamnant les opinions particulieres aux Pharisiens & aux Sadducéens, ils ne connoissoient d'autre regle que l'écriture & ils s'attachoient, sur tout, à la lettre, sans néanmoins rejeter les explications, lorsqu'elles étoient nécessaires & faites avec sagesse: aussi reconnoissoient-ils la providence, la liberté,

l'immortalité de l'ame, les récompenses & les peines de l'autre vie.

Les sectes des Juifs étoient unies de communion.

Quelque différence qu'il y eût entre ces sectes, & quelles que fussent leurs erreurs, elles n'ont jamais songé à s'accuser d'hérésie. Au contraire, elles étoient unies de communion; & si les Esséniens ne venoient pas au temple, ce n'est pas qu'ils en eussent été exclus, c'est qu'ils s'en exclurent eux-mêmes Il falloit, par conséquent, que les Juifs regardassent la liberté, l'immortalité de l'ame & l'existence des esprits, comme autant de choses problématiques : c'est-à-dire, qu'ils n'avoient plus d'idées de religion. (*)

(*) J'ai tiré de l'histoire de la philosophie de Mr. Brucker ce que j'ai dit sur les pratiques & les opinions des Esséniens, des Thérapeutes, &c. & j'avertis que je puiserai encore dans cet ouvrage toutes les fois que j'aurai à parler de quelque secte.





CHAPITRE IV.

Des obstacles qui s'opposoient à l'établissement de la religion chrétienne.

Obstacles qui s'opposoient à la propagation du Christianisme.

POUR juger de la propagation miraculeuse de de la religion chrétienne, il faut considérer les obstacles qu'elle a eus à surmonter. Ils ont été en grand nombre.

Premier. Les sectes qui divisoient les Juifs.

L'esprit de dissention & de révolte, qui s'étoit répandu en Judée sous les Asmonéens & sous Hérode, en est un des premiers. En effet, quoi de plus contraire à une religion de paix, qui prêche l'obéissance aux souverains, & qui commande à tous les hommes de se regarder comme freres? Devoit-on attendre que les Pharisiens, les Sadducéens & les Esséniens oublieroient leurs querelles & leurs opinions, pour se soumettre à une autorité, qui les condamnoit tous également? étoit-il possible de détruire des préjugés, transmis de génération en génération depuis plusieurs siecles, & d'un jour à l'autre, enracinés deplus en plus par des disputes ou par des guerres? qu'on observe les passions des hommes, & on verra que les sectes

contractent un nouvel attachement pour leurs erreurs, à proportion qu'elles se combattent davantage.

2me. Le caractère de ces sectes.

Non-seulement, le Christianisme trouvoit des obstacles dans toutes les opinions, il en trouvoit encore dans le caractère de ceux qui les avoient embrassées; dans l'orgueil des Pharisiens, qui vouloient dominer sur le peuple & sur le roi même; dans l'obstination des Sadducéens, qui nioient les plus grandes vérités plutôt que de céder; & dans l'enthousiasme des Esséniens, qui n'estimant que leur doctrine & leurs usages, croyoient se souiller en communiquant avec les autres sectes.

3me. Les préjugés des Juifs

Il falloit, d'ailleurs, abandonner, proscrire un culte établi autrefois par des miracles, renoncer à la qualité de peuple choisi, se confondre avec les Gentils, & avoir désormais avec eux le même Dieu & la même religion. C'étoit là certainement des nouveautés, avec lesquelles les Juifs ne pouvoient pas naturellement s'accoutumer.

4me. L'idée fausse que la plupart se faisoient du Messie.

Il est vrai qu'ayant la connoissance du Messie, ils auroient dû le connoître dans Jesus-Christ. En effet, ils n'ignoroient pas qu'il naîtroit de la tribu de Juda, de la famille de David, dans la bourgade de Bethléem, & à la fin des septantes semaines marquées par Daniel: ils savoient qu'il auroit un précurseur, que sa venue seroit

cachée, qu'il demeureroit éternellement, qu'il feroit des miracles, & plusieurs autres circonstances, qui se sont toutes accomplies dans notre Sauveur. Mais, par tout dans l'écriture, ils trouvoient le Messie Dieu & homme, grand & abaissé, maître & serviteur, prêtre & victime, roi & sujet, soumis à la mort & vainqueur de la mort, riche & pauvre, puissant & sans forces; & ces idées, contradictoires en apparence, voiloient à leurs yeux le vrai sens des prophéties. Ils imaginerent donc, pour la plupart, un Messie au gré de leur ambition. Ils se le représenterent semblable à ces hommes, que Dieu leur avoit envoyés plusieurs fois, pour les tirer de l'oppression & de la servitude: & ils le jugeoient seulement plus grand. Ce devoit être un héros, un conquérant, dont le royaume seroit de ce monde; qui étendroit son empire sur toute la terre, & qui combleroit les Juifs de toutes sortes de biens temporels. Ces préjugés flattoient si fort leur amour propre, qu'ils ne voyoient plus les humiliations du Messie, ou qu'ils les expliquoient dans des sens figurés. Aussi étoit-il prédit qu'ils verroient, sans connoître, qu'ils entendroient, sans comprendre; qu'ils seroient réprouvés; & qu'un peuple, auparavant infidele & étranger, entreroit dans la nouvelle alliance. C'est cet aveuglement qui leur fit méconnoître le Messie dans Jesus-Christ

pauvre,

pauvre, inconnu, méprisé, souffrant, sans éclat, sans suite, sans puissance temporelle.

Les obstacles n'étoient pas moindres du côté des Payens. Il falloit leur persuader que leurs idoles n'étoient pas des dieux; & que rien n'étoit plus injurieux à la divinité que les fêtes & les spectacles, dont ils ne pouvoient se passer, & qui faisoient la principale partie de leur culte. Il falloit ouvrir leurs yeux sur cette multitude de fables, qu'ils avoient toujours crues; qu'ils aimoient à croire, parce qu'elles étoient ingénieuses; & dont ils cachoient l'absurdité par des allégories. En un mot, il falloit tout à la fois combattre & les goûts du peuple & ses préjugés.

5mo. Les faux dieux dont le culte étoit cher.

Les Romains, surtout, étoient difficiles à convaincre. Persuadés que leurs succès étoient l'effet de leur piété, & que les dieux de Rome avoient combattu pour eux, ils ne doutoient pas que la ruine de l'empire ne dût suivre de près le changement de culte; & ils ont été attachés à leurs superstitions plus qu'aucun autre peuple. Aussi étoient-ils intolérants à certains égards. Ce n'est pas qu'ils voulussent forcer les nations d'adorer avec eux les mêmes idoles: ils auroient plutôt été jaloux de conserver les leurs pour eux seuls. Ils ne faisoient donc aucun changement dans la religion des peuples conquis: mais il ne permettoient pas d'apporter à

Principalement aux Romains.

Rome de nouveaux dieux & d'y introduire de nouveaux cultes. Ils auroient craint d'ébranler l'empire, en offensant les dieux qui l'avoient protegé. C'est pourquoi Alexandre Sévére se hâta de renvoyer Elogabal; démarche qui fut fort agréable au péuple.

6me. Les imposteurs alors fort communs.

Jamais la Judée, les provinces de l'empire & Rome même n'ont vu plus de magiciens & & d'astrologues, que pendant les trois premiers siecles de l'églife. Ainsi le peuple, séduit de toutes parts, & peu capable de discerner la vérité, confondoit, par une ignorance monstrueuse, Jesus-Christ avec tous ces imposteurs. Les ennemis de la religion, ne pouvant nier les miracles, profitoient de cette disposition des esprits; & ajoutant l'impiété à l'imposture, ils ne représentoient le Sauveur que comme un magicien. Enfin les hommes les plus éclairés ne considéroient que les inconvénients, d'un changement de culte; & jugeant du Christianisme par toutes les autres religions, ils le rejetoient sans l'examiner.

7me. Le peu d'étonnement que causoit le courage des martyrs.

Il semble néanmoins que le courage des martyrs auroit dû de bonne heure attirer & fixer l'attention de tour le monde; mais il faut remarquer que le Stoïcisme, alors fort répandu, avoit accoutumé les Romains à voir des morts courageuses; & qu'en Judée les Pharisiens, les Sadducéens, & les Esséniens avoient souvent

montré la même fermeté. Les martyrs n'étonnerent donc pas. On les voyoit mourir; & sans chercher les motifs de leur persuasion, les plus modérés des Gentils les accusoient d'être trop obstinés. Tel est l'effet de la prévention : les meilleurs esprits n'examinent pas & ils condamnent.

8me. La prévention contre les Juifs.

Une cause de cette prévention, c'est le mépris qu'on avoit généralement, pour les Juifs, dont on supposoit que les Chrétiens n'étoient qu'une secte. Comme on les croyoit ignorants, crédules, superstitieux, & qu'on avoit toujours négligé de s'instruire de leur culte, on ne songeoit pas à faire des recherches sur les changements, qui arrivoient à leur religion.

Il suffit de lire les écrivains profanes, pour se convaincre de cette vérité, & pour s'assurer que les gens de lettres, trop prévenus, se sont peu occupés des Juifs & des Chrétiens. Les gens du monde ne s'en occupoient pas davantage : plongés dans le vice ou dans le luxe, & tous entiers à leur fortune, ils n'étoient pas disposés pour une religion, qui condamnoit les mœurs du temps. C'étoit, tout au plus, pour eux un sujet de conversation. Chacun en parloit suivant ses prétentions, & ses préjugés. C'étoit des contes ridicules, des calomnies, des horreurs; & tous se faisoient des idées très fauf-

D 2

ses. C'est ainsi que raisonnent dans tous les siècles les hommes riches & desœuvrés.

9me. Le mépris des Juifs pour les Chrétiens.

Quand même la prévention eut été moins grande contre les Juifs, elle n'en eut pas été moindre contre les Chrétiens : au contraire, puisque les Juifs en étoient les plus grands ennemis. Il étoit donc naturel qu'on méprisât les Chrétiens, ou parce qu'on les confondoit avec les Juifs, ou parce qu'ils en étoient méprisés.

10me. Les Philosophes intéressés a combatre le Christianisme

Les philosophes, obstinés dans leurs systêmes & livrés à leurs disputes, obéirent à la même prévention, & d'edaignerent d'abord de prendre connoissance des commencements du Christianisme. Ceux d'Alexandrie, qui le connurent les premiers, ne purent être favorables à une doctrine, dont l'esprit étoit contraire à leurs opinions, & qui, condamnant l'orgueil & la confiance, ordonnoit de croire avec humilité. C'est pourquoi, si quelques uns se convertirent, le plus grand nombre se déclara contre la religion chrétienne ; & n'omit rien pour l'empêcher de se répandre.

En un mot, tous les Préjugés qui regnoient.

Quand on considére la magie, l'astrologie, les oracles, les cérémonies religieuses, les superstitions, les opinions des sectes, & tous les préjugés qui regnoient ; on n'imagine pas qu'on pût être plus crédule, qu'on l'étoit dans ces siecles. Cependant cette incrédulité étoit oppsée à

la religion, qui en condamnoit l'objet ; car plus on étoit crédule en ces chofes, moins on devoit croire en Jefus Chrift.

Tels ont été en général les obftacles à l'établiffement du Chriftianifme. Mais il s'en formera encore d'autres. Toutes les puiffances vont s'armer pour le détruire.





CHAPITRE V.

Considérations sur le premier siecle de l'église.

Combien la raison est insuffisante pour éclairer les préjugés.

LE peuple ne raisonne pas, il juge par habitude, & il est porté à croire toujours ce qu'il a cru une fois. Il croit par imbécillité & sans réfléchir.

Le philosophe tient encore plus à ses opinions. Il s'imagine être éclairé, parce qu'il raisonne : il compte d'autant plus sur ses lumieres, qu'il raisonne plus mal : il s'offense, s'il est contredit : il s'entête par amour propre.

Les gens du monde, qui se piquent d'avoir le plus de jugement, observent les préjugés du peuple, s'amusent des disputes des philosophes ; & finissant par mépriser ce qui se dit de part & d'autre, ils jugent que tout est problématique. Ils considérent, sur tout, d'un œil indifférent, les questions les plus importantes lorsque les circonstances détournent leur attention sur de grands interêts où il s'agit de leur fortune & de leur vie. C'est ce qui a dû arriver dans le pre-

mier siecle, sous les regnes de Tibere, de Caligula, de Claude, de Néron, & de Domitien.

Dans de pareilles conjonctures, les hommes les plus éclairés ne sauroient faire une révolution subite, quelque science & quelque éloquence qu'on leur suppose. Le peuple ne sera pas capable de suivre leurs raisonnements, les philosophes, les combattront, les gens du monde ne les écouterons pas. Il faudroit des siecles pour éclairer l'univers avec le secours seul de la raison.

Des hommes ignorants étoient destinés à les éclairer.

Aussi les Apôtres étoient-ils tout à fait ignorants. Leurs écrits sont sans art: ils ne montrent que du mépris pour les sciences des Gentils: ils font gloire d'une sagesse, qui paroît folie aux yeux du siecle: & ils n'appellent d'abord à eux que les hommes simples, dont l'esprit est mieux disposé, parce qu'il est moins corrompu.

On ne manqua pas de reprocher aux Chrétiens que la plupart de ceux qu'ils convertissoient, étoient des hommes sans lettres; & c'étoit avec fondement, dans le premier siecle de l'église. Mais ces ignorants, une fois convertis, étoient éclairés par une sagesse bien supérieure à la sagesse humaine; & devenant capables de prêcher eux-mêmes l'évangile, ils devoient enfin convaincre les savants. L'ignorance n'est donc pas un reproche à faire aux premiers Chrétiens. C'est une preuve que la

religion ne se répandoit pas par les mêmes moyens que les sectes des Philosophes.

Ses miracles sont des démonstrations à la portée de tous.

Les miracles de Jesus-Christ, annoncés par les Apôtres qui en avoient été témoins, & confirmés par les miracles qu'ils faisoient eux-mêmes: voilà les causes de la propagation du Christianisme. Les boiteux qui marchent, les aveugles qui voyent, les morts qui ressuscitent, le don des langues communiqué par l'imposition des mains, sont autant de démonstrations à la portée de tout le monde. Elles ne demandent pas que ceux qui les donnent, se soient instruits dans les sciennes humaines; ni que ceux qui s'y rendent, se soient exercés dans l'art de raisonner. On vit, on crut; & la foi, scellée du sang des martyrs, parvint dans les siécles suivants à ceux qui n'avoient pas vu. En effet, peut-il rester quelque doute, quand des milliers de témoins prouvent la vérité de ce qu'ils attestent en souffrant la mort au milieu des tourments?

Premieres prédications dans la Palestine.

Saint Etienne fut le premier martyr, & ce fut alors que les fideles, persecutés à Jérusalem, se dispersent dans la Palestine, prêchent partout l'évangile, mais ne l'annoncent néanmoins encore qu'aux seuls Juifs. Saint Philippe, un des sept diacres, vint prêcher à Samarie: car on ne confondoit pas les Samaritains avec les Gentils, quoique les Juifs, les jugeassent hérétiques: en effet, ils avoient la circonci-

ſion, & faiſoient profeſſion d'adorer le vrai Dieu, ſuivant la loi de Moyſe. Pluſieurs ſe convertirent à la vue des miracles, & furent inſtruits & baptiſés. Lè ſaint diacre ne pouvant leur donner lui-même le St. Eſprit, Pierre & Jean vinrent conſommer ſon ouvrage ; ils impoſerent les mains ſur les nouveaux convertis ; & le St. Eſprit, decendu ſur eux, donna des marques de ſa préſence par le don des langues & d'autres graces ſenſibles.

Simon le magicien.

Parmi ceux qui embraſſerent la foi, étoit un magicien, nommé Simon ; mais ſa converſion n'étoit pas ſincere : il ſongeoit ſeulement à ſe perfectionner dans ſon art, & il eſpéroit d'apprendre de Philippe le ſecret de faire des prodiges. Auſſi quand il vit les merveilles opérées par l'impoſition des mains, il offrit de l'argent aux Apôtres, pour obtenir d'eux le pouvoir de communiquer lui-même le St. Eſprit. *Que ton argent périſſe avec toi,* lui dit St. Pierre, *toi, qui penſes que le don de Dieu peût s'acquérir avec de l'argent.*

Alors renonçant au Chriſtianiſme, Simon ne ſongea plus qu'à ſe faire chef d'une nouvelle ſecte. On le regarde comme hérétique, ſans doute, parce qu'il avoit été Chrétien : on devroit plutôt le compter parmi les impoſteurs, qui ſe ſont donnés pour le Meſſie. Il n'a rien conſervé ni des dogmes ni de la doctrine de Jeſus-Chriſt. Son ſyſtême, qui eſt, on ne peut pas

plus extravaguant, ne mériteroit pas de nous arrêter, s'il ne l'avoit pas puisé dans des sources d'où sont nées plusieurs hérésies.

Source de ses erreurs.

D'après les principes de Zoroastre, les orientaux se représentoient, au de-là du monde, une lumiere immense, qui étant répandue dans un espace sans corps, étoit pure & sans mêlange d'aucune ombre. Cette lumiere, toujours vivante, étoit supposée donner la vie à tout; & l'écoulement de ses rayons, qui se répandoient à l'infini, faisoit concevoir comment tous les êtres en venoient par émanation. Car, disoient-ils, ce monde n'est qu'un lieu de ténébres, où quelques rayons se sont répandus. Or, les ténébres ne sont qu'une privation de lumiere; elle ne sont rien par elles-mêmes, il n'y a donc de réel dans ce monde, que ce qui émane de cette lumiere premiere, pure & immense. Voilà, du moins autant qu'on le peut deviner, comment ces philosophes expliquoient l'émanation de la matiere. D'où nous pouvons conclure que, selon eux, les corps ne sont qu'un composé de peu de lumiere & de beaucoup de ténébres, ou autrement d'un peu d'être & de beaucoup de privation.

Mithra, c'est ainsi qu'ils nommoient cette source de lumiere, ne pouvoit produire que des dieux comme lui, puisque les ténébres ne pouvoient approcher de sa substance lumineuse. Les dieux, qui en émanoient immédiatement,

participoient donc à toute la plénitude de sa lumiere ou de sa divinité. Mais les émanations venant à se succéder, il se trouvoit enfin des dieux qui étoient tout à fait hors de cette plénitude. L'essence divine s'affoiblissoit donc en eux à proportion qu'ils s'éloignoient davantage de leur source ; & ils devenoient d'autant plus imparfaits, qu'ils se rapprochoient & participoient plus des ténébres.

Cette suite d'esprits remplissoit l'intervalle qui est entre Dieu & la matiere ; & ceux qui s'étoient rapprochés des ténébres, avoient seuls produit le monde. Mais il n'avoient pu le produire que très imparfait, parce que des ténébres naissent nécessairement le froid, les infirmités, les maladies, la mort.

Ces esprits présidoient à tout : ils étoient dans les cieux, dans les airs, dans la terre. Plus puissants que les ames, qui émanoient comme eux, mais qui étoient à une plus grande distance de la source commune ; ils les avoient forcées de s'unir aux corps, & ils les avoient assujeties à toutes les miseres de la vie.

Tout étant donc plein d'anges bons & mauvais, il s'agissoit de se soustraire aux uns, de se rendre les autres favorables, de se dégager des liens du corps, de s'élever audessus des ténébres, & de tendre vers la source de la lumiere. Voilà sur quels principes on imagina les superstitions & les extravagances de la magie ; & Simon

prit toutes ces absurdités dans l'école d'Alexandrie.

Son systême.

Dieu, selon lui, subsiste, dans une lumiere inaccessible. Les Eons ou Eones sont les substances divines qui en émanent plus immédiatement. Ils sont les uns actifs, les autres passifs : ils sont de différent sexe : il n'y en a qu'un certain nombre.

L'intelligence étoit d'abord destinée à former le monde : Mais s'étant échappée de la plénitude de lumiere, du sein de Dieu, elle avoit engendré les anges, qui ayant usurpé l'empire sur le monde, leur ouvrage, eurent l'ambition d'être reconnus pour les seules divinités. Dans cette vue, ils avoient empéché leur mere de retourner à son principe, la faisant passer de corps en corps, & l'exposant à toutes sortes d'ignominies.

Ses impostures.

Simon se donnoit lui-même pour un de ces Eons, qui étant émané immédiatement, avoit plus de puissance que tous les anges ensemble. Il étoit venu pour délivrer l'intelligence, & pour enlever le monde à la tyrannie des démons. Il avoit avec lui une femme débauchée, qu'il avoit achetée à Tyr, & qu'il disoit être cette intelligence même. Il la nommoit Hélene ou Selene, c'est-à-dire, la Lune ou Minerve. Il prétendoit qu'elle étoit descendue en terre, en passant de ciel en ciel ; qu'elle étoit cette même Hélene, qui avoit été la cause de la ruine

de Troye ; & il lui donnoit quelque fois le nom de St. Esprit, la représentant comme l'ame du monde, & la source de toutes les ames. Quant à lui, il n'étoit rien moins que ce qu'il paroissoit ; il n'avoit que la figure de l'homme. Il étoit un Eon, un Sauveur, le Messie ; & il vouloit bien être adoré sous le nom de Jupiter. Venu pour rétablir l'ordre, pour détruire les maux produits par l'ambition des anges, & pour procurer le salut aux hommes, il assuroit qu'il suffisoit de mettre son espérance en lui & en son Hélene, disant d'ailleurs que les bonnes œuvres sont inutiles, & que la distinction du bien & du mal moral n'est qu'une invention des anges, pour tenir les hommes dans la servitude.

Il lui falloit des miracles. Il se vanta donc d'attirer des enfers les ames des prophêtes, d'animer les statues, de changer les pierres en pain, de passer sans résistance au travers des rochers, de se précipiter du haut d'une montagne sans se blesser, de voler dans les airs, de se rendre invisible, de prendre telle forme qu'il vouloit, &c. Ces mensonges, aidés de quelques prestiges, persuadoient le peuple, qui croit volontiers, lorsqu'on lui promet des merveilles.

Que les Romains ne l'ont pas mis au nombre de leurs dieux.

Simon forma donc une secte. Il eut de grands succès à Samarie. Si nous en croyons St. Justin, il fut reçu à Rome comme un Dieu, & on lui éleva une statue; avec cette inscription : *Simo-*

ni Deo Sancto. Ce saint a vu lui-même cette statue, qui subsistoit encore vers l'an 150. St. Clément d'Alexandrie, St. Irénée, St. Cyrille de Jérusalem, Tertullien, Euzebe & Théodorat assurent la même chose; & St. Augustin ajoute que cette statue avoit été dressée par autorité publique. Voilà un fait bien attesté, & ce qui semble le confirmer, c'est qu'il ne paroît pas avoir été jamais contredit par les Payens.

Mais dans l'île du Tibre, au même endroit où St. Justin croit avoir vu cette statue, on en déterra une en 1574, avec cette inscription qui subsiste encore: *Simoni Deo Sanco* c'étoit là les noms d'une divinité qui présidoit aux serments. Cette découverte a fait conjecturer que St. Justin, préoccupé de Simon le magicien, aura lu trop rapidement, & sera tombé dans une méprise. Plusieurs raisons viennent même à l'appui de cette conjecture.

Premierement, l'esprit du gouvernement ne permettoit pas d'introduire à Rome de nouvelles divinités. Si les Romains ont déféré les honneurs divins aux empereurs, c'étoit par crainte ou par flatterie; comment les auroient-ils accordés à un étranger sans naissance, sans crédit, sans autorité?

En second lieu, les loix condamnoient les magiciens; elles ont plus d'une fois sévi contre

eux : elles punissoient sévérement ceux qui les consultoient. Que la populace ait donc été séduite par les prestiges de Simon, le sénat se serat-il aveuglé lui-même, jusqu'à diviniser, dans cet homme, ce qu'il méprisoit dans les autres magiciens ? cette apothéose, si contraire aux loix, se seroit-elle faite sans obstacles ? les historiens n'en auroient-ils point parlé ? & ne se seroient-ils pas fait un devoir d'en marquer toutes les circonstances.

En troisieme lieu, si les Romains avoient adoré Simon, ils auroient adopté ses erreurs, & on en trouveroit depuis quelques traces, dans leur religion. Or, cela n'est pas. Les peres mêmes qui leur reprochent de l'avoir reconnu pour Dieu, ne leur reprochent pas d'avoir embrassé sa doctrine. Les Romains ne paroissent seulement pas l'avoir connu : ou du moins il faut qu'ils l'ayent bien négligé ; car le nom de cet imposteur ne se trouve dans aucun de leurs écrits.

Enfin, quant aux peres qui parlent de la statue de Simon, ils n'ajoutent rien au témoignage de St. Justin ; parce qu'ils auront répété le fait d'après lui, ou d'après des bruits populaires, auxquels la méprise de ce saint avoit donné lieu. Si St. Augustin dit que cette apotheose s'étoit faite par autorité publique, c'est que l'ayant supposée vraie, il a jugé avec raison qu'elle n'avoit pas pu se faire autrement. D'ailleurs quand un

fait s'est une fois répandu, il n'est pas étonnant qu'il s'y joigne de nouvelle circonstances.

Autre fait qu'on rapporte avec aussi peu de fondement

Vers l'an 65 sous Néron, Simon, étant à Rome, entreprit de voler, & vola, dit-on, quelques moments : mais St. Pierre & St. Paul s'étant mis en priere, il fut précipité & mourut de sa chûte. Ce fait est encore bien suspect : car on ne le trouve point dans les écrivains anciens, qui ont recueilli avec plus de soin tout ce qu'ils savoient de cet imposteur ; & ceux qui le rapport nt, ne remontent pas plus haut que le troisieme siecle ; encore ne s'accordent-ils pas sur les circonstances. Quoiquil en soit, les Apôtres n'avoient certainement pas besoin de ce triomphe.

Les Gnostiques on puisé dans la même source que Simon.

Je passe sous silence d'autres magiciens moins célébres. Mais j'ai dû vous faire connoître Simon ; parce que plusieurs hérétiques ont puisé dans la même source que lui, & sont tombés dans des erreurs semblables ; on les nomme *Gnostiques* mot qui signifie éclairés.

Les Gnostiques ont formé quantité de sectes. Il seroit bien difficile de marquer en quoi elles différent. Il y en a même plusieurs, dont on ne sait que le nom. En géneral, les anciens hérétiques affectoient de se dire Gnostiques, parce qu'ils se flattoient d'être venus pour répandre la lumiere : mais ceux qu'on nomme plus particulierement ainsi, sont des philosophes, qui se piquoient d'avoir des connoissances supérieu-

ſupérieures ſur Dieu & ſur le monde. Leur Syſtême, ainſi que celui de Simon, portoit ſur les émanations de Zoroaſtre. Ils entreprenoient d'expliquer la génération de tous les êtres par une ſuite de dieux, d'éons, d'anges, d'eſprits; conſidérant le premier principe comme une mer immenſe, comme un abyme qui comprenoit tout, & d'où ils voyoient ſortir des écoulements, qui s'alteroient peu à peu & qui ſe terminoient à la matiere. Enfin ils croyoient rendre raiſon du mal moral & du mal phyſique; parce qu'ils imagnoient que les anges, qui avoient formé le monde, étoient imparfaits, & qu'il s'étoit d'ailleurs répandu dans leurs ouvrages des démons malfaiſants. Prévenus pour cette doctrine, ils ſe précipitoient dans toutes les erreurs qu'elle entraîne. Ils n'étoient occupés que des moyens de ſe ſouſtraire aux puiſſances des ténébres; & ils ſe ventoient d'y réuſſir par des initiations, des ſacrifices & des abominations de toute eſpece.

Leurs erreurs.

Frappés des miracles, ces philoſophes embraſſerent le Chriſtianiſme: mais bien loin de renoncer à leurs principes, ils crurent pouvoir les allier avec la doctrine de Jeſus-Chriſt; & jugeant même qu'ils étoient deſtinés pour l'expliquer, ils accuſerent les Apôtres de l'avoir mal entendue.

Ils dirent que le Sauveur n'étoit qu'un de leurs Eons, une de ces premieres émanations, qui

participoient le plus à la divinité ; & ils en conclurent qu'il n'avoit pas pu prendre réellement un corps ; & que sa naissance, sa vie, sa passion, sa mort n'étoient que des apparences. En un mot, ils niérent qu'il se fût incarné, qu'il eût souffert, & qu'il fût ressuscité.

Sur les mêmes principes, ils nioient encore la résurrection, n'imaginant pas que les ames pussent tout à la fois retourner à Dieu & être unies à des corps. Ils les condamnoient même à passer successivement dans plusieurs animaux ; & ils ne les jugeoient dignes de remonter au principe de toutes choses, qu'autant qu'elles seroient remplies de la doctrine qu'ils enseignoient. Je ne m'arrêterai pas davantage sur les erreurs des Gnostiques : je négligérai même de vous parler des différentes sectes, qu'ils ont formées : il me suffit de vous avoir montré la source, d'où ils ont tiré toutes les absurdités qu'ils ont pu dire.

L'église fait des progrès.

L'église, troublée par des hérétiques, & combattue par des imposteurs, étoit encore persécutée par les Juifs, & faisoit néanmoins de grands progrès. St. Paul, converti miraculeusement, lors qu'il ne songeoit qu'à répandre le sang des Chrétiens, devint Apôtre lui-même, & contribua beaucoup à répandre la foi.

Mœurs des

Il vint à Jérusalem trois ans après sa conversion. Les fideles alors y jouissoient de la paix,

premiers chrétiens.

marchant dans la crainte du Seigneur, & s'édifiant mutuellement. Il n'y avoit point de pauvres parmi eux. Les plus riches vendoient leurs maisons ou leurs terres: ils en mettoient le prix aux pieds des Apôtres; & les biens étoient en commun.

Les fideles s'assembloient, les dimanches, dans une maison particuliere. Ils lisoient l'écriture, ils écoutoient les exhortations des Apôtres des prêtres ou des prophêtes inspirés extraordinairement. Ils chantoient ensuite les pseaumes de David, ou d'autres cantiques, & faisoient ensemble un repas, qu'on nonmoit Agape: mot grec, qui exprime une charité mutuelle. Cet usage s'étoit introduit pour entretenir l'union, & en mémoire de la cene, où Jesus-Christ institua l'Eucharistie. C'est aussi dans ce repas qu'on donnoit la communion aux fideles.

Cependant la persécution ayant recommencé, les Apôtres se disperserent vers l'an 42, au commencement du regne de Claude. Ce fut alors que St. Pierre vint établir son siége à Rome, après l'avoir tenu sept ans à Antioche, & avoir prêché aux Juifs dispersés dans le Pont, la Galatie, la Cappadoce, l'Asie & la Bithynie.

Beaucoup de Juifs s'étoient convertis: mais le corps de la nation, s'étant opiniâtré dans son aveuglement, l'évangile fut porté aux Gentils, & les Apôtres prêcherent avec fruit dans toutes les provinces de l'empire.

La converſion des Gentils donne lieu à une queſtion.

La converſion des payens occaſionna quelques diviſions: car les fideles circoncis, ſe regardant comme le ſeul peuple de Dieu, ne croyoient par devoir partager avec d'autres, la grace de l'évangile: ils vouloient au moins obliger à la circonciſion & aux obſervances de la loi Moſaïque, tous les Gentils qui embraſſoient le Chriſtianiſme.

Et au premier concile.

Cette queſtion donna lieu au premier concile. Cinq Apôtres, St. Pierre, St. Jean, St. Jacques, St. Paul, St. Barnabé, & pluſieurs prêtres s'étant aſſemblés, il fut décidé que les obſervances légales n'étoient plus néceſſaires. Néanmoins on les toléra encore dans les Juifs convertis & les Apôtres voulant maintenir la paix, s'y conformerent eux-mêmes quelquefois. Ils étoient bien éloignés de comdamner comme mauvaiſes, des cérémonies, qui avoient été bonnes pour le temps auquel Dieu les avoit ordonnées.

La charité régnoit parmi les égliſe.

La charité regnoit entre toutes les égliſes. Les riches ſe faiſoient un devoir de ſoulager les pauvres; & on envoyoit de toutes parts des aumônes à Jéruſalem, pour ſecourir les fideles, qui étoient en grand nombre dans la Judée. Les Apôtres ne négligéoient rien, pour maintenir cette paix & cet amour. Ils ne vouloient pas que les Chrétiens euſſent des procès, ou du moins ils vouloient qu'ils priſſent d'autres Chré-

tiens pour arbitres. En effet, il y avoit quelque danger d'idolâtrie à paroître devant les tribunaux des payens, ne fût-ce qu'à cause des sermens. C'est pourquoi dans la primitive église, les évêques ont été les arbitres des différents, qui s'élevoient parmi les fideles ; & cet usage a subsisté long-temps.

Des imposteurs troublent la paix.

La charité des Chrétiens excita l'avidité de ces hypocrites, qui font dégénérer en abus les choses les plus saintes. Il y eut de ces hommes, qui prêcherent l'évangile, pour exiger de grosses rétributions. Ils pilloient les fideles : ils les traitoient durement ; faisant un trafic de leurs travaux, & cherchant à s'élever en abaissant les vrais Apôtres. C'est ainsi que des imposteurs abusoient de la piété des Chrétiens.

Persécution sous Néron.

Alors regnoit Néron. Ce prince, voulant détourner sur des innocents la haine qu'on lui portoit, accusa les Chrétiens de l'incendie, dont on l'accusoit lui même. C'est le premier empereur, sous lequel ils ont été persécutés, & ils en faisoient gloire. Sur la fin de son regne, St. Pierre & St. Paul souffrirent le martyre à Rome ; & St. Marc, en Egypte, où il avoit répandu la foi. Il y avoit déja dans cette province des Chrétiens, qui menoient la vie des Therapeutes.

Sous Vespasien les Juifs reûlent sans

Alors Vespasien marchoit contre les Juifs, qui après avoir essuyé bien des véxations, s'étoient enfin soulevés. Divisés entre eux, pres-

temple & sans sacrifices.

sés par les troupes romaines dont Titus prit le commandement, ils furent réduits aux plus cruelles extrémités. La ville de Jérusalem fut prise & détruite, ainsi que le temple, comme Jesus-Christ l'avoit prédit.

Les Juifs ayant ensuite causé quelques troubles en Egypte, Vespasien ordonna d'abattre le temple, qu'ils y avoient bâti, malgré les défenses de la loi, environ cent cinquante ans avant Jesus-Christ. Il craignoit que ce ne fût pour eux une occasion de se réunir, & de se porter encore à la révolte. Ses ordres ne furent pas absolument exécutés: mais ce temple fut au moins fermé, & on ne permit plus d'y faire aucun exercice de religion. Alors les Juifs, restés sans temple & sans sacrifices, cesserent de former un peuple à part; & depuis, il ne leur a jamais été possible de se réunir. Il semble que Joseph leur historien, n'ait écrit que pour montrer l'accomplissement des prophéties: témoignage d'autant plus fort, que venant d'un Juif, il ne sauroit être suspect.

Les Chétiens sont enveloppés dans la persécution que Domitien fait aux Juifs.

Les Juifs souffrirent beaucoup sous Domitien, qui exigea, avec la derniere rigueur, les tributs dont on les avoit chargés; & qui porta, sur la fin de son regne, des édits cruels contre eux. Cette persécution enveloppa les Chrétiens que les payens ne distinguoient pas encore des Juifs; Flavius Clément, cousin germain de l'empereur, perdit la vie. Sa femme & sa niece, toutes deux nommées Domitilla, furent ban-

nies. L'Apôtre St. Jean, sorti miraculeusement d'une cuve d'huile bouillante, fut relégué à Patmos ; & plusieurs autres Chrétiens souffrirent le martyre. On les accusoit de Judaïsme, d'impiété, & d'atheïsme. C'étoit en effet les seuls crimes, dont ils pussent être coupables aux yeux des Payens. Cependant tous les efforts des puissances dévenoient inutiles. L'église s'affermissoit au milieu des persécutions : elle croissoit de plus en plus. Rien ne prouve mieux, qu'elle n'est pas l'ouvrage des hommes.

Prevention generale contre les Chrétiens.

La prévention contre les Chrétiens étoit générale. Les peuples se soulevoient contre eux, sans les connoître, & le gouvernement avoit pour maxime de les condamner, sans s'informer ni de leurs mœurs, ni de leur doctrine. Si les plus modérés ne les persécutoient pas, ils les abandonnoient au moins comme des hommes peu raisonnables, qui méritoient d'être les victimes de leur entêtement. Les persécutions que St. Paul a souffertes nous font voir avec quelle indifférence les Gentils traitoient également les Chrétiens & les Juifs. Gallion, frere de Séneque, étant proconsul d'Achaïe, ne voulut pas seulement écouter St. Paul accusé par les Juifs, d'introduire un culte contraire à la loi : *s'il s'agissoit de quelque crime, ou de quelque injustice, je vous écouterois*, leur dit-il : *mais si ce sont des questions de mots sur votre loi, je m'en rapporte à vous, & je n'en veux*

pas être le juge. Portius Festus, gouverneur de Judée traitoit ces choses avec la même indifférence. *Ils ne l'ont accusé*, disoit-il, en parlant de St. Paul, *d'aucûn des crimes que je supçonnois : mais seulement, ils proposoient contre lui des questions de leur religion, & parloient d'un certain Jesus mort, que Paul disoit être vivant.*

Les prêtres du paganisme & des philosophes calomnient l'église.

Si les Gentils confondoient les Chrétiens avec les Juifs, il étoit naturel qu'ils confondissent encore les hérétiques & les catholiques; & que par conséquent, ils se prévinssent de plus en plus contre l'église. Or, les prêtres du paganisme se prévalurent de cette prévention aveugle. Ils rejeterent, sur la religion, les erreurs, qu'elle condamnoit : ils la rendirent méprisable & odieuse par leurs calomnies ; & ils échaufferent si fort l'esprit du peuple, que c'étoit assez de s'avouer Chrétien pour être jugé digne de mort. Il y eut même des philosophes, qui, se joignant à eux, prirent la défense de l'idolatrie, parce que c'étoit la religion du prince. Apollonius de Tyane, Pythagoricien, est le plus célebre. Je n'en dirai cependant rien, parce que son histoire, écrite plus de cent vingt ans après sa mort, ne porte aucun caractère de vérité. On voit seulement, que, malgré la grande réputation dont il a joui à Rome & dans tout l'empire, il n'a néanmoins laissé, après lui, ni

difciples, ni fectateurs. Il mourut fort vieux; on ne s'accorde pas fur fon âge.

Combien donc la réligion n'a-t-elle pas eu d'obftacles à vaincre dans ce premier fiecle! combien d'ennemis à combattre! mais quand vous verrez dans l'abbé Fleury ou dans Tillemont, le nombre des miracles & des martyrs, vous ne ferez pas étonné qu'elle ait enfin triomphé.





CHAPITRE VI.

Idée générale des événements dans le second siecle de l'église.

Sous Nerva les Chrétiens goûtent la paix.

NERVA avoit défendu, qu'on accusât personne d'impiété ou de Judaïsme : il avoit même diminué les tributs, dont on accabloit les Juifs : & en rappellant les exilés, il avoit rendu la liberté à ceux qu'on avoit bannis sous prétexte de religion. Ce fut donc un temps de repos pour l'église ; mais ce temps fut court, puisque ce prince ne regna qu'un an & quelques mois.

Ils sont persécutés sous Trajan.

Trajan défendit les assemblées, qui n'étoient pas autorisées par les loix. C'étoit défendre indirectement l'exercice de la religion Chrétienne. ce fut donc une occasion de recommencer les persécutions, & l'église fit de nouveaux progrès, parce qu'elle eut de nouveaux martyrs.

Mais on ne sait quels crimes leur imputer.

Cependant ceux qui commandoient dans les provinces n'étoient pas peu embarrassés sur la conduite qu'ils devoient tenir : nous en voyons la preuve dans une lettre que Pline le jeune,

gouverneur de Bythynie, écrivit à Trajan pour le consulter. Il demande ce qu'on punit dans les Chrétiens, ou ce qu'on recherche; si c'est le nom seulement, ou quelques crimes attachés à ce nom; si, distinguant les âges, on doit traiter les enfants avec moins de rigueur; s'il faut pardonner à ceux qui se repentent, ou si c'est assez d'avoir été une fois Chrétien pour être censé encore coupable, lorsqu'on est revenu au culte des idoles.

Dans cette incertitude, il envoyoit cependant au supplice ceux qui persistoient; ne doutant pas que leur opiniâtreté ne méritât au moins d'être punie. Mais le nombre des accusés l'effrayoit: il en voyoit de tout âge, de tout sexe, de toute condition: cette superstition, ajoute-t-il, avoit infecté les villes & la campagne; & il avoit trouvé les temples presqu'abandonnés.

Il ne négligea pas de rechercher en quoi les Chrétiens pouvoient être coupables. Mais il ne trouva qu'une superstition excessive; & tout ce qu'il put apprendre de ceux mêmes, qui eurent la foiblesse d'abandonner la foi, c'est qu'ils s'assembloient un certain jour avant le lever du soleil; qu'ils chantoient un cantique en l'honneur du Christ, leur Dieu; qu'ils s'engageoient par serment, non à commettre aucun crime, mais à ne faire ni vol, ni larcin, à ne point manquer à leur parole, & à ne point dénier un

dépôt ; & qu'ils se rassembloient une seconde fois pour prendre un repas. Pline, ne voyant rien dans tout cela qui fût digne de châtiment renvoyoit tous les accusés qui désavouoient le Christianisme, & qui faisoient des actes d'idolatrie.

On voit par cette lettre combien la religion Chrétienne étoit déja répandue. Mais ce qui étonne, c'est l'aveuglement des Gentils. Comment Pline, après toutes ses recherches, ne trouvoit il dans les Chrétiens que de l'opiniâtreté & de la superstition ? comment n'a-t-il pas soupçonné leur culte d'être au moins le plus raisonable ? & comment n'a-t-il pris aucune connoissance des miracles, qui en prouvoient la divinité. Sans doute qu'entraîné par l'esprit du gouvernement, il cherchoit moins à découvrir ce que croyoient les Chrétiens, qu'à les forcer à croire comme lui. Peut-être aussi ceux à qui il fit souffrir le martyre, étoient-ils plus faits pour répandre leur sang, que pour raisonner sur leur croyance.

Trajan approuva la conduite de Pline, déclarant qu'il falloit punir ceux qu'on accusoit, s'ils s'avouoient Chrétiens, & renvoyer, comme innocents ceux qui sacrifioient aux dieux, quelque suspects d'ailleurs qu'ils eussent été. Il défendit même de les rechercher, & d'avoir aucun égard aux accusations, lorsque c'étoit des

libelles sans nom d'auteurs. Mais s'ils sont coupables, pourquoi ne pas les rechercher, & s'ils ne le sont pas, pourquoi les punir? Voilà des contradictions où l'on tomboit, parce qu'on vouloit empêcher les progrès de la religion; telle a été dans ce siecle, la conduite des Gentils envers les Chrétiens.

Pourquoi la persécution est plus grande sous Adrien.

Cette prévention aveugle fit durer la persécution sous le regne suivant. Adrien, à la vérité, ne porta point d'édits contre l'église: mais il étoit si attaché aux cérémonies religieuses des Grecs & des Romains, & si adonné à l'astrologie, à la divination & à la magie, qu'on pouvoit inpunément persécuter tous ceux qui se déclaroient ennemis de ces superstitions. D'ailleurs les Juifs devenoient tous les jours plus odieux. Les dernieres années du regne de Trajan, ils s'étoient soulevés en Egypte, ils avoient commis les plus grandes cruautés, & on ne les avoit soumis qu'après en avoir exterminé une grande partie. Or, les Chrétiens partageoient la haine qu'on partoit aux Juifs c'étoit donc là une nouvelle raison pour les persécuter.

Premieres apologies.

Cependant Adrien étant à Athènes, pour la seconde fois, la huitieme année de son regne, Quadrat lui présenta une apologie pour la religion Chrétienne. Disciple des Apôtres, il avoit comme eux prêché l'évangile, & fondé plusieurs,

ses. Dans le même temps Aristide, philosophe Athénien, fit aussi une apologie. Ce sont là les premiers écrits pour la défense de la religion. Il n'en reste rien : nous savons seulement qu'on en a fait beaucoup de cas, & que Quadrat s'appuyoit sur les miracles, dont il démontroit la vérité.

La persécution diminue.

Les raisons de ces deux apologistes furent soutenues par une lettre de Sérénius Granianus proconsul d'Asie, qui représentoit à l'empereur combien il étoit odieux de punir les Chrétiens sur le nom seul. Adrien eut égard à ces remontrances. Il ne voulut plus que les Chrétiens fussent les victimes des plaintes vagues & des cris tumultuaires du peuple. Il ordonna qu'on les produiroit devant les tribunaux, pous être condamnés s'ils étoient convaincus d'avoir fait quelque chose contre les loix, ou pour voir punir les calomniateurs qui leur supposeroient faussement des crimes. Cet ordre diminua la persécution, sans l'éteindre entierement : car les assemblées seules étoient un prétexte suffisant pour accuser les Chrétiens.

Les Juifs sont entierement chassés de Jérusalem.

Adrien avoit envoyé une colonie à Jérusalem : & ayant rétabli cette ville sons le nom d'Aelia capitolina, il avoit bâti un temple à Jupiter dans la place même du temple de Dieu : les Juifs ne pouvant souffrir cette idolatrie, se révolterent, & ce fut leur ruine. L'empereur qui réduisit la Judée en solitude leur défendit

l'oser jamais venir à Jérusalem, ou même d'en-
pprocher. Cet événement est de la dix-hui-
ieme année d'Adrien, & de la cent trenteq ua-
tieme de Jesus-Christ. C'est l'époque où les
estes de l'ancienne servitude de la loi com-
nencerent à s'abolir, parce qu'il n'y eut plus
à Jérusalem que des Chrétiens, Gentils d'o-
igine.

Commencement de la doctrine des deux principes.

Jusqu'alors les héréfies n'avoient été que le
ystême absurde des Eons, manié & remanié
le bien des manieres; & Valentin un des der-
niers & des plus célébres de ces hérétiques,
voit donné naissance à bien des sectes. Mais
Cerdon ayant imaginé deux dieux, l'un bon
& l'autre mauvais. Marcian, son disciple,
épandit, quelques années après, cette doctrine,
& fit un grand nombre de sectateurs. Il impor-
e peu d'examiner comment ils concevoient
l'un & l'autre ce systême. Il suffit de remarquer,
que, quoiqu'ils rejetassent les Eons, ils étoient
cependant Gnostiques à bien des égards. Ils rai-
sonnoient en effet sur les mêmes erreurs; &
parconséquent, leur hérésie étoit un rejeton de
la philosophie orientale.

Conversion de St. Justin.

L'église avoit alors un grand défenseur dans
St. Justin, le plus ancien auteur écclesiastique
dont il nous reste des écrits. Né Gentil, & peu
satisfait des opinions dans lesquelles il avoit
cherché la vérité parmi les philosophes, il
s'étoit enfin livré à la secte des platoniciens.

Déja la contemplation des idées le ravissoit, & il se flattoit de s'élever bientôt jusqu'à Dieu. rempli, comme il le dit, de cette folle espérance, il imagina de se retirer dans un lieu, où loin du bruit, il pût être tout entier à la méditation. Il y arrivoit, lorsqu'un vieillard l'aborda, l'entretint, lui fit voir que les platoniciens ne connoissoient ni Dieu, ni l'ame, & lui persuada de lire les prophétes. Il les lut : bientôt frappé de l'accomplissement des prophéties, il reconnut combien la simplicité de ces hommes inspirés étoit au dessus des raisonnements subtils des philosophes.

Joignant à la connoissance de la philosophie, une étude profonde de l'écriture sainte, il annonça la vérité, il la defendit : il avoit tout pour y réussir. Ainsi que Quadrat & Aristide, il adressa ses apologies à l'empereur. Il montra combien il étoit injuste de punir les Chrétiens sur le nom seul ; il exposa leur doctrine ; il ruina les calomnies dont on les noircissoit : il prouva la vérité de la religion, par l'acomplissement des prophéties & par les miracles de Jesus-Christ. Cependant la persécution, qui n'avoit jamais cessé entierement, continua encore ; quoique Antonin n'ait jamais publié d'ordonnance contre les Chrétiens, & qu'il ait même defendu de les inquiéter au sujet de la religion.

Après

Les persécutions qu'elles n'ont pas empechées, redoublent sous Marc-Aurele.

Après la mort de cet empereur, la persécution redoubla. Les loix contre les assemblées particulieres & contre toute religion nouvelle étoit autant de prétextes qu'on saisissoit; & les crimes imaginaires, dont on accusoit les Chrétiens, étoient les motifs d'un soulevement général. Les peuples ne cessoient de demander leur sang: les philosophes & les prêtres du paganisme entretenoient cette haine aveugle: & les gouverneurs suivoient cette impression, soit par superstition, soit par foiblesse. Marc-Aurele lui même étoit trop prévenu, pour résister au torrent. Comme homme d'état, il ne vouloit pas d'un culte, qui ne pouvoit s'établir que sur la ruine de l'ancienne religion; & comme stoïcien, il ne croyoit pas aux miracles, &, par conséquent, il ne les examinoit pas. Les Chrétiens lui paroissoient des enthousiastes, qui n'alloient à la mort que par obstination. Cependant, ennemi de la violence, ainsi qu'Antonin, il défendit dès la premiere année de son regne, toute persécution contre eux, & ne permit de les punir, que lorsqu'ils seroient convaincus de quelque entreprise contre l'état.

Autres écrits pour la défense de la religion.

St. Justin lui adressa une de ses apologies, & souffrit le martyre sous son regne: l'église eut encore pour défenseurs Méliton, Athenagore, & Apollinaire. Ils montroient l'absurdité du paganisme, mettoient au jour les erreurs des

philosophes. Ils prouvoient la vérité de la religion chrétienne, & ils détruisoient les calomnies. Ils avoient tous le même objet dans leurs écrits, parce que l'aveuglement des peuples étoit toujours le même. Mais on ne les lisoit pas, on défendoit même de les lire, & l'aveuglement continuoit.

Moutau faux prophête.

Le don de prophétie, que Dieu accordoit encore quelquefois à l'église, & dont on venoit même de voir un exemple dans St. Quadrat, donna lieu à quelques faux prophêtes. Moutau est le plus célébre de ceux qui parurent sous ce regne. Il s'associa plusieurs autres imposteurs ou fanatiques, entre autres deux femmes, Priscille & Maximille. Prophétesses comme lui, elles avoient d'ailleurs de grandes richesses, dont il se servit pour hâter les progrès de son hérésie.

Toute cette prétendue prophétie n'étoit qu'un vrai délire, pendant lequel des discours sans suite & sans jugement échappoient par accès. Cependant, Moutau osoit se donner pour le St. Esprit : il prétendoit au moins, que le Paraclet étoit avec lui dans toute sa plénitude ; que la promesse, que Jésus-Christ avoit faite de l'envoyer, s'accomplissoit en lui ; & que les Apôtres n'avoient eu qu'une connoissance imparfaite, de la vérité.

Jusqu'a lors il n'y avoit point d'exemple que la prophétie se fût annoncée par des accès

de démence. Il ſemble donc qu'on auroit dû reconnoître l'impoſture. Mais tout ce qui eſt extraordinaire, eſt fait pour ſéduire le peuple ; & les vrais prophêtes portoient à croire aux faux, parce que tout le monde ne ſait pas examiner & diſcerner. Cette héréſie ſe répandit donc ; dès ſa naiſſance, elle infecta pluſieurs provinces de l'orient.

On n'avoit point tenu de concile depuis celui de Jéruſalem. A cette occaſion, les évêques d'Aſie s'aſſemblerent en pluſieurs endroits. Les Moutaniſtes furent excommuniés, & parurent ſe ſéparer volontiers de l'égliſe. Voici leurs erreurs.

Erreurs des Moutaniſte.

Ils condamnoient les ſecondes noces : ils rejetoient la pénitence ; & quoi qu'ils accordaſſent à l'egliſe le pouvoir de remettre les péchés, ils ſoutenoient qu'elle n'en pouvoit pas donner l'abſolution, lorſqu'ils avoient été commis après le baptême. Souvent même ils diſoient que ce pouvoir n'appartenoit qu'à leurs prophêtes: ils prétendoient qu'il n'étoit pas permis de fuir dans la perſécution, ni même de prendre des meſures pour n'être pas ſurpris dans les exercices que la réligion preſcrit ; & ils célébroient leur culte ſi publiquement quils paroiſſoient chercher à braver les infideles. D'ailleurs ils ſuivoient une diſcipline rigoureuſe : ils multiplioient les jeûnes, & ils prati-

quoient plusieurs austérités, quils s'imposoient comme autant d'obligations.

Ils pensoient encore ques les saints, les patriarches & les prophêtes regneroient un jour sur la terre, avec Jesus-Christ, pendant mille ans; qu'ils commanderoient à toutes les nations; que dans le cours de ce regne, ils jouiroient de tous les plaisirs; & que le Sauveur leur rendroit au centuple tout ce quils auroient quitté pour lui. Cette erreur, plus ancienne qu'eux, étoit commune à plusieurs hérétiques, à plusieurs écrivains de l'église, & même à plusieurs martyrs; tous ceux qui l'ont embrassée, ne l'expliquent pas de la même maniere. On les nomme *millénaires.*

Cette érreur venoit d'un passage de l'apocalypse mal entendu, ou de quelque tradition sans fondement. St. Papias contribua, sur-tout, à la répandre; comme il étoit disciple de St. Jean, son suffrage ne pouvoit manquer d'avoir un grand poids. Cependant, si nous en croyons Eusebe, c'étoit une esprit borné, qui ramassoit sans choix tout ce qu'il croyoit venir des Apôtres, & qui debitoit bien des fables.

Hérésie des Encratites ou Continents.

Sous Marc-Aurele, il se forma encore une autre hérésie, dont Talien fut l'Auteur. Né payen, c'est en étudiant les livres des idolâtres, qu'il avoit appris à mépriser l'idolatrie.

Il cherchoit quelque chose de mieux, lorsqu'il trouva, ce sont ses termes, quelques livres des barbares dont la lecture le persuada. Antérieurs, dit-il, à tout ce qui a été écrit, ils sont de la plus haute antiquité.

Le stile en est simple; les auteurs en paroissent sinceres on les comprend facilement : plusieurs de leurs prédictions sont accomplies : & leurs préceptes sont admirables; c'est ainsi qu'il rapporte lui-même sa conversion.

Il eut pour maître St. Justin; & tant que ce martyr l'éclaira, il fut ferme dans la foi : il acquit même de la considération. Mais trop fier de ses succès, il se livra, après la mort de ce saint, aux imaginations les plus extravagantes, & se crut fait pour enseigner une nouvelle doctrine. Il ne fit cependant que remanier les erreurs des Marcionites. Il supposa des Eons, il admit deux principes, & condamna le mariage; il défendit l'usage du vin & il ne permit pas de se nourrir de la chair des animaux. Cette continence outrée fit donner à ses sectateurs le nom d'Eucratites ou de continents. Cette hérésie poussa plusieurs branches.

Pourquoi les persécutions cessent sous Commode.

Pendant le regne de Commode qui fut de douze à treize ans, c'est-à-dire, depuis 180 jusqu'à la fin de 192, l'église jouit d'une paix profonde. Il paroît d'abord étonnant que la persécution ait, sur-tout, éclaté sous les

meilleurs princes : mais quand on y regarde de plus près, on cesse d'être surpris. En effet, Marc-Aurele, tout entier au gouvernement, devoit punir les Chrétiens, puis qu'il les regardoit comme perturbateurs du repos public ; & Commode, au contraire, devoit les laisser tranquilles, parce qu'il negligeoit tout soin, & qu'il trouvoit ailleurs de quoi assouvir sa cruauté.

Ouvrages de St. Irénée contre les hérétiques.

Sous son regne, parut l'ouvrage que St. Irénée, évêque de Lyon, fit contre les hérétiques. Il y expose leurs erreurs : il les détruit pas les fondements : il leur oppose la foi & la tradition de toutes les églises : il les combat par les miracles que les catholiques faisoient encore.

Question sur le jour que la pâque doit être célébrée.

Après la mort de Commode, l'église jouit encore de la paix ; parce que les guerres civiles qui durerent cinq à six ans, firent en quelque sorte oublier les Chrétiens ; & que d'ailleurs Sévére commença par leur être favorable. On voit aussi qu'en 195 & 196 on tint plusieurs conciles en orient & en occident : ce qui n'auroit pu se faire, si l'église eût été persécutée. Mais pendant cette paix, il s'en fallut peu qu'il ne se formât un schisme. Il s'agissoit de la célébration de la pâque ; les églises d'Asie, conformément à leur tradition, la fixoient au jour qu'il avoit été commandé aux Ju-

ifs d'immoler l'agneau, c'eſt-à-dire, le 14 de la lune de mars, en quelque jour de la ſemaine qu'il arrivât. Les autres, ayant reçu de St. Pierre & de St. Paul une tradition différente, vouloient qu'on la renvoyât au Dimanche, jour où le Sauveur eſt reſſuſcité.

Cette queſtion avoit déja été agitée. Polycarpe, évêque de Smyrne, étant à Rome en 160, l'avoit même traitée avec le pape Anicet; n'ayant pu renoncer à leur coutume, ni l'un ni l'autre, ils ſe ſéparerent, & convinrent cependant qu'on ne devoit pas rompre la paix pour un ſujet ſi léger.

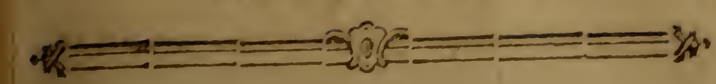
Le pape Victor en jugea toutautrement, car en 196 il excommunia les évêques d'Aſie, parce quils ne voulurent pas ſe conformer à l'uſage de l'égliſe romaine, cette conduite fut généralement déſapprouvée: les evêques mêmes de ſon parti lui écrivirent pour le faire entrer dans des ſentiments plus conformes à la paix, ils y réuſſirent.

Les héréſies & les perſécutions dans le 2 ſiecle n'ont pas empeché les progrès de l'égliſe.

Sous le pontificat de Victor, il parut de nouveaux hérétiques. Les uns nioient la divinité de Jeſus-Chriſt; les autres ſoutenoient qu'il n'eſt pas différent du pere, & qu'il ny a qu'une perſonne en Dieu; quelques uns enfin enſeignoient que la matiere eſt éternelle, & que Dieu n'a fait que l'arranger.

Malgré les persécutions & les hérésies, l'église a fait dans ce siecle des progrès surprenants. Les fideles étoient répandus par tout, dans les villes, dans les campagnes, dans le sénat, dans les armées ; en un mot, ils étoient en si grand nombre, que s'ils se fussent retirés, l'empire, dit Tertullien, n'eût plus été qu'une vaste solitude.





CHAPITRE VII.

Considérations sur le second siecle.

Les Apôtres se formerent sur le modele du maître divin qui les avoit instruits. Cherchant à se rapprocher des plus ignorants, ils exposerent l'évangile avec simplicité, ils l'annoncerent avec courage, ils le scellerent de leur sang. Ils n'avoient besoin ni des artifices de l'éloquence, ni des raisonnements subtils de la philosophie. Ces arts, plus nécessaires au mensonge qu'à la vérité, leur étoient tout à fait étrangers. En un mot, ils n'étoient ni rhéteurs, ni philosophes : ils étoient pieux, simples, courageux. Leurs disciples prirent leur exemple pour regle, s'attachant à la même simplicité, & ne cherchant pas dans les sciences humaines de quoi orner les vérités de l'évangile.

Dans le premier siecle, l'évangile étoit prêché avec la plus grande simplicité.

Telle fut la religion pendant le premier siecle. Simple, pure, sans art, sans aucune couleur étrangere. Elle se conservoit dans cet état, parce que le plus grand nombre des fideles étoit des hommes du peuple, qui ne pou-

voient altérer cette ſimplicité apoſtolique ; & que les autres, quoique plus verſés dans les lettres, trouvoient que les vérités chrétiennes, expoſées ſans ornements, étoient bien ſupérieures à toutes les ſciences, qu'ils avoient étudiées.

Dans le deuxieme, il attire l'attention des ſavants & des philoſophes.

Mais dès le commencement du ſecond ſiecle, l'évangile répandant ſa lumiere ſur tout l'empire, les yeux des ſavants & des philoſophes commencerent à ſe deſſiller. Ils virent quelque choſes de divin dans une doctrine, dont le caractère étoit tout-à-la fois la ſublimité des dogmes, la ſimplicité du langage, & la pureté de la morale. S'ils y trouvoient des myſtères, qu'il ne pouvoient comprendre, ils étoient au moins forcés d'avouer, qu'ils ne pouvoient, ni les combattre, ni ſubſtituer quelque choſe de mieux. Ils découvroient enfin le moyen d'arriver à cette tranquillité, à ce bonheur, qu'on cherchoit depuis tant de ſiecles, & qui avoit fait naître tant de ſyſtêmes.

Alors les ſectes de philoſophie tomboient dans le mépris.

Dans le même temps que l'évangile attiroit l'attention des hommes éclairés, c'eſt alors que la philoſophie commençoit à perdre beaucoup, dans l'eſprit même des payens. On reconnoiſſoit la futilité de toutes ces diſputes, qui diviſoient les ſectes, & les détruiſoient les unes par les autres. On les mépriſoit même ſi fort, qu'on ſe faiſoit un jeu de

les tourner en ridicule, & qu'on ne daignoit presque plus les examiner sérieusement.

L'hypocrisie, la magie, l'imposture furent les moyens, que les philosophes employerent pour se relever; & ils devinrent aussi méprisables par leur conduite que par leurs opinions. Il arriva donc que ceux qui cherchoient sincérement la vérité, se dégoûterent enfin de toutes les sectes; & que portant la vue sur le nouveau culte, qu'on leur annonçoit, ils le comparerent avec ce quils avoient connu jusqu'à lors. Quand ils n'auroient regardé la religion chrétienne que comme l'ouvrage d'un homme, cette comparaison eût encore été à son avantage. Ils l'étudierent, & ils se convainquirent de sa divinité, parce qu'ils furent convaincus de la vérité des miracles & de l'accomplissement des prophéties. Voilà quels sont en général les motifs, qui firent embrasser le Christianisme à plusieurs philosophes. St. Justin en est un exemple sensible.

Les hommes les plus éclairés se convertissoient.

Ce n'étoit donc plus le peuple seul qui se convertissoit: les esprits les plus éclairés commençoient, à croire; & c'est ce qui soulevoit les philosophes, qui persistoient dans leurs erreurs. Ils ne pouvoient souffrir de se voir vaincus par une secte, à laquelle ils reprochoient de n'avoir pour auteurs que des hommes grossiers & ignorants. Ils l'attaquerent & parce que leurs raisons s'émoussoient contre

les armes de l'église, ils forgerent des calomnies, & ils souleverent les puissances contre les Chrétiens.

Ils combattoient toutes les sectes de philosophie.

Ce fut alors que les philosophes convertis écrivirent pour la défense de l'église; ils opposerent aux absurdités des philosophes Grecs, à leurs questions vaines, à leurs inconséquences, à leur fausse sagesse, la simplicité de la foi chrétienne, la sublimité des dogmes, la sainteté de la morale, la sagesse de l'évangile. Ils ne faisoient grace à aucunes sectes parce qu'elles étoient toutes favorables à l'idolatrie, & qu'elles pouvoient servir à l'étayer; en effet, elles ne négligeoient rien pour s'accommoder aux superstitions vulgaires, puisque les Epicuriens mêmes admettoient plusieurs dieux.

Quelque fois ils en corrigeoient le langage.

Cependant les philosophes avoient enseigné des vérités, sur-tout, en morale: on croyoit même entrevoir dans le platonisme des choses, qui pouvoient se rapprocher de nos dogmes. Il sembloit qu'il n'y eût qu'à corriger le langage des philosophes, & qu'à interpréter leurs assertions, pour trouver dans leurs écrits des traces du Christianisme même.

Et revendiquoient les vérités qu'elles enseignoient.

Quelques écrivains écclesiastiques revendiquerent donc ces vérités, disant, que les philosophes les avoient tirées de l'écriture sainte, ou qu'elles leur avoient été révélées. Ils pensoient que, comme le Verbe, depuis l'incarnation, s'étoit manifesté à tous les hommes

l s'étoit auparavant manifesté aux plus sages les payens : c'est-à dire, qu'ils croyoient que quelques philosophes, tels que Socrate & Platon, avoient connu Jesus-Christ, & que, par conséquent, ils pouvoient être sauvés. St. Justin, entre autres, pensoit ainsi : les peres, qui étoient dans cette opinion, jugeoient seulement que les philosophes n'avoient pas exposé ces vérités avec assez d'éxactitude ; & qu'ils les avoient confondues parmi bien des erreurs.

C'est sous différents points de vue que les peres du 2. siecle louent & blâment les mêmes sectes.

Lors donc qu'ils condamnent ouvertement toutes les sectes, ils ne rejettent pas absolument tout ce qu'elles enseignent, ils veulent seulement combattre les absurdités, qu'ils y découvrent en grand nombre. Dans d'autres occasions, ils parlent de quelques unes avec les plus grands éloges, parce qu'ils les considérent alors par les vérités communes à la philosophie & à la religion chrétienne. C'est ce qu'il faut remarquer, si l'on ne veut pas se méprendre à leur langage, & y trouver des contradictions, qui n'y sont pas.

Ils rejetoient Aristote.

Ils rejetoient, sur-tout, Aristote, & parce que ce philosophe ne reconnoît pas la providence, & parce qu'ils regardoient sa dialectique comme le bouclier des hérétiques; ils croyoient que la manie de raisonner d'après la méthode des Péripateticiens étoit la vraie cause des hérésies. Ce jugement fut

Ariſtote l'a rendu odieux pendant pluſieurs ſiecles.

Ils faiſoient cas de Platon.

Au contraire, on faiſoit cas du platoniſme à certains égards: mais c'étoit le platoniſme d'Alexandrie, on ne connoiſſoit même guere l'académie; & Alexandrie étoit alors la premiere école de philoſophie. Or, ce platoniſme pouvoit quelque fois ſe rapprocher en apparence de nos dogmes, puiſque le Sincrétiſme avoit déja tenté de concilier Platon avec Moyſe. D'ailleurs, Platon lui-même parle ſi magnifiquement de Dieu, qu'on croit ſouvent entendre un Chrétien; quoique ſes expreſſions ſoient bien éloignées de porter des idées ſaines, lorſqu'on les interprête d'après le ſyſtême entier, & qu'il faille les en ſéparer, pour leur trouver un ſens orthodoxe.

Ils ne croyoient penſer comme lui, que parce, que, ſelon eux, Platon avoit penſé en Chrétien.

On a beaucoup agité ſi les premiers peres de l'égliſe on été platoniciens. Cette queſtion eſt cependant facile à réſoudre. Ils ne l'ont point été, puiſqu'ils n'ont admis ni tous les principes du platoniſme, ni toutes ſes conſéquences; puiſqu'ils n'ont pas embraſſé le ſyſtême entier, &, qu'au contraire, ils l'ont combattu, & même ſouvent avec mépris. S'ils en ont tiré des choſes, qu'ils ont approuvées avec éloge, ils les revendiquoient, parce qu'ils les regardoient comme des plagiats faits aux Juifs, ou comme des vérités, qui avoient été révélées à Platon. En un mot, en pen-

ſant quelquefois comme ce philoſophe, ils ne ſe faiſoient pas platoniciens : ils le conſidéroient en quelque ſorte comme Chrétien, lui-même.

Par là ils ſe rapprochoient des philoſophes.

Il eſt vrai, que ces plagiats & cette révélation étoient deux ſuppoſitions bien fauſſes; & ſi on les adoptoit, c'étoit ſans trop les examiner, & parce qu'elles paroiſſoient favorables à la propagation du Chriſtianiſme; après avoir refuté les erreurs des philoſophes, il étoit juſte de reconnoître qu'ils avoient enſeigné des vérités. Par là, on ſe rapprochoit d'eux, on ſe les concilioit. Lors qu'enſuite on faiſoit voir que toutes ces vérités appartenoient au Chriſtianiſme, on diminuoit leur prévention contre l'égliſe, & on les diſpoſoit à ſe convertir.

Qui quelque fois ſe rapprochoient auſſi des Chrétiens.

Ces motifs étoient pieux : mais cette conduite commençoit à s'éloigner de la ſimplicité apoſtolique ; & il étoit à craindre, qu'en voulant ſe concilier les philoſophes, on ne prît chez eux des erreurs, lorſqu'on y cherchoit des vérités. Ce danger devint d'autant plus grand, que les philoſophes, ayant remarqué les avantages que la religion avoit, ſur tous les ſyſtêmes, s'approprierent inſenſiblement les principales vérités qu'elle enſeigne ; comme ils voyoient que les Chrétiens ſe prévaloient de ces vérités, il leur importoit de faire croire que la philoſophie, dans les points eſſentiels, ne cédoit point au Chriſtianiſme. Ce rappro-

chement réciproque de la philosophie & du Christianisme ne pouvoit que répandre beaucoup de confusion.

Et on entreprend de faire voir que ce que la religion enseigne s'accorde avec ce que les philosophes ont dit de mieux.

Il seroit à souhaiter qu'on se fût moins mis en peine de démêler ce qu'il y a de bon dans les philosophes ; & qu'on se fût fait un devoir de ne chercher la vérité, que dans les écrits que les Apôtres & leurs disciples avoient laissés. Mais lorsque les philosophes eux-mêmes se convertissoient, il n'étoit pas naturel qu'ils renonçassent à toutes les études qu'ils avoient faites jusqu'alors; & il y auroit de quoi s'étonner, s'ils n'avoient pas conservé les opinions, qu'ils croyoient pouvoir s'accorder avec la foi; ils formerent, donc le projet de recueillir les vérités éparses parmi toutes les sectes, & d'en faire un corps de doctrine chrétienne. Ils virent même de l'utilité dans l'éxécution de ce projet, parce qu'ils y trouverent des armes contre les ennemis du Christianisme. En effet, pour quoi se soulever contre cétte religion sainte, si ce qu'elle enseigne, s'accorde avec ce que les philosophes ont dit de mieux, & si elle ne les combat que lorsqu'ils tombent dans l'erreur ?

N'étoit-ce pas la confirmer, que de faire voir, que les meilleurs esprits en avoient connu les principales vérités, & qu'elle seule étoit exempte des erreurs, dont-ils n'avoient pu se garantir ? N'étoit-ce pas démontrer, que pour éclai-

éclairer les hommes, il falloit une autre sagesse qu'une sagesse humaine? & l'événement ne venoit il pas à l'appui, quand on remarquoit que douze pêcheurs ignorants avoient fait ce que les plus habiles législateurs & les plus grands philosophes n'avoient osé tenter?

Ainsi, bien loin d'abandonner tout-à-fait les philosophes, les peres en conseillerent l'étude, & en donnerent eux-mêmes l'exemple. Il est vrai, qu'ils avertissent des précautions qu'il faut prendre; qu'ils recommandent d'avoir toujours la foi pour guide; & qu'ils exhortent, sur-tout, à l'étude de l'écriture. Ils se servent même à ce sujet d'une comparaison, représentant la philosophie, comme une esclave, qui doit obéir, & la foi, comme une maitresse, qui doit commander.

On parloit quelquefois de la religion comme si elle n'eût été qu'une philosophie plus saine.

Cependant ils se rapprochoient des philosophes, & se confondoient même avec eux, autant qu'il étoit possible: car ceux qui l'avoient été, en conservoient d'ordinaire l'habit & la profession, & ne parloient quelquefois de la religion chrétienne que comme d'une philosophie plus saine. Par là, ils paroissoient moins étrangers, & ils pouvoient se flatter, qu'en s'accoutumant à vivre avec eux, comme avec des philosophes, on s'accoutumeroit encore insensiblement à vivre avec eux comme avec des Chrétiens. Mais ils ne prenoient plus le mot de philosophie dans toute son étendue:

puis qu'eux mêmes ils ne s'occupoient que du culte dû à la divinité, & qu'ils négligeoient d'ailleurs toute autre recherche. En un mot, ce quils entendoient par philosophie, n'en étoit que la partie que nous nommons théologie.

Il y avoit du danger à vouloir la concilier trop avec la philosophie.

Malgré les précautions qu'ils conseilloient de prendre, il y avoit des inconvénients à se confondre avec les philosophes, & à chercher dans leurs systêmes les vérités de la religion chrétienne. Etoit-il possible que ceux, qui dès leur jeunesse avoient été prévenus pour quelque secte, fussent toujours en état de bien discerner le vrai du faux? pouvoit-on s'en flatter, sur-tout, dans un siecle, où le Sincrétisme avoit appris à concilier toutes les opinions, & où l'abus des allégories étoit plus répandu que jamais. Il est vrai que les allégories, si l'on en faisoit un usage sobre, seroient propres à rendre la vérité sensible, & à la mettre à la portée des esprits les plus grossiers. C'est ainsi qu'elles sont employées dans l'écriture sainte. Il n'en est pas de même des allégories des orientaux, &, sur-tout, de celles des Egyptiens; pendant long-temps leurs prêtres ne les ont prodiguées, que parce qu'ils vouloient faire un mystère de leur façon de penser, & pouvoir toujours s'accommoder à l'esprit du gouvernement; & dans la suite, leurs philosophes les trouverent commodes pour al-

lier toutes les opinions. De cet abus, cependant, il ne pouvoit naître que de l'ignorance & des erreurs.

Il en nâquit des héréfies.

De pareils philofophes ne pouvoient donc fe convertir, que la doctrine chrétienne ne fût en danger d'être corrompue. Auffi le fecond fiecle de l'eglife eft-il l'époque, où les héréfies ont commencé à fe multiplier davantage. C'eft alors que les Gnoftiques, qui auparavant avoient eu à peine quelques partifans, produifirent un grand nombre de fectes; les philofophes fe convertiffoient: mais ils ne renonçoient pas à leurs anciennes opinions. Ils entreprenoient de les concilier avec les dogmes de l'églife; ils vouloient même qu'elles ferviffent à les expliquer; & ils rejetoient quelquefois ceux qui ne pouvoient pas quadrer avec leurs fyftêmes.

Les héréfies n'ont pas peu contribué à rendre odieufe toute la philofophie, & les peres, qui les ont refutées, fe font plus d'une fois élevés contre les philofophes, & leur ont reproché d'être les patriarches de tous les hérétiques. En effet, la philofophie devoit produire bien des erreurs, ou mettre au moins beaucoup de confufion dans les idées. Un philofophe, pour être converti, ne ceffoit pas toujours d'etre philofophe. Il confervoit fouvent & fes principes & fon langage, & il ne cherchoit qu'à pouvoir concilier fon ancienne

façon de penser avec la nouvelle doctrine qu'il embrassoit. Il ne faut donc pas s'étonner, si quelques peres de l'église se sont fait des idées peu saines de la spiritualité; s'ils se sont représentés les ames & les anges, comme formés d'une matiere plus subtile, & si Tertullien paroît même donner un corps à Dieu; il ne faut pas non plus s'étonner, si ceux qui sont sortis de l'école d'Alexandrie, ont quelquefois adopté le langage des platoniciens; soit qu'ils aient voulu allier les dogmes de l'église avec une philosophie pour laquelle ils étoient trop prévenus; soit que plutôt ils aient jugé pouvoir se servir d'un langage qui leur étoit familier, & qui n'étant pas étranger aux Gentils, les disposoient en faveur de la religion chrétienne. Mais il n'est pas nécessaire que j'expose toutes leurs erreurs; parce qu'il vous est très permis de les ignorer; & que vous les trouverez, si jamais vous en avez la curiosité, dans Fleury, Tillemont, du Pin, Brucker, &c. il suffit de vous faire remarquer que les peres ne se sont point égarés sur les principaux articles de notre foi; & que le platonisme, qu'on découvre quelquefois dans leur langage, prouve seulement qu'on ne s'exprimoit pas encore avec assez de précaution. La doctrine a toujours été la même. Elle a été transmise de Jesus-Christ aux Apôtres, des Apôtres à leurs disciples, & elle s'est conservée, par tradition,

jusqu'à nous. Seulement il a fallu du temps pour déterminer avec précision la maniere, dont chacun devoit parler des mystères ; les disputes, auxquelles les hérétiques ont donné lieu, ne pouvoient manquer de répandre d'abord beaucoup de confusion dans le langage ; ils étoient trop intéressés à brouiller toutes les idées. Cependant de ces disputes mêmes devoit naître un choix d'expressions mieux déterminées. L'église, qui en étoit le juge infaillible, ôtoit les équivoques ; & en montrant ce qui avoit toujours été cru, elle apprenoit comment il falloit parler. C'est ainsi qu'elle profitoit des hérésies mêmes, pour ôter tout prétexte à l'erreur. Elle ne faisoit pas des dogmes : elle proposoit ceux qu'elle conservoit par tradition ; elle empêchoit qu'on ne s'égarât par l'abus du langage.





CHAPITRE VIII.

Depuis le commencement du troisieme siecle jusqu'en 325, que Constantin donna la paix à l'église.

L'Eclectisme étoit la philosophie du 3. siecle.

C'EST, sur-tout, dans le troisieme siecle, que la philosophie devint l'étude des écrivains, qui prirent la défense de la religion chrétienne; l'usage de recueillir les vérités éparses par tout, fut même si général, qu'il prit alors le nom de d'Eclectisme. Les ennemis de l'église s'attacherent plus particulierement à cette méthode : ils s'approprierent souvent nos dogmes, afin que le Christianisme n'eût point d'avantages sur eux; & ils ne conserverent de la philosophie, que ce qui leur paroissoit propre à le combattre.

Dangers de cette philosophie ténébreuse.

Les Eclectiques aimoient à se dire platoniciens, par ce qu'en effet, le platonisme dominoit dans leurs systêmes; cependant, ils s'accordoient peu les uns avec les autres, parce que chacun prenoit par tout à son choix, & que la premiere regle de ces philosophes étoit

de ne s'assujettir aux opinions de personne. Au reste, ce platonisme s'écartoit en bien des choses des sentiments de Platon : car il s'allioit, comme je l'ai déja remarqué, avec les opinions des orientaux & des Egyptiens, ensorte que les émanations de Zoroastre en étoient comme la baze. Cette philosophie ténébreuse n'étoit certainement pas capable de conduire dans le choix des vérités. Aussi verrez vous naître de nouvelles erreurs, dont les Chrétiens eux-mêmes auront souvent bien de la peine à se garantir. La tradition conservera les dogmes: mais les mauvais raisonnements, & le desir de se concilier les philosophes répandront une obscurité, que les meilleurs esprits auront bien de la peine à dissiper. Il faudra que l'église s'assemble ; & jusqu'à ce qu'elle ait donné son jugement, chacun croira pouvoir adopter les opinions, qu'il ne jugera pas contraires à l'évangile. De là, plusieurs héréfies. Je remarquerai que dans les trois premiers siecles, elles sont presque toutes venues des lieux, où les platoniciens étoient le plus répandus; c'est-à-dire, de l'Asie & de l'Afrique.

Les Eclectiques se piquoient d'être gens de lettres &, sur tout, orateurs.

Les Eclectiques ne se bornoient pas à la philosophie; ils s'appliquoient encore à tous les genres de littérature, & sur tout, à l'éloquence; plus jaloux de persuader que de convaincre, il dissertoient en orateurs, plutôt qu'en philosophes; & souvent ils accumuloient

les preuves, au lieu de les choisir ; c'étoient des sophistes, qui, sans critique & sans logique, abusoient étrangement des allégories.

Les peres de l'église qui se prêtent au goût du siecle, s'appliquent à toutes les études des Grecs & s'éloignent de plus en plus de la simplicité des Apôtres.

Ce fut une occasion de s'éloigner encore de la simplicité, avec laquelle les Apôtres avoient exposé la doctrine. Comme les peres du second siecle avoient voulu être philosophes, ceux du troisieme voulurent être philosophes, & orateurs. On crut que les ornements du discours étoient nécessaires pour se rendre favorables jusqu'aux esprits les plus délicats; & qu'il importoit de vaincre, autant par l'éloquence que par la force de la vérité; cette façon de penser devoit naturellement prévaloir, quoiqu'il fût à craindre qu'en cherchant les images qui séduisent l'imagination, on ne s'écartât de l'éxactitude qui fait la solidité des raisonnements. Mais si les ennemis de la religion avoient eu seuls les avantages du style, ils n'en auroient que plus facilement répandu leurs erreurs. Les peres s'appliquerent donc à toutes les études des Grecs, & l'église eut des orateurs du premier ordre. Tel est l'esprit qui distingue ce siecle des deux précédents. Il nous reste à le parcourir.

Sous Sévere, une persécution excite le

Vers le commencement du troisieme siecle, il s'éleva une persécution plus cruelle que les précédentes, & à laquelle Sévére donna lieu,

en défendant de prêcher l'évangile. Elle excita le zele de Tertullien, qui s'étant déja distingué dans le siecle précédent, prit alors la défense de l'église. Sa premiere profession avoit été le barreau : il avoit fait une grande étude des différentes sectes de la Grece ; & il joignoit l'éloquence à la philosophie ; comme son apologie est la plus célébre & aussi la plus complete, je vous ferai connoître une partie des raisonnements qu'elle contient.

Zéle de Tertullien.

Il montre d'abord combien il est injuste de punir les Chrétiens, uniquement par ce qu'ils s'avouent Chrétiens, & sans examiner les crimes dont on les accuse : il montre combien il est absurde de les mettre à la question, pour les forcer à désavouer ce nom seul ; & de les absoudre, lorsque les tourments leur ont arraché un mensonge. Il insiste sur ce renversement des loix : il fait voir que celles qu'on a portées contre les Chretiens, doivent être abrogées, comme tant d'autres l'ont été, puisqu'elles sont injustes: & il releve, sur-tout, la contradiction où tomboit Trajan, lorsqu'il défendoit de rechercher les Chrétiens, & qu'il ordonnoit de les punir, si on les trouvoit ; comme si le crime ne consistoit qu'a ne pas savoir cacher son crime.

Objet de Tertullien dans son apologie.

Il vient ensuite aux calomnies : car on reprochoit des horreurs aux Chrétiens, entre-

autres, d'égorger des enfants, & de se nourrir de leur chair. Après avoir montré que ces abominations, sans preuves, sont contraires à l'esprit de la religion & aux mœurs des fideles; il fait voir qu'elles n'appartiennent qu'au paganisme, & que les Romains avoient eux-mêmes immolé des hommes à leurs dieux.

Il fait des recherches sur ces dieux; & il trouve des hommes, qui sont morts après avoir vécu dans le crime, qui protégent le vice, qui en donnent l'exemple, & qu'on tourne en ridicule sur les théâtres, tant ils sont méprisables aux yeux même de payens.

A ce culte absurde, il oppose celui des Chrétiens, dont on se faisoit des idées fausses: car quelques uns leur attribuoient d'adorer le soleil, parce qu'ils prioient tournés vers l'Orient; d'autres, des croix; d'autres, une tête d'âne. Il montre donc que le Dieu des Chrétiens est unique, qu'il a créé le ciel & la terre; qu'il punira les méchants, qu'il récompensera les bons; que ses ouvrages prouvent son existence; que nous ne pouvons l'ignorer: que la nature nous le révele. C'est lui, dit-il, que nous invoquons, lorsque nous nous écrions, *mon Dieu*, *plût à Dieu*, &c. expressions, qui sont le témoignage d'une ame naturellement Chrétienne.

Dès le commencement, ajoute Tertullien, ce Dieu a envoyé des hommes dignes de le connoître. Il les a remplis de son esprit, il leur a manifesté l'avenir, & leurs prophéties se sont accomplies. Il démontre toutes ces choses par les faits & par l'autorité des livres de Moyse, & il vient ensuite au culte dû à Jésus-Christ.

Il remarque l'état déplorable où étoient alors les Juifs, auparavant le seul peuple agréable à Dieu : mais c'est un malheur, dont ils avoient été menacés. Il avoit été prédit que Dieu se choisiroit enfin des adorateurs parmi toutes les nations; qu'il enverroit son fils pour les éclairer, & qu'il leur accorderoit une grace abondante.

Ce fils, c'est la parole, la raison, la puissance. Vos sages, dit Tertullien, conviennent que *Logos*, c'est-a-dire, le Verbe, la parole semble être l'ouvrier de l'univers. Or, nous croyons encore que la propre substance de ce Verbe, de cette raison, par laquelle Dieu a tout fait, est l'esprit; que Dieu a proféré cet esprit; qu'en le proférant, il l'a engendré; & c'est pourquoi il est nommé fils de Dieu. Quand le soleil pousse ûn rayon, la substance n'est pas séparée, mais étendue. Ainsi le Verbe est esprit d'un esprit, Dieu de Dieu, comme une lumiere allumée d'une

autre lumiere. Ainsi ce qui procéde de Dieu est Dieu, fils de Dieu, & les deux ne sont qu'un. Ce Verbe, comme il avoit été prédit, est descendu dans le sein d'une Vierge; il s'est fait chair, & il est né Homme-Dieu. Voilà Jésus Christ.

Il démontre que le Sauveur est ce Verbe Dieu, & par l'autorité des prophêtes, & par les miracles qu'il a faits, & par les ténébres qui se répandirent au moment de sa mort. A ces preuves, il ajoute l'établissement miraculeux de l'église, & le pouvoir que les Chrétiens avoient sur les mauvais anges. Faites venir, dit-il, aux payens, devant vos tribunaux un possédé: si un Chrétien, pris au hazard, l'interroge; l'esprit, qui se dit ailleurs un Dieu, avouera qu'il n'est qu'un démon. Il en est de même de ces dieux, que vous croyez inspirer vos prêtres & vos prêtresses. Si en présence d'un Chrétien, il ne s'avouent pas pour ce qu'ils sont, repandez le sang de ce Chrétien téméraire. Voilà cependant l'objet de votre culte. Chaque peuple, chaque province, chaque ville a de pareilles divinités. On peut tout adorer chez vous, hors le vrai Dieu; & il n'y a que les Chrétiens auxquels vous ne permettez point de culte particulier. A cette occasion, Tertullien réfute l'erreur des payens, qui attribuoient à leurs dieux la grandeur de l'empire; il fait voir encore avec combien peu

le fondement on accusoit les Chrétiens de sacrilege & de lese Majesté, parce qu'ils n'adoroient pas de pareils dieux, & qu'ils ne leur offroient pas des sacrifices pour l'empereur. Il tourne en ridicule la piété des payens, qui croyoient honorer le prince & les divinités, lorsqu'ils se livroient à des désordres de toute espéce; dressant des tables dans les rues, faisant de la ville un cabaret, & courant par troupes pour commettre des insolences. A cette conduite, il oppose la modestie des Chrétiens, qui invoquent le seul vrai Dieu; & qui demandent pour l'empereur une longue vie, un regne tranquille, un sénat fidele, de braves soldats, un peuple soumis, & tout ce qu'un prince peut desirer. Nous prions, dit-il, & parce que l'écriture sainte nous le commande, & parce qu'étant persuadés que le monde finira avec l'empire Romain, nous voudrions retarder les maux dont nous sommes menacés; nous le détruirions cet empire, si nous voulions armer: car nous remplissons vos villes, vos îles, vos châteaux, vos bourgades, vos champs, vos tributs, vos palais, le sénat, les troupes, tout, en un mot, excepté vos temples. Et combien ne serions nous pas redoutables, nous, qui affrontons la mort avec tant de fermeté? mais notre loi nous ordonne de souffrir.

On n'a donc rien à craindre des motif
qui nous unissent. Nous faisons un corps, par
ce que nous avons la même religion, l
même morale, la même espérance. Nou
nous assemblons pour prier, & pour lire l'é
criture ; nous nous exhortons, nous nous cor
rigeons, nous nous jugeons avec équité
comme Dieu nous jugera : & tout est
craindre pour celui qui a mérité d'être pri
vé de la participation aux choses sacrées
Ceux qui président à nos assemblées, sont de
viellards éprouvés. La vertu seule les éleve
cet honneur. Les choses saintes ne se vender
pas ; & si nous avons une espece de tresor, c'es
le fruit d'une contribution volontaire. Chacu
apporte ce qu'il veut, quand il veut ; les bien
sont communs entre-nous, & nous les em
ployons à entretenir les pauvres, les orphelins
les vieillards, les infirmes ; à secourir les fi
deles relégués dans les îles, condamnés à tra
vailler aux mines, ou enfermés dans les pri
sons pour avoir confessé Jesus-Christ. Nou
nous regardons comme freres ; nous faison
en commun des repas de charité : nous prion
avant de nous mettre à table, nous prions après
& nous nous séparons sans desordre & ave
modestie. Telles sont nos assemblées. Cepen
dant si le Tibre inonde & si le Nil n'inon
de pas, on crie, *les Chretiens au lion*. On
veut que nous soyons la cause de tous le

malheurs, comme si avant la venue de Jesus-Christ, il n'étoit pas arrivé de semblables calamités.

Que trouve-t-on en nous, si non des vertus supérieures à celles des plus sages philosophes? j'ajoute même, & plus de science à certains égards: car si Platon disoit, qu'il est difficile de trouver l'auteur de l'univers, & encore plus difficile d'en parler devant le peuple : parmi nous, le moindre artisan connoît Dieu, & le fait connoître. Mais quand nos opinions seroient fausses, au moins sont-elles utiles, puisqu'elles nous rendent meilleurs; certainement elles ne nuisent à personne; & s'il les falloit punir, ce seroit par le ridicule, & non par le fer, le feu, les croix, les bêtes. Ces persécutions produisent un effet contraire à celui qu'on attendoit. Le mépris de la mort se montre bien mieux dans notre conduite, que dans les discours des philosophes; on est étonné de notre courage : on en veut pénétrer la cause, & bientôt on désire de souffrir comme nous. Ainsi le sang des Chrétiens devient une sémence féconde.

Erreurs où tombe Tertullien.

On ne voit pas que cette apologie ait produit aucun effet. La persécution continua, & fut grande à Carthage même, où il paroît que Tertullien avoit écrit & publié son ouvrage. Ce qui est plus étonnant, c'est que quel-

ques années, après, cet écrivain embrassa l'héré-
sie des Montanistes : croyant reconnoitre le Pa-
raclet dans un visionnaire, & trouvant les nou-
velles prophéties de Montan bien supérieures
à celles de Jesus-Christ. Tant qu'il défendit
la vérité, il montra du génie : dès qu'il écrivit
pour l'erreur, on ne vit plus en lui qu'un esprit
foible, faux & crédule. Son imagination bouil-
lante ne lui permit jamais de revenir sur ses
pas. Il tomba de précipice en précipice ; & fi-
nissant par se séparer des Montanistes, il devint
le chef d'une secte nouvelle.

Dans les temps de paix les Chretiens étoient persécutés par les jurisconsultes.

Caracalla, Macrin & Heliogabale ne perse-
cuterent pas les Chretiens : Alexandre Severe
leur fut même favorable, & mit Jesus-Christ
parmi les Dieux, auquel il rendoit un culte
en particulier. Les fideles commencerent donc
à respirer. Cependant la paix ne fut pas en-
tiere, & il y eut encore quelques martyrs.
C'est que l'eglise avoit des ennemis declarés
dans les jurisconsultes, auxquels Alexandre
avoit donné une grande part dans le gouver-
nement. Ces hommes, attachés aux ancien-
nes loix, regardoient la religion chretienne
comme une nouveauté qui ne pouvoit causer
que des troubles.

Zéle des Chrétiens & leurs écoles.

Le zéle des prêtres & des évêques ne se
talentissoit point : soit dans la persécution, soit
dans la paix, ils travailloient avec la même
ardeur à la conversion des payens ; il y avoit des

écoles

écoles pour instruire ceux qui se préparoient au bapteme ; & c'est par ce moyen que la doctrine se conservoit dans la plupart des églises. On ecrivoit peu encore : l'instruction se faisoit par la parole & par l'exemple, & l'usage d'ecrire ne s'introduisoit que dans les provinces, où les lettres etoient cultivées ; l'ecole chretienne d'Egypte dut donc produire, & produisit en effet, les plus grands écrivains.

St. Clément d'Alexandrie prend la défense de la religion.

Un des plus illustres est St. Clément d'Alexandrie, qui appartient à la fin du second siecle, & qui avoit vécu jusqu'au regne d'Alexandre. Ecrivain élégant & d'une erudition immense, il combattit l'idolatrie, & montra l'excellence de la religion chrétienne. Il s'attachoit, sur-tout, à la morale; & lorsqu'il parloit des mystères, il affectoit quelque confusion, afin de ne pas les découvrir à ceux qui n'etoient pas encore initiés. Cette conduite pouvoit avoir des inconvénients.

Source des erreurs où il est tombé.

St. Clément etoit né payen, & il avoit eu plusieurs maitres; un de Cele-syrie, un autre d'Egypte, un troisieme d'Assyrie & un quatrieme de Palestine, Hebreu d'origine. Ce dernier etoit Pantenus, Stoïcien converti, qui enseignoit dans l'ecole chretienne d'Alexandrie. St. Clément se fixa en Egypte pour l'entendre, le preferant à tous les au-

tres; & mérita dans la ſuite de lui ſuccéder.

Quand on conſidere tous ces différents maîtres, & les pays d'où ils étoient, on a lieu de craindre qu'il ne ſe ſoit pas aſſez tenu en garde contre les opinions, alors répandues en orient & en Egypte. En effet, on peut lui reprocher de s'abandonner trop aux allégories, & d'avoir, pour un Chrétien, fait trop de cas des ſectes de la Grece, bien loin de trouver du danger dans la philoſophie de ſon temps, il en recommande l'étude: auſſi le Sincrétiſme a-t-il été ſon écueil. Voulant, par exemple, concilier Moyſe & Platon, il fait dire à tous deux que le monde a été engendré de Dieu, comme le fils du pere; quoique Moyſe enſeigne que la matiere a été créée, & que Platon prétende qu'elle eſt éternelle, & que Dieu n'a fait que l'arranger. Il avoit, ſans doute, pris cette génération du monde dans les émanations, qui faiſoient alors partie du platoniſme. Il peignoit encore quelquefois le vrai Chrétien avec les mêmes couleurs que les Stoïciens peignoient leur ſage, voulant qu'il fût impaſſible, diſant que Jeſus-Chriſt avoit été inſenſible à la douleur & au plaiſir, & qu'il en avoit été de même des Apôtres, après la réſurrection du Sauveur. Je ne parle pas de ſon livre des inſtitutions, où le Platoniſme ſe mon-

tre ſenſiblement avec pluſieurs erreurs des Gnoſtiques. Il faut qu'il ait fait cet ouvrage dans un temps, où il étoit encore mal inſtruit; car, dans tous les autres, il enſeigne une doctrine toute différente.

Origenes, célébre de bonne heure & perſécuté par Démétrius Evêque d'Alexandrie.

Lors de la perſécution de Sévére, pluſieurs s'enfuyoient d'Alexandrie, & St. Clément, qui fut de ce nombre, abandonna ſon école; penſant avec raiſon que, ſi un Chrétien ne doit pas craindre la mort, il ne peut pas non plus s'y expoſer témérairement, ſans ſe rendre coupable. Origenes, l'un des ſes diſciples, lui ſuccéda, & commença d'enſeigner en 203, quoiqu'il n'eût encore que dix-huit ans. Il tint cette école pluſieurs années, avec une grande réputation, non-ſeulement, dans l'égliſe, mais encore chez les payens. En 216, étant venu en Paleſtine, les évêques de cette province le chargerent d'expliquer publiquement l'écriture, & d'inſtruire le peuple en leur preſence; & en 228, dans un ſecond voyage, ils l'ordonnerent prêtre. Démétrius, evêque d'Alexandrie, jaloux, peut-être, de l'honneur fait à Origenes, & ſur-tout, irrité d'une ordination faite ſans ſa participation, aſſembla un concile, dans lequel il lui fit défendre d'enſeigner à Alexandrie & même d'y demeurer. Origenes, s'étant retiré en Paleſtine, établit ſon école à Céſarée, où Démétrius le pourſuivit encore; l'ayant fait excommunier dans un nouveau concile, &

ayant écrit à tous les évêques pour le faire rejeter de la communion de toutes les églises. Or, en pareil cas, une condamnation étoit reçue partout : car ceux qui ne connoissoient pas celui qu'on avoit condamné, le devoient supposer coupable ; & ceux qui le connoissoient, trouvoient moins d'inconvénients à consentir à une excommunication même injuste, qu'à violer l'ordre de la discipline. Origenes, excommunié, n'eut pour lui que les évêques de Palestine, & quelques autres qui conservoient une estime singuliere pour sa personne. Il continua d'enseigner à Césarée, fit quelques voyages, fut pris & persécuté pour la foi ; & ayant recouvré sa liberté, il mourut à Tyr, vers l'an 252. Il avoit fait un grand nombre de disciplies, dont le plus illustre à été Gregoire Thaumaturge, évêque de Néocesarée, également célebre par sa piété & par ses miracles. Il sortit d'ailleurs de son école quantité de docteurs, d'évêques, de confesseurs & de martyrs. Elle fut toujours florissante. La persécution même qu'il essuya, ne diminua pas le concours : non-seulement, les catholiques s'empressoient pour l'entendre ; mais encore les hérétiques & les payens mêmes. On le jugeoit capable d'enseigner toutes les sciences ; & il les avoit en effet toutes étudiées. Il vouloit les rapporter à la religion, attirer à l'église les savants du siecle, & faire une moisson abondante des vérités répandues par-tout.

Il a formé un grand nombre de disciples.

Cet Eclectisme, qu'il professoit & qu'il avoit appris d'Ammonius l'un de ses maîtres, fut un écueil, contre lequel il échoua.

Les anciens ne parlent qu'avec étonnement du nombre de ses ouvrages, & de la facilité avec laquelle il travailloit. Il a, sur tout, écrit sur l'écriture sainte, & il a combattu, avec succès, toutes les hérésies, qui avoient paru jusqu'à lui; un de ses derniers livres & le plus utile de ceux qui nous restent, est contre Celse, philosophe épicurien, qui avoit écrit contre la religion chrétienne. Origenes détruit parfaitement toutes les objections, & présente avec une nouvelle force les preuves, que les autres apologistes avoient déja apportées. Je dois vous faire remarquer que Celse reconnoissoit les miracles de Jesus-Christ; & que, ne pouvant les nier, il n'avoit d'autre ressource que de les attribuer à la magie.

Il a fait quantité douvrages.

Les anciens peres sont fort partagés sur Origenes; les uns lui ayant reproché des erreurs dont les autres le disculpent. Il est au moins certain qu'il paroît peu d'accord avec lui-même, & qu'il seroit bien difficile de déterminer ce qu'il pensoit. Si d'un côté il fait profession de croire la doctrine de l'église, de l'autre, il établit des principes philosophiques, avec lesquels elle ne peut se concilier. Cette contradiction a pu avoir pour causes la promptitude avec laquel-

Il est tombé dans des erreurs.

le il composoit ses ouvrages, le plan qu'il s'étoit fait de trouver toujours dans l'écriture, des sens cachés, son goût pour les allegories qu'il préféroit à la lettre, & le dessein de puiser dans les différentes sectes tout ce qu'il croyoit pouvoir s'accorder avec les dogmes de la religion chrétienne. Etoit-il possible que toutes ces allegories, & tous ces principes philosophiques, saisis à la hâte, lui permissent de combiner toujours ce qu'il pensoit avec ce qu'il avoit pensé, & de former un systême bien suivi? Il devoit flotter entre les opinions les plus contraires, les adopter & les rejeter tour-à-tour, parce que dans des circonstances différentes son imagination étoit frappée différemment.

Il reconnoît, par exemple, avec l'église l'éternité des peines & des récompenses dans une autre vie; & cependant il dit, avec les platoniciens, qu'elles auront une fin. Cette erreur est une conséquence du systême des émanations, suivant lequel tout étant sorti de Dieu, tout y doit retourner, pour en ressortir, & cela par une suite éternelle de révolutions. Aussi croit-il qu'il y a eu plusieurs mondes; qu'il y en aura plusieurs encore; que les ames ont été envoyées dans les corps, comme dans une prison; qu'elles passeront de corps en corps, qu'elles se purifieront; qu'elles deviendront anges; & que les diables mêmes seront un jour délivrés de leurs tourments. Il donne des ames aux astres: il con-

fie le soin des choses inanimées aux anges, qu'il multiplie & qu'il répand au gré de son imagination. En un mot, il semble vouloir confondre le Platonisme, & le Christianisme. Sa conduite est un exemple sensible de l'abus de l'Eclectisme, elle fait voir combien il étoit dangereux de s'écarter de la simplicité des Apôtres, & de vouloir se concilier les philosophes, en cherchant à parler & à penser comme eux. Vous en seriez encore plus convaincu, si j'exposois toutes les erreurs d'Origenes.

Persécution sous Maximin, assassin d'Alexandre Sévere.

En 235 Maximin, ayant fait assassiner Alexandre, fut reconnu empereur par l'armée; & bientôt, sous prétexte d'une conspiration, il fit mourir plus de quatre mille personnes, parmi lesquelles il se trouva plusieurs Chrétiens; ce fut le commencement d'une persécution. Cet empereur néanmoins n'ordonna de sévir que contre les Chrétiens qui enseignoient : mais c'étoit assez qu'il se déclarât ennemi de la religion, pour rallumer la haine des payens contre tous les fideles.

Les chrétiens avoient alors des églises publiques.

Il y eut alors des tremblements de terre, sur-tout, dans la Cappadoce & dans le Pont, où des villes entieres furent abymées. Le peuple ne manqua pas, suivant sa coutume, d'en rejeter la cause sur les Chrétiens. La persécution fut donc grande dans ces provinces, & plusieurs églises furent brûlées. C'est la premiere fois qu'il est fait mention des églises des Chrétiens:

non qu'ils n'eussent auparavant des lieux consacrés à leurs assemblées, mais ils avoient été obligés de les tenir cachés. La paix dont ils avoient joui pendant vingt-quatre ans, c'est-à-dire, depuis la mort de Sévére, & la protection, sur-tout, d'Alexandre les avoient sans doute enhardis à élever de pareils édifices sous les yeux des infideles.

Leurs mœurs se corrompent, par ce qu'ils sont long-temps sans être persécutés.

La persécution finit avec Maximin. Elle n'avoit été qu'une interruption d'environ deux ans à la paix, qui dura ensuite jusqu'à la mort de Philippe, c'est-à-dire, jusqu en 249: & comme elle n'a pas été générale, il se trouve que le calme a regné dans la plupart des églises pendant 38 ans. Une si grande tranquillité amena le relâchement dans les mœurs & dans la discipline. Il y avoit, à la vérité, plusieurs grands hommes, respectables & par leur science & par leur sainteté : mais la corruption gagnoit le cœur des fideles. Les calomnies, les haines, les divisions avoient pris la place de la charité chrétienne : la simplicité & l'humilité avoient disparu: on cherchoit la pompe, le luxe, les plaisirs: on amassoit des richesses par toutes sortes de moyens: ce n'étoit qu'artifices, infidélités & parjures. L'intégrité ne se trouvoit pas même dans les ministres de la religion. Les plus saints étoient méprisés ; & les autres, dédaignant les choses de leur ministère, se mêloient dans les affaires du siecle, abandonnoient leurs

diocèses, alloient de provinces, en provinces s'enrichissoient par toutes sortes de trafics, & souvent par des fraudes. Au lieu d'assister les pauvres, ils abusoient de la simplicité des riches: ils les dépouilloient de leurs biens, & ils en frustroient les héritiers légitimes. De pareilles ames n'étoient pas faites pour résister à la persécution, & le moment approchoit où elles devoient succomber.

Cruelle persécution.

Décius, maître de l'empire, voulant défendre les anciennes superstitions, entreprit d'arrêter les progrès de la religion chrétienne, & publia un édit sanglant, qu'il envoya à tous les gouverneurs. On s'arma de toutes parts, comme pour exterminer jusqu'au nom des Chrétiens. La prison, le fer, le feu, les bêtes, les supplices de toute espece étoient employés. On essayoit, sur-tout, de lasser la patience des confesseurs par la longueur des tourments; & on offroit des récompenses à ceux qui renieroient Jesus-Christ, pour sacrifier aux idoles.

Grand nombre de chrétiens succombent.

Le désordre fut grand dans l'église; souvent les Chrétiens, épouvantés à la vue des supplices, n'attendoient pas d'être interrogés: ils couroient d'eux mêmes à la place publique, se présentoient aux magistrats, & demandoient avec empressement de pouvoir prouver qu'ils renonçoient à Jesus-Christ. Ceux qui étoient tombés, invitoient les autres à se précipiter avec eux, ou dénoncoient leurs parents & leurs amis;

les peres & les meres entraînoient leurs enfants aux pieds des idoles : & la lâcheté, autorisée par l'exemple, augmentoit tous les jours le nombre des apostats.

Il semble que la fuite étoit l'unique ressource pour conserver sa foi. La plupart des fideles n'étant pas assez forts pour une persécution si violente, les plus saints évêques leur conseilloient la retraite, & leur en donnoient l'exemple. Ainsi les Chrétiens, fuyant de toutes parts; abandonnoient leurs biens, leur patrie, & cherchoient un asyle au fond des deserts, chez les barbares, ou dans les pays où chacun croyoit n'être pas connu. Au reste, il y eut différents degrès de chûte. Les uns sacrifierent aux idoles: d'autres leur offrirent de l'encens: d'autres donnerent de l'argent aux magistrats, pour n'être pas inquiétés ; & ils obtinrent des billets, par lesquels ils paroissoient avoir renoncé au Christianisme, quoi qu'ils n'en eussent rien fait. On nommoit ceux-cy *libellatiques*.

Beaucoup aussi souffrent le martyre.

Quelque grande que fût la multitude des apostats dans toute l'église, cette lâcheté cependant ne fut pas universelle. Il y eut par-tout beaucoup de fideles, qui confesserent Jesus-Christ avec courage, & qui subirent le Martyre. Enfin cette persécution cessa. Elle n'a duré que deux ans dans toute sa force, Décius n'ayant regné que trente mois.

La tranquillité ayant été rétablie, les apostats

emandoient à rentrer dans le sein de l'église, & cependant plusieurs ne vouloient pas se soumettre à la rigueur de la pénitence. C'est ce qui occasionna des troubles & des schismes.

La persécution ayant cessé, on demande si l'église pouvoit absoudre les apostats.

L'église étoit alors dans l'usage d'accorder le pardon à la priere des confesseurs, lorsque celui qui étoit tombé, se présentoit avec un billet d'indulgence, écrit de leur main. Or, cet usage dégénéra en abus par la facilité de quelques confesseurs, & la discipline étoit en danger. Cependant cet abus même eut en Afrique des partisans qui furent excommuniés par St. Cyprien évêque de Carthage.

Erreur de Novatien à ce sujet.

Il semble que dans les disputes on passe presque toujours d'une extrémité à l'autre. Ainsi Novatien, à Rome, soutint que l'église ne devoit jamais accorder de pardon à ceux qui étoient tombés dans l'apostasie; que même elle ne le pouvoit pas; qu'ils n'avoient point de salut à espérer; & que la pénitence, le martyre même leur seroit inutile. Il en disoit autant de tous les péchés mortels, & il refusoit à l'église tout pouvoir de lier & de délier.

Novatien est le premier anti-pape.

Tout à la fois schismatique & hérétique, il eut l'ambition d'occuper le premier siege. Il accusa le pape St. Corneille d'avoir acheté un billet du magistrat pour se soustraire à la persécution, & d'avoir communiqué avec des évêques qui avoient sacrifié aux idoles. Sur ce fondement, il sépara plusieurs confesseurs & quan-

tité de fideles de la communion de Corneill
& il se fit ordonner évêque de Rome. C'est l
premier anti-pape.

Dans toutes les provinces on fut d'abor
partagé entre ces deux papes ; plus la disciplin
étoit alors sévére, plus Novatien en imposo
par son faux zele ; & comme il trouva de
esprits disposés en sa faveur, son hérésie se ré
pandit beaucoup. Elle dura jusques dans l
cinquieme siecle.

Il est condamné.

Cependant sa doctrine étoit évidemment con
traire à la tradition. Il fut condamné dans deu
conciles, l'un tenu à Rome, l'autre à Antioche
Bientôt ceux qu'il avoit séduits, ouvrirent le
yeux. Il ne lui resta des sectateurs que dans quel
ques provinces.

Après quelques persécutions la paix est rétablie dans l'église.

L'église fut encore persécutée sous Gallus
& sous Valérien, quoique celui-ci eût été fa
vorable aux Chrétiens les premieres années d
son regne. Lorsqu'il fut pris par les Perses en
259, Gallien son fils, rétablit la paix ; & l'égli
se en jouit jusqu'en 302, la dix-huitieme anné
de Dioclétien. Il est vrai que vers 274 Aurelien
publia des édits contre les Chrétiens : mais il
produisirent peu d'effets, parce que ce prince
fut assassiné l'année suivante. La persécution
ne se fit presque sentir que dans les Gau-
les.

Dispute sur la validité du

Au commencement du regne de Valérien, il
s'éleva une grande dispute, qui partagea toute

l'glise. Il s'agissoit du baptême des hérétiques. S. Cyprien soutenoit qu'il étoit nul, sur ce principe que la grace ne se donne point & ne se reçoit point hors de l'église catholique ; & il en concluoit que les hérétiques, qui rentroient dans l'église, devoient être baptisés, comme s'ils ne l'avoient pas été. Il entraîna dans son sentiment beaucoup d'évêques, & il fut appuyé des décisions de plusieurs conciles.

baptême des hérétiques.

La pape St. Etienne, au contraire, étoit pour la validité du baptême des hérétiques. Il jugeoit que la grace dépendoit uniquement du sacrement, quelle que fût d'ailleurs la façon de penser du ministre: & comme il se fondoit sur la tradition, il accusoit St. Cyprien de vouloir innover,

On ne sait pas quelle fut alors la fin de cette contestation. Mais quelque temps après l'église a déclaré, qu'on ne devoit point renouveller le baptême, donné en invoquant les trois personnes divines, quoi qu'il eût été administré par des hérétiques : cet usage étoit en effet le plus universel.

On reproche à St. Etienne d'avoir mis de la passion dans cette dispute, jusqu'à traiter durement ceux qui ne pensoient pas comme lui. St. Cyprien se conduisit avec beaucoup de modération & de sagesse. Il avoit trop de vertu & trop de zele, pour songer à faire un schisme; & s'il se trompa sur une question, qui paroif-

ſoit alors problématique, on ne peut lui repro-
cher d'ailleurs aucune des erreurs du ſecond ou
du troiſieme ſiecle. Il eſt le premier des auteurs
écclefiaſtiques, qui ait été véritablement élo-
quent. Le caractère de ſon eſprit eſt la facilité,
la fertilité, & la netteté; & il a été une des
plus grandes lumieres de l'égliſe. Il ſouffrit le
martyre à Carthage, lors de la perſécution de
Valérien.

Manés.

C'eſt vers ce temps, ou peu après, que pa-
rut en Perſe l'héréſiarque Manès, dont la
ſecte fit des progrès rapides: elle étoit dé-
ja fort répandue ſur la fin du troiſieme ſie-
cle. Ce Manès étoit un eſclave qu'une fem-
me avoit fait inſtruire dans les ſciences des
Perſes, & auquel elle avoit laiſſé les écrits
de Buddas, où il puiſa ſa doctrine; & c'eſt
d'un nommé Seithien, Sarrazin, établi à Ale-
xandrie, & fort inſtruit dans la philoſophie
égyptienne, que Buddas avoit lui-même em-
prunté ſes principes. Vous voyez que ſi le
Manichéiſme nâquit en Perſe, il tiroit ce-
pendant ſon origine d'Alexandrie.

Il établiſſoit deux principes.

Cette héréſie étoit un ramas de ce que les
Gnoſtiques & d'autres on dit de plus abſurde:
& elle admettoit une multitude d'eſprits de
toute eſpece. Ce qui lui appartient plus parti-
culiérement, c'eſt de reconnoître, pour prin-
cipes de tout, deux dieux éternels, indépen-
dants, l'un bon, l'autre mauvais, & eſſentiel-

ment ennemis. De leur concours, ou plutôt e leurs combats, est sorti le monde. Par-tout eurs substances se répandent & se mêlent, en-orte que chaque homme a deux ames, dont une est une parcelle du bon principe, & l'au-re une parcelle du mauvais. C'est d'après ces bsurdités, que les Manichéens prétendoient endre raison du bien & du mal. On s'est long-emps occupé de ce systême extravagant : il ne nérite cependant pas de nous arrêter. Vers l'an 90 Dioclétien ordonna que les chefs des Ma-ichéens seroient brûlés avec leurs écrits ; & que es autres, suivant leur condition, auroient la ête tranchée, ou seroient dépouillés de leurs iens & condamnés aux mines. Il paroît que les mpereurs suivants, lors même qu'ils toléroient es hérétiques, ont tous traité les Manichéens vec la même rigueur.

Persécution sous Dioclétien.

La persécution à laquelle Dioclétien fut por-é par Galere, dura de puis 302, jusqu'en 310 que Galere lui-même rendit la paix à l'église, dans une maladie, dont il mourut. Elle pro-duisit une quantite étonnante de martyrs, dans tout l'empire, excepté dans les Gaules qui en fu-rent exemptes. Constance n'y fit mourir aucun Chrétien, & permit seulement d'abattre les égli-ses.

Lâcheté de ceux qu'on nomma traditeurs.

La persécution ne fut nulle part plus violen-te qu'en Afrique. Dioclétien avoit ordonné de faire mourir, sans distinction, tous les Chré-

tiens qui persisteroient, & de brûler publiquement les livres de l'écriture. Il vouloit qu'on fi une recherche exacte de ces livres, & il y alloit de la vie des magistrats, s'ils étoient convaincus de négligence ou d'indulgence à ce égard. Cette recherche troubla, sur-tout l'Afrique, où beaucoup de fideles aimerent mieu périr dans les tourments que de livrer les saintes écritures. Mais après une longue paix, don le relâchement est une suite ordinaire, on ne pouvoit pas se flatter que tous les Chrétiens auroient le même zele. Il y eut donc des ame assez lâches pour livrer les livres saints; & c crime ne fut pas seulement celui de quelque laïques, ce fut encore celui de plusieurs prêtres & de plusieurs évêques. Les coupables furent nommés *Traditeurs*.

La paix donnée par Galere, ne dura que six mois; & dans cet intervalle, il se forma u schisme.

Schisme des donatistes.

Mensurius, évêque de Carthage, étant mor pendant la persécution, Cécilien, élu par l suffrage du peuple & ordonné par un évêque voisin, redemanda aux anciens des vases d'or & d'argent que son prédécesseur leur avoit confiés Ceux-ci, ne voulant pas les rendre, formeren un parti auquel se joignirent Botrus & Celeusius, irrités qu'un autre leur eût été préféré, & Lucilla femme riche & puissante.

Aleu

A leur sollicitation des évêques de Numidie vinrent à Carthage, au nombre environ de 70; & sous prétexte que ç'eût été à eux d'ordonner l'évêque de cette ville, ils se déclarerent contre Cécilien. On ne sait pas si cette raison avoit quelque fondement, parce que nous ignorons les usages, qu'on suivoit en Afrique. Il est certain qu'ailleurs un métropolitain étoit ordonné par un évêque de sa province: celui d'Ortie, par exemple, ordonnoit celui de Rome. Quoiqu'il en soit, ils condamnerent Cécilien, parce qu'il ne s'étoit pas présenté à leur concile, parce qu'il avoit été ordonné par des traditeurs, & parce qu'étant diacre, il avoit empêché de porter de la nourriture aux martyrs qui étoient en prison. Aucune de ces allégations n'étoit prouvée; & ce qu'il y a de plus singulier, c'est que la plupart de ces évêques étoient traditeurs eux-mêmes. Ils ordonnerent cependant un nommé Majorin, domestique de Lucilla, qui dans cette occasion leur ouvrit sa bourse. Cécilien fut reconnu dans toutes les autres églises: mais ses ennemis aimerent mieux se séparer de communion que de se désister, & toute l'Afrique fut divisée en deux partis. Telle fut l'origine de ces schismatiques, qui prirent le nom de Donatistes, de Donat un de leurs chefs.

Commencement de l'Arianisme.

Depuis Galere jusqu'en 325, que Constantin, seul maître de l'empire, fit triompher l'église, il y eut encore trois persécutions, dont

la premiere fut ordonnée par Maximin, les deux autres par Licinius; & il nâquit une hérésie qui devoit troubler la paix. C'est l'Arianisme, ainsi nommé de l'hérésiarque Arius, qui ayant été condamné dans deux conciles, tenus à Alexandrie, se retira en Palestine, où il entraîna plusieurs évêques dans son parti. Il nioit la divinité de Jesus-Christ. Nous en parlerons.





CHAPITRE IX.

De la discipline dans les trois premiers siecles.

Pourquoi la discipline a varié dans les trois premiers siecles.

LA doctrine de l'église a été la même dans tous les temps & dans tous les lieux. La discipline au contraire, dans les trois premiers siecles, sans plan général & uniforme, a varié suivant les lieux, & quelquefois dans le même lieu d'un temps à un autre.

Le premier soin des Apôtres fut d'établir la doctrine. Il n'est pas à présumer qu'ils ayent négligé les cérémonies; mais ils s'y appliquerent moins, parce qu'elles sont en effet moins nécessaires. C'est sous leurs successeurs qu'on régla peu à peu celles qu'il falloit observer dans l'administration des sacrements, dans les assemblées, dans le gouvernement des églises, dans la forme des jugements écclésiastiques, en un mot, dans tout ce qui concerne la discipline. Ces choses devoient souffrir quelques variétés, soit parce qu'elles ne sont pas toutes de nature à être les mêmes, en tout temps & en tout lieu;

ſoit parce que les évêques, toujours traverſés, ne pouvoient pas agir avec aſſez de concert, pour adopter les mêmes uſages. Chacun faiſoit ce qu'il croyoit convenir aux circonſtances, ou ce qu'elles lui permettoient. Mais quand ſous la protection de Conſtantin, l'exercice de la religion fut libre dans tout l'empire; alors les évêques, aſſemblés ſans obſtacles, firent des réglements généraux, & la diſcipline fut bientôt la même dans toute l'égliſe: voici quelle étoit à peu près celle des trois premiers ſiecles.

Uſages généraux.

Les Chrétiens s'appelloient freres, dans les aſſemblées. Ils ſe donnoient le baiſer de paix; & ils faiſoient ſouvent le ſigne de la croix. Ils s'aſſembloient particulierement le dimanche: ils faiſoient leurs prieres, étant tournés vers l'orient; ils les prononçoient d'une voix modérée, ſans chanter: ils ne prioient point à genoux, le dimanche, ni depuis pâque juſqu'à la pentecôte. Ils faiſoient des oblations pour les morts & célébroient le ſacrifice de la meſſe en leur mémoire. Ils prioient les ſaints & les martyrs, perſuadés qu'ils intercédoient auprès de Dieu pour les vivants.

Lieux où l'on s'aſſembloit.

Les lieux où l'on s'aſſembloit, étoient ſimples & ſans ornements, plus ou moins ſecrets, ſuivant les conjonctures. On ne leur donnoit point le nom de temple. C'étoient des maiſons, où l'on conſervoit des reliques, ou des cimetie-

res dans lesquels reposoient les corps des martyrs.

La table, sur laquelle on célébroit l'Eucharistie, étoit appellée quelquefois autel & quelquefois table. Il ne paroît pas que l'usage des croix & de l'encens fût fort commun : les lumieres n'étoient employées que pour éclairer les fideles, & elles ne faisoient pas encore partie des cérémonies.

Peu de cérémonies.

On célébroit avec solemnité les fêtes de noël, de pâque & de la pentecôte. L'évêque, ou en son absence, le prêtre présidoit à l'assemblée. On y lisoit l'écriture, & souvent l'évêque prêchoit la parole de Dieu.

Jours Solemnels.

Les Gentils, qui vouloient se convertir, n'étoient pas aussitôt admis parmi les Chrétiens; ils étoient d'abord faits cathécumenes, par l'imposition des mains de l'èveque ou du prêtre, qui les marquoit au front du signe de la croix. Un catéchiste les intruisoit d'ordinaire pendant deux ans; temps qui se prolongeoit ou s'abrégeoit, suivant les progrès qu'on faisoit dans la doctrine, &, sur-tout, dans les mœurs.

Comment les Gentils étoient reçus dans l'église.

On baptisoit, en plongeant trois fois dans l'eau, au nom de la trinité; & ce sacrement ne s'administroit solemnellement qu'aux fêtes, de pâque, & de la pentecote. On faisoit aux baptisés une onction d'huile, qu'on croyoit leur servir intérieurement : en quelques églises, on leur donnoit du lait & du miel à goûter. Enfin on

leur imposoit les mains, pour faire descendre sur eux la plénitude du St. Esprit; & on considéroit cette imposition, réservée ordinairement à l'évêque, comme un sacrement différent du baptême.

Pénitence publique.

On ne réitéroit, jamais le baptême, si ce n'est dans les églises, où l'on croyoit que celui des hérétiques étoit nul. Il falloit subir une pénitence publique, pour obtenir la rémission des crimes commis après avoir été baptisé. Le pénitent, privé de la communion, chassé des assemblées, étoit obligé de jeûner, de s'humilier, de se mortifier à la porte de l'église. Cette pénitence ne s'accordoit qu'une fois; & ceux qui retomboient, n'étoient jamais réconciliés à l'église & n'attendoient le pardon que de Dieu seul.

Elle étoit communément de plusieurs années: suivant que les églises étoient plus indulgentes ou plus sévères, elles en abrégeoient la durée ou l'étendoient. Il y en avoit, où ceux qui étoient tombés dans l'idolatrie, ou qui avoient commis un homicide, ne pouvoient jamais obtenir le pardon de ces crimes: mais elles se relâcherent dans la suite; & elles l'accorderent à la mort, ou après une longue pénitence. Cependant on étoit en général dans l'usage d'abréger les pénitences en faveur de ceux qui étoient recommandés par des confesseurs ou par des martyrs.

Ceux qui avoient ſubi une pénitence publique, n'étoient jamais admis dans le clergé. On ne ſoumetoit pas les clercs à cette pénitence, ſi ce n'eſt dans quelques égliſes; & ceux qui tomboient dans des crimes, étoient ſeulement privés pour toujours de leur miniſtère. Mais on avoit grand ſoin de ne choiſir pour miniſtres que des hommes, dont les mœurs fuſſent irréprochables; habillés, comme le reſte des fideles, ils ne devoient ſe diſtinguer que par la ſainteté de leur vie. On ne vouloit pas qu'ils ſe mêlaſſent des affaires temporelles: on leur défendoit tout gain ſordide: ils adminiſtroient les ſacrements, ſans rien exiger; le peuple les nourriſſoit volontairement. Si les prêtres étoient mariés avant leur ordination, il leur étoit permis de garder leur femmes: mais dès qu'une fois ils avoient été ordonnés, il ne leur étoit plus permis de ſe marier. On permettoit cependant le mariage aux diacres.

Ce que l'égliſe éxigeoit dans ſes miniſtres.

L'évêque étoit ordinairement élû par les ſuffrages du peuple, & ordonné par pluſieurs évêques, qui lui impoſoient les mains. C'étoit le chef de ſon clergé: rien ne ſe faiſoit ſans lui, ou du moins ſans les pouvoirs qu'il accordoit. Le baptême même lui étoit réſervé. Les diacres étoient les tréſoriers: ils diſtribuoient les oblations aux pauvres, &, en cas de néceſſité, ils pouvoient, dans quelques égliſes, impoſer les mains aux pénitents.

Subordination qui s'établit parmi eux.

On croyoit qu'il n'y avoit proprement qu'un épiscopat, dont chaque évêque gouvernoit une partie. C'étoit une conséquence que toutes les églises fussent dans l'obligation de se secourir mutuellement. Aussi tous les évêques vivoient-ils dans une grande union. Il s'établit cependant une subordination entre eux: car ceux des grandes villes eurent des prérogatives dans les ordinations & dans les conciles, & celui de Rome fut considéré comme le premier de tous. On ne le jugeoit pourtant pas infaillible: la dispute sur le baptême des hérétiques en est la preuve. Le sentiment de l'église universelle étoit l'unique regle de la foi; & on croyoit qu'il n'y avoit point de salut pour ceux qui ne s'y soumettoient pas.

Usage des excommunications.

On veilloit sur les mœurs, & on excommunioit, non-seulement, les hérétiques, mais encore ceux qui troubloient la discipline, ou qui menoient une vie déréglée. Dès qu'un homme avoit été excommunié par son évêque, il étoit rare qu'il trouvât une église qui le reçût à sa communion.

La célébration de l'Eucharistie.

Le sacrifice des Chrétiens étoit la célébration de l'Eucharistie. Il se faisoit d'une maniere simple, & avec peu de cérémonies. La matiere en étoit un pain ordinaire & du vin mêlé d'eau. Les fideles l'apportoient: le prêtre ou l'évêque, qui présidoit à l'assemblée, la consacroit: les diacres la distribuoient: & on com-

nunioit ſous les deux eſpeces. Il ſemble qu'il y
ait eu des égliſes, où chacun s'approchoit de la
table, & prenoit ſa portion de l'Euchariſtie. On
la donnoit aux enfants ſous l'eſpece du vin. On
la recevoit ſouvent, & ordinairement toutes les
fois qu'on ſe trouvoit aux aſſemblées, quelque-
fois le matin, & quelque fois au milieu du re-
pas. Mais parce qu'en approchant de ce ſacre-
ment, on proteſtoit recevoir le corps & le ſang
de Jeſus-Chriſt, on croyoit n'y pouvoir parti-
ciper, qu'autant qu'on vivoit ſaintement, &
on le recevoit avec le plus grand reſpect. Afin
même de ne pas l'expoſer à être profané, on
prenoit la précaution de ſe cacher des cathécu-
menes & des infideles. C'étoit aſſez l'uſage de
ne pas s'ouvrir à eux ſur les myſtères.

Les jeûnes des Chrétiens.

Le Chrétiens jeûnoient ordinairement les
mercredi & vendredi, juſqu'à la neuvieme
heure ſeulement: pluſieurs paſſoient même ces
jours en prieres, ce qu'ils appelloient ſtation.
Ils jeûnoient encore & ſe mortifioient, ſur tout,
dans les temps de calamités, & quand ils
étoient en pénitence. Le jeûne le plus ſolemnel
étoit avant pâque, plus ou moins long, ſuivant
les différentes coutumes des égliſes. D'ailleurs
les Chrétiens penſoient qu'il étoit défendu de
jeûner le dimanche, & depuis pâque juſqu'à la
pentecôte, ils ne mangeoient ni viandes étouf-
fées, ni ſang, ni aucune des choſes qui avoient
été offertes aux idoles. Ils condamnoient la cou-

tume où l'on étoit de brûler les morts, & ils les ensevélissoient.

Les opinions qu'on avoit sur le mariage, portoient au célibat.

Le mariage se célébroit en présence des prêtres. On jugeoit le célibat plus saint. C'est pourquoi quelques uns ont condamné les secondes noces. Il y a même eu des hérétiques, qui regardoient le mariage comme un état criminel. Quelques églises permettoient de repudier sa femme, & d'en épouser une autre, pour cause d'adultere seulement.

Il y avoit quantité d'hommes & de femmes, qui vivoient dans le célibat & dans l'austérité. Les opinions qu'on avoit sur le mariage invitoient à ce genre de vie. Souvent les persécutions mettoient dans la nécessité de l'embrasser; parce que les Chrétiens, forcés de fuir, n'avoient pas de retraite plus sûre que les déserts. L'Egypte offroit, sur-tout, cette ressource. Les esprits n'étoient nulle part plus portés à une solitude austère : nous en avons déja vu des exemples. C'est aussi là qu'on trouve les premiers hermites, & les commencements de l'ordre monastique.

Commencement de l'ordre monastique.

Sous la persécution de Décius, une des plus cruelles, les Chrétiens d'Egypte s'enfuirent dans les deserts. La faim, la soif, les maladies, les bêtes, les voleurs en firent périr un grand nombre; & plusieurs, pris par les Sarrazins, tomberent en esclavage. Un jeune homme de vingt trois ans, nommé Paul, échapa, entre

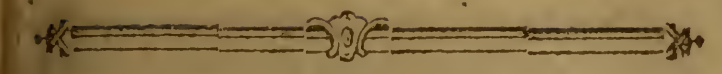
utres, à tous ces dangers, & se retira dans une
averne où il vécut quatre-vingt dix ans. C'est
e premier hermite dont l'histoire fasse mention.
Cependant il y en avoit déja dès le temps de
St. Marc, soit que des Therapeutes se fussent
onvertis, soit que les Chrétiens eussent cher-
hé la solitude, pour vivre plus saintement.

Si quelques uns, comme Paul, prirent d'a-
bord ce genre de vie par nécessité, d'autres l'em-
brasserent par choix; & dans les temps de paix,
ls s'établissoient volontiers aux environs des
bourgs. Le plus célébre de ces solitaires Egyp-
tiens, est St. Antoine, qui, à l'âge de vingt ans,
e retira en 270 auprès de Coma, village où
l étoit né. Il demeura quinze ans dans cette re-
traite, visitant tous les hermites dont il enten-
doit parler, & s'éxerçant à toutes les vertus.
Enfin son zele ardent lui fit chercher une plus
grande solitude; il se retira dans un desert; &
a réputation de sa sainteté lui ayant attiré des
disciples, il fut le fondateur de plusieurs mo-
nasteres Chrétiens. Je dis *Chrétiens*; parce qu'il
y avoit long-temps que les Thérapeutes avoient
les leurs : ils donnoient même ce nom à leurs cel-
lules. Quoiqu'il en soit, S. Antoine est regardé
comme l'instituteur de la vie monastique. Les
monasteres se multiplierent beaucoup en Egyp-
te, sur-tout, depuis la persécution de Dioclétien.
c'est de ces moines, d'abord épars & solitaires,
que se formeront dans la suite des communau-

autés, qui ſuivront une même regle, ſous la conduite d'un ſupérieur, nommé abbé ou archimandrite.

Les moines gardoient le célibat, vivoient dans l'obéiſſance & dans la pauvreté, faiſoient des jeûnes exceſſifs, pratiquoient les plus grandes auſtérités: en un mot, ils renonçoient entierement au monde, pour être uniquement à Jeſus-Chriſt. Tels ſont à peu près les uſages, qui ſe ſont établis dans les trois premiers ſiecles de l'égliſe.





CHAPITRE X.

Conclusion de ce livre.

Les Apôtres étoient convaincus de la vérité de l'évangile qu'ils prêchoient.

QUAND la religion chrétienne n'auroit point trouvé d'obstacles, ce seroit encore une chose merveilleuse, que la rapidité avec laquelle elle s'est répandue. Cette révolution seroit unique dans son espece. Que penserons-nous donc, si tout se trouvant contraire à sa propagation, elle a eu à combattre les mœurs, les préjugés les superstitions des peuples? quel projet que celui des Apôtres! annoncer une religion, qui se déclare l'ennemie de tous les cultes: l'annoncer, non-seulement, dans l'empire, la porter encore au de-là, & chez des nations dont ils ne savoient pas les langues. Ce projet pouvoit-il s'executer sans des secours extraordinaires? pouvoit-il seulement se former? considérons, sur-tout, qu'ils sortoient d'un peuple généralement méprisé, qu'ils étoient méprisés eux-mêmes: or, ce mépris n'étoit certainement pas le moindre obstacle. Comment donc ces ignorants réussissent-ils, tandis que tant d'imposteurs, qui paroissent

dans le même siecle échouent, & des imposteu[rs]
parmi lesquels on trouve des philosophes in[s]truits & considérés, tels qu'Apollonius de Ty[a]nes ? ont ils voulu eux-mêmes en imposer ? pou[r]quoi donc combattent-ils tous les vices ? pou[r]quoi enseignent-ils une morale si pure & si sain[te] ? le caractère de l'imposture est il de sacrifie[r] tout intérêt humain, & de souffrir les tou[r]ments & la mort pour le mensonge ? recon[n]oissons donc que les Apôtres étoient convain[]cus, & voyons sur quel fondement.

L'acomplissement des anciennes prophéties, premier motif de leur conviction.

Il n'est pas douteux que les Juifs n'attendis[s]sent le Messie, dans le temps même de l'avéne[]ment de Jesus-Christ. Quantité de prophétie[s] l'avoient annoncé ; & ce n'est point après cou[p] qu'on les interpréta. L'espérance des Juifs, à ce[t] égard, étoit si connue, que le bruit s'en étoi[t] répandu jusques chez les payens *pluribus per[]suasio inerat*, dit Tacite, *antiquis sacerdotum litteris contineri, eo ipso tempore fore ut valesceret oriens, præfectique Judæa rerum potirentur.* Et Suetone : *percrebuerat oriente toto vetus & constans opinio esse in fatis, ut eo tempore Judæa profecti rerum potirentur.* Voilà le Messie, d'après l'idée que la plupart des Juifs s'en formoient.

Or, les Apôtres avoient les prophéties, sou[s] les yeux ; ils étoient témoins des actions de Jesus-Christ ; & ils l'ont reconnu pour le Messie

rédit. L'accompliſſement des prophéties a donc té le premier fondement de leur foi.

Les miracles de Jeſus-Chriſt, ſecond motif.

Lorſque deux diſciples de St Jean-Baptiſte inrent demander à Jeſus-Chriſt, s'il étoit le Meſſie, il répondit par des miracles. *Les aveugles voyent*, dit-il, *les boiteux marchent*, *les preux ſont guéris*, *les ſourds entendent*, *les orts reſſuſcitent*. Les miracles que les Apôtres oyoient, & dont les plus ſimples & les plus gnorants étoient à portée de ſe convaincre, nt été le ſecond fondement de leur foi.

L'accompliſſement des prophéties de Jeſus-Chriſt 3. motif.

Jeſus-Chriſt fit pluſieurs prédictions, dont s unes s'accomplirent pendant ſa vie, & d'autes après ſa mort. Il prédit la trahiſon de Judas, reniement de St. Pierre, & le lâche abandon e tous ſes diſciples. Ce ſont les évangeliſtes nêmes qui ont publié ces circonſtances, aveu umiliant, que l'amour de la vérité pouvoit ul arracher.

Il falloit de nouveaux prodiges pour rallumer la foi des Apôtres & des diſciples. Le voile u temple ſe déchira : la terre trembla : elle ſe ouvrit de ténébres : Jeſus-Chriſt reſſuſcita le roiſieme jour : il apparut pluſieurs fois penant quarante jours : il monta au ciel à la vue es Apôtres : & il leur envoya le St. Eſprit. Conaincus une ſeconde fois, ils ſe reprocherent ur lâcheté ; ils ſe rappellerent qu'elle avoit été rédite ; ils devinrent inébranlables.

Or, comment ces hommes ſi lâches ſont-il devenus ſi courageux ? c'eſt qu'ils ont été con vaincus ; & ils l'ont été, parce qu'ils ont vu Toutes les circonſtances des apparitions de no tre Seigneur prouvent qu'ils n'ont pas cru légé rement.

Si je ne parlois que des motifs que nor avons de croire, l'incrédule pourroit dire qu les évangeliſtes ont inventé ces faits. Mais le Apôtres n'auroient pas pu croire ſur des faits que les évangéliſtes auroient inventés depui S'ils ont cru, ils ont donc vu, & les faits n'or pas été inventés. Or, il n'eſt pas douteux qu'i n'ayent cru.

Jeſus-Chriſt fit des prédictions qui s'accon plirent après ſa mort. Il a prédit que ſes diſc ples ſeroient conduits en préſence des gouve neurs & des rois, à cauſe de lui, pour lui ſerv de témoignage devant eux & devant les nation Il eſt vrai qu'il n'étoit pas impoſſible de prévc qu'il s'éleveroit des ennemis contre une rel gion, qui vouloit s'établir ſur les ruines de to les cultes. Cependant avant qu'elle attirât l'a tention des gouverneurs & des rois, il fallc qu'elle fît des progrès conſidérables : car l ſouverains ne s'en ſeroient pas occupés, ſi elle f reſtée dans l'obſcurité où elle étoit encore, loi que Jeſus-Chriſt faiſoit cette prédiction. O il n'étoit pas facile de prevoir ces progrès : q conque ne fera attention qu'aux obſtacles, co

viend

viendra qu'il eût été bien plus naturel de juger que la religion chrétienne seroit étouffée dès sa naissance. Cependant Jesus-Christ ne craint point d'en prédire la propagation ; assurant que son évangile seroit prêché par toute la terre, & que ses disciples instruiroient toutes les nations. Il montre bien quelle est sa confiance, lorsqu'il dit : *quiconque me confessera devant les hommes, je le confesserai devant mon pere qui est dans les cieux ; & quiconque me reniera devant les hommes, je le renierai aussi devant mon pere qui est dans les cieux.*

C'est, sur-tout, par les Apôtres que cette prédiction dévoit s'accomplir ; plus ils étoient ignorants, plus ils avoient de peine à le comprendre ; & si elle s'accomplissoit, c'étoit pour eux un nouveau motif de conviction.

Mais la prophétie sur la ruine de la ville & du temple de Jérusalem, & sur la dispersion des Juifs, est bien plus étonnante encore. Dans le temps où Jesus-Christ disoit qu'il ne resteroit pas pierre sur pierre, cet événement ne paroissoit pas vraisemblable. Il ne le paroissoit pas même, lorsque Titus formoit le siege de Jérusalem : car rien n'étoit moins dans le caractère de ce prince. En effet, il prit des mesures pour sauver au moins le temple : ses efforts furent inutiles. Quel motif de conviction pour les Apôtres & pour les disciples qui vivoient encore ! pour St. Jean, par exemple, & pour St. Si-

méon, qui vécurent jusqu'au second siecle. Celui-ci qui gouvernoit alors l'église de Jérusalem, se retira, lorsqu'il vit les aigles romaines; & il suivit en cela le conseil que Jesus-Christ avoit donné.

Comment les Apôtres convaincus ont donné de nouveaux motifs de conviction.

J'ai prouvé d'un côté, que les Apôtres étoient convaincus, & de l'autre qu'ils l'étoient avec fondement. Il faut donc croire, sur leur autorité, que la religion qu'ils ont prêchée, est toute divine; & quand il n'y auroit pas d'autres preuves pour nous, il ne resteroit pas de doute. Voyons cependant quels ont été les motifs de ceux qui ont cru, sans avoir été témoins des miracles de Jesus-Christ.

Quand les Apôtres & les disciples n'auroient fait qu'attester ce qu'ils avoient vu, l'assurer au milieu des tourments, le confirmer en mourant, & se trouver heureux de mourir pour l'évangile, cette raison eût été suffisante pour déterminer tout esprit sage: car une pareille conduite ne pourroit pas s'allier avec le mensonge. Mais par ce moyen la foi se seroit répandue trop lentement. Les Apôtres prouverent donc les miracles de Jesus-christ, en faisant des miracles eux-mêmes; en rendant la vue à des aveugles, en guérissant des paralytiques, des boiteux, en chassant les démons, en ressuscitant des morts, en faisant des prédictions. Ils firent plus, ils communiquerent ce pouvoir à plusieurs de leurs disciples. De tous les miracles celui qui dut, sur-tout, accélérer la conver-

ſion des Gentils, c'eſt le don des langues : car, par ce moyen l'évangile ſe portoit facilement chez toutes les nations. Tel a donc été le premier ſiécle de l'égliſe; des miracles par tout, &, par-tout auſſi, des témoins qui les atteſtoient.

Cependant le plus grand nombre de ceux qui ſe convertiſſoient, n'étoit encore, comme je l'ai dit, que des hommes du peuple; & j'ai dit *le plus grand nombre*, parce que dès-lors, il y en eut pluſieurs, qui ne doivent pas être mis dans cette claſſe. Tels ſont Joſeph d'Arimathie, du grand ſanhédrin des Juifs; Nicodéme, un des principaux parmi les Phariſiens; Denis de l'Aréopage, & Flavius Clement, ſénateur, conſul & parent de l'empereur. Mais c'eſt, ſur-tout, dans le ſecond ſiecle qu'il faut rechercher les motifs de converſion des ſavants & des gens du monde, parce que c'eſt alors qu'ils ſont venus en foule dans l'égliſe.

Motifs de conviction pour les hommes éclairés qui ſe ſont convertis dans le ſecond ſiecle.

Ce ſiecle a été un des plus éclairés. On s'occupoit des arts & des ſciences, on cherchoit la vérité avec ardeur; & on ne peut pas préſumer que les gens du monde & les ſavants, qui ſe convertirent, ayent embraſſé ſans examen une doctrine, qui les expoſoit à la haine, au mépris, aux tourments, à la mort. Si vous demandez pourquoi tous ne ſe convertirent pas, je vous répondrai qu'on étoit en général, ou trop prévenu, ou trop occupé d'autres ſoins, pour apporter à cet examen toute l'attention néceſſaire.

Les plus ſages furent d'abord frappés de la patience courageuſe des martyrs. Ils en voyoient des exemples dans toutes les provinces : ces exemples ſe renouvelloient ſans ceſſe ; & ils n'imaginoient pas, comme Pline, que ce pût être l'effet d'une obſtination aveugle. Ils jugeoient, au contraire, qu'une conviction, éclairée pouvoit ſeule inſpirer dans tout l'empire, le même courage aux Chrétiens qui s'y répandoient. Il ſemble même que ce n'eût pas été aſſez pour les martyrs d'être convaincus : car, ſi l'on conſidere la longueur & la cruauté des tortures employées pour les faire ſuccomber, on conviendra que leur foi avoit beſoin d'être ſoutenue par des ſecours extraordinaires, & que leur conſtance peut être miſe au nombre des miracles.

Après avoir été frappé du courage des Chrétiens, il étoit naturel d'en conſidérer les mœurs. Or, on trouvoit un renoncement aux plaiſirs, aux richeſſes, à la pompe, en un mot, à tout ce qui excite la cupidité. On trouvoit des ames pures, qui ſe défendoient juſqu'à la penſée d'un crime. On trouvoit une charité ſans bornes ; & on reconnoiſſoit qu'un payen baptiſé devenoit un nouvel homme, qu'il étoit comme régénéré, comme né une ſeconde fois dans un état plus ſaint.

Quelle étoit donc la doctrine qui inſpiroit tant de courage & tant de vertus ? Ici, l'examen

devenoit un nouveau triomphe pour la religion chrétienne. Supérieure par sa théologie & sa morale à tout ce que les plus grands philosophes avoient enseigné, elle élevoit l'ignorant à la connoissance de son Créateur, & elle le remplissoit des maximes les plus pures.

Ces considérations suffisoient, sans doute, pour entraîner les Gentils, qui examinoient sans prévention. Cependant ils pouvoient encore demander aux Chrétiens: mais pourquoi courir à la mort? pourquoi vous obstiner à combattre les cultes établis? vous est-il donc nécessaire de les détruire, pour exercer toutes vos vertus? A ces questions les Chrétiens répondoient par les miracles de Jesus-Christ, par ceux des Apôtres, par ceux des hommes apostoliques, & par les prophéties.

Ces réponses étoient les mêmes par tout où il y avoit des Chrétiens. Par-tout, on attestoit les mêmes miracles ou de semblables: par tout on professoit la même doctrine & avec le même courage. Ajoutons à cet accord, qui ne peut se trouver avec l'imposture, que les évangiles avoient été écrits avant la ruine de Jérusalem, & que les livres de l'ancien testament ne pouvoient être suspects, puisqu'ils étoient conservés par les Juifs, ennemis de la réligion Chrétienne. Voilà par quels motifs des savants se convertirent en grand nombre dans le second siecle. En effet, c'étoit assez qu'il existât encore plu-

sieurs témoins des miracles faits dans le premier, & que d'ailleurs les prophéties fussent absolument accomplies.

Les œuvres de Jesus-Christ, disoit Quadrat, dans l'apologie qu'il osa présenter à l'empereur Adrien, ont toujours été vues & connues, parce qu'elles étoient réelles. Elles n'ont certainement point été douteuses aux malades guéris & aux morts ressuscités. Or, ceux-ci ont été vus, non-seulement, dans le temps de leur résurrection & de leur guérison, mais long-temps après: non-seulement, dans le temps que notre Seigneur demeuroit sur la terre; ils ont encore survécu de beaucoup à son ascension, & quelques uns vivoient même de nos jours.

Si Quadrat parloit ainsi dans ce morceau, le seul qui nous reste de son apologie, vous pouvez juger combien il trouvoit de témoins existans des miracles des Apôtres, & de ceux des hommes apostoliques. Il est un des premiers exemples des savants convertis. La religion, répandue par-tout, étoit déja suffisamment prouvée, & les miracles devenoient tous les jours moins nécessaires. Aussi paroissent-ils avoir été plus rares dans le second siecle que dans le premier, & plus rares encore dans le troisieme. Cependant ils ne cesserent pas entierement. Après avoir donc été converti sur le témoignage des autres, on se confirmoit dans la foi par les miracles, dont on étoit témoin soi-même: car ils,

ont été encore fréquents, tant qu'il y a eu des hommes apoſtoliques, c'eſt-à-dire, pendant le cours du ſecond ſiecle.

Motifs de converſion dans le troiſieme ſiecle.

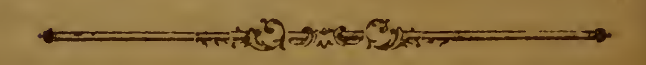
Si nous paſſons au troiſieme, les preuves de la religion acquerront une nouvelle force par les nouveaux miracles, quelques rares qu'on les ſuppoſe. D'ailleurs, nous verrons la tradition, conſerver dans toutes les égliſes ceux qui ſe ſont faits auparavant: nous verrons la cendre des martyrs les atteſter par-tout; & les ennemis mêmes du Chriſtianiſme en reconnoître la vérité. Ni Celſe, ni Porphyre ne les ont révoqués en doute.

Je me ſuis borné à mettre ſous vos yeux les motifs qui ont convaincu les payens dans les trois premiers ſiecles, parce que ſi la religion étoit démontrée alors, elle l'eſt encore aujourd'hui, & elle le ſera dans tous les temps. Cette matiere mériteroit, ſans doute, de plus grands éclairciſſements, & j'y ſuppléerai dans nos converſations. Mais je ne devois pas tranſcrire tout ce que d'autres ont dit avant moi; & j'aurai aſſez fait pour le préſent, ſi l'ordre que j'ai ſuivi, peut vous guider dans les lectures que vous devez faire.





LIVRE SEIZIEME.



CHAPITRE PREMIER.

La conduite de Constantin par rapport à l'église.



Il suffit de considérer Constantin sous deux points de vue.

Je ne suivrai point l'ordre des temps, parce que je veux abréger, & que d'ailleurs je crois plus instructif pour vous de considérer d'abord Constantin par rapport à l'église, & ensuite par rapport à l'état. Il faut pour cela reprendre les choses à l'année 312, époque de sa conversion.

Constantin fait triompher la religion.

Après la défaite, & la mort de Maxence, le premier soin de Constantin fut de faire triompher la croix, & de manifester par des monuments qu'il devoit la victoire à Jesus-Christ. Il fit bâtir des églises, accorda des privileges aux ecclesiastiques de Rome, montra beaucoup de

spect pour les ministres, de la religion, & bolit le supplice de la croix.

Il reconnut la protection divine dans la défaite de Licinius; & voulant réparer les maux, que la persécution avoit faits en orient, il ordonna de restituer aux églises & aux catholiques les biens qu'on leur avoit enlevés, de rendre la liberté à ceux qui avoient été condamnés, pour la foi, à l'exil, aux mines, ou à la prison, & de rétablir dans les emplois ceux qui en avoient possedé.

Il répare les maux que la persécution avoit faits.

C'est la même conduite qu'il avoit déja tenue avec les eglises, qui s'étoient trouvées dans le même cas que celles d'orient: telles étoient sur-tout, celles d'Afrique. Il voulut même que les ecclesiastiques fussent exempts de toute espece de charges, & que les terres de l'église ne fussent sujettes à aucune imposition. Son dessein étoit, sur tout, que les ministres de la religion ne fussent pas détournés du service des autels, persuadé qu'ils contribueroient plus à la prospérité de l'état par des prieres, que par des fonctions civiles. C'est pourquoi il les exempta des offices municipaux, offices honorables, mais qui obligeoient à des soins & à des dépenses. Ceux qui les exerçoient, étoient entre autres choses, chargés de lever les impositions, dans le district de leur cité & d'en faire les deniers bons.

Il accorde des exemptions au clergé.

Inconvéniens de ces exemptions.

Il étoit sage de ne pas donner ces offices a clergé : mais les autres exemptions qu'on lu accordoit, devenoient préjudiciables au rest des citoyens, sur qui toutes les charges retomboient. Elles nuisoient encore au clergé mêm parce que c'étoit lui faire oublier sa premier destination, pour lui donner l'amour des richesses; & on remarqua bientôt qu'il se remplissoit d quantité de gens riches, qui n'y entroient qu pour être plus riches encore, en jouissant de exemptions.

En voulant remédier à ces inconvénients Constantin en occasionne d'autres.

Quand on ne considére que le zele de Constantin, on peut l'excuser de n'avoir pas v que ces exemptions étoient contraires au vr bien du clergé : mais il auroit dû prévoir qu'e les le seroient au bien de l'état. Il s'en apperçut enfin ; cependant il ne les révoqua pas. E considérant que c'étoit aux riches à porter le charges, il ordonna qu'on ne recevroit dans l clergé que des personnes qui auroient peu d bien. Ainsi, d'un côté, il combloit l'église de faveurs, de l'autre, il en blessoit la liberté, & l privoit de tout bon sujet, qui seroit riche. E croyant donc remédier à un inconvénient, i en produisoit un autre : telles sont les suite d'une fausse démarche. Malheureusement le princes ont souvent tort, & ce qui est plus malheureux, c'est qu'ils sont rarement capables d s'en appercevoir; ou que s'ils s'en apperçoivent ils ne croyent pas de leur dignité de l'avoue Ils tombent donc de fautes en fautes.

Constantin, voulant que le dimanche fût onsacré à la priere, défendit toute occupation our ce jour là; & il se conduisit d'autant plus agement, qu'il fit une exception en faveur es travaux de l'agriculture. Les soldats chréens passoient le dimanche à l'église; les au-es étoient conduits dans une plaine, où on ur faisoit réciter une priere au vrai Dieu.

Il consacre le dimanche à la priere.

Les empereurs avoient employé les peines t les récompenses, pour engager les citoyens se marier, & à donner des enfants à l'état. Quelques uns croyent que Constantin laissa ubsister les récompenses: il est au moins certain u'il supprima les peines, & qu'il abrogea en artie la loi *papia*. Son motif étoit d'entrer dans esprit de l'église, & de faire respecter la virinité, que l'évangile honore comme une ertu. Cependant abroger la loi *papia*, c'étoit utoriser le célibat, & il y a une grande différence entre le célibat & la virginité. D'ailleurs, Constantin auroit dû craindre d'entretenir dans erreur les hérétiques, qui jugeoient le mariage riminel. Enfin les payens, qui étoient encore n grand nombre, pouvoient se prévaloir de la oi de cet empereur: ce qui étoit nuisible à état, sans être utile à la religion. Il est vrai, ue, suivant la remarque de St. Ambroise, les ays où il y avoit le plus de vierges, étoient aussi les plus peuplés: mais si cela est, cer-

Il autorise le célibat en croyant faire respecter la virginité.

tainement ce n'étoit pas, parce qu'il y avoi plus de vierges.

Il permet de faire les affranchissements dans les églises.

Les affranchissements se faisoient devant le premiers magistrats ; & il y falloit tant de for malités, qu'il étoit quelquefois bien difficile un maître de donner la liberté à son esclave Constantin leva toutes ces difficultés, en per mettant d'affranchir dans l'église ; & en décla rant que l'attestation des évêques ou des prêtre suffisoit pour faire un citoyen Romain.

Il permet de laisser aux églises telle part de son bien qu'on jugera à propos.

Il convenoit d'assurer à chaque église de quo entretenir son clergé. Mais il faut qu'un princ sache toujours ce qu'il donne ; car il ne devroi jamais donner ni trop ni trop peu : si cette re flexion est juste, vous ne trouverez pas assez d sagesse dans la loi par laquelle Constantin per mit à chacun, de laisser par testament à l'église telle part de son bien qu'il jugeroit à propos vous aurez de la peine à concilier cette loi ave celle qui ne permettoit l'état ecclésiastique qu' ceux qui avoient peu de bien ; & vous voye qu'ouvrant la porte à l'avidité & à la séduction elle ruinera bien des familles.

Il confie l'administration de la justice aux évêques.

Il permit par une loi à tous ceux qui auroien des procès, de recuser les juges civils, pou appeller au jugement des évêques : ordonnan que les sentences rendues dans un tribunal ec clésiastique, seroient considérées, comme s'i

es avoit rendues lui-même ; & enjoignant
aux gouverneurs de les faire executer. (*)

Jusqu'alors les évêques avoient été en possession d'être les arbitres des procès qui s'élevoient parmi les Chrétiens. Cet usage auroit pu s'abolir peu à peu, parce que les raisons, qui l'avoient introduit, ne subsistoient plus. Il n'y avoit pas même d'inconvénient à le conserver; & il étoit juste de permettre aux parties de préférer des arbitres à des juges. C'est à quoi Constantin, ce me semble, auroit dû se borner.

En effet, étoit-il raisonnable de confier l'administration de la justice au clergé? il y avoit, à la vérité, dans ce corps quantité d'évêques remplis de sainteté & de lumieres. Cependant on peut présumer qu'en général leurs connoissances se bornoient aux choses de la religion; & que la jurisprudence, qui étoit un chaos pour les meilleurs jurisconsultes, étoit un plus grand chaos pour eux. On ne peut donc pas supposer, qu'ils soient devenus des juges éclairés par la seule force d'une loi, qui les déclaroit juges. On dira, sans doute, que Constantin a voulu montrer son respect pour l'église : je réponds qu'il en pouvoit donner toute autre preuve. Il

(*) Il y a des critiques qui pensent que cette loi est supposée : mais elle sera bientôt portée par un des successeurs de Constantin, Honorius.

n'étoit pas ſage d'anéantir les tribunaux civi dont les magiſtrats ſont au moins cenſés avo appris leur métier, pour confier l'adminiſtrati de la juſtice à des juges, qu'on doit préſum n'avoir pas étudié les loix. Ajoutons que cet prérogative pouvoit rendre le clergé trop pui ſant.

La ſuite de l'hiſtoire vous fera connoître l abus de ces exemptions & de ces privileg accordés inconſidérément. Je vous prie ſeul ment, de remarquer que le clergé n'en joui ſoit pas avant Conſtantin : c'eſt une choſe q la plupart des princes ignorent, & que le cle gé oublie volontiers.

Moyens de Conſtantin pour abolir le culte des Idoles.

Conſtantin ne ceſſoit de s'élever contre l veuglement des payens, & d'exhorter tout l peuples à ſe convertir. Cependant ſa condu te à cet égard a été différente ſuivant les temp lorſqu'il n'étoit pas encore ſeul maître de l'en pire, il a permis de ſacrifier aux idoles, dan les temples & en public. Il étoit alors éloigné de perſécuter les idolâtres, qu'il in vitoit les Chrétiens à n'employer que la dou ceur, la perſuaſion & l'exemple. Dans la ſu te, il uſa de violence. Il y eut des templ qu'on ferma; d'autres qu'on découvrit, afi qu'ils tombaſſent en ruine, d'autres qu'on aba tit. On les dépouilloit de toutes leurs riche ſes : on enlevoit les ſtatues auxquelles l'a donnoit du prix; on briſoit toutes les autre

Cette conduite étoit tout-à-fait contraire l'esprit de la religion : car la violence ne fait ue des hypocrites & des sacrileges, & cepenint la persuasion fait seule les Chrétiens. ne falloit donc rien négliger pour éclairer les uples ; il ne falloit pas se lasser de les exhorr. Comment des Chrétiens pouvoient-ils ıx-mêmes employer des persécutions, dont avoient éprouvé & démontré tant de fois njustice ?

Sa conduite avec les Donatistes.

Constantin voyant avec douleur les diviəns, qui troubloient l'église, entreprit de ncilier les esprits & de rapprocher les partis ntraires; mais il eût été à souhaiter qu'il se t conduit avec autant de prudence que de le.

Comme il avoit ordonné aux proconsuls Afrique, de rechercher ceux qui troubloient ıns cette province, la paix de l'église cathoque, les Donatistes, qui craignirent qu'on sévît contre eux, se hâterent de lui deman-er des juges, & lui adresserent un mémoire cet effet ; la chose n'étoit pas sans difficulté; ır à quel titre l'empereur pouvoit-il nommer s juges dans une affaire ecclésiastique, lui, ır-tout, qui n'étoit encore ni baptisé ni mêe catéchumene? il est vrai; qu'il ne s'agisit pas du dogme, mais seulement des accutions faites contre Cécilien ; & que, par onséquent, cette affaire étoit de nature à pou-

voir être jugée par des laiques. Cependant Constantin avoit un prétexte pour ne s'en point mêler, & il l'auroit dû saisir : car dans ces sortes de disputes, les princes ne font souvent qu'irriter les partis, & leurs fausses démarches sont toujours dangereuses. Les Donatistes étoient deja condamnés, puisque Cecilien avoit pour lui tous les évêques catholiques ; cependant l'empereur convoque lui-même à Rome un concile, & nomme pour juges le pape Miltiade, trois évêques des Gaules & quelques uns d'Italie.

Les Donatistes furent condamnés & ne se soumirent pas. C'étoit le cas de regarder cette affaire comme décidée ; puisqu'on pouvoit facilement prévoir que ceux qui avoient été rebelles à un premier concile, le seroient encore à un second. L'empereur néanmoins eut la foiblesse d'en accorder un nouveau aux plaintes importunes des Donatistes. Il le fit tenir à Arles ; & il reconnut bientôt ce qu'il n'avoit pas prévu, c'est-à-dire, l'obstination des schismatiques.

Ils appellerent du concile à lui-même ; il en fut irrité : il regarda cette démarche comme une impieté de leur part. Quoi, disoit-il, *est dans l'usage d'appeller d'une moindre autorité à une plus grande, & ces méchants appellent du ciel à la terre, de Jesus-Christ à un homme.* Il rejeta donc leur appel avec horreur, & voulant punir tous ces rebelles, il ordonna de

lui amener. Ils vinrent, & contre l'attente de tout le monde, il reçut leur appel, & les jugea.

Sa décision fut conforme à celle des deux conciles, & les Donatistes, bien loin de se rendre, l'accuserent de s'être laissé prévenir. Alors il en condamna à mort & au bannissement : il leur ôta les basiliques, & les lieux où ils s'assembloient : il confisqua même les biens de plusieurs : & ils firent plus de progrès que jamais. Lorsqu'ils furent tombés dans de nouvelles erreurs, & que devenus plus audacieux, ils se croyoient tout permis, Constantin saisit ce moment pour prendre avec eux une conduite modérée ; rappellant les exilés, exhortant les catholiques, à les vaincre par la douceur, & disant qu'il falloit laisser à Dieu le soin de les punir. Telle fut la conduite de cet empereur, & quelques années après il y eut en Afrique une si grande quantité de Donatistes, qu'on y trouvoit à peine des catholiques.

Faux jugement de Constantin sur la doctrine d'Arius.

En 324, Constantin, maître de tout l'empire par la défaite de Licinius, fit quelque séjour à Nicomédie, qui étoit en orient la résidence ordinaire des empereurs ; il y apprit la division que les Ariens causoient en Egypte ; & il écrivit à l'évêque Alexandre & au prêtre Arius pour les porter à la paix. Comme il n'étoit instruit de ces disputes, que par un partisan d'Arius, Eusebe, évêque de Nicomédie,

il les traitoit de questions frivoles & de vaines subtilités, qui ne faisoient rien au fond de la religion. Il en jugeoit mal, puis qu'il s'agissoit de savoir si Jesus-Christ est Dieu ou créature. C'est ainsi qu'un prince est exposé à se tromper, quand il en croit le premier qui lui parle.

Concile de Nicée.

Sa lettre n'ayant produit aucun effet, il résolut d'assembler un concile composé des évêques d'orient & d'occident. Il le convoqua lui-même, en 325 à Nicée ville de Bithynie. Ce concile est le premier qu'on a nommé œcuménique, pour marquer qu'il y avoit des évêques de toutes les parties de la terre, c'est-à-dire, dans le langage du temps, de toutes les parties de l'empire Romain. Arius fut condamné; mais les peres s'étant servis du mot *consubstantiel*, pour exprimer avec précision que le fils est de même substance que le pere; ce mot, par ce qu'il étoit nouveau, & qu'on ne le trouvoit point dans l'écriture, servit de prétexte aux Ariens pour ne pas se soumettre au dogme; il fut d'ailleurs généralement adopté, & tous les évêques signerent la formule de foi, à l'éxception de deux; ce même concile ordonna qu'on célébreroit la pâque le dimanche, & fit encore plusieurs réglements sur la discipline.

Conduite de Constantin

Constantin bannit Arius, &, trois mois après, il relégua dans les Gaules, Eusebe de Nicomédie & Théognis de Nicée, par ce qu'ils

favorifoient l'Arianifme. Il ordonna aux fideles de ces deux églifes, de choifir d'autres évêques. Il écrivit à ce fujet une lettre, dans laquelle, après quelques difcours obfcurs fur la divinité du Verbe, il accufoit Eufebe de l'avoir furpris, d'avoir abufé de fa confiance, & même d'avoir été complice des cruautés de Licinius. Cependant il le rappella, ainfi que Théognis, au bout de trois ans; & il fut affez foible pour rendre fa confiance à l'un & à l'autre. Ces deux hommes ayant autant de crédit qu'ils en avoient eu auparavant, rentrerent dans leurs évêchés, & en chafferent ceux qui y avoient été mis en leur place.

avec les Ariens

Il ne manquoit plus que de rappeller Arius: Conftantin le rappella. Il le fit venir à fa cour, l'interrogea, le trouva orthodoxe, & jugea qu'il pouvoit être admis à la communion de l'églife.

Sa conduite avec les catholiques.

Dès que les Ariens furent protégés, ils tinrent auffi des conciles; & ce fut le tour des évêques catholiques d'être dépofés & bannis; c'eft ce qui arriva à St. Euftache, évêque d'Antioche, à St. Athanafe, évêque d'Alexandrie & à plufieurs autres.

Le même fort attendoit St. Alexandre, évêque de Conftantinople: Conftantin le fit venir, lui ordonna de recevoir Arius à fa communion, rejeta avec colere les excufes que ce Saint voulut alléguer, & tout fe difpofoit

pour faire violence à cet évêque, lorsque Arius mourut subitement.

Cette conduite de l'empereur étoit d'autant plus extraordinaire, que quelque temps auparavant, il avoit entrepris de refuter lui-même l'hérésie d'Arius; nous avons encore la lettre qu'il écrivit à ce sujet. Elle est longue; il y parle du ton d'un déclamateur emporté; il dit des injures, il raille, il tourne en ridicule l'extérieur d'Arius, & il tâche quelquefois de raisonner. Peut-être cependant doit-on seulement lui reprocher d'avoir adopté cette lettre: il y a tout lieu de présumer qu'il ne l'a pas faite, quoiqu'il eût la vanité de se croire théologien, & de prononcer publiquement de longs discours sur la religion. Il eût mieux fait de la proteger avec plus de jugement. Je ne crains pas de dire, qu'il a fait plus de mal à l'église, qu'aucun des empereurs, qui l'ont persécutée.





CHAPITRE II.

La conduite de Conſtantin par rapport à l'empire.

Rome croit trouver un libérateur dans Conſtantin.

APRÈS la défaite de Maxence, Conſtantin fut reçu à Rome, comme un libérateur ; il ſe montra libéral & généreux. Entre pluſieurs loix, qui en ſont la preuve, il en fit une qui ordonnoit de prendre, ſur le tréſor public ou ſur ſon domaine, de quoi nourrir les enfants, lorſque les peres ſeroient trop pauvres pour les entretenir. Il s'appliqua, ſur-tout, pendant trois ans à rétablir l'ordre.

Mais il ne ſavoit pas que la généroſité doit s'étendre juſques ſur ſes ennemis : car il fit livrer aux bêtes un grand nombre de priſonniers qu'il avoit faits ſur les Francs ; il avoit déja donné un ſpectacle de cette eſpece avant ſa converſion : ſi pour lors cette cruauté faiſoit déja horreur, que dirons nous de la retrouver encore en lui, lorſqu'il eſt Chrétien ? La politique même ne ſauroit excuſer cette barbarie ; elle la condamne, au contraire. Si les enne-

mis ſont foibles, ce moyen eſt inutile; & s'ils ſont puiſſants, il ne les contient pas: il leur fait prendre, au contraire, des meſures pour uſer un jour de repréſailles; pendant ce regne, les Goths & les Sarmates furent défaits plusieurs fois; & on abolit les tributs, que les autres empereurs avoient payés à ces barbares.

Constantin veut tout changer.

Il n'appartient pas à tous les princes de faire de grands changements; tandis que les plus ſages ne s'y hazardent qu'avec beaucoup de circonſpection, d'autres oſent exécuter tous les projets qu'ils imaginent; comme ſi changer, c'étoit toujours réformer. Conſidérons Conſtantin dans les changements qu'il a faits.

Il ôte le commandement aux préfets du prétoire.

Auſſi tôt qu'il fut maître de Rome, il caſſa les gardes prétoriennes. Au lieu de deux préfets, il en fit quatre, auxquels il ôta tout commandement ſur les troupes: il ne leur laiſſa que les fonctions civiles.

Quelle avoit été la puiſſance des préfets du prétoire.

Vous avez vu quelle étoit la puiſſance des gardes prétoriennes, & vous jugez quelle étoit celle des chefs qui les commandoient; il eſt vrai que les préfets cédoient le pas aux conſuls, parce que le gouvernement conſervoit la forme, au moins extérieure, de la république: mais par l'autorité, qu'ils acquirent inſenſiblement, ils devinrent les ſeconds après les empereurs; auſſi déſignoit-on leur puiſſance par ces mots, *imperium ſecundum*, *imperium ſine purpura*, & d'autres ſemblables; ils

étoient auprès du prince, ce qu'étoit auprès du dictateur le général de la cavalerie.

Leur autorité s'étendoit dans tout l'empire: leurs édits avoient force de loix dans toutes les provinces: c'eſt par eux que les ordres du prince paſſoient aux magiſtrats: ils s'étoient arrogés de choiſir, de rejeter les juges, de les punir: on appelloit à eux des jugements des autres: ils jugeoient en dernier reſſort: ils pouvoient infliger toutes ſortes de peines: ils avoient droit de vie & de mort: en un mot, ils préſidoient à tout, & paroiſſoient les dépoſitaires de toute l'autorité; le ſymbole de leur puiſſance étoit un glaive, que l'empereur mettoit lui-même entre leurs mains; vous vous rappellez les paroles de Trajan: *recevez ce glaive: ſi je gouverne bien, ſervez vous-en pour ma défenſe; & ſi je gouverne mal, ſervez vous-en contre moi.*

Pour aſſurer leur deſpotiſme les empereurs s'étoient donnés des maîtres dans leurs préfets.

Les empereurs n'ont élevé leurs préfets que pour abaiſſer les magiſtrats de la république; jugeant qu'ils ſeroient bien plus maîtres, lorſque l'autorité ſeroit dans des hommes à eux; mais telle eſt la nature des moyens, qui tendent au deſpotiſme; c'eſt qu'ils tendent à renverſer le deſpote même. La vie des empereurs fut entre les mains de leurs préfets: elle eût été mieux entre celles du peuple, s'ils euſſent toujours été capables de bien gouverner. Il eſt beau de voir Trajan livrer le glaive à ſes préfets, pour s'en ſervir contre lui: mais s'il

ne les eût pas trouvés en possession de cette puissance, il ne la leur eût pas donnée, il eût mieux aimé confier sa vie aux magistrats de la république.

Cependant il ne falloit pas casser les gardes prétoriennes.

Le confiance de Trajan est celle d'un homme que la supériorité des talents met au dessus des dangers. Quel qu'ait été Constantin, il n'a pas eu la même confiance; & pour se défendre contre une autorité qu'il redoutoit, il n'a su que l'abolir: il eût été plus grand de savoir la régler.

C'est envain que pour l'excuser, on exagéreroit les désordres causés par les gardes prétoriennes. Ces désordres ne sont point arrivés sous les princes faits pour être respectés: ou ils n'ont été qu'une suite du gouvernement des mauvais princes, qui avoient précédé. Pertinax n'auroit pas été égorgé, si Commode n'avoit pas regné avant lui. C'est toujours la faute du général, quand la discipline n'est pas dans les troupes; & certainement l'habileté n'est pas à les casser, mais à s'en faire obéir.

Conséquences qui en devoient résulter.

Cependant, comme le remarque Mr. de Montesquieu, la vie des empereurs fut plus assurée; ils purent mourir dans leur lit; mais cette sécurité enfantera la mollesse. Les princes se montreront moins aux gens de guerre: ils seront plus oisifs, plus ignorants, plus livrés à leur domestiques, plus attachés à leur palais, plus séparés de l'empire. Les valets,

es femmes, les hypocrites les gouverneront. ls flatteront leurs passions, ils les dégoûteront le leurs devoirs, ils ne les occuperont que d'amusements frivoles, ils épuiseront tout ce que 'art imagine pour chasser l'ennui, qu'ils ne hasseront pas, & ils leurs diront sans cesse : *ommandez, vous êtes maîtres.*

Les plus honnêtes gens n'auront plus d'accès à la cour : les plus sages représentations paroîtront des crimes : les meilleurs ministres & les meilleurs capitaines seront à la discréion des intriguants, qui ne peuvent ni servir l'état, ni souffrir qu'on le serve. Malheur aux ames honnêtes qui surprendront le prince, pour l'engager dans des entreprises utiles à l'empire ; si ces entreprises exigent des soins de sa part, ou des fonds qu'il destinoit à ses plaisirs. En effet, il ne manquera pas de s'en plaindre à ses favoris. Forcé de faire le bien, il en rejetera la faute sur ceux qui le lui auront conseillé, & il s'en repentira à temps. On verra des disgraces : toute la cour applaudira ; *il faut amuser le prince*, ce sera la maxime favorite, la maxime à laquelle on croira devoir sacrifier le salut des peuples ; & cependant on ne l'amusera pas.

Le ministère, les armées, les provinces offriront des changements continuels, par ce que l'intrigue disposera de tout. Ce sera le régne de la flatterie, de l'hypocrisie, de l'ar-

tifice en un mot. La tyrannie n'agira pl[us]
avec audace : elle se montrera avec les vic[es]
des ames foibles : elle sera sourde, elle min[e]-
ra l'empire insensiblement, elle le détruir[a].

Voilà, Monseigneur, ce qui doit arrive[r],
parce que Constantin à cassé les gardes pré-
toriennes ; c'est en partie les observations d[e]
Mr. de Montesquieu ; je me serois borné [à]
copier, si mon dessein n'étoit pas de vous fa[i]-
re lire son ouvrage.

Constantin partage l'empire en quatre gouvernements & croit assurer sa puissance.

Avant Constantin, l'autorité de[s]
deux préfets du prétoire s'étendoit indistincte-
ment sur toutes les provinces. Cet empe-
reur, qui l'avoit affoiblie, en leur ôtant tou[t]
commandement sur les troupes, l'affoiblit en-
core, en faisant quatre préfets au lieu de deux
& en leur donnant des départements séparés
L'empire fut partagé en quatre grands gouver-
nements, celui, d'Orient, celui d'Illyrie
celui d'Italie, & celui des Gaules. Vous trou-
verez ailleurs les provinces que chaque gou-
vernement renfermoit.

Vous vous souvenez du partage fait pa[r]
Auguste. Il a subsisté jusqu'à Dioclétien, épo-
que où les deux Augustes & les deux César[s]
partagerent l'empire entre eux, sans avoi[r]
égard aux provinces qui appartenoient au sé-
nat Constantin ne les rendit pas, par ce qu'
il n'aimoit pas qu'il y eût une autre puissance
que la sienne : d'ailleurs il étoit occupé du

ojet d'avilir le ſénat. Trajan, Adrien, An-
nin, Marc-Aurele n'auroient pas penſé
mme lui.

Il croit encore s'aſſurer, en créant des grands avec des titres ſans autorité.

Juſqu'a lors les dignités avoient toujours
é des charges; & cela étoit raiſonnable, par-
que les honneurs devroient toujours être
ints aux ſervices. Lorſque les plus grands
tres n'exigent rien, on les donne à ceux qui
e méritent rien. Dès-lors l'émulation s'é-
int, & les dignités s'aviliſſent. Qu'eſt-ce
effet, qu'un grand, qui n'a que des titres,
qui d'ailleurs ne peut rien par lui-même?

Il ſemble que Conſtantin n'eût voulu don-
er que des dignités ſans pouvoirs, ſoit qu'il
aignît de partager ſa puiſſance, ſoit qu'il ai-
ât à ſe voir entouré de grands inutiles. C'eſt
ans cette vue qu'il créa des Patrices. Eſpece
ien nouvelle dans l'empire; puis qu'ils étoient
ns fonctions, & que cependant ils avoient
rang au deſſus des préfets du prétoire.

On nommoit *comites*, d'où nous avons
ait le mot *comte*, les ſénateurs qui formoient
e conſeil des empereurs, & qui les accom-
agnoient, quelque part qu'ils allaſſent. Cet
mploi étoit conſidéré avec fondement. Conſ-
antin imagina de donner la conſidération, en
accordant le titre, ſans accorder l'emploi; &
on eut des comtes, comme nous en avons
encore.

IL créa le titre de *de nobilissime* pour de
de ses freres; voulant vraisemblablement l
consoler de les avoir tenus long-temps lo
des affaires, loin même de la cour, & com
me en exil. Les vains titres se sont multipli
à mesure qu'on est devenu plus barbare.

C'est aussi par cette raison qu'il porte le siége de l'empire à Constantinople.

Depuis seize ans, Constantin étoit maît
de Rome; il n'y avoit fait aucun séjour con
dérable. On peut conjecturer qu'il n'aimo
pas à se trouver dans une ville, qui avoit é
le centre de la liberté, dans laquelle au moi
on se souvenoit d'avoir été libre, & où l'emp
reur, si l'on en jugeoit par des restes des ancie
usages, ne paroissoit que le dépositaire d
pouvoirs que le sénat lui confioit.

Mais ce n'étoit pas assez pour lui de s'a
senter souvent. Jaloux du pouvoir arbitrair
il désiroit de ruiner tout-à-fait une puissanc
qui, quelque foible qu'elle fût déja, lui do
noit encore de l'ombrage. Le moyen le pl
prompt étoit d'établir ailleurs le siege de l'er
pire; la paix, dont on jouissoit, étoit une c
constance favorable à l'exécution de ce proj
& il fonda Constantinople. Tel est vraiser
blablement le motif de cette entreprise; à qu
on peut ajouter la petite vanité de donner s
nom à une nouvelle ville.

Il est vrai, cependant, qu'il a publié da
une loi, qu'en cette occasion, Dieu l'avoit écl
ré, & lui avoit ordonné de bâtir à Bysanc

ais cette révélation est au moins l'ouvrage une imagination crédule : car la suite de histoire vous fera voir, que cette seconde catale n'a pas été moins funeste à l'église qu'à mpire.

L'empereur y fit bâtir des palais, des fonines, des cirques, des places, des églises & s édifices de toute espece. Il dépouilla les tres villes & Rome même pour l'enrichir : y transporta tout ce qui avoit orné les temes des idoles; ce qui étonna davantage, c'est promptitude avec laquelle tant de bâtients furent achevés. On revint cependant cette surprise, lorsque leur peu de durée fit nnoître qu'ils avoient été faits avec peu de lidité ; & on blâme Constantin de les avoir op précipités. Il étoit si impatient dans ces casions, que, lorsqu'il avoit commandé un lifice, il vouloit presqu'aussitôt apprendre, u'il étoit achevé. Cette impatience est l'eft d'une vanité peu raisonnable.

Il ne négligea rien pour peupler la nouvel- ville aux depens de toutes les autres. Les léds d'Egypte y furent portés : Rome en fut rivée, & ce fut une nécessité de l'abandonner. es plus riches citoyens passerent à Constantinole avec leurs biens & leurs esclaves, c'est-à-die, avec la plus grande partie du peuple ; & l'Ialie resta presque déserte.

Cette ville jouit de tous les privileges do
Rome jouissoit. Le peuple y fut divisé p
tribus. Elle eut un sénat & deux proconsu
En un mot, ces deux villes se gouvernere
sur le même plan: l'une fut la capitale de l'O
rient; & l'autre, de l'Occident.

Il semble que, pour les rendre égales, Con
tantin ait cru devoir transporter à Constantin
ple jusqu'aux abus de Rome. Il y établit sa
nécessité des distributions de bléds, d'huile, &
Il ne vit pas que cet usage étoit à Rome un i
convénient, que les circonstances avoient in
troduit, & qu'elles n'avoient pas permis
corriger.

Mort de Constantin. 337

Constantin mourut avec le surnom
grand, dans la soixante-quatrieme année
son âge & dans la trente unieme de son regn
Il avoit reçu le baptême quelque temps a
paravant.

Si nous n'avions pas des faits, il ne no
seroit pas possible de nous faire une idée
cet empereur: car les écrivains en portent d
jugements bien différents, suivant qu'
le trouvent favorable ou contraire à la religio
où à la secte qu'ils suivoient. Mais ses panég
ristes mêmes l'accusent d'avoir donné sa co
fiance avec trop de facilité, & de n'avoir p
eu la force de punir ceux qui en abusoient,
qui a produit bien des désordres. Cepend
il lui arrivoit quelquefois de punir trop leg

ment. Je n'en donnerai qu'un exemple. Fausta, sa seconde femme, jalouse de voir au-dessus de ses enfants Crispus, né d'un premier lit, calomnia ce prince, & l'accusa de rebellion & d'autres crimes. Constantin, sans examiner, condamna son fils à mort; & ayant reconnu quelque temps après son innocence, il fit mourir, avec la même précipitation, Fausta & avec elles un grand nombre de personnes, innocentes & coupables. Sa piété qui le soutint toujours, occasionna même de grands maux; parce qu'il n'eut pas assez de discernement pour se garantir des hypocrites, qu'elle attiroit auprès de lui.





CHAPITRE III.

De l'état de l'empire vers les temp[s] de Constantin.

Epuisement de l'empire lors de la fondation de Constantinople.

Il seroit difficicile de se faire une idée de l'é[-]puisement de l'empire. Depuis long temp[s] les provinces se ruinoient par les incursio[ns] des barbares, ou par des guerres civiles ; l[es] succès les plus brillants étoient des victoires f[u-]nestes : les pertes se renouvelloient sans ce[sse] & ne se réparoient jamais.

La misere étoit générale ; & cependant l[es] impôts se multiplioient à mesure que les pe[u-]ples s'appauvrissoient. L'empire ne pouv[oit] se soutenir, & les efforts qu'on faisoit po[ur] l'étayer, l'affoiblissoient de plus en plus. C'[est] ce temps d'épuisement, que Constantin ch[oi-]sit pour bâtir Constantinople, c'est à dire, u[ne] ville qu'il voulut tout-à coup égaler à Rom[e.] Falloit il donc, pour satisfaire son ambiti[on] ou sa vanité, se jeter dans des dépenses im[-]menses, qui lui faisoient une nécessité de fo[u-]ler encore les peuples ? n'avoit-il pas ass[ez]

de charges, & lui reſtoit-il tant de reſſources ?

Il fit plus : il porta le luxe dans ſa nouvelle capitale. Il regarda la magnificence comme un attribut de ſa grandeur. Son front étoit ceint d'un diadême : ſon habit étoit chargé de perles, ſa ſuite étoit nombreuſe : il n'eût pas cru ſes fils dignes de lui, s'il ne leur eût pas donné un attirail, qu'il jugeoit dû à leur naiſſance, & qu'il diſoit propre à leur élever l'ame. En un mot, il ſe fit grand par tout ce qui l'entouroit ; & il parut grand, par ce que le vulgaire croit que les princes, ſont ce qu'ils affectent de paroître. Il eſt vrai qu'on pourroit faire en partie ces reproches à quelques-uns de ſes prédéceſſeurs, mais Conſtantin devoit moins rechercher le luxe que l'abolir : il l'augmenta cependant.

Accroiſſement du luxe.

Les vains titres, dont il introduiſit l'uſage, ajouterent encore à ce déſordre : car les grands auroient paru moins que rien, s'ils avoient été ſans extérieur comme ſans emplois ; & ils n'étoient dans le vrai qu'une partie du luxe de la cour de Conſtantin.

D'autres maux naiſſoient de la différence des religions & de la multitude des ſectes. Elles ſe perſécutoient mutuellement, & elles armoient les princes contre les ſujets : comme ſi pour établir le culte, il falloit détruire les peuples. Les hypocrites remplirent la cour :

Haine mutuelle des ſectes, qui arment tour-à-tour le ſouverain contre les ſujets.

de faux Chrétiens flatterent les vices du souverain: l'austerité des préceptes disparut: la morale de l'évangile fut prostituée: & l'empereur se persuada que l'unique chose necessaire à son salut étoit de protéger la secte qu'il avoit embrassée & de persécuter toutes les autres.

Quels étoient anciennement les droits du sénat.

Jusqu'à Constantin, l'Italie avoit été comme la maitresse de l'empire. Dans les guerres civiles mêmes, on paroissoit moins prendre les armes pour la dominer, que pour lui soumettre toutes les autres provinces. C'est pourquoi on la laissoit toujours au sénat, & c'étoit en apparence lui laisser tout. En effet, il sembloit que les empereurs ne commandoient dans les autres parties de l'empire, que comme ministres ou généraux de ce corps, Dans les partages que firent les triumvirs Antoine, Auguste & Lepidus, aucun d'eux ne s'attribua l'Italie. Cette politique, qui subsista jusqu'à Dioclétien, étoit un aveu, que la souveraineté résidoit de droit dans la nation seule; & que les empereurs n'exerçoient la puissance qu'en vertu des titres qu'ils recevoient du sénat, comme aujourd'hui les ministres l'exercent sous les rois.

Il est vrai que le sénat, forcé de céder à la force, étoit rarement maître du choix: mais enfin les généraux n'ont jamais cru que les soldats eussent le droit de conférer l'empire; & quoique à la tête des armées qui les avoient

élus, ils demandoient encore au sénat les magistratures & les titres, qui donnoient l'exercice de la puissance. Une observation confirme encore les droits dont ce corps jouissoit, c'est qu'il ne communiquoit pas toujours les pouvoirs dans la même étendue. Il permettoit, par exemple, à chaque empereur de proposer des affaires dans chaque séance; mais il en fixoit le nombre à une, à deux, à trois, à quatre, & jusqu'à cinq, & les pouvoirs des empereurs, à cet egard, n'ont pas toujours été les mêmes.

A quoi se bornoient ceux de l'empereur.

L'empereur n'étoit proprement qu'un membre du sénat: il ne paroissoit dans les séances, que comme le premier entre ses égaux. Le droit d'y présider n'étoit pas attaché à sa personne: il ne présidoit que lorsqu'il étoit consul annuel. Alors il proposoit les affaires: il recueilloit les voix: & il exerçoit toutes les fonctions du consulat. Mais son collegue les exerçoit alternativement, & avec la même autorité.

Lorsqu'il étoit consul désigné, il n'avoit que le droit d'opiner, comme tout autre sénateur l'auroit eu; & le rang où il devoit opiner, lorsqu'il n'étoit pas en charge, ne paroît pas avoir été déterminé; on sait, seulement, que sa voix n'étoit comptée que pour une, & qu'elle n'a jamais été prépondérante. Il ne faut donc pas se représenter l'empereur, au

milieu du sénat, comme un souverain qui, dans son conseil, sans avoir égard au nombre des suffrages, prend de lui seul le parti qu'il juge à propos. C'est le sénat qui décidoit; & les décrets étoient en son nom, & jamais au nom du prince. Il est seulement vrai, que l'empereur, en vertu de sa puissance tribunicienne, pouvoit arrêter les délibérations.

Les bons empereurs ont reconnu des bornes à leur puissance.

Telle est l'idée que les bons princes se faisoient de leur autorité, & telle est celle que nous devons nous en faire nous mêmes: il seroit peu raisonnable de chercher les droits de la puissance impériale dans les abus que les tyrans en ont fait. Il ne faut donc pas regarder, comme des séditieux, les sénateurs qui s'élèvent contre ces monstres. Puisque la souveraineté vient d'eux, ils ont droit de juger ceux à qui ils en ont confié l'exercice; & lorsque, tous en corps, ils condamnent Néron, ce ne sont pas des rebelles, ce sont des souverains qui jugent leur ministre.

La flatterie même, contenue par l'opinion publique, a été forcée à respecter ces bornes.

Aussi à quelque excès que la flatterie ait été portée sous les mauvais princes, on n'a jamais osé leur dire, qu'ils étoient la source de toute autorité, & que le sénat n'avoit que les pouvoirs qu'ils vouloient bien lui communiquer. Cette proposition, contraire aux opinions reçues, eût été trop contredite par la forme même de l'administration. Seulement il y a eu un temps où l'on a dit aux successeurs

de Conſtantin, & peut être à Conſtantin lui-même, que toute la puiſſance du peuple avoit été transférée aux empereurs, & réunie en leur perſonne ſeule. Si cette propoſition étoit alors vraie, elle confirmoit les droits du peuple, & montroit les uſurpations faites ſur lui.

J'ai cru, Monſeigneur, devoir choiſir le regne de Conſtantin, pour vous donner une idée plus préciſe des droits du ſénat & de ceux de l'empereur. Ces réfléxions ſe feroient moins fixées dans votre eſprit, ſi je vous les avois fait faire plutôt; & j'ai jugé que le temps où l'ancien gouvernement finit & où le nouveau commence, eſt la circonſtance la plus favorable pour vous faire comprendre l'un & l'autre. Voyons comment le ſénat a peu-à-peu perdu, je ne dis pas ſes droits, mais ſa puiſſance.

Comment le ſénat perd ſes droits.

Gallien lui porta le premier coup par la loi, qui défendoit aux ſénateurs le ſervice militaire, & qui les bornoit aux fonctions civiles. C'étoit les déſarmer tout-à-fait, & achever de ruiner le peu de conſidération, qu'ils conſervoient encore dans l'eſprit des ſoldats.

Le ſénat étant avili, il ne fut pas difficile aux empereurs de ſe ſaiſir de toutes les provinces, en y comprenant même l'Italie. Dioclétien, Maximien, Galere & Conſtance n'eurent donc aucun égard au partage qui avoit été fait, & qu'on avoit reſpecté juſqu'alors. Au-

paravant les tyrans avoient abusé de leur pouvoir en insensés; mais les abus pouvoient au moins être corrigés par leurs successeurs. Le plan réflechi de Dioclétien ne laissoit pas la même espérance, & c'étoit le commencement du despotisme. Sa conduite est donc une usurpation manifeste. Une chose seule pourroit l'excuser, c'est qu'il n'usurpa que pour défendre l'empire, & qu'il l'a gouverné avec gloire pendant vingt-ans.

Mais rien n'excuse Constantin, qui a mis le sceau à l'usurpation, en transportant le siege à Constantinople. L'Italie dépeuplée se ruina de plus en plus, parce que toutes les richesses passerent en Orient, & que cependant les empereurs continuerent d'exiger de cette province les mêmes impôts, ne comptant que ce qu'elle avoit toujours payé, & ne considérant pas la misere, où ils l'avoient réduite. C'est alors que Rome perdit tout son éclat; & les droits du sénat ne parurent plus que de vieilles prétentions, que les courtisans traitoient de chimeres. On cessa de le consulter, & s'il continua de conférer les magistratures aux empereurs, ceux-ci dédaignerent de prendre des titres, qui faisoient voir d'où leur puissance émanoit. Afin même d'effacer jusqu'aux plus légeres traces du gouvernement républicain, Constantin enleva du Labarum les quatres lettres initiales, qui désignoient le sé-

nat & le peuple Romain. Il prit, à la vérité, pour prétexte d'y mettre le monogramme de Jesus-Christ : mais son respect pour la religion n'excluoit certainement pas celui qu'il devoit à un corps de qui il tenoit toute sa puissance. Au contraire, la religion étoit un motif de plus pour ne pas usurper, pour craindre même une autorité sans bornes, & pour reconnoître les droits du sénat.

Combien les droits du sénat de Constantinople étoient différents.

Le siege de l'empereur pouvoit changer de lieu : le siege de l'empire ne le pouvoit pas. Celui-ci restoit de droit, là où étoit la souveraineté, c'est-à-dire, dans le sénat ; & celui là devoit être par tout où la présence de l'empereur, comme général, étoit nécessaire ; par conséquent, il y a toujours eu une différence essentielle entre les deux capitales & les deux sénats.

Le sénat de Constantinople tenoit tous ses pouvoirs des empereurs, & les empereurs tenoient les leurs du sénat de Rome. Quand Constantin eût pu les rendre parfaitement égaux, en les faisant participer aux mêmes droits, il ne l'eût pas fait : car il se fût donné deux maîtres.

Le sénat de Constantinople n'avoit donc qu'un pouvoir emprunté. On n'y trouvoit point cette majesté, dont-il restoit au moins l'ombre dans le sénat de Rome, & qui auroit pu reprendre une partie de son éclat, si le prin-

ce n'eût pas préféré le despotisme au pouvoi
légitime.

Cependant la présence de l'empereur &
quantité de privileges donnoient au sénat d
Constantinople une espece de grandeur qu
l'égaloit en apparence au sénat de Rome ; l
flatterie affecta de ne point voir de différenc
entre l'un & l'autre; soit parce qu'elle vouloi
élever l'ouvrage de Constantin, soit par c
qu'en supposant les deux sénats égaux, ell
ôtoit les droits de souverainité à celui d
Rome, sans les donner à celui de Constanti
nople l'ignorance adopta le langage de l
flatterie. Tout fut confondu, & cette con
fusion se voit encore dans les historiens. O
oublia donc tout-à-fait les usurpations, qu
avoient été faites. Le despotisme fit des pro
grès : il passa en habitude. Il se conserva sou
les meilleurs princes. Ce gouvernement
mauvais par lui-même, l'étoit, sur-tout
pour un empire épuisé. Si Constantin a cr
ne pas usurper, s'il n'a pas vu l'injustice de c
despotisme, s'il n'en a pas prévu les abus, i
faut convenir qu'il a manqué de lumieres.

Cette confusion permit à Constantin de regarder l'empire comme son patrimoine.

Il y avoit déja eu plusieurs empereurs à l
fois. Mais l'empire, qui n'avoit pas été di
visé sous Marc-Aurele & sous Dioclétien, l
fut réellement, lorsque Galere & Constanc
devinrent Augustes. Constantin auroit pré
venu les maux, dont il avoit été témoin, s'i

n'eût donné qu'un ſeul maître à l'empire. Il aima mieux le partager entre ſes enfants, & il en diſpoſa comme de ſon patrimoine. Vous verrez naître de-là des guerres civiles & la ruine entiere de ſa famille. Voilà les fruits du deſpotiſme.





CHAPITRE IV.

Digreſſion ſur les grands empires & ſur les peuples qui environnoient l'empire Romain après la mort de Conſtantin.

Pourquoi il importe de conſidérer la chûte des empires, qui ſe ſont précipités les uns ſur les autres.

J'AI remarqué, Monſeigneur, qu'il faut ſouvent recommencer : je vais donc encore revenir ſur mes pas.

Il y a eu de grandes révolutions, dont j'ai à peine parlé, & qu'il ne faut cependant pas ignorer tout-à-fait. Vous demanderez, peut-être, pourquoi j'ai ſi peu ſuivi l'ordre des temps; & vous ſerez étonné que je me ſois mis dans la néceſſité de ſuſpendre, en quelque ſorte, le cours de l'empire Romain, pour vous ramener à des événements que j'aurois pu vous expliquer plutôt. Mais, Monſeigneur, comme on ne s'inſtruit que par des comparaiſons, je crois qu'il faut ſouvent rapprocher les choſes les plus éloignées. Voilà pourquoi j'ai jugé que l'époque, où l'empire Romain menace ruine, eſt le moment favorable pour vous fai-

ı considérer les grands empires, qui ont été &
ıi ne sont plus. Lorsque vous les verrez passer
pidement, vos yeux s'accoutumeront à voir
ır chûte; votre imagination n'en sera plus
onnée; vous concevrez qu'ils tombent plus
cilement qu'ils ne s'élevent, vous apprécierez
ıfin la grandeur des souverains, & vous re-
onnoîtrez qu'elle ne se mesure pas par le nom-
re des provinces. Vous vous garantirez, en
ı mot, des fausses idées, qui éblouissent le
ılgaire; & qui, confondant la puissance
vec l'étendue de la domination, ne permet-
ınt pas d'imaginer ce qu'on a vu si souvent,
veux dire, la chûte des grands empires.
lors, revenant sur vous-même, vous vous
ouverez heureux de n'avoir que de petits
tats. Vous sentirez que, moins à craindre
vos voisins, vous serez moins exposé à leurs
ıjustices, & que vous pourrez être tout entier
u bonheur de vos sujets. La considération
ue vous acquerrez, sera votre puissance: ce se-
a une barriere, qu'aucun ennemi n'osera fran-
hir. Car, quel souverain, pour une aussi pe-
ite & aussi facile conquête que celle de Par-
ne, voudroit s'attirer le reproche odieux d'a-
oir enlevé le meilleur des princes au peuple
lont il feroit le bonheur? L'ambition n'est
ıas aveugle à ce point. Les monarques les
lus puissants, retenus aujourd'hui par la con-
idération de l'estime publique, n'osent pas

toujours tout ce qu'ils peuvent. Mais, Mon-seigneur, si vous êtes sans vertus, on envahira vos états; & personne ne songera, qu'on vous a fait une injustice.

Fausses idées que les Romains se faisoient de leur empire.

Les Romains se croyoient les maîtres du monde : cependant leur empire, trop grand en lui-même pour se soutenir, étoit bien petit par rapport aux vastes régions qui l'environnoient. Condamnés à ne découvrir que les lieux, où ils portoient les armes, ils comptoient pour rien tout ce qui étoit au de-là. Ils ne connoissoient pas les peuples, qui les devoient conquérir; & ils s'imaginoient que leur empire ne finiroit qu'avec le monde, jugeant de sa durée aussi faussement que de son étendue. Vous n'êtes pas dans les mêmes préjugés: mais comme il importe de vous faire connoître les causes extérieures, qui vont achever la ruine des Romains, c'est le moment de vous donner quelque idée de ces nations, qu'ils appelloient barbares : je crois même que le tableau que j'en vais faire sera plus intéressant aujourd'hui pour vous, que si je m'étois hâté de le mettre plutôt sous vos yeux.

Les anciens empires ne sont connus que par des traditions vagues.

L'empire d'Assyrie, le plus ancien que nous connoissions, a été encore un des plus étendus. Il étoit borné à l'occident par la mer Méditerranée; à l'orient par l'Indus; au midi par l'Arabie, le golphe persique & la mer Erythréene

u nord par le Pont-Euxin, la mer Caſpienne &
ne chaîne de montagnes qui s'étend depuis la
er Caſpienne juſqu'au nord du fleuve Her-
andus. C'eſt ce qu'on voit par une inſcription
ui avoit été faite pour conſerver le ſouvenir des
nquêres de Sémiramis.

Au de-là, entre l'Indus & le Gange, eſt l'Inde
oprement dite ; & plus à l'orient, eſt la Chi-
e. Il paroît que, plus de deux mille ans avant
ſus-Chriſt, des colonies avoient déja pénétré
ns ces deux contrées de l'Aſie. Si même
ous en croyons Cteſias, Sémiramis échoua
ntre un roi de l'Inde, auquel il donne
ne armée plus grande que celle qu'il a donnée
cette reine. Mais nous ne connoiſſons les an-
ens peuples, que par des traditions vagues. Il
n eſt de même des Egyptiens, dont on prétend
ue le royaume étoit déja floriſſant dans les
mps les plus reculés. Il en eſt de même de
empire des Titans, qui, ſi nous en croyons
es traditions grecques, régnoient ſur une gran-
e partie de l'Europe. Si les anciens écrivains
voient moins ignoré les autres parties de la ter-
e, ils y auroient trouvé des traditions, & ils
auroient, ſans doute, créé des empires. Leur
lence nous permet au moins de conjecturer
u'elles étoient ou déſertes ou barbares.

Il faut cependant remarquer, que les an-
iennes traditions ne ſe trouvent que dans une
égion, qui s'étend de l'occident de l'Europe à

l'orient de l'Asie, avec plus ou moins de l
geur : car cette observation paroît prouver q
ce climat est le plus favorable à la populati
& aux progrès de l'esprit humain, dont l
commencements ont été par-tout des fabl
La vérité ne se montra que chez un seul pe
ple, & il fallut que Dieu la conservât l
même.

Quelle idée on peut se faire de l'ancien empire d'Assyrie.

L'empire d'Alexandre & celui des Romai
s'étant formés de plusieurs royaumes, nous j
geons qu'il en a été de même de celui d'Assyri
& nous imaginons une multitude de royaum
qui existoient auparavant, ce qui supposer
bien des révolutions & bien des siecles. C'
que nous employons toujours les mots de r
yaume & *d'empire*, quoique les choses, q
nous exprimons par ces mots, doivent avo
été bien differentes, suivant les temps & l
lieux. Il est certain que, du temps d'Abraha
l'agriculture n'étoit pas si généralement répa
due en Asie, qu'il n'y eût encore des troupes
pasteurs, qui erroient de province en provinc
Or, sur de pareils peuples, il n'est pas possib
d'avoir la même domination, que sur d
hommes, qui labourent chacun leur champ
qui cultivent les arts dans les villes. Toutes l
fois au moins qu'ils pourront s'éloigner, ce q
doit arriver souvent, il leur sera facile de co
server leur liberté. Ils furont jusqu'à ce qu'i
soyent arrêtés par des mers, des fleuves, d

montagnes ; & forcés de fuir encore pour se conserver libres, ils franchiront même ces limites. En effet, telles ont été les bornes de l'empire d'Assyrie.

Les rois d'Assyrie avoient donc pour sujets s troupes fixées, qui cultivoient la terre, & s troupes errantes de pâtres. Or si on se représ-ente à peu près la puissance qu'ils avoient sur s premieres par celle dont jouissent nos sou-verains, nous ne pourrons pas supposer qu'ils ent eu la même puissance sur les autres. Pour sujettir également toutes ces troupes errantes, faudroit qu'ils eussent été toujours par-tout c des forces supérieures. Cela ne se pouvoit . Ils étoient donc exposés à perdre leur do-mination sur une province, tandis qu'ils l'éten-doient sur une nouvelle. En conséquence, je e représente Ninus comme un chef, qui por-te ses armes devant lui, & qui ne sauroit assurer toutes ses conquêtes. On subit le joug par-tout où il passe : dès qu'il a passé, on le secoue ; &, si on le laisse encore, c'est qu'on appréhen-de qu'il ne revienne. Ainsi il est plutôt craint, qu'il n'est obéi. Une raison cependant pouvoit contribuer à sa puissance, c'est que sous sa pro-tection les troupes foibles étoient à l'abri des insultes.

Je crois même que lorsque nous parlons des anciens peuples, nous attachons des idées fausses

aux mots *guerres* & *conquêtes*, comme au
mots *empire* & *royaume*. Car il me semble qu'
a fallu bien des siecles, avant qu'on imaginât d
subjuguer de grandes provinces & de lever d
grandes armées. En effet, les anciennes tradi
tions ne font pas de Bacchus un conque
rant semblable à ceux qui ont paru depuis
lorsqu'elles le font marcher à la conquête de
Indes, ayant pour soldats des femmes pêle mê
le, avec des hommes, & pour armes des thyr
ses & des tambours. Voilà, je pense, les pre
miers conquérants. C'étoient des chefs, qu
marchant à la tête d'une peuplade, avec plu
de bruit & avec plus de spectacle, étonnoien
plus qu'ils n'éffrayoient. S'ils ont paru acquér
quelqu'autorité sur d'autres peuplades, c'e
qu'au lieu de les fuir, on venoit à eux par curiosi
té, & qu'on les suivoit ensuite pour apprendr
d'eux les commodités de la vie. Je ne vois pa
que dans ces temps où une partie des peupl
erroient encore, les hommes ayent eu besoi
de s'exterminer. Alors on devoit penser que le
troupes sont naturellement indépendantes; &
ce préjugé les invitoit plutôt à se donner mu
tuellement des secours, qu'à imaginer ce qu
nous appellons *empire* & *domination*. Je cro
donc que la bienfaisance a été la premiere arm
de ces hommes que l'on dit avoir été conqué
rants. Quoiqu'il en soit, un empire tel qu
celui de Ninus se détruit par lui-même, & s'
survien

furvient un prince pacifique, il se resserrera dans des bornes bien étroites: c'est ce qui dut arriver sous Ninias, quoique les historiens ne le remarquent pas.

De celui de Sésostris.

Environ seize siecles avant Jésus-Christ, Sésostris, après s'être fait craindre dans la Libye, dans l'Ethiopie, dans l'Arabie, se fit craindre encore jusqu'au Gange, jusqu'au Tanaïs, jusqu'au Danube; & les historiens ont l'exactitude de remarquer que le défaut de vivres l'arrêta dans la Thrace. Je suis étonné, qu'ayant su s'en pourvoir dans tant de pays, il n'ait pas su s'en pourvoir dans celui-là; ou qu'en ayant manqué en Thrace, il n'en ait pas manqué ailleurs. On donna le nom de conquête à cette course rapide; & l'empire égyptien qui finissoit d'un côté, lorsqu'il commençoit d'un autre, passa, comme une ombre, sur la surface que Sésostris avoit parcourue. Vous voyez que ce conquérant confirme l'idée que je me suis faite des empires de ces siecles reculés. Il paroît que le seul fruit qu'il retira de son expédition, fut de transporter en Egypte beaucoup de richesses & beaucoup de prisonniers. Voilà donc ce qu'on appelloit alors conquérir: il s'agissoit moins d'acquérir de nouvelles provinces que d'augmenter les richesses & la population des anciennes; & les malheurs de la guerre ne tomboient que sur les nations étrangeres. Aujourd'hui, nous nous faisons des idées bien diffé-

rentes, & bien moins raisonnables. Car vous verrez qu'on appellera conquerants des princes qui ruinerent leurs etats pour acquerir quelques places, qu'ils rendront même à la paix, en sorte qu'ils paroitront avoir pris les armes, pour devaster leurs provinces.

La course conquerante de Sesostris affoiblit, sans doute, la monarchie des Assyriens, & fut favorable aux peuples, qui voulurent secouer le joug. C'est alors que se formerent plusieurs royaumes, tels que ceux de Phrygie, de Lydie & de Troye. Il faut même que la Palestine se soit soustraite alors ou quelque temps après, à la domination des Assyriens, puisqu'ils ne s'opposerent point aux Hébreux qui s'y établirent, vers 1440 avant Jesus Christ.

Commencement des Parthes.

La domination des rois d'Assyrie a dû faire souvent echapper les troupes errantes par les passages, que les gorges des montagnes du nord offroient à la liberté. Elles refluerent donc de ce côte, mais avec le regret de quitter des campagnes plus fertiles, & n'attendant que le moment où elles pourroient y revenir. Elles communiquerent vraisemblablement à d'autres le desir de les suivre: elles reparurent, lorsque Sesostris eut passé; & c'est alors qu'elles s'établirent, sous le nom de Parthes, aux environs de la mer Caspienne.

Cette irruption des peuples du nord étant la plus ancienne, dont l'histoire ait conservé le

ouvenir, il est à propos de faire, à cette occa-on, quelques observations sur ces peuples, fin de n'être plus obligé d'y revenir.

Le Nord & le midi occupés par des nations bien différentes.

Les anciens confondoient, sous le nom de cythes, toutes les nations du nord de l'Asie, eut être parce que c'étoit là le nom de quel-u'une des plus voisines & des plus con-ues.

Il est certain que les peuples d'Asie, qui se ont policés les premiers, habitoient au midi u Pont-Euxin, de la mer Caspienne, & des montagnes, qui partagent ce continent d'occi-ent en orient. Au nord de cette barriere, tous es peuples étoient chasseurs, pêcheurs, &, ur-tout, pasteurs. C'étoient des hordes qui, rant de contrée en contrée, se poussoient les nes les autres, se divisoient, se mêloient, & e confondoient continuellement. Attirés vers es campagnes les plus fertiles, ces barbares ont ouvent fait des irruptions dans le midi de l'Asie. ls ont soumis plusieurs fois la Chine, subjugué es Indes, la Perse, la Syrie, parcouru l'Europe & achevé la ruine de l'empire Romain.

Flux & reflux de ces nations.

Mais ces grandes révolutions ont été précé-lées de beaucoup d'autres. Tantôt les nations policées ont été forcées d'abandonner des terres ux barbares, & d'autres fois elles les ont re-poussées, & elles ont établi des colonies dans es pays qu'elles leur avoient enlevés. Vous con-

cevez que par les établissements que ces peuples faisoient tour-à-tour les uns chez les autres, la barbarie, qui se répandoit au midi, arrêtoit souvent le progrès des arts; & que les loix, qui se portoient au nord, poliçoient insensiblement de nouvelles nations.

Combien toutes ces nations se confondoient.

Il y a eu bien des migrations, &, par conséquent bien des mêlanges, avant que les hommes ayent su se fixer. On voit encore des traces de ces migrations dans le midi de l'Asie au temps d'Abraham, puisqu'il y avoit alors des troupes errantes de pasteurs: quant aux peuples du nord, ils ne connoissoient que la vie errante; & les troupes y étoient plus barbares, parce qu'elles n'erroient pas parmi des nations policées.

De cette maniere de vivre, il résulte une confusion, qui ne permet pas de remonter à l'origine des anciens peuples: il seroit, surtout, impossible de déterminer quelles sont les familles, qui se sont établies les premieres au nord de l'Asie. Tous ces barbares ont été ignorés, tant qu'ils ne sont pas sortis des lieux où ils se sont multipliés; & lorsqu'ils se sont fait connoître par des irruptions, leurs différentes troupes s'étoient, sans doute, déja mêlées de bien des manieres, & avoient changé de nom bien des fois. Tantôt on aura désigné les troupes qu'on ne connoissoit pas, par le nom de celle qu'on aura connue la premiere; tel est celui de

Scythes. D'autres fois par un nom plus relatif à leur origine; tel est celui de Nomades. Car ce dernier signifie des peuples, qui changent continuellement de lieux, pour chercher de nouveaux pâturages.

Des peuples du Nord de l'Asie & de leur genre de vie.

Il paroît que les Chinois ont été plus à portée de connoître quelques unes de ces nations barbares. Mr. de Guignes, qui en a cherché l'origine dans leurs écrivains, croit que les Huns qui étoient au nord de la Chine, sont une des plus anciennes, & que c'est d'eux que sont sortis les Turcs, les Tartares, les Mogols & d'autres peuples, dont nous aurons occasion de parler. On voit dans l'histoire qu'il en donne, des guerres, des conquêtes, des royaumes, des empires & des révolutions fréquentes, qui n'ont pas permis aux Chinois de démêler tous ces peuples barbares, quelque critique qu'on leur suppose : encore cette histoire ne remonte-t-elle pas bien haut. Ces recherches d'ailleurs seroient peu instructives pour nous, & demanderoient plus d'érudition que nous n'en avons l'un & l'autre. Bornons nous à ce qu'on sait de la maniere de vivre de ces peuples.

Le nord du Pont-Euxin, de la mer Caspienne, de l'Oxus, de l'Inde & de la Chine, est aujourd'hui habité par des nations, que nous confondons sous le nom de Tartares. On nomme Khans les chefs qui les conduisent, & dont l'autorité dépend, sans doute, beaucoup plus

de leur habileté que d'aucune regle fixe. Il n'est donc pas possible de rien déterminer à cet égard.

Ce vaste pays est coupé par des déserts, des fleuves, des montagnes; & les peuples, toujours divisés, y sont continuellement en guerre les uns avec les autres. Ce sont là des obstacles qui ne permettent pas au commerce de s'introduire parmi eux & d'adoucir leurs mœurs. Ceux qui habitent sur les frontieres des nations policées, sont un peu moins barbares. Tantôt ils se font craindre, tantot ils dépendent: mais l'autorité, qu'on a sur eux, est fort bornée, & on est forcé de les ménager.

Le genre de vie, qu'ils ont embrassé, est conforme à la nature des lieux: ils errent, avec leurs troupeaux, dans les campagnes, qui, étant arrosées par de grands fleuves & par quantité de rivieres, leur offrent des pâturages abondants: toujours en guerre, ils sont soldats autant que pasteurs, parce qu'ils ne sont maîtres nulle part, qu'autant qu'ils sont les plus forts. C'est ainsi qu'une troupe, venant à se faire craindre dans une certaine étendue de pays, en force plusieurs autres à reconnoître sa supériorité; & qu'un Khan se fait un empire, qui peut être puissant pour un temps, mais qui ne peut pas être durable.

Ils sont tous cavaliers, soit parce que le pays abonde en chevaux, soit parce qu'ils sont dans

a nécessité de faire souvent de grandes courses. Ils ont des chars, qui sont comme des maisons ambulantes, avec lesquelles ils transportent leurs femmes, leurs enfants, leurs bagages, & dans lesquelles ils se retirent. Il y en a qui ensemencent des terres, & cependant ils ne se fixent pas; parce que les bestiaux faisant encore la principale partie de leur subsistance, ils sont forcés de quitter une contrée, aussitôt qu'ils en ont consommé les pâturages. D'autres se sont établis à demeure : mais ils n'en sont guere moins barbares. Leurs cabanes ressemblent plus à des tentes qu'à des maisons; & préférant le butin à l'agriculture, ils font continuellement des incursions chez leurs voisins, & ne sont contenus que par la crainte.

Tels sont encore aujourd'hui les Tartares; & vous pouvez juger quelle a été la barbarie des Huns & des Scythes. En effet, on retrouve à peu près les mêmes usages & les mêmes mœurs chez les uns & chez les autres; soit parce qu'ils ont tous une origine commune; soit plutôt parce qu'ils ont habité successivement les mêmes pays, ou des pays semblables. Car les hommes se font des besoins suivant les lieux, & ils choisissent un genre de vie d'après leurs besoins. Ils pourront donc avoir des mœurs différentes, quoique l'origine soit la même; & avoir les mêmes mœurs, quoique l'origine soit différente.

Pourquoi ils ont fait & pourront faire encore, de grandes revolutions dans les pays policés.

Or, si nous considérons que cette partie de l'Asie, coupée par des pays stériles & par des montagnes, est séparée des nations policées par des barrieres que les arts peuvent difficilement franchir, nous jugerons que les hommes y doivent contracter naturellement un caractère féroce. Si d'ailleurs nous y trouvons des pâturages abondants, nous ne serons pas étonnés, que les habitants y cherchent leur subsistance dans des troupeaux, auxquels ils donnent tous leurs soins. Ils seront tous soldats, parce que la vie errante est un état de guerre; & ils mettront toute leur force dans la cavalerie, parce que les vastes déserts qu'ils ont à traverser, leur font une nécessité d'être presque toujours à cheval. La guerre deviendra donc leur principale occupation; ce sera l'étude favorite de la jeunesse, le seul moyen d'acquérir de l'estime, & souvent l'unique moyen de subsister. Il n'est pas étonnant que de pareils peuples ayent fait de grandes révolutions, lorsqu'ils ont reflué sur l'Asie & sur l'Europe; c'est-à-dire, sur des nations pour qui la guerre est toujours un fléau, & qui se ruinent, même avec des succès soutenus. Pourquoi n'en feroient-ils pas encore?

Il est vrai que s'ils faisoient des irruptions pour s'établir dans les provinces qu'occupent aujourd'hui les nations policées, ils échoueroient d'abord contre deux écueils: l'art de la guerre & les

laces fortes. Mais des barbares, accoutumés à
ne vie errante, ne pensent pas à se fixer. Ils
ont incapables des soins que demande un éta-
lissement; ils craindroient de les prendre;
s n'ont besoin que de butin. Ils se borne-
oient donc à faire des courses dans les pays fer-
les dont ils seroient voisins: ils en feroient
usqu'aux portes mêmes des places fortifiées. Il
st vrai qu'ils seroient souvent exterminés: mais
es victoires seroient ruineuses pour des nations
hez qui l'argent est le seul nerf de la guerre;
our des nations que le luxe amollit, où le
gouvernement, toujours plus vicieux, offre
oujours moins de ressources; qui ne connois-
ant ni leurs intérêts ni leur foiblesse, se dé-
ruisent mutuellement par des entreprises sans
objet & sans succès, & qui, après bien des re-
vers, doivent enfin se trouver sans fortifications
& sans soldats.

Cependant les hordes continuent leurs irrup-
tions, soit parce qu'elles sont attirées par le
butin, soit parce que la trop grande population
des pays qu'elles habitent, les met dans la né-
cessité de refluer. Alors les peuples policés
commencent à leur céder des terres: ils s'allient
de quelques uns pour se défendre contre d'au-
tres. Bientôt c'est leur unique ressource dans les
guerres qu'ils se font: ils n'ont plus d'autres for-
ces; & il vient un temps où les barbares rem-
plissant les armées, les campagnes, les villes,

s'apperçoivent qu'ils sont les maîtres. Voilà à peu près comment ils envahirent les provinces de l'empire Romain.

Invasions des Scythes, lorsque les Médes secouoient le joug des Assyriens.

Six cents trente & quelques années avant J. C., les Scythes se répandirent dans l'Asie, la ravagerent pendant 28 ans, pénétrerent dans la Judée, s'avancerent jusques sur les frontieres d'Egypte, & forcerent Psamméticus à se racheter du pillage: les circonstances étoient favorables à leur invasion: car les Assyriens, fort affoiblis, étoient en guerre avec les Médes qui s'étoient révoltés. Cependant, par les soins que ces deux peuples donnerent à la défense de leurs provinces, une partie des barbares fut repoussée dans la Scythie occidentale sur les bords du Tanaïs.

L'empire des Assyriens détruit par les Médes & les Babyloniens,

Bientôt après Cyaxare, roi des Médes & petit fils de Déjocès, fit alliance avec Nabopolassar roi de Babylone & pere de Nabuchodonosor. Ils assiegerent Ninive, la prirent, la raserent & partagerent entre eux l'empire d'Assyrie.

Qui succombent sous les Perses.

Le royaume des Médes & celui des Babyloniens furent détruits par Cyrus, qui fonda la monarchie des Perses, 560 avant Jesus-Christ, & qui subjugua les Lydiens, les Hyrcaniens, les Syriens, les Assyriens, les Saques, (*) les

(*) Les Perses donnoient le nom de *Saques* aux peuples que les Grecs nommoient *Scythes*, & que nous nommons

Arabes, les Bactriens, les Indiens, les Cappadociens, les Phrygiens, les Cariens, les Ciliciens & beaucoup d'autres nations.

Empire d'Alexandre, auquel plusieurs monarchies succedent.

Vous savez avec quelle facilité cette vaste monarchie fut renversée par Alexandre, & ce que devint l'empire de Macédoine après la mort de ce conquérant. Vous avez vu Séleucus regner avec gloire dans la Syrie. Mais ce royaume s'affoiblit bientôt. Vers la 60 année de l'ere des Séleucides, sous Antiochus II, surnommé Dieu, Arsace souleva les Parthes, & jeta les fondements d'une nouvelle monarchie. Théodote, à son exemple, prit le titre de roi de la Bactriane, dont il étoit gouverneur; & les principaux peuples de l'orient s'étant soulevés les uns après les autres, Antiochus perdit toutes les provinces situées au de-là de l'Euphrate.

Empire des Parthes, qui se rendent redoutables aux Romains.

Comme il y avoit toujours eu de grands empires en Asie, il étoit difficile que tous ces nouveaux souverains fussent capables de se renfermer chacun dans les bornes de leurs états. L'ambition fut donc une source de guerres. Mais

---

Tartares. Mais les Saques, proprement dits, habitoient sur les bords du Jaxartes, au piéd du mont Imaüs. Il paroît qu'avant Cyrus, une de leurs colonies s'étoit établie au midi de la Babylonie; & que depuis ils envahirent la Bactriane, une partie de l'Arménie, & qu'ils se répandirent jusques dans la Cappadoce. Mais nous sommes bien loin de connoître toutes les invasions des peuples du nord.

les Arſacides furent les plus habiles ou les plus heureux ; de ſorte que Mithridate, cinquieme roi des Parthes, étendit ſa domination ſur tous les pays qui ſont entre le mont Caucaſe, l'Euphrate & le Gange. Ayant borné ſes conquêtes à ces barrieres que la nature ſembloit lui preſcrire, il fit regner la paix & l'abondance, & il montra des vertus qui le firent regretter de ses ſujets.

Phraate I, ſon fils, vainqueur du roi de Syrie, eut la guerre avec les Scythes qu'il avoit appellés à ſon ſecours, & perdit la bataille & la vie. Les Scythes ravagerent ſes états, & Artabane, ſon oncle & ſon ſucceſſeur, qui marcha contre eux, reçut une bleſſure dont il mourut.

Enfin ſous Pacore II, fils d'Artabane, les Parthes & les Romains commencerent à s'obſerver. Ce roi envoya même des ambaſſadeurs à Sylla pour s'allier de la république, & depuis il renouvella cette alliance avec Lucullus. Deux peuples auſſi belliqueux ne pouvoient être long-temps alliés, puis qu'ils étoient voiſins. La guerre s'éleva ſouvent entre eux ; les bornes des deux empires varierent, & ils s'affoiblirent mutuellement, ſans pouvoir ſe détruire. Cependant les Parthes furent toujours redoutables aux Romains.

Les vaſtes monarchies ſont foibles en elles-mêmes, lors même qu'elles paroiſſent plus

puissantes au déhors; & cette foiblesse est l'effet des vices du gouvernement, & quelquefois des guerres dont les souverains s'applaudissent. Elles s'épuisent par leurs succès.

217 Nouvel empire des Perses sur les ruines de celui des Parthes.

Artabane avoit vaincu les Romains, & l'empereur Macrin avoit été forcé d'acheter la paix. Il sembloit donc que les Parthes & leur roi n'avoient rien à craindre. Cependant Artabane, contraint de marcher bientôt contre les Perses qui s'étoient révoltés, tombe entre les mains des rebelles, est mis à mort, & son armée est entiérement défaite. Les Parthes restent assujettis; un nouvel empire des Perses recommence, & cette révolution est l'ouvrage d'un soldat de fortune. L'épuisement, où les guerres précédentes avoient mis la monarchie des Parthes, fut pour lui une circonstance favorable. Il prit le nom d'Artaxerce.

226

Il étoit à peine sur le trône, qu'entreprenant d'étendre sa domination sur toutes les provinces, qui avoient appartenu aux Perses, il ordonna aux gouverneurs Romains d'évacuer la Syrie & l'Asie mineure; ce qui fut le sujet de la guerre, quil eut avec Alexandre Séverе. Plusieurs de ses successeurs eurent les mêmes prétentions, & Sapor II. se disposoit à les faire valoir, lorsque Constantin mourut.

Combien les peuples de

Vous avez vu en Europe des peuples jaloux de leur liberté, & toujours difficiles à vaincre:

l'Europe font différents des peuples de l'Asie.

tels ont été les Grecs, les Italiens, les Efpagnols les Germains, les Gaulois & les Bretons. Vous remarquerez encore que vous n'y avez vu pendant long-temps que de petits états, & que vous n'y comptez que deux vaftes monarchies l'une formée lentement par un peuple libre, & l'autre dont les conquêtes n'ont été rapides, que lorfqu'elles fe font faites hors de l'Europe. En Afie, au contraire, le defpotifme regne : les peuples y font dans une efpece d'efclavage : les révolutions fréquentes s'y font prefque fans obftacles, & il s'y forme toujours de vaftes monarchies. Si vous êtes curieux de connoître la raifon de cette différence, elle vous fera facile à trouver : il fuffira prefque de jeter les yeux fur la carte.

Nations Barbares ou peu policées de l'Afie.

En confidérant le nord de l'Afie, vous avez compris pourquoi les peuples y ont toujours été barbares, & le font encore. Vous comprendrez qu'il en doit être de même de l'Arabie, prefqu'île formée par le golphe Perfique & par la mer rouge. Comme on y trouve de grands déferts, des montagnes & des pâturages, les peuples, qui l'habitent, au lieu de fe fixer, erreront par troupes, & feront pafteurs & brigands. C'eft ce qu'ont été les Arabes & ce qu'ils font aujourd'hui. Je remarquerai feulement qu'ils font moins à craindre que les Tartares, parce que le climât n'eft pas propre à produire d'auffi bons foldats.

Il y a encore de grands déserts dans la Syrie, ans le cœur & au midi de la Perse. Or, ce sont à autant de retraites pour les brigands, qui eulent se soustraire à toute domination. Il ne audroit pas s'étonner, si un de leurs chefs faioit quelque révolution en Perse ou en Turquie.

Des Tartares, qui se sont établis depuis six sept siecles au midi de la mer Caspienne & lans les montagnes d'Arménie, prouvent comoien les peuples du nord de l'Asie sont difficiles policer. Ils vivent à peu près, comme ils vivoient sur les bords de l'Oxus & du Jaxartes, l'où ils sont venus. Il est vrai que ceux qui ont au midi de la mer Caspienne, cultivent la erre; mais comme leur principale richesse est lans leurs troupeaux, ils passent l'été sous des entes, changent continuellement de lieu, & ne se retirent dans leurs villages, que lorsque l'hiver les y contraint. Les autres, plus barbares, ne connoissant pas l'agriculture, subsistent uniquement de leurs troupeaux. Ils campent toujours, se répandant l'hiver, dans les campagnes arrosées pas l'Euphrate, & se retirant l'été dans les vallons que forment les montatagnes d'Arménie. Ces peuples se nomment Turcomans.

Nations policées, dès les siecles les plus reculés.

Comme il y a des parties de l'Asie, où les hommes ont toujours été barbares; il y en a d'autres, où ils paroissent déja policés dans les

siecles les plus voisins du déluge; & ce so[nt]
l'Asie mineure, la Syrie, la Perse, les Indes
la Chine. On y trouve des pays riches, où l'agri-
culture a du être connue de bonneheure; parce
que les productions naturelles, qui ne pou-
voient manquer de s'observer, indiquoient l[es]
moyens de rendre les terres encore plus fertile[s].
Or, de l'agriculture naissent successivement [la]
police, l'abondance, la douceur des mœurs,
les arts, le luxe & la mollesse. L'histoire d[es]
Assyriens prouve combien ce progrès est ra-
pide.

Cette différence entre les nations de l'Asie est la cause de révolutions fréquentes.

De pareilles nations sont aisées à conquéri[r].
Par conséquent, s'il s'en trouve une moin[s]
amollie que les autres, elle en subjuguera fa-
cilement plusieurs. Il ne faut que lui suppos[er]
un chef ambitieux, qui, pour son siecle, n[e]
soit pas sans talents. Mais le vainqueur, s'amo-
lissant à son tour, offrira bientôt une conquê[te]
facile. Ainsi les Assyriens ont été subjugués p[ar]
les Médes, les Médes par les Perses, les Perse[s]
par les Macédoniens, les Macédoniens par le[s]
Parthes, les Parthes par les Perses; & de pa-
reilles révolutions ne pouvoient manquer d'êtr[e]
fréquentes, puisqu'il y avoit toujours en Asi[e]
des nations nées pour la servitude, & des peu-
ples nés pour l'indépendance.

De l'étendue des monarchies de l'Asie.

Ces monarchies ont été nécessairement vastes[,]
parce que les nations étant peu capables de ré-
sister, les mers, les déserts & les montagne[s]
son[t]

ſont les ſeules barrieres qui pouvoient arrêter le vainqueur.

Le gouvernement en a été deſpotique tout auſſi néceſſairement; car d'un côté, les peuples vaincus étoient trop foibles pour ne ſe donner qu'à certaines conditions; de l'autre, le peuple conquérant, aimant à ſe croire ſeul libre, croyoit ajouter à ſa gloire, en les aſſujettiſſant davantage; & le monarque, profitant de cette diſpoſition des eſprits, étendoit inſenſiblement ſur les vainqueurs le pouvoir abſolu qu'ils lui avoient laiſſé prendre ſur les vaincus.

Du deſpotiſme de ces monarchies.

Vous concevez donc pourquoi les monarchies dans l'Aſie doivent être vaſtes, deſpotiques & ſujettes à de grandes révolutions. Aucune de celles que vous connoiſſez, n'eût été capable de réſiſter à des voiſins tels que les Gaulois & les Germains. Que deviendra donc l'empire, dont Artaxerce a été le fondateur, ſi les barbares, qui ſont aux frontieres, font jamais une irruption dans la Perſe? mais paſſons en Europe, & ſuivons les peuplades, qui s'y ſont tranſportées de proche en proche.

Elles ont eu deux chemins, l'un par l'Helleſpont, l'autre par les pays qui ſont au nord de la mer Caſpienne & du Pont-Euxin. Peu auront pris le premier, parce que la partie la plus étroite de l'Helleſpont aura été long-temps un obſtacle inſurmontable, & parce qu'il n'eſt pas

Par où les peuplades ont paſſé d'Aſie en Europe.

naturel que les peuples de l'Aſie mineure ayent quitté des établiſſements aſſurés, pour ſe hazarder dans des pays qu'ils ne connoiſſoient pas. Quelques avanturiers auront les premiers tenté ce paſſage, & ſe seront répandus le long des côtes de la Thrace & de la Grece.

Genre de vie des premiers habitants de l'Europe.

Ils ont trouvé dans ces contrées des montagnes, & des bois; des plaines plus petites que celles de l'Aſie, & quelques unes ſujettes à des inondations qui ne permettoient pas de s'y fixer. Enfin les pâturages étoient rares. Les habitants n'ont donc pas eu la reſſource d'y nourrir des troupeaux. Réduits à n'être que chaſſeurs & pêcheurs, ils auront vécu en petites troupes, & auront été plus barbares encore que les Scythes.

Les plus grandes migrations ſe ſeront faites par le nord, où les peuples, chaſſés par d'autres, trouvoient toujours des terres devant eux. Ils ſe ſeront répandus entre le Tanaïs & le Boriſthene, de-là juſqu'au Danube, & ainſi de ſuite, avançant toujours au midi tant qu'ils ne trouvoient pas d'obſtacles, & ne ſe rejetant au nord que lorſqu'ils y étoient forcés.

Comme ces peuples étoient paſteurs en Scythie, ils l'auront été dans les nouvelles contrées, par-tout où ils auront trouvé des pâturages abondants. Ils y auront encore apporté l'amour de l'indépendance; & ils auront eu pour préjugé,

qu'il eſt moins glorieux de labourer la terre, que d'être libre & de vivre de butin.

L'Europe, beaucoup moins grande que l'Aſie, en différe encore par la forme & par le ſol. Les parties occidentales paroiſſent comme reſſerrées par les mers. Pluſieurs ſont même des preſqu'-îles. On n'y trouve pas des plaines immenſes, dont la ſtérilité fait des déſerts. Elles ſont toutes propres à la culture. Enfin, elles ſont ſéparées par des barrieres difficiles à franchir.

Pourquoi les parties occidentales de l'Europe ſe civiliſent les premieres.

Par conſéquent, à meſure qu'elles ſe peupleront davantage, il ſera moins facile d'y mener une vie errante. Il arrivera enfin qu'il n'y aura plus de terres, qui puiſſent être au premier occupant. Chaque peuple ſera entouré d'autres peuples. Aucun n'aura la liberté de changer de lieu pour ſubſiſter. Ce ſera donc une néceſſité de s'appliquer à l'agriculture.

Ces nations ſe fixent donc peu à peu. Les guerres étendent ou reſſerrent leurs frontieres : les rivieres & les montagnes en marquent les limites, & l'Europe ſe diviſe en pluſieurs cités. Vous ſavez que le mot cité comprend tous les citoyens qui vivent ſous les mêmes loix & ſous les mêmes magiſtrats.

Il s'y forme des cités.

Ces cités étant voiſines, elles apprennent à s'obſerver. Elles s'occupent des moyens de ſe défendre : elles cherchent l'occaſion d'empiéter les unes ſur les autres : elles contractent des al-

Eſprit de ces cités.

liances : elles s'appliquent à chercher le gouvernement, qui leur convient davantage : & elles se policent mutuellement. C'est ainsi que les mêmes hordes, qui erroient en Scythie dans des pâturages, séparées par de vastes déserts, deviennent des corps de citoyens, lorsqu'en Europe elles sont resserrées dans des pays fertiles.

Cependant elles conserveront toujours des restes de leur premier caractère. Si elles s'adonnent à l'agriculture, ce ne sera qu'autant qu'elles y seront forcées par le besoin. Elles ne cultiveront qu'une partie de leurs terres, si elles ne sentent pas la nécessité de les cultiver toutes. Il n'y aura pour elles de gloire que dans les armes. Elles aimeront à vivre de butin : elles seront toujours portées à faire de nouveaux établissements : & elles feront des irruptions fréquentes.

Tous ces peuples auront donc en Europe le même amour pour la liberté, qu'ils avoient dans le nord de l'Asie ; & comme ils auront de plus une patrie à défendre, ils y seront encore meilleurs soldats.

Usages des Germains pour maintenir l'égalité.

Tous les législateurs ont senti que l'égalité seule peut conserver la liberté, & prévenir le luxe & les abus qui en naissent. Cependant dès que les citoyens ont des champs en propre, l'inégalité ne peut manquer de s'introduire. Les

riches seront jaloux de jouir des avantages qu'ils ont sur les pauvres : l'interêt particulier sera préféré au bien public : bientôt le luxe & la misere rendront les citoyens peu propres ou peu intéressés à défendre l'état.

Pour prévenir ces inconvénients, les Germains imaginerent d'exercer l'agriculture, sans donner des champs en propriété. Dans cette vue, les magistrats faisoient tous les ans une nouvelle distribution des terres. Par là, celui qui une année, avoit cultivé un champ, en cultivoit un autre l'année suivante. Il ne s'attachoit donc à aucun ; & cependant tous les citoyens ensemble s'intéressoient également aux terres, qui appartenoient à la cité. Ce moyen, qui n'est praticable que dans de petits états, fait voir combien les Germains s'étudioient à maintenir l'égalité & la liberté.

Les Grecs cultivent les arts, & n'en sont pas moins jaloux de leur liberté.

Pendant que la Germanie, les Gaules, l'Espagne & l'Italie se peuploient, & qu'il s'y formoit un grand nombre de petites cités ; les Grecs commençoient à cultiver les arts, qui leur avoient été apportés par des colonies étrangeres Dès qu'ils les connurent, ils en sentirent d'autant plus l'utilité, qu'ils habitoient des contrées peu fertiles. Mais, nés libres, ils continuerent d'être jaloux de leur liberté ; & en prenant des mœurs plus douces, ils ne prirent pas des chaînes, comme les peuples du midi de

l'Asie. C'est cet amour de la liberté, concilié avec les arts, qui les rendit si long-temps invincibles. Ils l'avoient puisé dans le premier état où ils avoient vécu, & ils le conservoient, parce que les barrieres, que la nature & les circonstances avoient mises entre eux, ne laissoient à aucun peuple le pouvoir de subjuguer les autres, & donnoient à tous les mêmes droits à l'indépendance.

Chez quelles nations se trouve davantage l'amour de la liberté.

A peine remarquons nous des traces de l'amour de la liberté dans les monarchies de l'Asie, parce qu'elles sont déja policées, lorsque l'histoire nous les fait connoître. C'est parmi les hordes errantes que cet amour se trouve dans toute sa force : il s'affoiblit, aussitôt qu'elles se fixent; & il est éteint, lorsque les arts de luxe ont amolli les mœurs. Vous avez déja vu, qu'à mesure que nous nous sommes policés au midi, nous avons été moins libres; & vous verrez dans la suite que la liberté nous sera apportée par les nations du nord, parce qu'elles seront moins policées que nous. Il est impossible de concilier, sur tout, dans de grands états, le progrès des arts & l'amour de la liberté.

Effet de cet amour.

Mais cet amour de la liberté ne produit chez des barbares qu'un courage aveugle & téméraire; au lieu que chez des peuples, qui cultivent les arts sans en connoître encore les abus, il ajoute continuellement des ressources au cou-

rage. Les Scythes ne se defendent que par les montagnes & les déserts, qui permettent rarement de pénétrer jusqu'à eux; & ils ne peuvent vaincre que des nations amollies. Les Européens au contraire, se défendent moins par la nature des lieux, que par la forme du gouvernement, & par une valeur plus éclairée. Voilà pourquoi ils ont été si difficiles à subjuguer.

Les arts, passant d'une nation à l'autre les amolissent successivement.

Pendant long-temps, les Romains ont été aussi barbares que les autres peuples d'Italie; & d'abord ils l'ont même été plus que les Toscans. Dans la suite, leur empire a frayé le chemin aux arts: les nations vaincues se sont éclairées: la lumiere a pénétré plus ou moins au de-là même des provinces romaines.

Telle devoit être la route des arts: d'Asie en Grece, de Grece en Italie, d'Italie dans les Gaules, en Espagne, &c. Ils ne pouvoient se répandre de proche en proche, qu'en s'établissant chez des peuples fixés & policés jusqu'à un certain point. Il n'étoit pas possible que des hordes errantes les apportassent en Europe à travers les déserts de la Scythie.

Mais les arts arrivoient avec les abus qu'ils entraînent. Les peuples s'accoutumoient tout à la fois au joug & à la mollesse; leur courage s'énervoit; ils connoissoient moins la liberté & l'usage des armes. Les Gaulois, par exemple, n'étoient plus, au temps de Constantin,

ces mêmes Gaulois qui avoient fait trembler Rome.

Les Germains ne s'amollissent pas.

Comme les arts suivoient la route des armes des Romains, ils n'avoient pas pu s'établir, où les Romains ne s'étoient pas établis eux-mêmes. C'est pourquoi les Germains conservoient leurs anciennes mœurs: ils n'avoient pas dégénéré comme les Gaulois, parce qu'ils n'avoient pas été conquis. Car la Germanie supérieure & la Germanie inférieure, où les Romains ont été maîtres, n'étoient qu'un démembrement de la Belgique, auquel Auguste avoit donné lui-même le nom de Germanie, parce que les habitants en étoient Germains d'origine. La Germanie, proprement dite, étoit au de-là du Rhin, bornée au midi par le Danube, à l'orient par la Vistule, & au nord par la mer. C'est un pays que les Romains ont ravagé; mais ils n'y ont jamais fait d'établissement considérable & solide.

Je ne m'arrêterai pas sur les Germains, quoiqu'il soit important de les étudier, pour vous préparer aux révolutions, que l'histoire va mettre sous vos yeux. Je compte que vous serez en état de lire Tacite; & vous jugerez que je fais bien de ne pas écrire, quand je puis vous donner un pareil maître. Pour le présent, un seul passage de cet historien vous fera connoître combien ces peuples étoient redoutables.

L'an de Rome, dit-il, 640, sous le consulat e Cécilius Métellus & de Papirius Carbo, le ruit de l'armement des Cimbres se fit entendre our la premiere fois. Deux cents dix années se ont écoulées depuis jusqu'au deuxieme consuar de l'empereur Trajan; & les Germains sont i difficiles à dompter, que ce long intervalle n'a te pour eux & pour nous qu'une alternative de evers. Les Samnites, les Carthaginois, les Esagnols, les Gaulois, les Parthes mêmes, ne ous ont pas donné de si fréquentes alarmes. Car les Germains défendent tout autrement leur iberté, que les Arsacides leur empire. ... Par a défaite de Carbo, de Cassius, d'Aurelius Scaurus, de Servilius Cepio, de C. Manlius, ls ont enlevé cinq armées consulaires à la république; & depuis, à l'empereur Auguste, Vaus avec trois légions. Ce ne fut pas sans de grandes pertes que Marius les vainquit en Italie, Jules-César dans les Gaules, Drusus, Tibere & Germanicus dans leur pays ... Pendant nos guerres civiles, ils ont chassé nos légions des quartiers d'hiver, & ont osé entreprendre la conquête des Gaules. Nous les avons repoussés: mais dans les derniers temps, nous avons plutôt triomphé d'eux que nous ne les avons vaincus.

Les Germains au temps de Tacite.

Depuis Tacite, la Germanie a montré aux Romains de nouveaux peuples, & de nouveaux ennemis, ou plutôt des nations germa-

Depuis Tacite les nations germaniques

se font connoître sous de nouveaux noms.

niques avec des noms auparavant inconnus : ca[r] les Allemands, les Goths, les Francs, &c étoient Germains ; des savants ont tenté de dé[-] couvrir la premiere origine de ces peuples quelques uns même sont remontés de généra[-] tion en génération jusqu'à Noé. Pour nous nous remarquerons seulement, que les Alle[-] mands, les Goths, les Francs & d'autres son[t] sortis de la Germanie. Je joins en note un[e] réflexion de Mr. Freret. (a)

(*) Les plus grandes difficultés, qui arrêtent les cri[-] tiques, lorsqu'ils traitent des migrations des anciens peuples viennent de ce qu'ils n'ont pas fait assez de réflexion au[x] ligues dans lesquelles plusieurs peuples différents prenoien[t] un nom commun, qui faisoit disparoître les noms particuliers Lorsque la ligue venoit à se détruire, le nom général ces[-] soit d'être employé ; & les différents peuples paroissoient sous de[s] noms particuliers, ou prenoient celui de la nouvelle ligue lorsqu'il s'en formoit une. C'étoit cependant toujours la mêm[e] nation, qui occupoit le même pays C'est ainsi que les nom[s] des Marcomans & des Quades s'éteignirent, lorsqu'ils entre[-] rent dans la ligue des Goths ; & que ceux des Gépides, de[s] Vandales & des Lombards commencerent à devenir célébres lorsque la ligue des Goths, ayant été détruite par l'invasio[n] des Huns, les peuples qui en avoient fait partie formeren[t] des cités particulieres, & se firent connoître sous leurs pro[-] pres noms. Ces Gépides resterent dans la Hongrie au nord d[u] Danube, & aux environs du Sirmium & de Belgrade ; a[u] temps de l'invasion des Avares, ou de la seconde coloni[e] des Huns, ils se retirerent dans la Transylvanie où ils son[t] encore aujourd'hui. L'extinction d'un ancien nom n'est poin[t] une marque de la destruction du peuple qui le portoit ; ell[e] montre seulement, qu'il a été forcé de se joindre avec u[n] autre peuple plus puissant, & de faire partie d'une nouvell[e] cité. Par une raison semblable, de ce qu'on trouve un nou[-] veau nom de peuple dans l'histoire d'un pays, il ne fau[t] pas conclure qu'une nouvelle nation est venue l'habiter, [-]

Le résultat de ce que j'ai dit dans ce chapitre, c'est que pendant que l'empire Romain & celui des Perses se craignent réciproquement, & qu'ils ont l'ambition de se détruire, sans en avoir la force; les peuples barbares, qui les environnent, se préparent à les envahir, & les envahiront. Ces révolutions font un tableau, dont je dois vous montrer les principales parties: car mon dessein n'est pas d'entrer dans les détails dont les histoires particulieres vous instruiront.

Au temps de Constantin, deux vastes empires, qui se craignoient & qui devoient être envahis par des nations barbares qu'ils ne craignoient pas.

Vous prévoyez que la barbarie va peu à-peu couvrir la surface de la terre: mais les lettres renaîtront en Europe, & se répandront chez les principales Nations, où elles feront des progrès surprenants. Quant à l'Asie, elle restera dans l'ignorance, ou ne fera que de vains éfforts pour en sortir. Vous en sentirez la raison, lorsque vous connoîtrez les peuples qui l'auront subjuguée.

---

moins qu'on n'en ait des preuves; car il a pu se faire que ce soit seulement le nom d'une nouvelle ligue qui s'étoit formée dans le pays.



CHAPITRE V.

Depuis la mort de Constantin jusqu' celle de Jovien.

Les dispositions de Constantin occasionnent le massacre d'une partie de sa famille.

LA prospérité & les revers d'un état durer encore après le souverain qui le gouverne. Au relien n'étoit plus, & l'empire, sans troubl quoique sans chef, se soutint par l'ordre qu' avoit établi. Probus le défendit avec gloire tant qu'il vécut; & continua de le défend en quelque sorte après sa mort, parce qu' laissa pour généraux des hommes de mérite qu'il sut discerner, & qu'il ne craignit pas d'em ployer. Constantin hâta la décadence de l'em pire.

Il laissoit dans l'église des divisions, qu' avoit fomentées: & il en sema encore dar l'empire par la maniere dont il en dispos. A Constantin, l'aîné de ses fils, il donr les Gaules, l'Espagne & la grande Bretagne à Constance, le second, l'Asie, la Syrie l'Egypte; & à Constant, le dernier, l'Illyri l'Italie & l'Afrique. Il fit encore un partag

deux de ses neveux : Delmace eut la Thrace, la Macédoine & l'Achaïe, & Annibalien eut l'Arménie mineure, le Pont & la Cappadoce.

Si Constantin se flatta que sa volonté seroit respectée après sa mort, il se trompa; & c'est une erreur où tombent les souverains, qui aiment à régner avec faste. Accoutumés à voir tout plier devant eux, ils s'imaginent qu'on pliera encore devant leur ombre. Mais le partage de Constantin étoit trop extraordinaire, pour être généralement approuvé. On demandoit de quel droit il disposoit ainsi de l'empire. On prévoyoit des guerres civiles; & tant de souverains, nés dans la pourpre, n'étoient certainement pas d'un heureux présage. Il suffisoit de se rappeller Commode, qui seul jusqu'alors étoit né d'un pere déja empereur.

Le sénat eût été en droit de rejeter tous ces princes, & de choisir un Auguste dans une autre famille : le droit cede à la force, & les trois fils de Constantin furent reconnus & proclamés. Les deux neveux, comme plus foibles, périrent : les soldats leur ôterent la vie. Ils égorgerent encore deux freres de Constantin, Jule-Constance & Annibalien, & cinq autres de ses neveux dont on ignore les noms. Gallus, âgé d'environ douze ans, fut ménagé,

par ce qu'il ne paroiſſoit pas devoir vivre
& Julien, âgé de ſix, dut ſon ſalut à Marc
évêque d'Aréthuſe, qui le déroba aux aſſaſſin
Ils étoient, l'un & l'autre, fils de Jule-Con
tance, mais de deux lits différents. On n'a
tribue ces maſſacres qu'à Conſtance ſeul.
eſt au moins certain qu'il ne s'y eſt pas oppoſ
& il eſt très vraiſemblable qu'il a contribué
la fureur des ſoldats ; il y gagna la Thrace &
les états d'Annibalien. Conſtant acquit la M
cédoine & l'Achaïe ; & Conſtantin conſerv
des prétentions ſur l'Italie & ſur l'Afrique. Le
trois freres s'étoient aſſemblés en Pannoni
pour faire eux-mêmes ce partage, ſur leque
il reſte d'ailleurs beaucoup d'obſcurité.

Ses trois fils méritent peu d'être connus

Les écrivains de ce temps, ſacrifiant cha
cun la vérité aux intérêts de ſa ſecte ou de ſ
religion, paroiſſent n'avoir voulu faire qu
des panégyriques ou des ſatyres. Les uns n
voyent que des vertus, ou les autres ne voyen
que des vices ; & comme ils ont ſouvent altér
juſqu'aux faits, il eſt bien difficile d'aſſeoir u
jugement ; on voit ſeulement que les princes
qu'ils louent ou qu'ils blâment, méritent pe
d'être connus.

On dit cependant que les enfants de Conſ
tantin avoient eu la meilleure éducation, qu'o
puiſſe donner à des princes. Peut-être le cr
yoit-on, parce qu'ils avoient eu un granc

ombre de maîtres. Ce nombre néanmoins devoit faire juger différemment. J'avoue 'ailleurs que je ne conçois pas comment, au ilieu de la cour de Constantin, des princes ouvoient être bien élevés.

Guerre de Constance avec la Perse.

Constance, attaqué par Sapor, roi de Perse, e reçut aucun secours de ses freres. Cette uerre, ruineuse pour les deux peuples, dura itant que son regne & au de-là. Elle fut seuement suspendue de temps en temps, parce ue Sapor avoit à se défendre contre les barbas du nord. Quoiqu'on en connoisse peu les déails, on voit que Constance se fit mépriser, & ue Sapor acquit peu de gloire.

Défaite & mort de Constantin, son frere. 340

Il y avoit environ deux ans & demi que Constantin étoit Auguste, lorsqu'il arma cone Constant, passa les Alpes, tomba dans une mbuscade, fut défait, & perdit la vie; Consnt se trouva maître de tout l'occident.

Constantin n'est connu que par son panéyriste. Jamais les panégyristes n'ont été si ommuns que sous ces derniers regnes; & ce n'est pas étonnant, puisque les empereurs e piquoient d'être théologiens. Car dans ce iecle où les différentes sectes avoient chacune ntérêt de ménager les souverains qui les proégeoient, des princes théologiens ne pouoient manquer de panegyristes.

Pourquoi Constance est

Les sources où ces docteurs puisoient, n'éoient pas toujours bien pures. Souvent, en

favorable aux Ariens.

croyant prendre un parti avec connoissance ils ne faisoient que suivre les impressions d quelque hypocrite, ou les scrupules de quel que dévote. Il y avoit alors à Constantinopl un prêtre Arien, qui s'étant introduit auprè de Constantia, sœur de Constantin le grand gagna peu-à-peu la confiance de cette princes se, & lui persuada que la condamnation d'A rius étoit une injustice criante. Constantia au lit de la mort, communiqua ses scrupules son frere, en lui recommandant le prêtre pa qui elle croyoit avoir été éclairée. Aussitô le grand Constantin se crut éclairé lui-même & quoiqu'il eût en horreur de se donner pou juge en matiere de religion, il ne balança, pa entre l'autorité du concile de Nicée & les scru pules d'une femme, trompée par un prêtr Ce fut alors qu'il rappella d'exil Arius, & qu' persécuta les catholiques.

Le prêtre arien conserva sur l'esprit d Constantin le même crédit qu'il avoit eu su celui de Constantia. Il fut même le déposi taire du testament de cet empereur, avec ordr de ne le remettre qu'entre les mains de Cons tance. Cette confiance lui ayant donné beau coup de considération, il entraîna, dans so parti, tous ceux qui gouvernoient le prince c'est-à-dire, les femmes & les eunuques. Vo voyez que Constantin le grand, pour avoir pa

tag

tagé les foibleſſes de ſa ſœur, ſera la premiere cauſe des progrès de l'Arianiſme.

Conſtant protége les catholiques.

Conſtance favoriſa donc les Ariens ; mais Conſtant prit, avec zele, la défenſe des catholiques, & menaça de rétablir par les armes les évêques dépoſés : c'eût été la premiere guerre de religion. L'égliſe cependant qui ne fait pas les évêques par les armes, n'autoriſoit pas à les rétablir par cette voie. Quoiqu'il en ſoit, la crainte eut plus de pouvoir ſur l'ame de Conſtance, que la religion, & même que les intrigues de la cour. Il conſentit donc au rappel de St. Athanaſe & des autres évêques exilés.

Magnence lui ôte l'empire & la vie. 350.

Conſtant néanmoins n'étoit pas à redouter. Il y avoit à peine deux ans qu'il avoit effrayé ſon frere, lorſque Magnence fut proclamé Auguſte dans la ville d'Autun. A cette nouvelle, généralement abandonné, il prit la fuite, & perdit la vie dans les Pyrénées, lorſqu'il étoit ſur le point de paſſer en Eſpagne. Il étoit âgé de trente ans, & en avoit regné douze.

On doit, ſans doute, des éloges à la protection qu'il a donnée à l'égliſe. Cependant s'il a penſé, comme bien des princes, que cette protection tient lieu de toute vertu, il ne mérite certainement pas le titre de bienheureux que des Peres lui ont donné. On ſait qu'il préféroit ſes plaiſirs à ſes devoirs, ce qui

seul suffit pour déshonorer un prince. Ainsi, sans se donner la peine de démêler ce qu'il étoit, c'est assez de considérer la maniere dont il a perdu l'empire & la vie, pour juger combien il étoit haï & méprisé.

Magnence, né au de-là du Rhin, avoit été fait captif & transporté dans les Gaules. Avec beaucoup de vices, peu de talents, point de vertus, il s'éleva par la faveur de Constantin le grand. Son regne, qui fut court, dévoila son avarice & sa cruauté !

Constantine, sœur de Constance, donne la pourpre à Vétranion.

Maître des Gaules & de l'Espagne par la mort de Constant, il le fut bien-tôt de l'Italie, de la Sicile & de l'Afrique. L'Illyrie cependant se déclara pour Vétranion, qui commandoit l'infanterie dans la Pannonie. On dit même que ce fut Constantine, sœur de Constance, qui revêtit ce général de la pourpre, afin de l'opposer à Magnence. On ajoute qu'elle croyoit avoir le droit de faire un empereur, parce que Constantin, son pere, lui avoit donné à elle même le diadême & le titre d'Auguste. Cette prétention de la part d'une femme, paroît fort singuliere, quand on se rappelle les siecles précédents. Il falloit, en effet, que les enfants de Constantin eussent des idées bien étranges. Vous voyez avec quelle facilité le despotisme fait disparoître les droits des peuples.

Vétranion, né dans les pays incultes de la haute Mœsie, étoit un vieux soldat, si ignorant qu'il ne sentit le besoin d'apprendre à lire, que lorsqu'il fut empereur. Quoique grossier, il ne manquoit ni de probité ni d'expérience. Il étoit même généralement aimé. Il écrivoit à Constance qu'il ne se regardoit que comme son lieutenant, & qu'il n'avoit pris la pourpre, que pour arrêter les progrès de Magnence; il étoit bien simple, s'il croyoit que Constance voulût, pour lieutenant, un second empereur.

Népotien prend la pourpre, & périt.

Sur ces entrefaites, Népotien, proclamé Auguste par une troupe de bandits ramassés de toutes parts, se rendit maître de Rome, & livra cette ville au pillage. Il prit alors le nom de Constantin. Quelques jours après, vaincu par Marcellin, général de Magnence, il le perdit avec la vie. Fils d'Eutropie, sœur de Constance, il avoit échappé, on ne sait comment, au massacre de sa famille.

Conduite de Magnence.

Magnence, qui avoit proscrit tous ceux qu'il soupçonnoit avoir été attachés à Constant, fit de nouvelles proscriptions après la victoire de Marcellin. Il ordonna, sous peine de mort, à tous les Romains d'apporter au trésor la valeur de la moitié de leur bien, & il offrit des récompenses aux esclaves qui dénonceroient leurs maîtres. On lui prodigua cependant les titres de libérateur de l'empire, de réparateur

de la liberté, de conservateur de la république. Plus la servitude est grande, plus elle cherche de nouveaux moyens pour flatter le despote ; & ils sont quelquefois si grossiers, qu'on les prendroit pour une satyre. Magnence, se préparant à la guerre, appella les barbares d'au de-là du Rhin, auxquels il offrit l'empire à piller.

Constance se prépare à la guerre.

Constance étoit alors en Asie, où la guerre avec les Perses l'avoit retenu. Heureusement pour lui, Sapor se retira, ne sachant ou ne pouvant pas profiter d'une circonstance qui lui étoit si favorable.

Il se prépara donc à passer en occident. En dix mois, dit Justin, il équipa une flotte plus considérable, que celle que Xerxès avoit équipée en dix années. Il exhorta les idolâtres qui étoient dans ses troupes, à se convertir : il permit de se retirer à ceux qui ne voulurent pas recevoir le baptême ; quoiqu'il ne voulût combattre qu'avec des soldats chrétiens, il ne s'étoit pas lui-même fait baptiser encore.

Il arrive dans la Thrace & entre dans l'Illyrie.

Il venoit d'arriver dans la Thrace, lorsque Vétranion & Magnence, qui se préparoient à réunir leurs forces, lui firent des propositions de paix qui l'ébranlerent. Il paroissoit disposé à les accepter, quand son pere, qui lui apparut en songe, lui promit la victoire & le rassura. Ayant donc continué de marcher, il passa le pas de Succques, défilé étroit qui est entre les

monts Hémus & Rhodope, & par lequel la Thrace communique avec l'Illyrie.

Vétranion est rélégué en Bithynie.

Vétranion, qui n'étoit pas arrivé à temps pour défendre ce passage, fut obligé d'entrer en négociation. Mais pendant qu'il traitoit, on débaucha ses troupes, & il tomba entre les mains de l'empereur, qui le relégua à Pruse en Bithynie. Heureux d'être redevenu particulier, il ne concevoit pas pourquoi Constance ne partageoit pas un bonheur qu'il savoit procurer aux autres.

Magnence perd deux batailles & se tue.

Magnence traversa les Alpes juliennes, & Constance s'occupoit d'un concile, qu'il faisoit tenir à à Sirmich. Cependant les deux armées arriverent dans la haute Pannonie. Après avoir eu tour-à tour des avantages l'une sur l'autre, elles engagerent une action générale dans les campagnes de Murse sur la Drave. On prétend que plus de cinquante mille hommes y périrent.

Constance, loin du danger, étoit dans une église, lorsque Valens, évêque de Murse & Arien, qui avoit pris ses mesures pour être des premiers instruit de l'événement, s'écria tout à coup, que l'ennemi étoit en fuite, & qu'un ange venoit de lui en apporter la nouvelle. L'empereur conçut la plus grande idée de la sainteté de cet évêque, & crut lui devoir la victoire.

353

Magnence se retira en Italie. Forcé de reculer encore, il se réfugia dans les Gaules;

il perdit une seconde bataille dans les Alpes cottiennes; & il s'enfuit à Lyon, où voyant ses soldats prêts à le livrer, il se donna la mort. Il a regné trois ans & demi.

Constance donne sa confiance aux délateurs.

Naturellement soupçonneux & sanguinaire, Constance le devint encore davantage, lorsqu'il fut seul maître de l'empire; & sa puissance ne parut s'accroître, que pour donner à ses vices un plus libre cours. Jaloux de proscrire tous ceux qui avoient suivi le parti de son ennemi, il répandit ses délateurs dans tout l'empire. Un d'eux, Paul, surnommé *la chaîne*, parce qu'il tramoit mieux qu'un autre des accusations, parcouroit les provinces, & entroit d'autant plus dans la confiance de l'empereur, qu'il enveloppoit, dans ses calomnies, un plus grand nombre d'innocents. Cependant, parce qu'une vengeance soutenue demande une fermeté que Constance n'avoit pas, il pardonnoit quelque fois aux plus coupables; & parce que la flatterie saisissoit cette occasion d'applaudir à sa clémence, il croyoit avoir acquis le droit de ne plus pardonner. En général, c'étoit assez d'être accusé, pour être puni.

Il est le jouet de ceux qui l'entourent.

Le caractère soupçonneux de ce prince le rendit le jouet de tous ceux qui l'entouroient. En feignant de trembler pour ses jours, on exagéroit les moindres fautes, on envenimoit les actions les plus indifférentes, on diminuoit, on tournoit en ridicule les succès des uns, on supposoit une ambition criminelle aux autres, &

on lui reprochoit continuellement à lui-même de n'être pas assez en garde, ou d'être trop indulgent. Mais afin que vous puissiez mieux juger des intrigues qui faisoient agir Constance, il faut vous faire connoître ce que c'étoit que sa maison & sa cour.

Multitude de ses valets.

Il semble que, depuis Constantin, les empereurs ne se crussent grands, que par la multitute des valets qui remplissoient le palais. Or, parce que, sous les princes foibles, les valets ont toujours du crédit, on rechercha l'honneur de l'être, au point qu'on l'acheta; & il arriva, qu'au lieu d'en régler le nombre sur les besoins du service, on en reçut autant qu'il s'en présenta avec de l'argent ou avec de la protection. Il y avoit, dans la maison de Constance, mille officiers de cuisine, autant de barbiers, beaucoup plus d'échansons, & les eunuques étoient en si grand nombre qu'on ne les comptoit pas.

Leur avidité.

Ces ames intéressées n'avoient donné que pour reprendre avec usure. Souvent le concours leur avoit fait acheter cher un emploi qui rapportoit peu; pour se dédommager, ils prirent, lorsqu'ils eurent occasion de prendre; & dès-qu'ils eurent pris une fois, ils se crurent autorisés à reprendre, toutes les fois que les mêmes occasions se présentoient. Ils se firent donc un droit de chaque abus qu'on toléra. Enhardis par des protecteurs qui ne leur man-

P 4

quoient jamais, ils eurent continuellement de nouvelles prétentions; & ils les firent si bien valoir, que les plus gros gages n'étoient rien, comparés à ce qu'ils appelloient les profits de leur place. Un barbier, par exemple, avoit par jour vingt rations de pain, de quoi nourrir vingt chevaux, une grosse pension & des gratifications fréquentes. On a jugé qu'il en coûtoit plus pour les domestiques du palais, que pour la subsistance des armées, & ce n'est pas une exagération.

Les grands avoient la même avidité

Les mêmes abus regnoient parmi ceux qui occupoient les grandes charges: ils avoient aussi leurs profits. Ces valets, qu'on prenoit pour les grands seigneurs de l'état, ne permettoient à leurs inférieurs de se faire des droits, que parce qu'ils vouloient s'en faire eux-mêmes, & ils s'en faisoient d'énormes. On n'imagine donc pas ce que coûtoit la maison du prince.

Les eunuques commencent, sous Constance, à s'élever aux grandes charges.

Quand le souverain est vain, foible, ignorant, les derniers de ses valets sont ceux qui lui plaisent davantage, parce qu'il n'est jamais plus à son aise qu'avec eux. Aussi les eunuques, qui, jusqu'alors avoient été la partie la plus vile de la maison des empereurs, commencerent, sous Constance, à s'élever aux premiers emplois. Un d'eux, nommé Eusebe, Arien, faux, avare, cruel, étoit son grand chambellan, & gouvernoit l'empire. Je remarquerai en-

ore que les femmes avoient beaucoup de cré-
it dans sa cour, & qu'elles prenoient toujours
uelque part au gouvernement.

L'intrigne faisoit tout.

Des milliers de valets désœuvrés, des fa-
oris sans vertus, des ministres sans talents, des
emmes qui affichoient la coquetterie, l'esprit
u la dévotion, voilà donc ce qui entouroit
'empereur. L'argent étoit l'unique mobile de
es ames qui ne s'occupoient qu'à tramer des
ntrigues. Tout se vendoit, les plus grandes
harges & les plus bas emplois; on s'enrichis-
oit à force de bassesses, on se ruinoit à force
le dissipations. On s'élevoit rapidement, on
omboit plus rapidement encore; & l'état étoit
gouverné par le même esprit, qui faisoit &
défaisoit les fortunes des particuliers : les en-
treprises du gouvernement n'étoient souvent
que l'effet d'une intrigue de cour.

Gravité ridicule de Constance.

Constance, au milieu de cette foule qui le
poussoit en sens contraires, ne jouoit le sou-
verain, qu'en affectant une gravité ridicule.
En public, immobile comme une statue, il
n'osoit, ni tourner la tete, ni faire un geste, ni
se moucher, ni cracher. C'est ainsi qu'il cro-
yoit conserver toute sa dignité.

Gallus, gouverneur de l'orient.

Telle étoit la cour de Constantinople; il y
en avoit une autre en orient, où Gallus, ne-
veu de Constantin le grand, avoit été envoyé
lors de la guerre de Magnence.

Ce prince, à qui Constance avoit donné le

titre de César & une de ses sœurs, cette mê-
me Constantine dont nous avons parlé, se re-
gardoit comme l'héritier de l'empire, & gou-
vernoit en maître absolu. On voyoit dans s
cour les mêmes abus que dans celle de so
beaufrere. La flatterie, sur-tout, s'y montroi
s'il est possible, avec plus d'impudence enco-
re. Comme il forçoit les sophistes à faire so
panégyrique & à le prononcer devant lui
la manie de le louer devint si contagieuse, qu
quoiqu'il fût Arien, les écrivains catholique
lui prodiguoient des éloges. Il est vrai qu'il pa
roissoit avoir quelque zele pour le Christianis
me : mais il étoit gouverné par Aëtius, son théo
logien, homme sans principes & sans mœur
qui, après avoir fait toutes sortes de métiers
s'étoit arrêté à celui d'hypocrite, comme l
plus lucratif dans son siecle, & qui étoit en hor
reur aux Ariens, quoiqu'il professât l'Arianisme

Constantine, haute & ambitieuse, entrete
noit la confiance de son mari, lui donnoit de
conseils pernicieux, & l'enhardissoit au crime
Ce n'étoit pas assez pour Gallus de répandr
des délateurs dans les provinces qu'il gouver
noit : il se déguisoit pour découvrir lui-mêm
ceux qui parloient mal de lui. Je ne parlera
pas de ses cruautés : je me lasse d'entrer dan
de pareils détails ; & je vous cacherois volon
tiers les vices des mauvais princes, si c'étoi
assez de vous les cacher pour vous en garantir

Education de Gallus & de Julien.

Gallus, ainsi que Julien, avoit d'abord été a victime des défiances de Constance, qui les voit fait conduire l'un & l'autre au château de Macelle, près de Césarée en Cappadoce. Là, es deux princes, toujours observés comme les prisonniers, & privés de tout commerce vec les personnes qui pouvoient leur être atachées, furent d'ailleurs entretenus avec magnificence. On les élevoit dans la réligion hrétienne, ou, pour parler avec plus de précision, dans l'Arianisme. On les ordonna même *lecteurs*, & ils en firent les fonctions: mais les exercices pieux, auxquels on les forçoit ne leur donnoient que du dégoût pour la vraie piété. Cette contrainte irritoit, sur-tout, Gallus, qui étoit dans un âge, où les passions font desirer la liberté. Il ne soupiroit donc qu'après le moment, qu'il ne sentiroit plus le poids des chaînes; & quand il eut été fait César, il ne connut plus de frein.

Mort de Gallus.

354

Il gouvernoit l'orient depuis près de quatre ans, lorsque l'empereur, qui prit de l'ombrage, lui ôta, sous différents prétextes, une partie des troupes, & l'invita, par des lettres d'amitié, à venir à Milan, afin de traiter ensemble des affaires de l'empire. Gallus hésita. Cependant, soit qu'il osât se flatter, soit qu'il ne lui fût pas possible de désobéir, il partit d'Antioche: ce fut sa perte. Constance le fit mourir dans une ville de Dalmatie, où il l'avoit fait conduire.

Silvain, forcé à se soulever, périr par la trahison d'Ursicin.

Silvain, fils d'un Franc qui avoit servi so[us] Constantin, commandoit alors dans les Ga[u]les. Ce général, qui avoit donné des preuves [de] capacité & de fidélité, excita la jalousie d[es] courtisans, qui l'accuserent de penser à l'er[m]pire. Forcé d'y penser en effet, ou d'êt[re] condamné sans avoir été entendu, il se fit pr[o]clamer.

Ursicin, qui avoit commandé la cavaler[ie] en orient, & qui, sous de fausses accusation[s] venoit d'être rappellé avec Gallus, étoit à M[i]lan, où les courtisans, qui lui faisoient un cr[i]me de sa réputation, tentoient de le perdre[;] il eût été, sans doute, immolé à leur jalousie[,] si la révolte de Silvain ne l'eût pas rendu n[é]cessaire. Il fut donc envoyé dans les Gaule[s.] Cependant il ne réussit que par une trahiso[n.] Il fit assassiner Silvain.

Les Gaules ouvertes aux barbares.

Constance, à qui les moindres talen[ts] faisoient ombrage, retira les troupes qu'[il] avoit dans les Gaules, & ne laissa à Ursici[n] que le titre de général. Les Francs néanmoin[s,] les Allemands & les Saxons avoient ruin[é] quarante-cinq villes le long du Rhin. Ma[î]tres d'une grande étendue de pays, ils portoien[t] encore le ravage au de-là. Plusieurs villes [de] l'intérieur étoient abandonnées, & il y en avo[it] d'autres, dont les habitants n'osoient seme[r] que dans l'enceinte des murs. Eusébie, fem[m]e de l'empereur, saisit cette occasion po[ur]

ui persuader d'envoyer, dans les Gaules, Julien avec le titre de César.

Constance donne à Julien le commandement des Gaules.

Agé de vingt quatre ans, Julien ne paroissoit pas devoir être suspect. Jusqu'alors, il n'avoit eu que la passion des lettres, recherchant les sophistes de réputation, & allant à toutes les écoles qui avoient de la célébrité. Appellé à la cour, il y parut avec la barbe & le manteau de philosophe. On en plaisanta, & on plaisanta encore davantage, quand on le vit avec tout l'attirail de sa nouvelle dignité; son embarras fit juger aux courtisans, qu'il seroit, à la tête d'une armée, plus ridicule que redoutable. Ils se tromperent. Il est vrai que Julien n'avoit jamais vu la guerre, mais il en avoit fait une étude; & les courtisans ne l'étudient pas, même lorsqu'ils la voyent. Il lui étoit néanmoins difficile de réussir, parce qu'il ne pouvoit qu'être traversé par ceux dont on l'avoit entouré: c'étoient des espions qui devoient l'observer, & des capitaines qui devoient moins lui obéir que le conduire lui-même. En un mot, on vouloit que les troupes ne vissent en lui qu'un fantôme, choisi seulement pour représenter l'empereur.

Il entretient les disputes de religion.

Constance, qui se piquoit d'être théologien, lisoit ou feignoit de lire tout ce qu'on écrivoit sur la religion. C'étoit un malheur pour l'état, comme pour l'église: car par la confiance avec laquelle il jugeoit de ce qu'il

n'entendoit pas, il ne produisoit que des scandales & des troubles. Sa cour suivoit son exemple; le mot *consubstantiel* etoit le sujet de toutes les conversations : les eunuques, les femmes, les gardes, les valets, tout le monde enfin dissertoit sur le dogme. Les Ariens entretenoient cette manie par des brigues qui tendoient à ruiner les catholiques. Mais à force de disputer, ils ne s'entendirent plus eux-mêmes: ils se diviserent & formerent plusieurs sectes.

Les conciles leur devenant aussi nécessaires pour se concilier, que pour porter de nouveaux coups aux catholiques, Constance leur en accorda autant qu'ils en demanderent. Il en fit tenir un si grand nombre qu'il ruina les voitures publiques. Dans ces voyages, les évêques étoient défrayés, & les voitures, qu'on avoit établies pour le service de l'état, n'y pouvoient plus suffire.

Il fait un formulaire. 355

Cependant l'Arianisme, qui avoit infecté tout l'orient, commençoit à peine à se répandre dans les provinces occidentales, lorsque l'empereur fit tenir à Milan un nouveau concile, la même année que Julien partit pour les Gaules. Il y vint. Il déclara qu'il vouloit rétablir la paix de l'église : il assura que Dieu lui en avoit révélé les moyens : il rappella les succès dont le ciel l'avoit comblé, & les regardant comme un gage sûr de ses lumieres & de sa foi, il proposa lui-

nême un formulaire, rempli des erreurs de 'Arianiſme. Les évêques catholiques, qui toient en plus grand nombre dans ce concile, 'ayant rejeté, il les menaça de l'exil, & l'efet ſuivit les menaces.

Il perſécute pour le faire recevoir aux catholiques.

La perſécution fut générale. Les Ariens mployerent les intrigues, les calomnies, les éductions, la violence; & l'empereur ordona aux magiſtrats de toutes les provinces de annir tous les évêques, qui refuſeroient de gner ſon formulaire. Les Ariens, qu'on étaliſſoit dans les ſieges vacants, faiſoient naître e nouveaux déſordres: car lorſque les peuples, ui n'en vouloient pas, ſe ſoulevoient, ce qui rrivoit ſouvent, il falloit égorger une partie es brebis pour donner des paſteurs à l'autre.

On employoit, auprès des catholiques xilés, les careſſes, les promeſſes; & lorſu'on ne pouvoit pas les ſéduire, on leur faiſoit ouffrir les plus cruels traitements. Pluſieurs ıccomberent; l'égliſe gémit, ſur-tout, de la hûte d'Oſius, évêque de Cordoue, & de elle du pape Libere. Tous deux juſqu'alors voient ſoutenu la foi avec beaucoup de couage: le premier, âgé de cent ans, avoit été 'ame de pluſieurs conciles.

Les violences, dont on uſoit, dit Mr. de 'illemont, pouvoient faire des hypocrites qui, ar lâcheté, déguiſoient leurs ſentiments pour laire aux puiſſances du ſiecle: mais elles

étoient aussi peu capables de convaincre l
esprits, que de gagner les cœurs. Car on r
persuade point, quand on fait retentir par-to
les menaces du prince; & on ne laisse poi
lieu à la raison, lorsque le refus est suivi c
bannissement & de la mort. Telles ont été l
maximes des Chrétiens, tant qu'ils ont é
persécutés; & il seroit bien à souhaiter qu'i
ne les eussent jamais oubliées, lorsqu'ils o
été dans le cas de pouvoir persécuter eux-mê
mes. (*)

Comme la vraie religion n'a pas d'autr
armes que la persuasion, elle ne doit pas avc
d'autres boucliers que la douceur & la patie
ce. Souffrir & prier pour ses persécuteurs, vo
là l'esprit de l'évangile. Ce fut aussi en gén
ral la conduite des catholiques. Mais que
ques uns oublierent ce qu'ils se devoient
eux-mêmes & à l'église. Ils se permirent l
invectives les plus fortes dans une cause q
pouvoit se défendre par la raison seule; & i

(*) Dieu, disoit St. Hilaire à l'occasion des persé
tions de Constance, nous a enseigné à le connoître. Il
nous y a pas contraints. Il a donné de l'autorité à ses p
ceptes, en nous faisant admirer ses opérations divines. Il
veut point d'un consentement forcé. Si l'on employoit
violence pour établir la vraie foi, les évêques s'éléveroi
contre cet abus, & ils s'écrieroient: Dieu, est le Dieu d to
les hommes; il n'a pas besoin d'une obéissance sans libert
il ne reçoit pas une profession que le cœur désavoue; il
s'agit pas de le tromper, mais de le servir.

par

parurent autoriser les violences du tyran qu'ils imitoient.

Les catholiques ont néanmoins donné quelquefois des louanges à Constance; c'est qu'il a accordé de nouvelles exemptions au clergé, & qu'il a sévi contre l'idolatrie. Il fit fermer des temples, il en fit abattre plusieurs, il condamna au dernier supplice ceux qui sacrifioient aux idoles. Cependant la crainte de causer des soulévements fut cause qu'on n'exécuta pas toujours ses ordres. Il y avoit des villes, où l'on professoit publiquement l'idolatrie : l'empereur en étoit témoin lui-même dans Antioche, où il faisoit souvent son séjour; & il ne cessa pas d'élever aux emplois des payens déclarés. Si un prince Chrétien ne doit pas employer contre l'idolatrie les mêmes armes, que les idolâtres avoient employées contre l'église; il doit encore moins, en contradiction avec lui-même, condamner à mort les payens & les tolérer tout-à-la fois. Avant de publier des loix, il faut être sûr de pouvoir les faire observer.

Cependant les catholiques lui ont donné des louanges.

Cette conduite peu conséquente rendoit l'empereur si méprisable aux yeux des Ariens mêmes, qu'ils osoient souvent lui résister en face. Il proposoit un jour des réglements ecclesiastiques, & quelques évêques applaudissoient déja, lorsque Léonce évêque de Tripoli en Lydie, l'interrompit tout à coup. *Je m'étonne*, lui dit il, *que chargé des affaires de l'état, vous vous ingériez encore*

Les Ariens le méprisoient & lui résistoient ouvertement.

faire des réglements, sur des objets, qui sont uniquement de notre compétence.

Insolence d'un évêque Arien.

Une autrefois que les évêques d'un concil s'empressoient de faire la cour à l'impératric Eusébie, ce même Léonce fut le seul qui s'en dispensa. Eusébie lui en fit faire des reproches l'invita à la venir voir, offrit de le combler d présents, & promit de lui bâtir une basilique *Dites à l'impératrice*, répondit-il, *qu'en exécutant ce qu'elle promet, elle ne feroit rien pou moi: ses bienfaits tourneroient à l'avantage d son ame. Si elle veut une visite de ma part, qu' elle la reçoive avec les égards dûs aux évêques Quand j'entrerai, qu'elle se leve aussitôt, qu'ell vienne au devant de moi, qu'elle s'incline profondément pour recevoir ma bénédiction; & lorsque je me serai assis, elle se tiendra debout dan une contenance modeste, jusqu'à ce que je lui ai fait signe de s'asseoir. A ces conditions, je l'ira voir: autrement elle n'est ni assez puissante, n assez riche pour me faire trahir la majesté du caractère épiscopal.*

Elle est aprouvée par Constance.

L'impératrice porta ses plaintes à Constance qui bien loin d'oser blâmer Léonce, donna l nom de liberté apostolique à l'orgueil de ce évêque. Les Ariens ne lui avoient pas appris qu le véritable esprit apostolique est éloigné de l vanité comme de la flatterie. Aussi étoient-il avec lui insolents & flatteurs tout à la fois.

Toujours mobile au gré des eunuques, des femmes & des évêques de sa cour, il changeoit d'opinion, suivant que les différents partis Ariens prévaloient tour-à-tour par leurs intrigues. Il persécutoit la secte qu'il avoit favorisée, & bientôt après il la favorisoit, pour persécuter celle qu'il avoit fait triompher. Les sectes s'excommunioient réciproquement: aucune ne cherchoit la vérité: toutes briguoient la faveur: elles ne tendoient qu'à se détruire.

Ce prince changeoit continuellement de sectes.

Ces divisions déterminerent l'empereur à convoquer un concile général. Nicomédie avoit été choisie, lorsque cette ville fut détruite par un tremblement de terre, qui s'étendit dans l'Asie, dans le Pont, dans la Macédoine, & qui ébranla cent cinquante villes & plusieurs montagnes. Les fléaux de cette espece furent fréquents sous ce regne.

Grand tremblement de terre. 358

Alors les Ariens, qui n'ignoroient pas que, si toute l'église se réunissoit, ils ne feroient pas le plus grand nombre, proposerent de tenir deux conciles, l'un en orient, l'autre en occident, persuadés qu'il leur seroit facile de prévaloir dans l'un des deux. On choisit Rimini & Seleucie, capitale de l'Isaurie. Les ordres de l'empereur étoient qu'après les séances, les conciles lui enverroient chacun dix députés pour lui rendre compte des décrets; & en attendant leurs décisions, il fit lui-même un formulai-

Conciles de Séleucie & de Rimini. 359

re avec huit évêques, qu'il avoit assemblés à Sirmich.

Les évêques catholiques signent une profession Arienne.

Le concile de Rimini, composé de quatre cents évêques dont quatre-vingt seulement étoient Ariens, confirma la foi de Nicée, & fit partir ses députés, dix jeunes évêques sans expérience, qui, intimidés ou séduits, signerent le contraire des décisions qu'ils avoient apportées. Ce qui est plus surprenant encore, c'est que le concile, qui les désapprouva, succomba lui-même, bientôt après. Soit foiblesse, soit surprise, tous les peres sans exception signerent une profession de foi, qui cachoit l'Arianisme sous des expressions équivoques. *Le monde chrétien*, dit à cette occasion St. Jérome, *fut étonné de se voir Arien.*

Les évêques catholiques étoient simples & peu exercés aux subtilités. Il n'en étoit pas de même des Ariens, qui avoient fréquenté les écoles trop célébres de l'orient. Les artifices de ceux-ci tromperent les plus zélés pour la foi, tandis que les autres, intimidés par les menaces de Constance, se crurent heureux d'avoir trouvé un moyen de conciliation.

Ils reviennent de la surprise qu'on leur a faite.

Les Ariens triompherent: mais leur triomphe ouvrit les yeux aux catholiques. Ils reconnurent leur faute, ils la désavouerent; & l'erreur se dissipa d'autant plus rapidement, qu'elle n'avoit pas été volontaire.

Les Ariens ne peuvent s'accorder.

Quant aux évêques de Séleucie, ils ne purent s'accorder. Les Ariens & les demi-Ariens se séparerent, firent deux professions différentes, & s'anathématiserent mutuellement. Pour les rapprocher malgré-eux, Constance fit signer la formule arienne de Rimini aux députés des deux partis, & il envoya des ordres dans toutes les provinces pour forcer les évêques à la recevoir. Ce fut le sujet d'une nouvelle persécution. Telles étoient les occupations de ce prince, pendant que Sapor menaçoit l'empire, & que Julien le défendoit contre les barbares.

Succès de Julien.

Le jeune César, par les victoires & par la sagesse de son gouvernement, avoit rétabli la sureté & l'abondance dans les Gaules. Les ennemis, en fuite au de-là du Rhin, n'étoient plus pour lui qu'une occasion d'élever de nouveaux trophées ; chaque campagne avoit ajouté à sa réputation. Enfin respecté des soldats, chéri des peuples, il étoit devenu, pour achever son éloge, l'objet de la jalousie de Constance & des railleries des courtisans. Ils l'appelloient *Victorin*, froide allusion à un tyran, qui, du temps de Gallien, avoit usurpé, dans les Gaules, le titre d'Auguste. L'empereur, par une contradiction bien digne de lui, applaudissoit au mépris que sa cour affectoit pour Julien, & s'approprioit en même temps tous les succès de ce Général. Il ne le nommoit seulement pas, lorsqu'il en publioit les victoires ; mais il se

repréſentoit lui-même, rangeant les troupes; combattant aux premiers rangs, donnant tou les ordres, renverſant les ennemis. Il parloit en un mot, comme s'il eût été à la tête de l'armée, & que Julien eût préſidé à un concile.

Il eſt proclamé Auguſte.

Les préparatifs, qu'il faiſoit contre les Perſes, furent un prétexte qu'il ſaiſit, pour enlever à Julien l'élite des troupes. Il ne daigna pa ſeulement adreſſer ſes ordres à ce général: i ne lui écrivit que pour lui dire qu'il eût à ne pa s'oppoſer à ſes volontés. Julien ne s'y oppoſ pas: ce furent les ſoldats, qui refuſerent d'obéir & malgré toutes ſes réſiſtances, ils le proclamerent Auguſte à Paris.

Conſtance meurt, & Julien eſt reconnu.

Il paſſa les Alpes, après avoir repouſſé le Allemands qui s'étoient jetés ſur les Gaules, la ſollicitation de l'empereur. L'Italie, l'Illyrie la Macédoine, la Grece ſe déclarerent auſſitô pour lui; & il n'eut pas beſoin de combattre Conſtance, qui étoit parti d'Antioche, étan mort ſur ces entrefaites, en Cilicie, dans l quarante cinquieme année. Reconnu dans tou l'empire, Julien continua ſa marche, & fu reçu à Conſtantinople au milieu des acclamations.

Sa vie mérite d'être étudiée.

La vie de Julien mérite d'être etudiée Monſeigneur. Elle vous apprendra combien il e dangereux pour les princes de ſe prévenir & d s'aveugler; & vous verrez qu'ils ſont alors d'au tant plus de maux, qu'ils veulent davantage l

rien, & qu'ils ont plus de talents pour le produire. Je ne ferai pas néanmoins l'histoire de ce regne. La vie de Julien écrite par Mr. l'Abbé de la Bletterie m'en dispense, & je vous la ferai lire.

Causе de ses erreurs.

Je remarquerai, seulement, que son éducation fut la principale cause de ses erreurs. Séduit par des sophistes, il se prévint contre l'église, parce qu'il jugea de tous les Chrétiens par la secte des Ariens, dans laquelle il avoit été élevé. Il vit les travers de Constance, il vit les maux que les hérésies avoient produits, & confondant le mensonge & la vérité, il ne pensa plus qu'à détruire la religion chrétienne. Il se rendit odieux: il mérita, sur-tout, d'être plaint.

Sa mort. 363

Pendant un an & huit mois que dura son regne, il s'occupa des moyens d'abolir le Christianisme. Il employa à cet effet la politique, & il fit plus de mal à l'église, que s'il l'eût persécutée ouvertement. La guerre qu'il fit aux Perses mit fin à ce projet. Il fut blessé dans un combat qu'il livra au de-là du Tigre; & il mourut, âgé de trente-deux ans. En lui finit la maison de Constance Chlore, si florissante sous Constantin.

Court regne de Jovien.

Jovien, qui lui succéda, fit une paix honteuse, repassa le Tigre, & perdit dans sa retraite une partie de ses troupes. Quoique jeune encore, & qu'il eût des défauts, il avoit des ver-

tus que l'âge auroit pu mûrir : mais il n'a regné que sept à huit mois. Arrivé à Antioche, il donna des preuves de sageſſe par la conduite qu'il tint pour rétablir la paix dans l'égliſe. Il mourut en Galatie, lorſqu'il alloit à Conſtantinople. Mr. l'Abbé de la Bletterie a encore écrit ſa vie.

364

Barbares, qui ont attaqué l'empire, pendant le regne de Conſtance.

Pendant le regne de Conſtance, les Francs, les Allemands, les Saxons & les Perſes ne furent pas les ſeuls ennemis de l'empire : les Romains eurent encore à ſe défendre contre les Quades, les Sarmates & d'autres peuples du nord. Les Iſaures, qui ſe retiroient dans les rochers du mont Taurus, firent de grands ravages en Aſie; & les Sarraſins, dont les Romains n'avoient appris le nom que du temps de Marc-Aurele, pillerent plus d'une fois la Méſopotamie. Tant que ces barbares ne forment point d'établiſſements, ils ne méritent pas de nous arrêter.





LIVRE DIX-SEPTIEME.



CHAPITRE PREMIER.

Depuis la mort de Jovien jusqu'à Théodose.

Combien les disputes de religion étoient funestes à l'empire

De tous les maux qui préparoient la ruine de l'empire Romain, les disputes sur la religion n'étoient pas les moindres : c'étoit la source d'une guerre intestine, qui devoit durer plus que cet empire. L'erreur s'armoit, parce qu'elle n'avoit que la violence pour se propager ou pour se défendre ; & quelquefois la vérité s'armoit encore, parce qu'en matiere de religion, le zele ne se contient pas toujours dans de justes bornes. Ces différents partis cherchoient à se rendre les princes favorables : trouvant tour-à-tour des protecteurs, ils devenoient tour-à

tour plus puissants ; & les desordres croissoient d'un regne à l'autre.

Vous avez vu jusqu'où ils étoient montés. Il étoit temps de proteger l'église, sans lever le glaive sur ses ennemis, & de reconnoître que la persécution qui ne suffit pas pour convaincre, ne suffit pas pour convertir. On venoit de voir les temples se remplir, aussitôt que Julien les avoit ouverts & ce prince aposta avoit démasqué les faux Chrétiens, que la persécution avoit faits.

Tolérance dont Jovien forma le projet.

Jovien avoit été confesseur. On ne pouvoit donc pas douter de son zele : mais il étoit convaincu, comme le dit Mr. l'Abbé de la Bletterie, que la foi se persuade & ne se commande pas. En quoi, remarque ce même écrivain, il pensoit comme St Athanase : on peut ajouter, comme tous les peres de l'église, pendant plus de trois siecles.

Cet empereur forma donc le projet d'une tolérance, qui, ménageant les préjugés, ramena peu à peu tous les peuples à la vraie religion. Mais cette tolérance n'ôtoit rien à la protection qu'il devoit à l'église. Vous avez vu qu'il l'a protégée de tout son pouvoir.

C'est aux circonstances à déterminer ce que la tolérance exige des souverains.

Le terme où cette tolérance doit s'arrêter est bien difficile à déterminer : car elle est entre deux extrémités, la persécution & l'indifférence. C'est aux circonstances où se trouve un empire, à marquer au prince, ce qu'il peut permettre, ce qu'il peut défendre, & l'u-

ſage qu'il doit faire de ſon autorité. Je ne vois pas qu'il y ait des regles aſſez générales à cet égard ; c'eſt un écueil où les meilleurs princes peuvent échouer. Tantôt, pour être tolérants, ils paroîtront indifférents ; & d'autres fois pour ne pas être indifférents, ils deviendront perſécuteurs. Une ſituation ſi délicate, demandoit dans ceux qui parvenoient à l'empire, plus de lumieres que les temps ne le permettoient. Ce n'étoit pas ici un cas, où ils puſſent ſe conduire ſans dangers, par les conſeils des autres. Car ceux qui les entouroient, avoient intérêt de leur perſuader, ou l'indifférence ſous le nom de tolérance, ou la perſécution ſous le nom de zele. Comment éviter également ces deux écueils? Je voudrois que Jovien eût vécu plus long-temps ; quelle qu'eût été ſa conduite, il nous inſtruiroit au moins par ſes fautes.

Nous ne pouvons pas nous en inſtruire en obſervant la conduite des premiers empereurs chrétiens.

Bien plus : il eſt encore fort difficile de nous inſtruire parfaitement, en obſervant la maniere dont les premiers empereurs ſe ſont conduits : pour en juger ſurement, il faudroit connoître toutes les circonſtances où ils ſe ſont trouvés. Si Conſtantin, par exemple, n'eût démoli que les temples, où le culte étoit contraire aux bonnes mœurs ; s'il n'eût fait taire que les oracles, où la fourberie étoit manifeſte ; enfin, s'il n'eût défendu que les enchantements, la magie & toutes les pratiques groſſieres, qui étoient plutôt l'abus que l'eſſence de la reli-

gion payenne, on ne pourroit que le louer. Les idolâtres les plus raisonnables n'auroient osé le désapprouver : il n'eût même fait que ce que les souverains pontifes avoient droit de faire, & cependant il se préparoit à pouvoir un jour entreprendre davantage. Il ne lui falloit donc que de l'adresse pour obtenir par douceur & peu à peu, ce qu'il ne pouvoit emporter de force & tout à coup. Mais jaloux, comme il l'étoit de son autorité, pouvoit-il user de ces ménagements.

Nous voyons donc ce qu'il pouvoit absolument faire. S'il lui a été permis de passer quelquefois les bornes que je viens de prescrire, il est aumoins évident qu'il a été trop loin, puisqu'il a porté des loix qu'il n'a pu faire exécuter. Lorsque ses fils défendirent généralement à tout le monde de sacrifier, ils déclarerent qu'ils ne faisoient qu'ordonner l'exécution des loix que leur pere avoit faites. Cependant Constance fut témoin qu'on ne les observoit pas, & il fut obligé de le souffrir. Tous ces empereurs s'étoient donc trop hâtés de porter ces loix.

Si d'un côté nous remarquons l'abus que Constantin a fait de son autorité, de l'autre nous connoissons l'usage qu'il en pouvoit faire, sans être taxé d'imprudence. Cependant nous ne saurions apprécier exactement tout ce qu'il y a de bien & de mal dans sa conduite, parce que les circonstances des temps où il a regné, ne nous

sont pas assez connues. Nous serons dans le même cas par rapport aux regnes suivants.

Valentinien est élevé à l'empire.

Quelques jours après la mort de Jovien, l'armée élut empereur Valentinien, fils de Gratien, qui de simple soldat étoit devenu comte d'Afrique. L'empire trouvoit dans ce prince un catholique qui avoit été confesseur sous Julien.

La tolérance le rend suspect d'indifférence.

Protecteur de sa communion, Valentinien laissa aux hérétiques & aux payens une entiere liberté de conscience. Il défendit seulement, comme sources de desordres, les pratiques magiques & les sacrifices nocturnes. Il se fit, sur-tout, une loi de ne se porter jamais pour juge en matiere de religion, & de conserver aux évêques seuls le droit d'en decider. Il pouvoit avoir pris ce parti à l'exemple de Jovien, & plus encore à la vue des maux que Constance avoit causés.

Malgré les preuves qu'il avoit données de sa foi sous Julien, sa tolérance le rendit suspect d'indifférence. Il semble néanmoins que Constantin & Constance auroient dû faire remarquer combien les princes intolérants sont dangereux pour l'église ainsi que pour l'état. Que les souverains gouvernent leurs peuples avec justice, qu'ils leur donnent l'exemple de la pieté, qu'ils fassent enfin cherir la religion qu'ils professent, & ils auront rarement besoin d'employer l'autorité. Voilà, sur-tout, la pro-

tection qu'ils doivent à l'église. Mais si livrés au vice, ils persécutent pour faire croire ce qu'ils ne pratiquent pas, quel fruit attendent-ils de leur prétendu zele? Que l'on compare les progrès des Ariens avec ceux des autres hérétiques dans les siecles précédents, & on sera convaincu que les hérésies n'ont jamais été plus funestes, que depuis que l'autorité s'est mêlée des disputes de religion.

Son caractère.

Valentinien avoit des qualités qui le rendoient digne du trône. Il aimoit la vérité, il soulageoit les peuples, il donnoit les emplois au mérite: mais parce qu'il comptoit trop sur ses lumieres, il en étoit plus facile à tromper, & on le trompa.

Il prend pour collegue Valens son frere.

Il songeoit à prendre un collegue, & c'étoit même le vœu de l'armée. *Si vous préférez l'état*, lui dit un de ses généraux, *vous choisirez: si vous préférez votre famille, vous avez un frere.* Valentinien préféra sa famille, & s'associa Valens, son frere, homme peu instruit, sans expérience dans la guerre & protecteur des Ariens. Il lui céda l'orient, c'est-à-dire, la Thrace, l'Asie & l'Egypte, & il se réserva l'occident. Il semble qu'il ne vouloit qu'assurer l'empire dans sa famille: car trois ans après, au sortir d'une maladie, il déclara Auguste Gratien son fils, âgé de huit ans.

Procope aspi-

Valens, dès la seconde année de son regne, devenu si odieux qu'on le comparoit à Tibere;

ſe vit menacé de perdre l'empire. Un parent de Julien, Procope, profita de cette diſpoſition des eſprits, fut proclamé Auguſte par quelques cohortes, & ſe fit reconnoître à Conſtantinople, pendant que Valens étoit en Galatie. Il ne regna qu'un an. Peu digne de commander lui-même, il fut trahi par ſes généraux, & livré à Valens qui lui ôta la vie.

re à l'empire & périt.

Les barbares, que Julien avoit contenus, recommençoient leurs hoſtilités. Les Gaules étoient expoſées aux courſes des Francs, des Allemands & d'autres peuples de Germanie. Les Saxons venoient par mer porter la déſolation ſur les côtes. Les Sarmates & les Quades pilloient la Pannonie. Les Pictes & les Ecoſſois ravageoient la Bretagne. Les Auſturiens & d'autres nations Maures ne cauſoient pas de moindres déſordres en Afrique. Enfin l'orient avoit pour ennemis les Goths, les Iſaures, les Perſes, les Sarraſins & les Blemmies qui ſe jetoient ſouvent ſur l'Egypte.

Les barbares tombent de toutes parts ſur l'empire.

L'occident fut défendu par les victoires de Valentinien, & par celles de deux de ſes généraux, Jovien & Théodoſe. Cependant ce regne eſt l'époque, où les Romains, devenus perfides, commettent ouvertement les trahiſons les plus noires. Ils égorgent les Saxons qui ſe retiroient ſur la foi d'un traité. Ils font aſſaſſiner Vithicabe, roi des Allemands, Gabinius, roi

Trahiſons des Romains.

des Quades, & Para, roi d'Arménie. Rom
idolâtre avoit eu des Fabricius : pourquoi faut
il que les trahisons deviennent si frequente
sous des princes Chrétiens. Valentinien, san
doute, quoique confesseur, n'étoit pas asse
instruit de ses devoirs. On ne voit pas qu'il ai
fait aucune recherche sur les trahisons de ses gé
néraux ; & il paroît avoir trempé lui-même
dans la mort de Vithicabe.

Schisme à Rome. 366

C'est encore à ce regne qu'on voit commen
cer, dans l'église, des troubles qui se renou
velleront dans la suite, & qui produiront d
grands maux. Le siege de Rome étoit déja de
venu l'objet de l'ambition, parce que les ponti
fes avoient mille moyens de s'enrichir, & qu'
ils pouvoient vivre dans l'opulence & dans l
luxe. Damase, successeur du pape Libere
avoit été élu canoniquement ; & cependan
Ursin, diacre de l'église romaine, forma u
parti, & se fit élire. Ce fut le sujet d'une guer
re. L'antipape soutint une siege, dans une ba
silique. Il fallut que Prétextat, préfet de Rome
payen célebre par sa sagesse & par son équité
armât pour chasser les schismatiques, & c
schisme dura plusieurs années.

Mort de Valentinien. Les Huns & les Alains. 375

Valentinien mourut en Illyrie dans l
douzieme année de son regne & dans l
cinquante-cinquieme de son âge, l'an 375
époque où les Huns commencerent à pénétre
e

en Europe. (*) Les hordes de ces barbares, les plus puissantes de toutes celles qui erroient dans le nord, toujours armées les unes contre les autres, avoient causé plusieurs révolutions; & celles qui avoient été vaincues, forcées de céder, s'étoient retirées sur les bords de la mer Caspienne & du Pont-Euxin, & tomberent sur les Alains qui habitoient ces contrées. Ces deux peuples, après une guerre longue & sanglante, se réunirent, & passerent ensemble le Palus méotide.

Les Goths.

Les Goths s'étendoient alors depuis le Tanaïs jusqu'au Danube, & leur roi Ermanéric se faisoit redouter jusqu'à la mer Baltique, & paroissoit avoir conquis toute la Germanie. Cette nation étoit formée de plusieurs peuples, auxquels une peuplade, originaire de Scandinavie, paroît avoir donné son nom. On distinguoit en général, les Ostrogots qui habitoient l'orient, & les Visigots qui habitoient l'occident. On met parmi les nations Gothiques, les Gépides, les Hérules, & les Vandales: quelques uns ajoutent les Lombards & les Alains. Mais la plupart de ces origines sont peu certaines. Je remarquerai qu'il n'est pas possible que la Scandinavie ait produit tous les peuples qu'on en fait sortir.

(*) Il faut consulter sur les Huns les mémoires de Mr. de Guignes.

Les Goths s'établissent dans la Thrace.

Les Goths succomberent sous les efforts des Huns. Ils abandonnerent leur pays au vainqueur; & s'étant reculés jusques sur les bords du Danube, deux cents mille demanderent à Valens la permission de s'établir dans la Thrace, & offrirent de servir dans les armées romaines. Leur proposition fut acceptée, à condition néanmoins qu'ils n'entreroient dans les terres de l'empire, qu'après avoir quitté les armes: condition qui fut mal observée, parce que les officiers de l'empereur furent plus occupés à les dépouiller qu'à les désarmer. D'autres Goths firent encore la même demande, & furent refusés; parce qu'il parut dangereux de recevoir un si grand nombre de barbares. Ils passerent malgré les Romains.

Valens, par avarice, s'expose à manquer de soldats.

Valens comptant que les Goths lui fourniroient désormais assez de soldats, licencia une partie des anciennes troupes, & exempta de la milice les citoyens Romains. Son avarice lu fit voir un avantage à imposer une somme su chaque village pour chaque soldat dont i l'exemptoit. Il ne vit pas qu'il surchargeoit le peuples déja trop foulés, & qu'il ruinoit le armées.

Soulévement des Goths.

Cependant la Thrace, ne pouvant suffir à la subsistance des ses anciens habitants & de nouveaux peuples qui l'inondoient, éprouv une grande famine, dont les Goths, sur tout ressentirent les effets. Maxime & Lupicinu

qui commandoient dans cette province, ne penserent point à les soulager : au contraire, ils les irriterent par des injustices & par des trahisons. Forcés à prendre les armes, les Goths invitent les Alains & les Huns à venir à leur secours. Ces peuples se joignent à eux, & toute la Thrace est exposée au pillage des barbares.

Valens perd la bataille & la vie. 378

Valens, qui étoit à Antioche, se pressa de faire la paix avec les Perses, & vint combattre les Goths, près d'Andrinople, avec une armée levée à la hâte. Il perdit la bataille & la vie ; les deux tiers de ses troupes resterent sur la place. Il a regné quinze ans.

En Occident Gratien avoit, pour collegue, son frere Valentinien II.

Gratien, depuis la mort de son pere, regnoit en occident, avec son frere Valentinien que l'armée lui avoit donné pour collegue, & qu'il chérissoit comme son fils. Il n'avoit que seize ans, lorsque son pere mourut, & son frere en avoit quatre.

Sa foiblesse le rend incapable de soins & lui fait commettre des injustices.

La jeunesse de Gratien & la foiblesse de son caractère rendoient presque inutiles les qualités estimables qu'on remarquoit en lui ; quoiqu'élevé dans la piété & dans le goût des lettres par le poëte Ausone, il ne fut jamais capable de s'appliquer aux affaires du gouvernement, & on abusa de sa facilité.

Il y avoit eu bien des abus sous le dernier regne. On lui persuada d'en punir les auteurs, parce qu'on vouloit perdre Théodose ; & ce

général, qui avoit servi l'état avec autant de fidélité que de talents, fut exécuté à Carthage. Son fils, disgracié, se retira en Espagne sa patrie : il portoit le même nom. Un prince sage doit moins penser à punir les abus qui se sont commis avant lui, qu'à prévenir ceux qui pourroient se commettre. Les recherches qu'il fait sur le regne qui a précédé, font toujours périr des innocents.

Défaite des Allemands.

Gratien marchoit contre les Goths. Valens, qui craignoit de partager avec lui l'honneur de la victoire, n'ayant pas voulu l'attendre, il tourna ses forces contre les Allemands qui s'étoient jetés dans les Gaules. Il les joignit près de Colmar, les défit & les poursuivit au de-là du Rhin. Ils perdirent plus de trente mille hommes. Gratien se distingua par son courage.

Gratien reconnoissant qu'il ne peut défendre l'empire, s'associe Théodose.

379

Après la mort de Valens, ce prince, âgé de vingt ans & n'ayant qu'un enfant pour collegue, commandoit depuis l'Euphrate jusqu'aux îles Britanniques, & depuis la Numidie jusqu'au Danube. Cependant l'empire avoit toujours ses anciens ennemis. Les Huns venoient d'en augmenter le nombre. Les Goths, vainqueurs, ravageoient la Thrace : ils avoient forcé le pas de Sucques : ils se répandoient dans l'Illyrie, dans la Macédoine, dans la Grece. Sur leurs traces, se poussoient, comme des flots, les Sarmates, les Quades, les Alains,

les Huns, les Vandales, les Marcomans. Ces barbares n'avoient plus qu'à franchir les Alpes juliennes, pour porter la désolation dans toute l'Italie.

Le jeune Théodose, relégué en Espagne, paroissoit l'unique ressource de l'empire. On ne présumoit pas néanmoins que Gratien l'employât, parce que les princes pardonnent rarement à ceux qu'ils ont offensés. On se trompa. Théodose fut rappellé, eut le commandement des armées, & défit les Goths & les Sarmates qui s'étoient rassemblés sur le Danube. L'année suivante, Gratien le prit pour collegue, & lui céda l'orient.





CHAPITRE II.

Théodose.

Les Goths obtiennent des terres.

APRÈS avoir été vaincus par Théodose, les Goths n'avoient plus de retraite, puisque leur ancien pays étoit occupé par les Huns. Il falloit, par conséquent, les exterminer, ou leur céder des terres. Il eût été cruel & dangereux de les réduire au désespoir, & d'ailleurs la Thrace avoit besoin d'être repeuplée. On leur abandonna donc une partie de cette province, on leur donna les droits de cité, on les exempta de tout impôt, & on en fit des soldats pour la défense de l'empire.

Ils servent dans les armées sous des chefs de leur nation.

Les circonstances, qui sont quelquefois plus fortes que toute autre considération, paroissoient demander qu'on prît ce parti. Cependant cette faveur accordée aux Goths, pouvoit armer d'autres barbares, dans l'espérance d'obtenir la même grace, & il eût été plus prudent de les distribuer dans différentes provinces. Vraisemblablement ils ne voulurent pas se séparer; parce qu'ils se seroient li-

vrés à la discrétion des Romains, dont la mauvaise foi leur étoit connue. Ils obtinrent même de ne servir dans les armées, que sous des chefs de leur nation. Il en naîtra bien des troubles.

On auroit tort néanmoins de faire des reproches à Théodose. Quand le désordre est à un certain point, on ne peut pas tout à la fois corriger le présent & pourvoir à l'avenir. Il paroît que ce prince fit tout ce qu'on pouvoit attendre d'un courage éclairé. L'empire eût succombé sans lui : il en a retardé la chûte.

Maux de l'église.

Les maux de l'église, de nature à n'attendre des remedes que du temps, étoient grands, sur-tout, dans les provinces orientales, où Valens, persécuteur des catholiques, avoit été favorable à toutes les sectes & même à l'idolatrie. Les Ariens, maîtres dans la plupart des grandes villes, s'arrogeoient une espece de domination : d'autres hérétiques, & il y en avoit de bien des especes, briguoient la faveur de la multitude, & semoient la division parmi les peuples. Enfin l'idolatrie avoit encore des temples célébres.

La modération de Théodose est blâmée.

Trop de sévérité pouvoit causer des troubles. Théodose le jugea, & se conduisit d'abord avec réserve. Mais sa douceur ne fut pas approuvée par tous les catholiques. Les plus

ardens se plaignoient, qu'il voulût attirer les ames à la vérité par la persuasion, au lieu de les forcer, par la terreur, à quitter extérieurement leur hérésie; comme si quitter extérieurement l'hérésie, c'étoit devenir catholique. Ils ne savoient, si cette conduite de l'empereur étoit de sa part, défaut de zele, timidité ou prudence. C'est ainsi qu'en parloit, remarque Tillemont, St. Grégoire de Naziance, quoiqu'un des plus modérés; & cela n'est pas étonnant, puisque ce saint blâmoit Constance d'avoir laissé la vie à Julien.

Situation embarrassante de ce prince.

Il seroit difficile de représenter combien la situation de Théodose étoit embarrassante. Tout lui tendoit des pieges, le zele des catholiques, comme le fanatisme des hérétiques. Si ceux-ci vouloient le tromper, ceux là s'aveugloient quelquefois eux-mêmes. St. Grégoire de Naziance en est une preuve. *Il y a eu des temps*, dit il, aux payens, *que nous avons eu l'autorité, mais qu'avons nous fait à ceux de votre religion qui approche de ce que vous avez fait souffrir aux Chrétiens? vous avons nous ôté votre liberté? avons nous excité contre vous une populace en fureur? avons nous établi des gouverneurs pour vous condamner au supplice? avons nous attenté à la vie de quelqu'un? avons nous même éloigné personne des magistratures? en un mot, avons nous fait contre vous aucune des choses que vous nous avez fait souffrir, ou dont vous nous avez*

menacés? Je ne conçois pas, dit du Pin, comment St. Grégoire peut accorder toutes ces maximes avec ce qu'il vient de dire, que Constance avoit très mal fait de laisser l'empire & la vie à Julien. On ne conçoit pas non plus comment il faisoit toutes ces questions avec tant de confiance, lui qui blâmoit la modération de Théodose. Avoit-il oublié la loi qui condamnoit au dernier supplice, ceux qui sacrifieroient aux idoles? & ignoroit-il ce qui s'étoit passé sous Constance & sous Constantin? Par ce discours de St. Grégoire, on peut juger du langage que tenoient, aux empereurs, les catholiques que le zele aveugloit.

Loix qu'il fait contre les hérétiques.

Théodose ne tarda pas à porter des loix contre les hérétiques. La premiere est de la seconde année de son regne, l'an 380. Elle ordonne, à tous les peuples de son obéissance, de suivre la foi du concile de Nicée; déclarant que ceux qui n'obéiront pas, seront traités comme infâmes, & subiront les peines qui leur seront infligées par la justice divine & par l'autorité imperiale.

Une autre loi, portée l'année suivante, défend à ceux qui ne suivent pas la foi du concile de Nicée, de tenir des assemblées dans les villes, sous quelque prétexte que ce soit. Elle ordonne que toutes les églises de l'empire soient remises aux évêques catholiques, &

qu'on chasse des villes tous les hérétiques qui feront quelque résistance.

Les Ariens qu'on entreprit de chasser, exciterent des séditions parmi le peuple. Cependant cette même loi fut renouvellée quelques mois après, avec deux nouvelles clauses une défense aux Ariens de bâtir des églises soit dans les villes, soit dans les campagnes & une déclaration que tous les lieux, où ils auroient fait quelque fonction, seroient acquis au fisc. Enfin, par une loi de 388, Théodose défend aux hérétiques de demeurer dans les villes, & ordonne de les chasser dans les déserts.

Loix contre les idolâtres.

L'idolatrie, relevée par Julien, avoit pris sous Valens de nouvelles forces. Théodose tenta de la détruire par des loix. En 381, il défendit les sacrifices, sous peine de proscription, soit dans les temples, soit ailleurs. En 385, il menaça des plus grands supplices ceux qui chercheroient l'avenir dans les entrailles des victimes. En 392, il publia une loi qui défendoit toute immolation, sous peine de mort & tous les autres actes d'idolatrie sous peine de confiscation des lieux où ils auroient été faits. Enfin, il ordonna de fermer, ou même de démolir les temples; & Cinege, un des préfets du prétoire, fut entre autres chargé de cette commission.

Défauts des

De pareils ordres ne pouvoient pas être exécutes, sans quelque résistance de la par

des payens. Alexandrie fut, pendant plusieurs jours, le Théâtre d'une guerre qui coûta la vie à beaucoup de Chrétiens, & le sang coula dans plusieurs provinces.

loix de Théodose.

Il faut, dit on, qu'il n'y ait qu'une religion dans l'état. Il le faudroit, sans doute : rien ne seroit plus à desirer. Mais quand il y en a plusieurs, est-ce une raison de chasser une grande partie des sujets, parce qu'ils ne pensent pas comme le prince, de les égorger ou d'en faire des hypocrites & des sacrileges ? car enfin, c'est tout ce que peut la violence. Elle démolit les temples, elle ôte les églises : l'hérésie & l'idolatrie restent. Si les loix de Théodose eussent été exécutées ; on eût peuplé les déserts & dépeuplé bien des villes.

Au reste, on se feroit une fausse idée de la conduite de cet empereur, si on en jugeoit par les loix qu'il a portées. *Il espéroit*, dit Tillemont, *que sans qu'il fût besoin de punir, la foi orthodoxe se répandroit assez d'elle-même, quand l'église auroit la liberté entiere de prêcher la vérité. Il avoit, sans doute, plus de compassion que d'indignation pour ceux qui aimoient leur aveuglement ; & il pouvoit juger que moins les hérétiques seroient persécutés, plus ils se diviseroient & se persécuteroient eux-mêmes, ce qui ne manqua pas d'arriver. Les loix mêmes*, ajoute cet écrivain, *dont il ne pressoit pas l'exécu-*

tion, les retenoient dans la crainte ; parce que l'église pouvoit s'en servir, & s'en servoit effectivement, lorsqu'elle le jugeoit nécessaire pour arrêter leur audace.

Les premiers empereurs Chrétiens s'imaginerent qu'il suffiroit de menacer, pour ramener à l'église les hérétiques & les idolâtres, & ils porterent des loix sanglantes. Ils se tromperent l'événement le prouva : mais ils ne voulurent pas avouer qu'ils s'étoient trompés. Ils continuerent donc de porter les mêmes loix, & cependant ils n'en pressoient pas l'exécution, parce qu'ils voyoient l'impossibilité où ils étoient de les faire exécuter. Cette contradiction sauvoit la dignité du prince.

Cette conduite des empereurs accoutuma peu-à-peu à penser que les peines, portées par les loix, n'étoient que comminatoires, & il en résulta deux inconvénients. D'un côté, ces loix ne pouvoient être un frein pour les peuples, qui s'accoutumoient à regarder, comme de simples formules, les peines dont elles menaçoient ; de l'autre, l'exécution de ces loix devenoit une chose arbitraire, qu'on abandonnoit au fanatisme, au faux zele & aux intérêts particuliers de tous ceux qui avoient quelque autorité dans les provinces : car si les empereurs ne la pressoient pas, il est certain qu'ils ne l'empêchoient pas. Les loix mêmes de Théodose permettoient les voies de fait contre les

hérétiques ; elles armoient donc, les uns contre les autres, tous les citoyens qui voudroient se servir du prétexte de la religion. Depuis Constantin, il y a bien peu de sagesse dans la législation ; & il y en aura encore moins, parce que l'ignorance se répand tous les jours davantage.

Concile œcuménique de Constantinople. 381.

Les désordres, au commencement du regne de Théodose, n'étoient pas les mêmes dans toute l'église. En occident, s'il s'élevoit quelques troubles, elle jouissoit en général de la paix. En orient, au contraire, déchirée par une multitude de sectes, elle étoit encore troublée par les divisions même des catholiques. Un concile paroissoit l'unique moyen de rétablir l'union : on le crut au moins, & Théodose en convoqua un à Constantinople, où cent cinquante evêques de ses provinces se rassemblerent ; l'occident n'y prit point de part. St. Mélece, évêque d'Antioche, y présida.

Le concile commença par déposer Maxime le cynique, qui s'étoit établi sur le siege de Constantinople, & dont l'ordination étoit nulle ; cette place fut donnée à St. Grégoire de Naziance.

Sur ces entrefaites, St. Mélece étant mort, il s'éleva dans le concile, des dissentions au sujet de l'élection à l'évêché d'Antioche. Les esprits

s'échaufferent : on se souleva contre St. Grégoire, dont l'avis n'étoit pas celui du grand nombre; & on parla de le déposer, sous prétexte que son intronisation étoit contraire aux canons. Ce saint aima mieux se démettre, que d'être l'occasion d'un schisme.

Il étoit beau de renoncer à un siege qui étoit le second de l'église, & qui paroissoit le disputer au premier; il eût été plus beau de le quitter sans regret, & on est fâché de voir St. Grégoire se plaindre durement des évêques qui l'avoient forcé à cette démarche. Il les représente comme des gens ignorants & grossiers, comme des superbes & des ambitieux, comme des avares qui ne songent qu'à amasser par toutes sortes de voies, comme des hypocrites qui sous l'apparence des vertus, cachent de grands déréglements. C'est, dit il, une assemblée d'oisons & de grues, qui se battent & se déchirent sans discrétion; une troupe de geais, un essaim de guêpes qui sautent au visage; il paroît en effet, que les peres de ce concile montrerent beaucoup de passion, & que St. Grégoire avoit raison d'en être scandalisé.

Après avoir fait des réglements sur la discipline & sur la jurisdiction des églises, le concile fit des canons sur le dogme. Les Macédoniens, qui nioient la divinité du St. Esprit, & les Apollinaristes qui avoient différentes

erreurs sur l'incarnation, furent anathématisés, ainsi que les Ariens; & comme il importoit de s'expliquer, sur la divinité du St. Esprit, avec plus de précision qu'on n'avoit fait jusqu'alors, on ajouta au symbole de Nicée, que le St. Esprit procéde du Pere. On ajoutera dans la suite *& du fils*, ce qui sera le sujet d'une longue dissention.

Ce concile, le second œcuménique, n'a été reconnu, en occident, que long-temps après, & quoique reçu en orient, sans obstacles de la part des évêques catholiques, il ne fit pas cesser les disputes. A Constantinople, sur-tout, elles dégénéroient en manie, on dogmatisoit dans les places publiques; comme à la cour, & il n'y avoit point d'artisan, qui ne se donnât pour théologien. *Si vous voulez changer une piece de monnoie*, dit St. Grégoire de Nysse, *on vous fait de grands discours sur la différence du fils engendré & du pere non engendré : si vous demandez combien vaut le pain, on vous répond que le pere est plus grand, & que le fils lui est soumis : & si vous demandez quand le bain sera chaud, on vous assure bien serieusement que le fils a été créé.*

Théodose fait conférer ensemble les chefs de secte, & la dispute les aigrit.

Théodose invita les chefs des différentes sectes à conférer ensemble, & il les rassembla à Constantinople. Il se flattoit qu'ils s'expliqueroient, qu'ils s'entendroient, & qu'ils se rapprocheroient; il se trompa; la dispute les

383

aigrit, & ils en devinrent plus opiniâtres ; c'est ce qu'on devoit attendre des passions, de la mauvaise foi & du fanatisme qui divisoient les partis.

Il est pardonnable de se tromper, quand on fait le premier une tentative; on peut donc excuser Théodose. Mais cette faute sera souvent répétée. On diroit que les souverains sont condamnés à ne pas s'instruire par l'expérience.

Gratien, devenu odieux, perd l'empire & la vie. 383

En occident, Gratien publioit les loix de Théodose, & quelquefois il en pressoit l'exécution. Il fit abattre dans le sénat l'autel de la victoire, monument auquel la superstition attachoit le sort de l'empire : il confisqua les revenus des pontifes : il supprima les privileges des prêtres payens & des vestales : & il refusa le titre de souverain pontife que les empereurs, même chrétiens, avoient porté jusqu'alors ; ce refus, qui parut aux catholiques un acte de piété, offensa les Romains qui le regarderent comme une marque de mépris.

Pendant qu'il aliénoit ses sujets, il attiroit à la cour les barbares, dont les hommages flattoient sa vanité : il ruinoit son épargne par des profusions, & il négligeoit tous les soins du gouvernement. Sa conduite lui fit perdre l'estime des troupes & l'amour des peuples.

Maxime, qui avoit été valet dans la maison de Théodose, & qui pour lors comman-

doit

doit en Bretagne, profita de ce mécontentement, se fit proclamer Auguste & passa dans les Gaules. Gratien marche contre lui: mais son armée l'abandonne: les villes même s'opposent à sa fuite; elles lui ferment les portes; & lorsqu'il croit échapper à la faveur d'un déguisement, il est arrêté, & perd la vie.

Maxime, qui a fait périr Gratien, arme contre Valentinien, & a la tête tranchée.

387

Valentinien II, alors âgé de douze ans, reconnut Maxime, qui promit de ne pas passer les Alpes, & Théodose dissimula. Les Huns & les Perses, qui étoient entrés dans la Mesopotamie, lui faisoient une nécessité de porter ses forces en orient, & ne lui permettoient pas de s'engager dans une guerre civile. Il parut donc aussi reconnoître Maxime; il songea néanmoins à le repousser, s'il formoit quelque nouvelle entreprise, & il saisit la premiere occasion de faire la paix avec la Perse.

Quelques années après, Valentinien n'eut que le temps de s'enfuir, & de se jeter entre les bras de Théodose, qui arma & qui vainquit Maxime. Cet usurpateur eut la tête tranchée; d'ailleurs on ne fit aucune recherche de ceux qui avoient suivi son parti. Théodose publia même une amnistie pour les rassurer; & il rétablir Valentinien dans l'empire d'occident.

L'armée de Théodose étoit presque toute compo-

Son armée étoit presque toute composée de Huns, d'Alains & de Goths, c'est qu'il eût eu peu de troupes, s'il n'eût pas soudoyé des barbares. Il étoit même nécessaire de s'en

see de barbares.

servir, parce qu'incapables de goûter la paix, ils auroient attaqué l'empire, s'ils ne l'avoient pas défendu. Cependant cette politique avoit l'inconvénient de leur apprendre l'art de la guerre, & de leur faire appercevoir toute la foiblesse des Romains.

St. Ambroise empêche de punir les incendiaires d'une synagogue.

Théodose, qui s'arrêta quelques années en Italie, étoit à Milan, lorsqu'il apprit que des Chrétiens avoient brûlé une synagogue, à Callinique en Mésopotamie; il ordonna de punir les incendiaires, & de réparer les dommages faits aux Juifs. Cet ordre, quoique juste, fut un sujet de scandale pour St. Ambroise, évêque de Milan; il écrivit à l'empereur, que l'évêque de Callinique seroit prévaricateur, s'il lui obeissoit: il lui représenta que les Juifs avoient souvent brûlé des églises, sans qu'on les eût punis, ni condamnés à les rétablir: & il ajouta qu'il étoit indigne d'un prince chrétien de prendre le parti d'une synagogue contre l'eglise. Sa lettre, comme le remarque du Pin, tenoit plus de la déclamation que du raisonnement; & cependant il menaçoit l'empereur de le priver de la communion, s'il ne révoquoit ses ordres. Théodose les révoqua; il eut lieu de s'en repentir: car les Chrétiens, impunis, se porterent dans la suite à de tels excès, qu'il fut obligé de sévir, & de porter une loi pour reprimer leurs violences.

Il me semble que, sans manquer au res-

pect qu'on doit au zele de St. Ambroise, on peut dire que les noms de juifs & de chrétiens lui ont fait prendre pour une affaire de religion une affaire de pure police; qu'il a eu tort, par conséquent, de se porter pour juge de la conduite de l'empereur, & encore plus de le menacer d'excommunication.

Conduite de Théodose avec les idolâtres, pendant son séjour en Italie.

Pendant le séjour que Théodose fit en Italie, il prit en quelque sorte sous sa tutele le jeune Valentinien, & il gouverna l'occident. C'est alors, sur tout, qu'il parut se flatter de pouvoir porter les derniers coups à l'idolatrie: c'est alors aussi que ses loix occasionnerent plus de soulevements. Il vint à Rome, où quoique ferme dans ses principes, il parut se conduire avec plus de modération. Il exhorta les sénateurs à embrasser la religion chrétienne: il n'accorda rien à leurs instances pour le maintien de l'ancien culte: au contraire, il supprima les fonds destinés pour les sacrifices. Mais il témoigna de la considération aux payens qui avoient servi l'etat, & il donna des dignités à plusieurs.

Pénitence publique de Théodose, 390

Il ne manquoit plus au zele de Théodose que d'édifier l'église par une pénitence publique.

Comme on préparoit des jeux à Thessalonique, le peuple de cette ville demanda un cocher du cirque qui avoit été mis en prison, se souleva contre le commandant qui le lui refusoit, l'assomma, & plusieurs autres person-

nes périrent encore dans cette sédition. L'empereur, qui avoit d'abord ordonné de punir les coupables, se laissa presqu'aussitôt fléchir aux prieres de St. Ambroise & promit de pardonner; cependant on lui représenta que l'impunité est, en pareil cas, d'une extrême conséquence; & on ne manqua pas de raisons d'être assez apparentes, dit Tillemont, pour le lui persuader. *Assez apparentes* me paroît étrange; sans doute, cet écrivain parle ainsi, parce qu'il ne conçoit pas que les meilleures raisons puissent balancer l'autorité d'un saint; mais St. Ambroise, aujourd'hui exempt d'erreur dans le ciel, n'approuve certainement pas ceux qui pensent qu'il a été infaillible sur la terre.

Théodose devoit donc sévir; mais ceux qu'il chargea des ses ordres, abuserent étrangement de sa confiance. Ce prince avoit fait grace à plusieurs personnes qui avoient conspiré contre lui, & avoit fait grace à la ville d'Antioche où il y avoit eu une sédition violente. Est-il vraisemblable que ses ordres ayent été d'assembler au cirque le peuple de Thessalonique, de l'envelopper de soldats, & d'égorger indistinctement tout ce qui s'offroit? C'est néanmoins ce qui fut exécuté.

Un prince répond de ceux à qui il confie ses ordres; Théodose étoit donc coupable. St. Ambroise eut le courage de lui reprocher son crime. Cependant il sortit de Milan, parce que, dit

Tillemont, *l'empereur trouvant mauvais qu'il sût les résolutions de son conseil, il étoit de la prudence qu'il s'éloignât de la cour, pour ne point apprendre des choses qu'il ne pourroit ni dire de peur d'exposer ses amis, ni taire parce qu'un evêque ne peut taire la vérité sans blesser sa conscience.* J'avoue qu'il y a, dans la conduite de l'évêque de Milan, des choses que j'ai de la peine à comprendre. Car de quel droit avoit il des espions dans le conseil du prince? & comment allioit il, avec la religion, avec la probité, les trahisons qu'il faisoit commettre à ses amis? Quoiqu'il en soit, l'empereur reconnut son crime, & se soumit à la pénitence publique, alors le seul moyen de se reconcilier à l'église. Il ne fut absous qu'après huit mois d'humiliation. Telle étoit encore dans ce siecle la discipline; elle se relâchera dans la suite. Cependant les évêques continueront de fulminer des excommunications contre les souverains, vous verrez les abus qui en naîtront. Théodose, pendant sa pénitence, se dépouilla des ornements impériaux; un jour viendra où l'excommunication dépouillera les princes de toute autorité.

Puissance des moines.

Sous ce regne, les moines commençoient à devenir puissants; répandus dans les villes, non-seulement, ils faisoient une guerre ouverte aux payens, ils s'ingéroient encore dans toutes les affaires; ils suscitoient des disputes; ils

commettoient des violences, & ils excitoient des séditions parmi le peuple. Théodose publia une loi, qui leur enjoignoit de se retirer dans les déserts, conformément à l'esprit de leur état. Quelques années après, ils eurent assez de crédit auprès de lui pour la lui faire révoquer; & depuis cette époque, leur puissance s'est toujours accrue.

Valentinien II perd l'empire & la vie. 392

Après un séjour de trois ans en Italie, Théodose repassa en orient, &, l'année suivante, Valentinien eut le sort de son frere. Un de ses généraux, le comte Arbogaste, Franc d'origine, le fit assassiner, & revêtit de la pourpre Eugene, qui avoit enseigné la rhétorique, & qui étoit sécretaire de Valentinien. Il comptoit gouverner sous le nom de cet empereur.

Eugene, qui a usurpé l'empire a la tête tranchée. 394

Pour se faire un parti, Eugene rouvrit les temples des idoles, où la foule se précipita. Théodose, à qui il avoit envoyé une députation, dissimuloit, & faisoit ses préparatifs. Deux ans après, vainqueur près d'Aquilée, il fit trancher la tête à Eugene, Arbogaste se tua, & il n'y eut plus de sang versé. Il survécut peu à sa victoire. Il mourut au commencement de l'année suivante, la cinquantieme de son âge & la seizieme de son regne.

Mort de Théodose. 395

On lui à donné le surnom de grand. Il seroit difficile de l'apprécier. Dans ce siecle, l'ignorance commençoit à tout confondre; & l'esprit, qui dominoit, n'étoit qu'un ramas d'i-

dées contradictoires. C'étoit l'effet des disputes qui s'élevoient entre les sectes, & de la conduite inconsidérée des princes qui les avoient fomentées. Théodose ne paroît pas avoir eu assez de lumieres pour se conduire à travers ce chaos.







CHAPITRE III.

Depuis la mort de Théodose jusqu'à la prise de Rome par Alaric.

Théodose avoit partagé l'empire entre ses deux fils, Arcadius & Honorius. 395

THÉODOSE, le dernier prince qui ait été maître des deux empires, laissa deux fils, Arcadius âgé de dix-sept ans, & Honorius âgé de dix. Le premier regna, suivant ses dispositions, en orient; le second, en occident.

Foiblesse de ces deux princes.

Voilà donc deux enfants qui vont gouverner, & leur enfance durera. Toujours foibles, il ne seront capables, ni d'acquérir des lumieres, ni d'agir par eux mêmes. Ils seront l'un & l'autre le jouet des intrigues de leur cour, & cependant ils regneront dans les temps les plus difficiles.

Etat de l'empire.

Les divisions intestines renouvelloient sans cesse les plaies qu'elles avoient faites, & une législation absurde les envenimoit. Les barbares menaçoient de toutes parts, & l'empire n'avoit pour se défendre que d'autres barbares, qui l'avoient défendu sous Théodose. C'étoient des Goths, qui étoient commandés par

des chefs habiles, & qui voyoient la foiblesse du gouvernement. Les ennemis étoient donc au dedans & au dehors.

Rufin, ministre d'Arcadius.

Théodose avoit donné, pour ministre, à l'aîné de ses fils, Rufin, Gaulois qui s'étoit élevé à la préfecture d'orient par une suite de perfidies. Cet homme d'ailleurs n'avoit aucun talent.

Stilicon, ministre d'Honorius.

Stilicon, Vandale d'origine, gouvernoit l'occident sous Honorius. Général habile, il ne manquoit pas de lumieres pour l'administration: mais il n'étoit ni moins injuste, ni moins ambitieux que Rufin.

Ces deux ministres ont entretenu les troubles.

Sous ces deux ministres, également avides, tout fut vénal, & les emplois se multiplierent au gré de leur avidité. Ils n'ont remédié à aucun abus. Il paroît plutôt que, voulant se rendre nécessaires, ils n'ont pensé qu'à faire durer les troubles. Leur mésintelligence suffisoit pour les entretenir, & pour en produire de nouveaux.

L'eunuque Eutrope.

Rufin craignoit l'ambition de Stilicon qui se portoit pour tuteur des deux princes; & il avoit un autre rival dans Eutrope, eunuque qui prenoit de l'ascendant sur Arcadius, & qui devoit bientôt gouverner. Cet homme, pour qui tout moyen étoit bon, osoit aspirer aux premieres dignités, abusoit insolemment de la foiblesse de son maître, & avoit la rapacité des gens de son espece.

Irruption des barbares dans l'empire d'orient.

Les Huns ravageoient l'Asie, & les Goths de Thrace se répandoient dans toutes les provinces situées entre la mer Adriatique & le Pont-Euxin. Ils se présenterent aux portes de Constantinople, & ils se jeterent sur la Grece. Alaric, leur chef, avoit servi sous Théodose contre Eugene. Il se montrera bientôt en Italie. On veut que Rufin, pour ruiner Stilicon, ait imaginé d'appeller ces barbares dans les provinces qu'il gouvernoit lui-même. Cette conduite eût été bien mal adroite. Il est plus naturel de penser que ces peuples n'inondoient l'orient, que parce que Théodose n'étoit plus.

Stilicon, traversé par Rufin, est forcé de faire retraite devant Alaric.

Stilicon, dont la prudence & le courage avoient mis les provinces occidentales à l'abri des insultes des barbares, marcha contre Alaric avec une armée composée des troupes de Théodose & de celles d'Eugene, & joignit les Goths dans la Thessalie. Il se disposoit à les attaquer, lorsqu'un ordre d'Arcadius lui enleva une partie de ses forces. Rufin avoit engagé son maître à rappeller l'armée de Théodose. Stilicon la renvoya, & chargea du soin de le venger, Gaïnas, capitaine Goth qui la conduisit à Constantinople; trop foible alors pour hasarder une bataille, il se retira.

Gaïnas le venge. Mort de Rufin.

Arcadius vint au devant de l'armée. Rufin l'accompagnoit. Il comptoit sur les intelligences qu'il avoit ménagées parmi les trou-

pes; & ce jour là même, il se flattoit de partager l'empire avec son maître. Mais au signal que donna Gaïnas, des soldats se jeterent sur lui & le tuerent aux pieds de l'empereur.

Eutrope lui succede.

Eutrope le remplaça & en eut la dépouille. Ce nouveau ministre, qui n'ignoroit pas combien il étoit haï & méprisé, fit une loi qui condamnoit à mort, tous ceux qui conspireroient contre un des conseillers du prince, ou qui en auroient formé le dessein; & on ne vit plus que des délations & des proscriptions. Cependant le ministre donnoit des fêtes à son maître.

Les Goths ravagent la Grece. 396

Alaric, qui avoit conduit les Goths jusques dans le Peloponese, leur livra la Grece. Ils ruinerent, sur-tout, les temples des idoles; & ce qui avoit échappé aux loix des empereurs, ne put échapper à leurs armes. Ce sont les barbares qui acheveront la ruine de l'idolatrie.

Stilicon marche contre eux; il est traversé par Eutrope.

Corinthe se défendoit encore, lorsque Stilicon marcha une seconde fois contre les Goths. Il eut des avantages dont il ne profita pas. Les uns le blâment, d'autres le justifient. Il est certain qu'Eutrope le traversa. Il le fit déclarer ennemi de l'empire, pour avoir attaqué les barbares dans le Peloponese; la cour de Constantinople fit même alliance avec Alaric, & lui donna le commandement dans la Grece

& dans l'Illyrie orientale. Ces deux provinces faisoient partie de l'empire d'orient, depuis le partage que Gratien avoit fait avec Théodose.

Eutrope excite des soulevements en occident.

Toujours jaloux de Stilicon, Eutrope tenta de le faire assassiner. Il sollicita les généraux d'Honorius à se soulever; & il réussit à faire prendre les armes à Gildon, qui commandoit en Afrique, & à qui sa révolte coûta la vie.

Il est fait consul. 399

Il gouvernoit l'orient, & son ambition n'étoit pas satisfaite. Il vouloit réunir en lui les titres à la puissance. Il ne voyoit pas qu'il les aviliroit sans se décorer; & son maître, trop foible, le fit consul. L'orient en fut indigné, & l'occident refusa de le reconnoître; pour avoir voulu trop s'élever, Eutrope hâta sa perte.

Trame de Gainas contre Eutrope.

Un Goth qui commandoit en Phrygie, le comte Tribigilde, se souleve; & Gainas, qu'on ne savoit pas être d'intelligence avec lui, est chargé de le réduire. Celui-ci part. Arrivé en Phrygie, il exagere les forces du rebelle, il en fait craindre les progrès, & il conseille de traiter avec lui; ajoutant que Tribigilde n'a pris les armes, que pour se soutenir contre Eutrope, & qu'il est prêt à les quitter, si on veut lui sacrifier cet eunuque.

Eutrope a la tête tranchée.

Eudoxie, femme d'Arcadius, jalouse de gouverner, & d'ailleurs irritée contre Eutrope

qui avoit menacé de la chasser du palais, se joignit à ses ennemis, & obtint de l'empereur un ordre de l'arrêter. Cet eunuque eut la tête tranchée, l'année même de son consulat. Il fit voir combien les favoris les plus puissants doivent peu compter sur un prince foible.

Gaïnas se révolte.

Eudoxie prit les rênes du gouvernement, & on put tout se permettre, sous cette femme, gouvernée elle-même par des eunuques. En effet, Gaïnas, qui se révolte, force l'empereur à lui livrer les victimes qu'il demande: il le force à venir à Chalcédoine pour traiter avec lui: il le force à lui conserver le titre de général; il obtient même les ornements du consulat, & il entre dans Constantinople, comme en triomphe.

Il perd la vie dans un combat contre les Huns.

Dans ce siecle, il semble qu'il n'y avoit plus que le zele de la religion qui pût donner du courage. Les Goths étoient Ariens, & ils n'avoient point d'église. Gaïnas en demande une. St. Jean Chrisostome, évêque de Constantinople, la refuse, également inflexible aux menaces de Gaïnas & aux instances de l'empereur. On prend les armes. Les Goths sont massacrés, & leur chef forcé à se retirer au de-là du Danube, y trouve les Huns, qui étoient toujours les ennemis des Goths, & perd la vie en combattant contre eux.

L'orient n'offre que des troubles.

L'orient, jusqu'à la mort d'Arcadius, n'offre plus que des troubles, produits d'un côté par le zele & de l'autre par la persécution St Jean Chrisostome vouloit réformer les mœurs, & Eudoxie persécutoit ce saint évêque, le plus vertueux & le plus éloquent de son siecle.

Alaric en Italie. 401

Pendant que ces désordres se passoient en orient, l'occident étoit plus que jamais exposé aux irruptions des barbares. Alaric, souverain en quelque sorte dans l'Illyrie où il commandoit, & proclamé roi par ses troupes, ravageoit les provinces qu'arrose le Pô, & menaçoit Rome. On n'avoit point d'armée à lui opposer. Stilicon entame une négociation, fait ses préparatifs, & tombe tout à coup sur les Goths. La bataille fut sanglante & indécise. Mais les enfants d'Alaric ayant été faits prisonniers, il fut obligé d'accepter la paix aux conditions qu'on lui offrit, & il se retira.

Honorius établit son siege à Ravenne.

Maximien avoit établi son siege à Milan afin d'être plus à portée de défendre les frontieres. Honorius, qu'Alaric venoit d'effrayer, établit le sien à Ravenne, afin d'être plus à portée de s'enfuir; il pouvoit de-là passer en Epire. La lâcheté de ce prince livroit donc l'Italie aux barbares.

Défaite de Radagaise. 405

Aussi les Goths reparurent bientôt; plus de deux cents mille hommes, conduits par Radagaise, se jettent sur cette province, pénetrent

jusqu'en Toscane, & mettent le siege devant Florence. Radagaise étoit idolâtre, & il en paroissoit plus formidable aux payens, qui croyoient que la protection de ses dieux lui assuroit le succès de son entreprise. Leur aveuglement étoit même si grand, qu'ils se réjouissoient de cette invasion. Ils se flattoient que le moment étoit arrivé, où ils alloient relever les temples, & rétablir l'ancien culte.

Les barbares, ignorants dans l'art militaire, n'étoient propres qu'à ravager un pays ouvert; & s'ils tentoient une entreprise avec courage, ordinairement ils l'executoient avec peu de précaution. Stilicon leve à la hâte une armée, composée principalement de Huns, d'Alains & de Goths, surprend Radagaise & le défait entiérement. Ce chef, qui fut pris, perdit la vie. On fit une quantité étonnante de prisonniers; & ceux qui échapperent au fer du vainqueur, se disperserent dans les montagnes, où ils périrent presque tous. Pour perpétuer le souvenir de cette victoire, le sénat éleva un arc de triomphe qui fut le dernier.

Cette victoire en effet, étoit le dernier effort d'un empire qui ne pouvoit plus se soutenir. Honorius va perdre toutes les provinces transalpines.

Invasion des barbares dans

Un déluge de barbares inonde tout à coup les Gaules, & se répand sans obstacle jusqu'aux

les Gaules. 406

Pyrénées. Ce ſont des Vandales, des Sueves, des Alains, des Huns, des Sarmates ; & bientôt après, les Francs & les Bourguignons ſuivent le chemin qui leur eſt ouvert.

Conſtantin maître des Gaules & de l'Espagne, & reconnu par Honorius. 407

Les troupes romaines, qui étoient en Bretagne, ne pouvoient plus attendre de ſecours, & cependant elles étoient expoſées aux invaſions des Pictes & des Ecoſſois, peuples féroces qui habitoient le nord de l'île. Elles ſongerent à leur défenſe. Après avoir nommé Auguſte Marc qu'elles tuerent, & Gratien qu'elles tuerent encore, leur choix s'arrêta ſur un ſoldat, qui prit le nom de Conſtantin. Ce nouvel Auguſte paſſa dans les Gaules dont il s'aſſura. Son fils Conſtant, qui de moine venoit d'être fait Céſar, lui ſoumit l'Eſpagne; & Honorius fut forcé de le reconnoître.

Alaric menace l'Italie.

Alaric menaçoit alors l'Italie, il paroît qu'il avoit fait des préparatifs pour une entrepriſe à laquelle Stilicon l'avoit invité, & qu'on avoit été obligé d'abandonner ; & il demandoit en dédommagement une ſomme qu'on ne pouvoit pas lui donner, & qu'on lui promit.

Mort d'Arcadius, & de Stilicon. 408

Sur ces entrefaites, on apprit la mort d'Arcadius, qui laiſſoit l'empire à Théodoſe ſon fils, enfant de ſept ans; on prétend que Stilicon ſongeoit à la tutele de ce jeune prince, lorſqu'il périt par la perfidie d'Olimpius dont il avoit fait la fortune.

Olim-

Olimpius l'accusoit d'aspirer à l'empire, & d'avoir appellé les barbares dans les Gaules. Cependant le foible Honorius balançoit à lui livrer sa victime. Alors, profitant de l'absence de Stilicon, il souleve l'armée contre les amis de ce ministre, & il les fait égorger. L'empereur ne balance plus: il auroit trop craint le ressentiment de son général. Il le fit donc arrêter, & on lui trancha la tête.

Trente mille barbares, qui avoient servi dans les armées Romaines, passent dans le camp d'Alaric.

L'empire perdoit un défenseur Cependant cette révolution lui enlevoit des soldats, & les armoit contre lui. Trente mille barbares, qui avoient servi sous Stilicon, & dont les femmes & les enfants avoient été massacrés dans le soulevement, se réfugierent auprès d'Alaric, lui offrirent leurs services, & lui demanderent vengeance.

Rome assiégée par Alaric. 408

Le roi Goth traverse l'Italie sans obstacle, & vient jusqu'à Rome qu'il assiége. Olimpius, qui s'étoit saisi du ministère, n'avoit pris aucune mesure pour l'arrêter: il étoit même hors d'état de donner aucun secours aux Romains; & il venoit de répondre avec un mépris outrageant, lorsqu'Alaric avoit fait demander la somme qu'on lui devoit.

Elle capitule.

Rome, bientôt réduite à la derniere extrémité, n'eut pas assez d'or pour se racheter. Elle livra ce qu'il y avoit de plus précieux dans les temples des idoles; & parce que cela ne suffisoit pas, elle s'engagea par un traité

que l'empereur ratifia, & donna, pour ôtages, les enfants des principaux citoyens. Alaric se retira dans la Toscane, où il attendit l'exécution du traité.

Alaric reprend les armes. 409

On lui manqua de parole, & il reprit les armes. Son armée étoit grossie des troupes d'Ataulfe, son beau frere, & de quarante mille esclaves qui s'étoient enfuis de Rome.

Honorius fait des loix pour & contre les hérétiques & les payens.

Olimpius venoit d'être disgracié, & avoit eu, pour successeur, Jovius, préfet du prétoire, un traître sans talents. Sous le premier de ces ministres, Honorius avoit porté des loix sanglantes contre les hérétiques & contre les payens : sous le second, il leur accorda, aux uns & aux autres, une entiere liberté de conscience.

Alaric donne & ôte tour à tour la pourpre à Attale.

Pendant que, remué uniquement par les intrigues de sa cour, il ne fait que des démarches ou fausses ou contradictoires, Alaric force les Romains à le méconnoître ; & leur donne, pour empereur, Attale, préfet de la ville, fantôme qu'il revêt & qu'il dépouille tour-à tour de la pourpre, suivant ses intérêts.

Les Vandales s'établissent en Espagne.

Sous prétexte de secourir Honorius, Constantin se proposoit la conquête de l'Italie, lorsque Géronce, qui commandoit pour lui en Espagne, se souleva : ce fut à cette occasion que les Vandales, les Sueves & les Alains paf-

ſerent les Pyrénées. Ils profiterent de cette guerre civile pour s'établir en Eſpagne. Ils mirent d'abord tout à feu & à ſang. Devenus plus humains, lorſqu'il furent poſſeſſeurs tranquilles, ils gouvernerent les peuples avec douceur ; mais cette révolution fit aux égliſes de cette province une plaie qui ſaigna longtemps : elle répandit l'Arianiſme, elle corrompit la diſcipline, & elle fit oublier toutes les loix écclеſiaſtiques.

Les Armoriques ſecouent le joug des Romains.

Les barbares continuoient toujours de ravager les Gaules, & Conſtantin, qui portoit ſon ambition au de-là, n'y avoit pas encore aſſuré ſa puiſſance Chaque peuple étoit obligé de penſer à ſa ſureté. C'eſt dans cette conjoncture, que les Armoriques, qui habitoient les côtes entre la Seine & la Loire, ſecouerent le joug des Romains, & commencerent à ſe gouverner en république. Honorius venoit alors de renoncer à toute ſouveraineté ſur la Bretagne, & les peuples de cette île recouvroient leur liberté.

Rome eſt priſe par Alaric. Mort de ce conquerant. 410

Alaric traitoit avec la cour de Ravenne, lorſque Sarus, capitaine Goth qui étoit au ſervice d'Honorius, l'attaqua bruſquement. Cette trahiſon le ramena ſous les murs de Rome, & il livra cette ville au pillage. Cependant, parce qu'il profeſſoit l'Arianiſme, il ordonna de reſpecter les lieux ſaints : il défendit, ſur-tout, de faire aucune inſulte à ceux

qui se réfugieroient dans les églises de St. Pierre & de St Paul. Ces asyles sauverent un grand nombre de citoyens : mais le fer & le feu firent encore de grands ravages. Ce conquérant mourut la même année, lorsqu'il méditoit la conquête de l'Afrique.





CHAPITRE IV.

Jusqu'à la mort d'Honorius.

Les dernieres années d'Honorius n'offrent plus que des troubles, qui se passoient principalement dans les Gaules. Nous les allons parcourir.

Constantin avoit franchi les Alpes, dans le dessein de se rendre maître de l'Italie ; il comptoit sur Allobic, général d'Honorius. La mort de ce traître le força bientôt à se retirer.

Constantin assiégé dans Arles. Honorius le fait mourir. 411

Il venoit lui-même de perdre tout à fait l'Espagne, & il alloit perdre l'empire. Géronce, qui poursuivoit Constant, le surprit à Vienne, & lui fit trancher la tête. Il vint ensuite assiéger Arles, où Constantin s'étoit renfermé, & il donna la pourpre à Maxime.

Constantius, général d'Honorius, & le seul que ce prince n'eût pas choisi parmi les barbares, jugea cette conjoncture favorable pour recouvrer les Gaules. Il avoit servi sous Théodose, & il montroit des talents.

A peine eut-il paſſé les Alpes, que Géronce, abandonné de ſes troupes, fut contraint de s'enfuir en Eſpagne où il périt. Maxime, qui l'y ſuivit bientôt après, eut le même ſort; & Arles ouvrit ſes portes. Les habitants obtinrent une capitulation avantageuſe, & Conſtantius promit la vie à Conſtantin, qui fut ordonné prêtre. Mais Honorius le fit mourir, lui & ſon fils Julien. Alors Jovin, à la tête d'un corps de barbares, venoit de ſe faire proclamer Auguſte dans la Gaule ultérieure.

Ataulfe dans les Gaules. 412

Ataulfe envoya la tête de ce rebelle à l'empereur, ce qui fait juger qu'il avoit un traité d'alliance avec Honorius. Cette alliance ne dura pas, & il l'avoit prévu, ſans doute: car il traînoit toujours après lui Attale, comme un épouvantail dont il pouvoit ſe ſervir. En effet, il lui rendit la pourpre, il ravagea les Gaules, & il en conquit une partie. Il épouſa néanmoins une ſœur d'Honorius, Placidie qu'Alaric avoit faite priſonniére à Rome. Au reſte, lorſqu'on le voit reparoître à la tête des Goths, on ne ſait pas ce qu'il avoit fait depuis la mort de ſon beau-frere.

Les Bourguignons s'établiſſent dans les Gaules. 413

On rapporte à ce temps le premier établiſſement des Bourguignons dans les Gaules, où ils avoient fait pluſieurs irruptions; ils ſe fixerent dans la premiere Germanie, pays dont l'Alſace n'eſt aujourd'hui qu'une partie. Ils embraſſerent la foi catholique, gouvernerent

avec douceur les peuples conquis, & commencerent à s'appliquer à l'agriculture & aux arts méchaniques.

Révolutions parmi les Goths. 415

Cependant Constantius recouvre une partie des Gaules. Les Goths, qu'il a vaincus, lui abandonnent cette province, & se retirent en Espagne, où Ataulfe est tué; il a pour successeur Sigéric, son ennemi, qui fait égorger tous ses enfants, & qui lui-même est assassiné après avoir régné sept jours. Vallia, que les Goths choisissent alors pour chef, fait la paix avec Honorius : il lui rend Placidie, & il se charge de la guerre contre les Vandales.

Ils s'établissent dans la seconde Aquitaine. 419

Les courses des Goths qui, malgré leurs victoires, ne peuvent se fixer, prouvent combien ce peuple étoit encore barbare, & incapable d'être gouverné par des loix. Il n'y avoit que le temps qui pût enfin le dégoûter d'etre par tout en guerre, & de ne trouver la paix nulle part. Vallia avança ce moment. Après de grands avantages qu'il remporta sur les Vandales, il obtint de Constantius la seconde Aquitaine où il s'établit. Cette province s'étendoit depuis Toulouse qui en devint la capitale, jusqu'à l'océan. Elle comprenoit le Poitou, la Saintonge, le Périgord, le Bordelois, l'Agénois, l'Angoumois & la Gascogne.

Mort de Constantius. 420

Il y avoit dix ans que Constantius gouvernoit & défendoit l'empire, lorsqu'Honorius le prit pour collegue. Il mourut quelques mois

après. Il avoit épousé Placidie, & il laissoit d'elle deux enfants, Valentinien & Honorius.

Mort d'Honorius. 425

Placidie, chassée d'Italie par son frere, se retire avec ses deux fils à la cour de Constantinople, & Honorius meurt la même année. Ce prince a regné vingt neuf ans.





CHAPITRE V.

Jusqu'aux temps où Attila commence à menacer l'empire.

L'EMPIRE de Constantinople offre peu d'événements, depuis la mort d'Arcadius jusqu'à celle d'Honorius. Il fut d'abord gouverné par Anthémius, préfet du prétoire, ministre éclairé, sage & vertueux, qui réprima les abus & qui fit respecter la puissance de son maître.

Anthémius gouverne l'empire d'orient.

Il commençoit à rétablir l'ordre & la tranquillité dans les provinces, lorsque Pulchérie, sœur de Théodose, obtint le titre d'Auguste, parut à la tête des affaires, & prit son frere, en quelque sorte, sous sa tutele. Elle se chargea, sur tout, de son éducation.

Pulchérie se saisit des rênes du gouvernement.

Cette princesse, plus âgée que Théodose de deux ans, en avoit quinze; & quoiqu'elle gouvernât l'état, on ne dit point par qui elle étoit gouvernée. On lui donne des talents au dessus de son âge, au dessus de son sexe. On ne parle plus d'Anthémius. Il faudroit

cependant, pour l'honneur de Pulchérie, qu'on nous eût appris la mort de ce ministre; quoiqu'il en soit, le regne de Théodose prouvera que cette princesse a eu peu de talents ou peu d'influence.

Goût de Théodose le jeune pour les sciences.

Théodose avoit de la douceur, de la piété, du goût pour les arts & pour les sciences, & même assez d'intelligence pour y faire quelques progrès. Curieux de s'instruire, il donnoit beaucoup de temps à l'étude : il paroissoit ne vouloir rien ignorer de ce qu'il est possible de savoir. Avec ces qualités qui se montroient en lui dès son enfance, il se conduira néanmoins comme un prince foible & ignorant.

Sa curiosité ne pouvoit ni se fixer, ni se régler.

Il y a deux sortes de curiosité. L'une nous fait dédaigner tout ce qui nous est étranger, pour nous porter aux choses qu'il est de notre devoir de connoître. Elle ne se lasse point : elle ne quitte pas un objet, qu'elle ne l'ait approfondi : & si elle trouve des obstacles, elle n'en fait que plus d'efforts. Cette curiosité, qui est le caractère des ames fortes, peut seule donner des connoissances vraies, solides & utiles.

Il y a une autre curiosité, qui se trouve quelquefois dans une ame lâche, lente & paresseuse; tout la dégoûte; elle ne s'entretient qu'en changeant d'objet continuellement & sans discernement. Elle effleure tout : elle ne

aisit rien : si elle s'arrête quelquefois, c'est sur les choses frivoles, qui ne demandent aucun effort de la part de l'esprit. Alors elle se laisse tomber avec tout le poids de son inertie, elle s'appesantit, & elle fatigue, par des questions puériles, ceux à qui elle croit demander les lumieres.

Il se croyoit instruit dans tous les genres.

Telle étoit la curiosité de Théodose ; ceux qui font son éloge, le disent instruit dans tous les arts & dans toutes les sciences. Il étoit peintre, il étoit sculpteur, il avoit étudié la botanique, il savoit la médecine, il se piquoit de se connoître en pierres précieuses, il se croyoit théologien.

Il s'appliquoit sur tout à la théologie ; mais sans succès.

Il étoit cependant peu instruit en tous genres, si nous en jugeons par ses connoissances en théologie. Il avoit fait sa principale étude de cette science, & on admiroit, sur-tout, dans cette partie, les progrès de son esprit.

Sa piété dégénéroit en foiblesse, parce que c'étoit la piété d'une ame foible. Il prioit sans cesse, il visitoit continuellement les églises, il les enrichissoit, il faisoit un monastere de son palais. Il savoit l'Écriture par cœur. Il en avoit recherché & lu tous les commentaires. Il n'ignoroit aucune des questions qui troubloient l'église. Il connoissoit parfaitement toutes les pratiques religieuses. Enfin il entretenoit, dit-on, les évêques, comme s'il eût vieilli dans

le sacerdoce. Voilà ce qu'on louoit en lui. Un fait suffira pour nous faire juger de ses lumieres.

Fait qui le prouve.

Un moine, à qui il avoit refusé une grace, eut l'insolence de lui dire, qu'il le retranchoit de la communion des fideles. A ce mot, l'empereur crut voir tomber sur lui tous les foudres de l'eglise. Non-seulement, il eut la simplicité de se croire excommunié, il crut encore devoir s'abstenir de toute nourriture, jusqu'à ce que l'excommunication eût été levée par celui même qui l'avoit portée. Envain un évêque, en qui il avoit confiance, l'assura que tout le monde n'avoit pas le droit de séparer ainsi de l'église; il ne put être rassuré, que lorsque le moine même lui eut donné l'absolution. S'il y a souvent des princes aussi ignorants que celui-là, le sacerdoce n'aura pas de peine à usurper l'empire. Aussi l'usurpera-t-il.

Sa piété étoit celle d'un moine.

Théodose, dit Tillemont, avoit tout ce qu'il falloit pour devenir saint dans une vie particuliere; &, selon l'expression de St. Augustin, il pouvoit être déifié en demeurant dans la solitude. Il avoit donc de la piété: mais sa piété étoit celle d'un moine, & cependant il avoit d'autres devoirs à remplir. Considérons-le comme souverain.

Son ineptie dans les affaires.

Autant sa curiosité paresseuse le portoit sur mille choses inutiles, autant elle l'éloignoit des affaires de l'empire. Incapable d'application, il

laissoit faire, il approuvoit sans examiner, il signoit sans lire. Il avoit plus de vingt ans, lorsqu'on lui fit signer un acte, par lequel il abandonnoit sa femme pour être esclave. Pulchérie lui avoit elle-même tendu ce piege. Il parut honteux de sa négligence, & il ne se corrigea pas. Il eut trouvé trop de fatigue à veiller sur la conduite de ses ministres : il avoit plutôt fait d'abandonner sa confiance à qui la vouloit, & de laisser faire.

Il abandonne sa confiance aux eunuques

De tous ceux qui entourent un prince foible, les valets sont le plus à portée de se saisir de cette confiance, qu'il veut déposer quelque part. Les eunuques gouvernerent donc sous Théodose. Ils l'occuperent de jeux, & ils prirent pour eux les affaires. Aulieu de commander, il obéissoit : mais il se trouvoit soulagé.

Injustices sous son regne.

Il falloit donc obéir aux eunuques, ou être traité comme rebelle au souverain, & ce fut une source d'injustices & d'atrocités. St. Isidore, qui vivoit sous ce regne, dit qu'on donnoit des héritiers à des hommes encore vivants; qu'aux uns on enlevoit leurs enfants, à d'autres leurs femmes, & qu'il y avoit peu de citoyens riches, à qui on ne ravît les biens.

Ses ministres achetoient

Parce que l'empereur manquoit de courage, les ministres acheterent la paix. Aussitôt les barbares en firent commerce ; & comme ils

continuellement la paix.

étoient toujours en armes, elle étoit encore vendre après qu'on l'avoit rachetée. Ce commerce devint ruineux pour l'empire. Les trésor qu'on livroit si souvent, en échange d'une paix qu'on montroit sans la donner, mirent dans la nécessité de surcharger les peuples; & il arriva que l'excés des impôts, joint aux injustices les plus criantes, chassoit de l'empire les meilleurs citoyens. On préféroit d'aller vivre parmi les barbares.

Ils se portoient pour juges en matiere de foi.

C'est, sur-tout, par son zele pour la religion que Théodose paroît avoir mérité des éloges. Ce zele néanmoins n'a pas toujours été favorable à la vérité. Il se porta pour juge dans les questions qui diviserent l'église: ou plutôt il en fit juges ses eunuques. Ce n'est pas qu'il voulût s'arroger sur les évêques le droit d'en décider: mais, comme je l'ai dit, les eunuques étoient plus près de lui pour se saisir de sa confiance.

Les bienfaits de Théodose ont été funestes à l'église.

Il contribua encore, par une piété peu éclairée, aux déréglements des ecclésiastiques. C'est ce que remarque Tillemont d'après St. Isidore. *La piété des princes religieux a fait voir ou même a causé l'irréligion des évêques*, dit ce saint. *Les honneurs extrêmes, qu'ils leur ont rendus, ont affoibli la piété de ceux qui recevoient ces honneurs; & les grandes libéralités, qu'ils leur ont faites, leur ont donné occasion de vivre dans les délices & dans les excès du luxe.*

Cette piété, dont parle St. Isidore, ne contribuoit pas seulement à corrompre la discipline ecclesiastique; elle entretenoit encore le fanatisme des idolâtres & des hérétiques qu'elle faisoit persécuter. Théodose renouvella les loix, portées contre eux par ses prédécesseurs, & donna lieu aux plus grands désordres. Les villes furent exposées aux irruptions des moines, qui, se croyant, par état, les executeurs de ces loix séveres, sortoient en force de leurs deserts, tomboient sur les hérétiques, sur les idolâtres, sur les Juifs, soulevoient les peuples, insultoient les magistrats, & commettoient toutes sortes de violences. L'Egypte, où ils étoient en grand nombre, & dont le peuple avoit toujours le même fanatisme, a été plus d'une fois le théâtre de leur séditions sanglantes. En 415, les Juifs furent chassés d'Alexandrie. On pilla leurs biens: on en massacra plusieurs; & Hipatie, parce qu'elle étoit payenne, fut mise en pieces par le peuple. C'étoit la fille du géometre Théon. Elle donnoit elle même des leçons de philosophie. On faisoit cas de ses connoissances, & on respectoit ses mœurs. Il est fâcheux que le zele, quelquefois trop impétueux, de St. Cyrille, alors évêque d'Alexandrie, paroisse avoir contribué à ces malheurs. Théodose ne les punit pas. On n'en sera pas étonné.

Les loix en faveur de la religion occasionnent de grandes violences.

En Perse, vers le même temps, le zele inconsidéré d'un évêque, fut la cause d'une vio-

Persécution contre les

Chrétiens & guerre occasionnée par le zele inconsidéré d'un évêque.

lente persécution contre les Chrétiens. On pretend qu'Isdegerde, roi de Perse, avoit conçu le dessein d'embrasser le Christianisme, lorsque l'évêque Abdas brûla un temple du pays. Cette violence le fit changer de résolution, & il devint persécuteur. La persécution, qui dura jusques sous Varane son fils, forçoit les Chrétiens à se réfugier sur les terres de l'empire. Varane les fit redemander : Théodose les refusa, & ce fut le sujet d'une guerre. La paix se fit l'année suivante, en 422.

Jean proclamé Auguste après la mort d'Honorius. 423

A la mort d'Honorius, Théodose eût tenté de réunir les deux empires sous sa domination si cette entreprise ne l'eût pas engagé dans une guerre. Mais Jean, secrétaire d'état d'Honorius, avoit été proclamé Auguste, & il comptoit sur une armée de Huns, qu'Aëtius, son général, devoit lui amener.

Théodose envoie Valentinien III. en Italie.

Théodose, se bornant donc à l'orient, reconnut Valentinien III. pour empereur, & l'envoya en Italie avec Placidie sa mere. Il lui donna une armée commandée par Ardabure.

Valentinien est reconnu en occident.

Jean étoit déja décapité, lorsqu'Aëtius arrivoit à son secours avec un corps de Huns. Ce général, qu'il importoit de gagner, passa au service de Valentinien qui fut généralement reconnu ; & Placidie gouverna sous le nom de son fils, enfant de six ans. Il semble que l'empire fût condamné à n'avoir plus de chef.

Vale

Valentinien devoit principalement l'empire au courage & à la fidélité de Boniface qui commandoit en Afrique. Aëtius, jaloux des droits que ce général avoit à la faveur, tenta de le rendre suspect à Placidie, & il y réussit. En même temps, il écrivit à Boniface, qu'on l'accusoit d'une conspiration, & il lui conseilla de veiller à sa sûreté.

Placidie, trompée par Aëtius, force Boniface à la révolte.

Boniface, qui comptoit sur l'amitié d'Aëtius, ne douta point que sa perte ne fût arrêtée. Appellé à la cour, il refusa de s'y rendre, & il disposa tout pour se défendre dans son gouvernement. Placidie, que cette conduite confirmoit dans ses soupçons, crut voir dans Aëtius un sujet fidéle, & arma contre Boniface.

Celui-ci, trop foible pour résister aux troupes de Valentinien, appelle les Vandales, établis dans la Bœtique depuis quelques années, & il leur fournit des vaisseaux, pour passer le détroit. En moins de deux ans, Genseric, leur roi, capitaine hardi, prudent, habile, sur-tout, à semer la division parmi ses ennemis, se rendit maître de toute l'Afrique, à l'exception de Carthage, Hippone, & Cirte : révolution, qui ne fut pas moins funeste à l'église qu'à l'empire.

Boniface livre l'Afrique aux Vandales. 427

Placidie ayant enfin reconnu qu'Aëtius l'avoit trompée, rendit sa confiance à Boniface, qui tenta vainement de chasser les Vandales. Il perdit encore Hippone, & il fut battu.

Rentré en grace, il défait Aëtius,

A qui on a ôté le commandement, & il meurt de ses blessures. 431

A son retour, Valentinien lui donna le commandement des armées, & l'ôta, ou voulut l'ôter à son rival. Mais Aëtius, qui étoit dans les Gaules à la tête des troupes, le conserva. Il faisoit alors la guerre aux Francs, qui s'établissoient dans la Belgique; & il paroît qu'il leur céda, par un traité, les terres qu'ils avoient conquises.

Pour lui ôter le commandement, il falloit le vaincre. Boniface le vainquit. Cette victoire priva l'empire de deux grands généraux. Boniface mourut de ses blessures quelques jours après; & Aëtius se retira chez les Huns, dans la Pannonie, où il leva une nouvelle armée.

Aëtius se fait craindre, & reprend le commandement des armées.

Avec le secours de ces barbares, il devenoit formidable. Placidie traite avec lui: elle lui rend le commandement des armées: elle y ajoute le titre de Patrice; & ce fut encore un bonheur pour l'empire qu'Aëtius voulût le servir.

Etat de l'empire d'occident.

Telle étoit la foiblesse du gouvernement: il ne pouvoit punir un rébelle: il se voyoit contraint à le rechercher par des graces. Il autorisoit donc à tout oser; & on peut juger des abus qui s'introduisoient dans ces temps de révolutions, où l'avarice, le fanatisme & la férocité confondoient tous les droits. Exactions de la part des magistrats, soulévements de la part des peuples: voilà le tableau qu'offroient les provinces. Dans cet état déplorable, elles se ré-

jouissoient en quelque sorte des invasions des barbares, qui n'ayant pas encore appris les vices des Romains, leur faisoient espérer un gouvernement moins odieux.

La plus grande partie des Gaules avoit été abandonnée aux Francs, aux Goths & aux Bourguignons. Valentinien conservoit peu de chose en Espagne, où les Sueves s'étoient emparés de la Bœtique, abandonnée par les Vandales. Il ne lui restoit en Afrique que Cirte & Carthage; & l'Illyrie occidentale étoit moins à lui, qu'aux barbares qui la vouloient ravager.

Provinces qu'il a perdues.

Par-tout où les barbares s'établissoient, ils portoient l'Arianisme ou l'idolâtrie; & ils s'armoient contre les catholiques qu'un zele inconsidéré armoit contre eux. Il sembloit qu'une persécution générale dût achever d'exterminer les peuples. C'étoit l'effet de l'intolérance des empereurs. Leurs loix étoient prises à la lettre, dans ces temps où les barbares, qui conservoient leur férocité jusques dans le sein du Christianisme, ne cherchoient que des prétextes pour s'égorger. Je n'en donnerai qu'un exemple.

L'intolérance armoit tous les peuples.

Sous le regne de Théodose le grand, Ithace, évêque en Espagne, suscita une violente persécution contre les Priscillianistes, hérétiques, auxquels on reprochoit les erreurs des Gnostiques & des Manichéens. On leur enlevoit leurs

Exemple de cette intolérance.

églises, on les chassoit des villes, on les dépouilloit de leurs biens, on les faisoit mourir dans les supplices. Ce fanatique, à la vérité, fut condamné dans plusieurs conciles. On fit schisme avec lui; & on voit, parmi ceux qui s'élevoient contre ses violences, St. Martin, St. Ambroise & le pape Sirice. Il ne faisoit néanmoins qu'exécuter à la lettre les loix des empereurs.

Les Priscillianistes s'armerent à leur tour contre les Ithaciens, lors de l'invasion des Vandales. Ils recouvrerent leurs églises pendant les desordres qu'occasionna cette révolution, & les évêques catholiques n'eurent plus la liberté de communiquer entre eux. C'est alors que l'Espagne fut réduite à l'état le plus déplorable. La discipline se perdit, la foi s'altéra, les opinions se mêlerent comme les peuples, on ne sut plus ce qu'on devoit croire, & cependant on s'égorgeoit toujours.

Etat de l'empire d'orient.

L'empire d'orient étoit entier ou à peu près. Il comprenoit l'Illyrie orientale, la Thrace, le Pont, l'Asie mineure, la Syrie & l'Egypte. Les barbares n'avoient pu s'y établir nulle part, & il jouissoit de la paix qu'il avoit faite avec la Perse : mais l'église étoit troublée.

Hérésie de Nestorius.

La nature humaine & la nature divine ne sont en Jesus-Christ qu'une seule personne. Les Apollinaristes, pour expliquer ce mystère, imaginerent que le Verbe est l'unique ame de Je-

ſus-Chriſt. En combattant cette héréſie, on tomba dans une autre. On ne vit dans le Sauveur qu'une ame humaine: on nia que les deux natures fuſſent unies de maniere à ne former qu'une ſeule perſonne; & on dit que le Verbe habite dans l'homme comme dans un temple. Il s'enſuivoit de-là, qu'un Dieu n'eſt pas né, n'a pas ſouffert, n'eſt pas mort pour nous.

Neſtorius, évêque de Conſtantinople, fut l'auteur de cette héréſie. Vain, préſomptueux & violent, il ſe fit connoître dès le jour de ſon intoniſation, lorſque prêchant devant l'empereur, il lui adreſſa ces paroles: *faites que la foi orthodoxe regne ſeule ſur la terre, & je vous ferai regner avec Dieu dans le ciel; aidez moi à exterminer les hérétiques, & j'exterminerai les Perſes avec vous.* Il ne lui manquoit plus que de dire: *penſez comme moi, ou je vous exterminerai vous même.* D'autres le diront.

Caractère de cet Héréſiarque.

Il ne tenoit pas à ce fanatique que le ſang ne coulât de toutes parts. Il perſécuta les hérétiques à l'abri d'une loi qu'il obtint de Théodoſe, & dans laquelle ſont nommés les Eunomiens, les Valentiniens, les Montaniſtes, les Meſſaliens, les Marcionites, les Photiniens, les Paulianiſtes, les Donatiſtes, les Audiens, les Manichéens, les Ariens, les Macédoniens, les Apollinariſtes, les Novatiens, les Sabbatiens, les Priſcillianiſtes, les Phrygiens, les Borboriens, les Euchites ou

Ses perſécutions.

enthousiastes, les Hidroparastates, les Ascodrugites, les Marcellins. Il n'y est point fait mention des Pélagiens, parce que Nestorius leur étoit favorable. Il importe peu de connoître les erreurs de tous ces hérétiques : il suffit, seulement, de considérer leur nombre, & on jugera des troubles que la persécution devoit produire. Elle commença à Constantinople contre les Ariens. En cinq jours, Nestorius les réduisit à un tel désespoir, qu'ils brûlerent eux-mêmes leur église. Il fut surnommé l'incendiaire. L'incendie consuma plusieurs maisons.

Un concile de Constantinople lui est favorable.

Cet héréſiarque persécuteur souleva bientôt toute l'église. S. Cyrille, évêque d'Alexandrie, le combattit avec force. Nestorius lui répondit par des accusations calomnieuses ; & il le fit condamner dans un concile, qui se tint à Constantinople. Vous jugez qu'étant à la cour, il eut pour lui les eunuques, &, par conséquent, Théodose.

Un synode de Rome lui est contraire.

Cependant un synode de Rome le condamnoit, & le pape Celestin avoit chargé St. Cyrille d'exécuter, en son nom, la sentence portée contre cet héréſiarque. Un concile général parut alors nécessaire. Tous les évêques en désiroient la convocation, & Nestorius la demandoit lui-même : il comptoit sur son crédit à la cour. Ce concile, convoqué par l'empereur, s'ouvrit à Ephese, le jour de la pentecôte de l'année suivante.

Il ne vint à ce concile aucun évêque ni d'Afrique, ni d'Espagne, ni des Gaules. Il n'y avoit plus dans ces provinces de voitures publiques : & d'ailleurs, les chemins, infestés de gens armés, ne permettoient pas de s'engager dans de longs voyages.

Un concile d'Ephese, tenu à ce sujet. 431

Les évêques d'Egypte & ceux de l'Asie mineure, arrivés les premiers, condamnerent & déposerent Nestorius, le jour marqué pour l'ouverture du concile, & sans attendre les autres évêques. Les députés du pape, qui survinrent après le jugement, approuverent tout ce qui avoit été fait. Mais cette précipitation ayant offensé les évêques d'orient, qui avoient Jean d'Antioche à leur tête, ils firent schisme, & ils déposerent, dans leur synode, St. Cyrille d'Alexandrie & Memnon d'Ephese.

Les deux partis sollicitoient à la cour. Théodose, mal instruit, comme à son ordinaire, crut faire sagement d'approuver tout à la fois la déposition de Nestorius, celle de St. Cyrille & celle de Memnon. C'est ainsi que se portant pour juge entre les deux partis, il les condamnoit & les approuvoit en même temps l'un & l'autre. A la fin, néanmoins, Nestorius, malgré ses intrigues, resta seul déposé. L'empereur rétablit St. Cyrille & Memnon sur leurs sieges; & Jean d'Antioche abandonna l'héresiarque. Mais l'hérésie ne fut pas éteinte.

Conduite de Théodose entre les deux partis.

Hérésie d'Eutychès.

En voulant prouver contre Nestorius que les deux natures en Jesus Christ font une seule personne, St. Cyrille se servit quelquefois d'expressions, qui paroissoient confondre les deux natures en une : tant il est difficile à ceux qui combattent une erreur, d'eviter jusqu'à l'apparence d'une erreur contraire.

Eutychès prit à la lettre les expressions de St. Cyrille. En convenant, qu'avant l'incarnation, la nature divine & la nature humaine étoient distinctes, il avança que, par l'incarnation, elles s'étoient confondues ; & que comme en Jesus-Christ il n'y a qu'une seule personne, il n'y a aussi qu'une seule nature.

Eutychès étoit un moine de Constantinople, qui avoit la protection de Chrysaphius, eunuque tout puissant à la cour. Théodose se déclara pour lui. Il eut, pour sectaires, tous les moines d'Egypte ; & il fut, sur-tout, soutenu par Dioscore, successeur de St. Cyrille. Cette hérésie n'éclata que quelques années après celle de Nestorius. Je les rapproche, parce que je préfére l'ordre des choses à celui des temps.

Les Eutychéens accusoient les Catholiques d'être Nestoriens, & les Catholiques accusoient les Eutychéens, d'être Apollinaristes. De-là, nâquirent de longues dissentions & de grands troubles. Observons la conduite de l'empereur : c'est à quoi nous devons nous borner.

Eutychès ayant été condamné à Constantinople, dans un concile auquel présidoit St. Flavien, évêque de cette ville, Chrysaphius, l'ennemi de Flavien, se plaignit à Théodose de cette condamnation; il la lui représenta comme une injustice criante, & il l'assura que tous les peres du concile étoient autant de Nestoriens. Aussitôt l'empereur fait venir l'évêque de Constantinople : il en exige une profession de foi; & il convoque un concile à Ephése pour le juger. Il ne parloit que d'extirper les restes du Nestorianisme, & il devenoit le fauteur d'une nouvelle hérésie.

Théodose en devient le fauteur.

L'intrigue fit Dioscore président du concile, & lui donna main-forte. Proclus, qui commandoit en Asie, eut ordre de marcher à Ephése avec des troupes. Cette précaution ne fut pas inutile. Les soldats parurent, lorsque Dioscore les demanda, & il fallut céder à la force. Ce conciliabule déclara Eutychès orthodoxe: il déposa St. Flavien; & l'empereur exila les évêques qui ne voulurent pas souscrire à ces iniquités. On tenta vainement de lui dessiller les yeux. Tant qu'il vécut, Dioscore jouit de sa victoire pour troubler l'orient; & ce n'est qu'après la mort de Théodose, qu'Eutychès a été condamné dans le concile de Chalcédoine. Son hérésie dure encore aujourd'hui.

Dans le temps que l'hérésie de Nestorius troubloit l'orient, Attila & Bléda, chefs des Huns,

Traité honteux avec A-

tila & Bléda chefs des Huns.
433

ménaçoient l'empire ; & Théodose achetoit la paix. Il s'engagea à ne donner aucun secours aux ennemis des Huns , à rendre tous les transfuges qui s'étoient retirés sur les terres de l'empire , &. à payer tous les ans un tribut de sept cents livres pesant d'or. Après avoir fait ce traité , les Huns tournerent leurs armes contre les nations septentrionales. Nous les reverrons bientôt.





CHAPITRE VI.

Jusqu'à la mort d'Attila.

NOUS avons vu des héréſies en orient. En occident où l'on étoit plus barbare, on ſubtiliſoit moins ; & nous n'y verrons que des guerres.

Guerres en occident. 435

Pour obtenir la paix de Genſeric, Valentinien lui avoit abandonné une partie de l'Afrique, & il lui reſtoit aſſez d'ennemis. Il étoit alors en guerre avec Théodoric, roi des Goths établis dans l'Aquitaine ; avec les Bourguignons, auxquels Aëtius fut même obligé de céder de nouvelles terres ; & avec les Sueves, qui étoient maîtres de la plus grande partie de l'Eſpagne. Pendant que ces guerres occupoient les troupes, le gouvernement, tous les jours plus foible, livroit les côtes aux pirateries des barbares ; & l'intérieur des provinces, aux troupes de brigands qui les ravageoient.

Les Bagaudes.

Dans ce déſordre, il sembloit que, pour aſſurer ſes biens & ſa liberté, chacun eût recouvré le droit de ſa propre défenſe, & que ce fût une néceſſité de piller, pour n'être pas pillé ſoi-

même. Tout le monde arma. Les paysans, rassemblés par troupes, sous le nom de Bagaudes, se souleverent, principalement dans les Gaules; & ils commirent toutes sortes de violences, pour se soustraire aux vexations des riches & aux rapines des magistrats.

Genseric arme contre Valentinien III, 439

Ces troubles ouvroient l'empire aux ennemis. Genseric en profita. Il rompit la paix, prit Carthage, & fit une descente en Sicile. Aëtius étoit alors occupé dans les Gaules; & Littorius, autre général de l'empereur, avoit été défait & pris par Théodoric. Valentinien permit à ses sujets de s'armer pour leur défense, & leur donna tout ce qu'ils pourroient prendre sur les Vandales. Il ne faisoit que montrer sa foiblesse.

Et Théodose arme sans succès contre les Vandales. 441

L'orient arma. L'eunuque Chrysaphius, qui se proposoit la conquête de l'Afrique, épuisa l'empire pour équiper plus de mille vaisseaux. La flotte aborde en Sicile. Elle est à charge, sans être utile. Genseric amuse les généraux par de feintes négociations. L'armée dépérit; & Théodose est bientôt obligé de la rappeller, pour défendre ses provinces, attaquées par les Perses, les Sarrasins, les Isaures & les Huns. Genseric alors fit la paix, & resta maître de toute l'Afrique.

Attila & Bléda attaquent l'orient. 442

Attila & Bléda, après avoir répandu la terreur, dans la Tartarie, jusqu'à la Chine, étoient revenus en Europe. Ils menaçoient l'Illyrie, & ils offroient de vendre encore la paix à Théodose.

Pour cette fois, le conſeil de l'empereur oſa montrer de la fermeté. Ce fut la ruine de l'Illyrie, de la Mœſie & de la Thrace; & il fallut finir par acheter la paix. Elle coûta ſix mille livres peſant d'or, & deux mille qu'on s'engageoit à payer chaque année.

Fierté d'Attila, humiliation de Théoſe.

En faiſant ces traités honteux, les empereurs vouloient ne donner, aux rois barbares, que le titre de généraux de l'empire, & ils appelloient gages, les tributs qu'ils étoient forcés de payer. Attila ne rejetoit ni n'acceptoit ce titre. Ce n'eſt pas pour des choſes d'étiquette qu'un barbare fait la guerre. Mais il prétendoit avoir, parmi ſes eſclaves, des rois qui valoient les généraux des empereurs & les empereurs mêmes. *Mon maître & le vôtre*, diſoient à Théodoſe les ambaſſadeurs de ce conquérant; & Théodoſe faiſoit de magnifiques préſents à ces ambaſſadeurs. Lors qu'Attila vouloit enrichir quelques uns de ſes eſclaves, il les envoyoit en ambaſſade à Conſtantinople.

Empire d'Attila.

Attila fit mourir ſon frere, & regna ſeul ſur les Huns. Il avoit ſubjugué toutes les nations de la Germanie & de la Scythie, & on prétend qu'il étendit ſon empire juſqu'à l'océan oriental. C'eſt-à-dire, que la terreur de ſon nom ſe répandit dans le nord de l'Europe & de l'Aſie, & pénétra bien au de-là des lieux, où il porta ſes armes. Les hordes, qui erroient dans la Tartarie, ont pu reconnoître ſa domination, ſoit

par crainte, soit pour se rendre elles-mêmes plus redoutables, mais il ne regnoit pas sur elles, comme on regne sur des peuples policés. L'opinion faisoit sa puissance, plutôt que la force; & quoiqu'il fît trembler les Romains, son vaste empire devoit tomber avec plus de rapidité qu'il ne s'étoit élevé.

Théodose veut faire assassiner Attila 449

On n'en jugeoit pas ainsi à Constantinople. Théodose, qui désespéroit de vaincre Attila, tenta de le faire assassiner. Ce fut Chrysaphius, son ministre, qui lui en donna le conseil; & ce lâche eunuque l'assura du succès de cette perfidie. Mais tout fut découvert au roi des Huns, qui demanda que Chrysaphius lui fût livré, & qui traita Théodose comme un esclave perfide envers son maître L'empereur fut obligé de prodiguer ses trésors pour conserver son ministre.

Mort de ce Prince. 450

Pendant qu'il ruinoit ainsi l'empire, c'est alors que, fauteur de l'hérésie d'Eutychès il troubloit l'église. Il mourut l'année suivante dans la quarante-troisieme année de son regne.

Demandes d'Attila à Valentinien.

Il y avoit plusieurs années qu'Honoria, sœur de Valentinien, princesse que son frere avoit chassée du palais à cause de ses débauches, invitoit Attila à porter les armes en Italie, & lui offroit sa main. Le roi des Huns n'avoit paru faire aucune attention aux sollicitations de cette femme, lorsqu'après la mort de Théodose, il la demanda en mariage à Valentinien, avec la moitié de l'empire. Il supposoit, sans doute,

qu'elle y avoit des droits. On lui répondit qu'elle n'en avoit point.

Aëtius défait Attila. 451

Marcien, vieux soldat qui avoit succédé à Théodose, refusoit de payer le tribut. Il répondoit qu'il n'avoit que du fer pour les ennemis. L'orient, sous ce nouveau prince, paroissoit donc pouvoir se défendre. L'occident offroit une conquête plus facile. C'est ce que Genseric représentoit au roi des Huns, & il l'invitoit à conquérir les Gaules. Il vouloit, surtout, l'armer contre Théodoric, dont il étoit l'ennemi.

Attila s'engage dans cette guerre. Pour en assurer le succès, il négocie tout à la fois avec Théodoric & avec Valentinien: il feint de rechercher également l'alliance de l'un & de l'autre: & il tente de persuader aux Romains qu'il arme contre les Goths, & aux Goths qu'il arme contre les Romains: prêt à tomber sur celui des deux peuples qui se laissera surprendre. Il ne trompa personne: Aëtius ouvrit les yeux à Théodoric.

Sa promptitude parut d'abord le servir mieux que sa politique. A la tête de cinq cents mille hommes, il avoit déja ravagé presque toute la partie des Gaules, qu'arrosent le Rhin, la Moselle, la Marne & la Seine, & il assiégeoit Orléans, lorsqu'Aëtius arrivoit à Arles, où il n'avoit encore rassemblé que peu de troupes. Le roi des Visigots, Mérouée, roi des Francs, les

Bourguignons, & d'autres peuples viennent grossir l'armée de ce général. Il fait une marche forcée. Il surprend les Huns, il en fait un grand carnage, il les poursuit jusques dans la Champagne, où il remporte une victoire complette. Plus de cent soixante mille hommes resterent sur le champ de bataille. Théodoric fut du nombre des morts.

Attila en Italie. 452

Le nord ne produisoit que des soldats. Quelle que fût donc la perte d'Attila, il lui étoit facile de la réparer; & dès l'année suivante, il porta l'effroi en Italie. Il prit d'assaut Aquilée qu'il ruina entierement : il dévasta la Vénétie & la Ligurie; & il parut menacer Rome. C'est à cette occasion que les habitants de la Vénétie cherchant un asyle dans les îles du Golfe, jeterent les fondemenrs de la république de Venise.

Attila, malgré ses succès, ne savoit encore s'il devoit marcher à Rome. Il avoit à défendre ses états contre l'empereur d'orient, qui lui déclaroit la guerre : son armée dépérissoit par les maladies : & Aëtius, à qui Marcien avoit envoyé des secours, venoit de remporter quelques avantages. Il craignoit, sans doute, ce général. Telle étoit sa position, lorsque le pape St. Léon, envoyé par Valentinien, vint lui demander la paix; il l'accorda. Mais les Romains se soumirent à un tribut. Il mourut l'année suivante.

Sa mort. 453

L'empi-

L'empire d'Attila finit avec lui. Ses fils l'affoiblirent, parce qu'ils le partagerent, & plus encore parce qu'ils ne succéderent pas à la réputation de leur pere. Les peuples, auparavant soumis, secouerent le joug. Les Huns, presque toujours vaincus, se disperserent. Une partie se retira vers le Pont-Euxin, un grand nombre se confondit avec les autres barbares, quelques uns se donnerent aux empereurs d'orient. Enfin, quinze ou vingt ans après la mort d'Attila, cette nation fut comme éteinte. Son nom ne reparoît plus dans l'histoire.

Son empire finit avec lui.

Le grand talent d'Attila étoit, sans doute, de subjuguer les imaginations foibles. Fier, intrépide, hardi dans ses projets, il paroissoit inspiré du dieu des combats. On croyoit même qu'il combattoit avec une épée que ce dieu lui avoit donnée, & on lui rendoit une espece de culte. Les rois, qu'il traînoit à sa suite, attendoient ses ordres sans oser l'envisager, & tous ses soldats trembloient devant lui. Cependant il n'est pas sur qu'il ait été un grand capitaine. Il ne paroît pas avoir eu d'autres idées de conquêtes, que celles que se font tous les barbares. C'étoit assez pour lui de piller, de ravager, de se faire redouter. Il n'imagina jamais de former aucun établissement solide. Sa domination passagere fut l'effet de la foiblesse de ses ennemis, plutôt que de ses talents militaires.

Ce qu'on doit penser de ce barbare.

Sans foi avec les peuples auxquels il faisoit la guerre, il se piquoit de rendre justice à ceux qui lui étoient soumis. Il ne souffroit pas qu'on les opprimât, & il punissoit les violences qui leur étoient faites. Avec un extérieur simple, il affectoit de se mettre au dessus des rois par son mépris pour le faste. C'est sur une chaise de bois que les ambassadeurs de Théodose le trouverent assis; & dans le repas qu'il leur donna, il les fit servir en vaisselle d'or & d'argent, pendant qu'on le servoit lui-même en vaisselle de bois. On auroit dit qu'en dépouillant les Romains, il vouloit plutôt les appauvrir que s'enrichir lui-même. En effet, on ne voit pas le besoin que les Huns pouvoient avoir d'or & d'argent; & on auroit jugé, à leur genre de vie, qu'ils devoient au moins être exempts d'avarice. Mais la contagion des vices est si rapide, que les barbares devenoient avides des richesses, avant d'en connoître l'usage.





CHAPITRE VII.

Jusqu'à la ruine de l'empire d'occident.

APRES la mort de Théodose le jeune, il semble que l'orient devoit appartenir à Valentinien : car les deux empires se réunissoient, lorsque l'un des deux empereurs ne laissoit, après lui, personne avec le titre de César ou d'Auguste. Heureusement pour l'orient, il eût été impossible à Valentinien de faire valoir ses prétentions. Il n'y songea même pas, & on disposa de cet empire sans le consulter.

Droits de Valentinien III à l'empire d'orient.

Je fonde uniquement ses droits sur ce qu'il étoit empereur d'occident, & non sur ce qu'il avoit épousé Eudoxie, fille de Théodose. Car l'empire ne se régloit pas comme les autres successions : une fille n'en héritoit pas, &, par conséquent, elle ne pouvoit pas le porter à son mari.

Pulchérie vivoit encore. Il est évident que le nom d'Auguste n'étoit en elle qu'une dignité sans pouvoir, & non un titre qui donnât des

Pulchérie dispose de l'empire en

faveur de Marcien. 450

droits : mais alors on ne faiſoit pas ces diſtinctions. Il ſemble qu'elle ait cru que l'empire ne lui appartenoit pas, puiſqu'elle n'oſa pas s'en ſaiſir ; & il ſemble auſſi qu'elle ait cru qu'il lui appartenoit, puiſqu'elle en diſpoſa. Elle s'imagina, parce qu'elle étoit Auguſte, que celui qu'elle épouſeroit ſeroit Auguſte comme elle; & quoique ſon entrepriſe fût ſans exemple, elle ne trouva point de contradiction. Elle épouſa donc Marcien & elle lui donna l'empire. Elle y mit ſeulement pour condition, qu'il reſpecteroit ſa virginité. Elle avoit cinquante-deux ans, & Marcien en avoit cinquante-huit. C'étoit un ſoldat de fortune, qui avoit été attaché au général Aſpar, fils d'Ardabure.

Concile de Chalcédoine. 451

Dès la ſeconde année de ce regne, on tint à Chalcédoine le quatrieme concile œcuménique où l'empereur & l'impératrice aſſiſterent, & montrerent leur zele pour la foi catholique. Ce concile condamna l'héréſie d'Eutychès, fit pluſieurs canons ſur la diſcipline, & donna le ſecond rang au ſiege de Conſtantinople, quoique juſqu'alors Alexandrie & Antioche euſſent eu la prééminence. Le pape St. Léon refuſa ſon conſentement à ce dernier décret. C'eſt depuis ce concile, qu'on a donné le titre de patriarche aux évêques de Rome, de Conſtantinople, d'Alexandrie, d'Antioche & de Jéruſalem.

Conduite modérée de Marcien.

Sous les empereurs, les perſécutions venoient ſouvent à la ſuite des déciſions d'un con-

cile. Marcien fut plus ſage. *Il appuya de toute ſon autorité & par un grand nombre d'édits*, dit Tillemont, *les décrets du concile de Chalcédoine. Mais ce fut ſans y mêler aucune violence, qui pût rendre la vérité odieuſe. Car il n'ordonna jamais qu'on forçât perſonne à avouer & à ſigner quoique ce fût malgré lui, ne voulant point faire entrer les hommes dans le chemin de la vérité par des menaces & des violences.*

Je rapporte les expreſſions de Tillemont, parce que s'il loue la modération de Marcien, il a plus applaudi encore aux loix violentes de Théodoſe le grand. Ceux qui, comme lui, font des compilations, ſont expoſés à ſe contredire, parce qu'ils penſent d'ordinaire d'après différents écrivains, & rarement d'après eux-mêmes. (*)

Le regne de Marcien a été tranquille.

Quoique Marcien fût monté ſur le trône dans des temps orageux, ſon regne fut tranquille. Les barbares, après la mort d'Attila, furent trop occupés de leurs diſſentions, pour former des entrepriſes ſur les provinces romaines. Les Perſes ne purent rompre la paix, parce qu'ils étoient eux-mêmes attaqués par les Huns, qu'on nommoit Cidarites. Les Sarraſins, les

(*) Je ne prétens pas diminuer le mérite de l'ouvrage de ce ſavant. Au contraire, je déclare que j'y ai puiſé le fond de tout ce que je dis ſur l'hiſtoire eccleſiaſtique des premiers ſiecles.

X 3

Blemmies & d'autres peuples du midi, firent, à la vérité, des invasions: mais ils furent bientôt repoussés & contenus.

Mort de Marcien. 457

Marcien donna l'exemple de l'économie, ce qui suffisoit pour réprimer bien des abus, au moins à la cour : il en réprima par sa vigilance dans les provinces. Il avoit peu de lumieres, mais il fut juste. Il mourut dans la septieme année de son regne.

Mort de Valentinien, à qui Maxime succede.

Deux ans auparavant, Valentinien avoit été assassiné, lorsqu'il venoit lui-même de poignarder Aëtius, que l'eunuque Héraclius lui avoit rendu suspect. Ce prince lâche, qui vivoit dans la débauche, avoit deshonoré la femme de Maxime, personnage puissant qui, pour assurer sa vengeance, trama la perte d'Aëtius & se saisit de l'empire.

Loi de Valentinien favorable au S. siege.

Sous le regne de Valentinien, le pape St. Léon obtint une loi qui soumettoit à la jurisdiction du saint siege tous les évêques de l'empire. Elle leur défendoit de rien innover sans y être autorisés par le pape, & elle leur ordonnoit de comparoître à son tribunal, toutes les fois qu'ils seroient cités. Cette prérogative faisoit du pape un monarque qui pouvoit abuser de sa puissance, & il en naîtra bien des abus.

Abrogation d'une loi qui faisoit les évêques juges en

En vertu d'une loi d'Honorius, les évêques étoient devenus juges sans appel en matiere civile, & tout plaideur étoit autorisé à porter sa cause devant eux. Environ quarante ans après,

Valentinien abrogea cette loi. On en voyoit déja les inconvénients.

matiere civile.

Maxime ne regna que trois mois. Il fut massacré, à Rome, par le peuple, à l'approche de Genseric, qu'Eudoxie, veuve de Valentinien, avoit appellé. Le roi des Vandales pilla cette ville pendant quatorze jours. Il emmena avec lui un grand nombre de captifs, entre autres Eudoxie & ses deux filles, & il refusa ces princesses à Marcien.

Maxime est égorgé & Rome est pillée par Genseric.

Un Gaulois, général de Maxime, Avitus se saisit de l'empire, & après avoir regné un peu plus d'un an, il tombe entre les mains de Ricimer, qui s'étoit soulevé, & qui le fait sacrer évêque de Plaisance. Nous avons déja vu Constantin dans les Gaules être ordonné prêtre, lorsqu'il fut fait prisonnier par Constantius. Ce sont là les moyens que les barbares imaginoient pour rendre un homme incapable de l'empire. Dans la suite, ils feront moines les princes qu'ils déposeront.

Avitus, qui lui succede, est déposé & on lui donne l'évêché de Plaisance.

Le général Ricimer, Sueve d'origine, n'osant ou ne pouvant prendre la pourpre, vouloit au moins en disposer, & il laissa l'empire sans chef pendant dix mois.

Interregne en occident.

En orient, on voyoit à peu près les mêmes scenes. Le général Aspar y disposoit du trône & n'y pouvoit monter. Il le donna, après la mort de Marcien, à Léon qu'il comptoit gouverner,

Léon en orient. Majorien en occident.

457

lorsque Ricimer le donnoit à Majorien qu'il comptoit gouverner également.

Majorien avoit servi sous Aëtius. Il paroissoit capable de retarder la chûte de l'empire. Il s'occupa des moyens de rétablir l'ordre & de soulager les peuples. Il vainquit les Vandales qui avoient fait une descente dans la Campanie; & il força Théodoric II, roi des Goths, à quitter les armes.

Majorien est assassiné. Sévérus lui succede, 461

Ricimer ne vouloit pas d'un prince qui gouvernoit par lui même. Il le fit assassiner, & lui donna, pour successeur, Libius Sévérus qui fut tel qu'il le vouloit. Egidius, tout à la fois général des armées romaines dans les Gaules & chef des Francs qui avoient chassé Childéric fils de Mérovée & pere de Clovis, prit inutilement les armes pour venger la mort de Majorien.

Léon n'a que des vices.

Aspar n'étoit pas aussi maître en orient, que Ricimer en occident. Mais Léon n'avoit que des vices. Son avidité insatiable ruinoit les provinces, & armoit son bras contre les citoyens dont il vouloit la dépouille. Les Grecs néanmoins lui ont donné le surnom de grand, parce qu'il parut vouloir protéger la réligion. Ils le louoient, sur-tout, de préférer les affaires de l'église à celles de l'état. Il me semble pourtant que dans un temps où tout préparoit la ruine de l'empire, il étoit de l'intérêt de la religion même, qu'un souverain ne donnât pas moins

de soins aux affaires de l'état, qu'à celles de l'église.

Anthémius, petit fils de ce sage ministre qui avoit gouverné sous Théodose le jeune, commandoit les troupes, & venoit de se distinguer dans une guerre contre les Goths de Pannonie, lorsque, par la mort de Sévere, l'empire d'occident se trouva sans chef, & que Ricimer, qui n'osoit prendre aucun titre, gouvernoit en tyran depuis plusieurs mois. Léon donna, pour empereur, ce général aux Romains qui lui avoient envoyé une députation à cet effet; & Ricimer, forcé d'y consentir, rechercha l'alliance d'Anthémius qui lui donna sa fille en mariage.

Anthémius, après un interregne, succede à Severe.
467

Alors l'empereur d'orient crut devoir prendre la défense de l'empire d'occident, & il déclara la guerre aux Vandales. Il en donna la conduite à trois généraux, Basilisque son beau frere, Héraclius & Marcellin. Ce dernier eut ordre d'attaquer la Sardaigne, dont il se rendit maître sans beaucoup de peine. Héraclius ayant ramassé les troupes de l'Egypte, de la Thébaïde & de la Cyrenaïque, fondit tout à coup par mer sur la Tripolitaine, battit les Vandales, prit Tripoli, & marcha par terre à Carthage. Basilisque parut alors avec une flotte formidable, & la perte de Genseric paroissoit assurée. Mais le Vandale feignit de vouloir traiter de la paix: il obtint une suspension d'armes; & pendant qu'on négocioit, il surprit la flotte & la brûla.

Léon arme sans succès contre Genseric.
468

Ainsi finit cette entreprise. Basilisque, accusé d'avoir trahi l'état, fut exilé.

Il fait assassiner Aspar. 471

En recevant l'empire, Léon avoit promis de déclarer César un des fils d'Aspar, & il n'en avoit rien fait. Aspar néanmoins sembloit devoir être ménagé. Il avoit un corps de troupes à lui, & plusieurs géneraux lui étoient attachés. Pour se faire un appui contre ce sujet trop puissant, l'empereur rechercha l'alliance des Isaures, peuple brigand qui avoit souvent ravagé l'Asie; & il appella un de leurs chefs à sa cour, Zénon, homme sans vertus, sans talents, qu'il prit pour gendre, qu'il fit consul, & auquel il donna le commandement des armées. Alors la jalousie d'Aspar ayant éclaté, Léon, qui feint de vouloir l'appaiser, tient enfin la parole qu'il lui avoit donnée. Mais bientôt après il le fait assassiner avec ses deux fils, Ardabure, & Patricius. Celui-ci néanmoins ne fut que blessé.

Ricimer arme contre Anthémius.

En apprenant la mort d'Aspar, Ricimer crut voir le sort qui le menaçoit. Il leva l'étendard de la révolte, & il vint assiéger Rome où Anthémius s'étoit renfermé.

Mort d'Anthémius, d'Olibrius qui lui succede & de Ricimer. 472

Léon envoie Olibrius au secours de l'empereur d'occident. Ce traître se réunit à Ricimer: il se fait proclamer Auguste: Rome est prise, livrée au pillage; & Anthémius est égorgé. Ricimer mourut de maladie quelques jours après, & Olibrius ne regna pas trois mois.

Glicerius prit la pourpre, & ne la porta qu'un an. La cour de Constantinople ne le reconnut pas; & Julius Népos, envoyé par Léon, & proclamé à Ravenne, le surprit, le força d'abdiquer, & le fit ordonner évêque de Salone en Dalmatie.

Glicerius prend la pourpre & le perd. Julius Népos.

Sur ces entrefaites, Léon étoit mort, & avoit laissé l'empire à son petit fils, Léon fils de Zenon.

Mort de Léon 474

Sous ce regne, il y eut un grand chambellan qui se fit moine, & qui continua néanmoins d'être grand chambellan & d'en faire les fonctions. Il y eut aussi un moine consul, qu'on reconduisoit solemnellement à son monastère, où il reprenoit son habit de moine. Ces choses sont d'autant plus étranges, que Léon avoit fait une loi qui défendoit aux moines de sortir de leurs couvents & de se répandre dans les villes. On voit combien les barbares brouilloient toutes les idées.

Un moine chambellan, & un moine consul.

Sous le jeune Léon, âgé de cinq ans, Zénon eut la régence, & se trouva maître de l'empire, quelques mois après, par la mort de son fils. Il le perdit l'année suivante, & s'enfuit en Isaurie. Ce prince, aussi odieux que méprisable, fut déposé par les soldats.

Léon II. Zénon & Basiliscus.

Basilisque, qui avoit été exilé sous Léon I, fut alors proclamé. Il donna les titres de César & d'Auguste à son fils Marc. Il souleva les Catholiques, parce qu'il se déclara pour l'hérésie

d'Eutychès ; & il fit un grand carnage des Isaures, qui étoient à Constantinople. Zénon, à qui cette conduite forma un parti, recouvra l'empire, deux ans après s'être enfui. Il relégua Basilisque en Cappadoce, où il le laissa mourir de faim, & Marc fut fait lecteur dans une église. Pendant ces troubles, l'empire d'occident finissoit.

Népos est chassé. Augustule lui succede. 475

Népos n'avoit regné qu'un an. Oreste, son général, auparavant secrétaire d'Attila, l'avoit chassé, & avoit donné l'empire à son propre fils, Romulus Augustus, qu'on nommoit Augustule, à cause de sa jeunesse, ou par mépris.

Odoacre regne en Italie avec le titre de roi. 476

Pour faire cesser ces révolutions, les barbares, qui remplissoient l'empire, & qui, par conséquent, en étoient les maîtres, n'avoient qu'a déclarer qu'ils ne vouloient plus d'empereur. C'est ce qui arriva. Odoacre assiégea Pavie, où Oreste s'étoit renfermé, prit cette ville d'assaut, fit trancher la tète à ce général, laissa vivre Augustule, qu'il ne craignoit pas, subjugua l'Italie, & regna avec le titre de roi. C'est ainsi que finit l'empire d'occident, dans la cinq cents septieme année depuis la bataille d'Actium, & dans la douze cents vingt-neuvieme depuis la fondation de Rome.



CHAPITRE VIII.

Conclusion de l'histoire romaine.

Objet de cette conclusion.

DANS cette conclusion, je me propose, Monseigneur, de faire un tableau des différentes formes que les circonstances ont fait prendre au gouvernement. Nous mettrons ces choses dans un nouveau jour, en les renfermant dans un espace plus resserré.

Les Romains brigands sous Romulus.

Les Romains n'ont jamais eu la liberté de se faire des loix. Ils se sont élevés, & ils sont tombés par la force des circonstances. Leur situation ne leur permettoit pas de subsister par le commerce ; les arts étoient peu connus en Italie ; & d'ailleurs un ramas de pâtres & de vagabonds étoit peu fait pour les cultiver. Il fallut enlever des femmes & envahir des terres ; & pour défendre ce qu'ils avoient pillé, ils furent dans la nécessité de piller encore. Sous Romulus, ils étoient donc, & ils ne pouvoient être que brigands.

Sous Numa, sans cesser d'être moins

Ainsi Rome naissante devoit périr ou s'agrandir : telle étoit sa constitution. Elle parut d'abord en changer sous Numa. Les victoires, qui ren-

brigands, ils deviennent plus superstitieux.

doient les Romains redoutables, furent des circonstances favorables aux vues pacifiques de ce prince. On dit qu'il adoucit, par ses loix, les mœurs du peuple; & ce sera avec raison, s'il est vrai que les mœurs puissent devenir plus douces, lorsque l'esprit ne s'éclaire pas sur les devoirs de l'humanité. Pour rendre les Romains fideles à leurs engagements, il fit une divinité de la foi; il en fit une autre d'une pierre, pour empêcher chaque citoyen d'usurper sur les champs de ses voisins. En un mot, il ne les contint que par la crainte de quelque dieu, & il ne leur donna aucune idée de justice. Ou plutôt il ne les contint pas: car on ne voit pas que les Romains ayent été fideles à leurs engagements, ni qu'ils ayent cessé d'usurper les uns sur les autres. Ils continuerent donc d'être brigands, & ils furent seulement plus superstitieux.

Numa ne leur parle pas d'une autre vie.

Numa ne leur parla pas d'une autre vie. Il ne se mit pas en peine de leur expliquer ce qu'ils devoient craindre, s'ils déplaisoient aux dieux. Il étoit bien sûr que ces imaginations grossieres craindroient quelque chose, & c'étoit assez.

Ses dieux sont l'ouvrage de l'ignorance la plus grossiere.

Il laissa les dieux auxquels on croyoit, & il en imagina d'autres auxquels on ne pouvoit manquer de croire Il ne raisonna, ni sur leur nature, ni sur leur origine Il ne les représenta pas jaloux de fouiller dans le cœur, pour punir

jusqu'aux pensées. Ils paroissoient, ainsi que le législateur, ne juger que des actions extérieures.

Toute la religion ne consistoit qu'en cérémonies. On étoit fort exact à n'y rien changer. Elles se faisoient avec magnificence, & la plus grande partie du culte rendu aux dieux étoit des fêtes pour le peuple L'appareil des cérémonies remuoit l'imagination : l'exactitude à les observer les faisoit respecter; & les spectacles, qui les accompagnoient, attiroient le concours de tous les citoyens. Voilà comment les Romains se préparoient à ne s'occuper que de jeux, lorsque la guerre, qui se feroit au loin, ne laisseroit dans Rome qu'une populace désœuvrée.

La religion toute en cérémonies.

L'unique dogme qui se soit introduit parmi eux, c'est que les dieux s'intéressoient à l'agrandissement de Rome. Il en résultoit deux choses: l'une, que le seul moyen de leur plaire étoit de servir la patrie; & l'autre, que l'utilité de la république étoit la seule regle de conduite. Par là, tout tendoit à l'agrandissement des Romains, & l'on peut ajouter que tous les moyens d'y contribuer devoient paroître également légitimes. Avec cette façon de penser, ils commettoient des injustices, sans se croire injustes, & la superstition sembloit faire une vertu de leur férocité même.

Dogme qui s'introduit.

Effets de la superstition sur les Romains.

Cette religion les a bien servis, précisément parce qu'elle n'a pas adouci leurs mœurs. Elle leur a laissé leur premier caractère : ils étoient brigands par état, elle les fit brigands par superstition. Il ne s'agissoit pas de s'assurer de la justice d'une entreprise : il suffisoit de consulter les augures, dont l'interêt public étoit toujours l'interprête, & le soldat ne doutoit pas qu'il n'obéît aux dieux.

Elle ne les portoit pas à la paix.

Dès que les Romains n'étoient pas capables d'être conduits par la lumiere, Numa eût mal fait de raisonner avec eux : il ne pouvoit employer que la superstition. Mais ses institutions ne corrigeoient pas le caractère du peuple: elles le dirigeoient seulement vers le bien public; & ce bien public n'étoit & ne pouvoit être qu'un brigandage. Tout citoyen religieux fut donc un soldat qui se croyoit tout permis avec les ennemis, c'est-à-dire, avec les peuples voisins. Si Numa, comme on le dit, & comme en effet, il le paroît, a cru faire des Romains un peuple pacifique, il s'est prodigieusement trompé.

Pourquoi les mêmes superstitions ont eu plus d'influence à Rome qu'en Etrurie.

Quand je rapporte des institutions à Romulus & à Numa, ce n'est pas que je veuille assurer qu'ils en sont les auteurs. Mais la tradition, qui les leur attribue, prouve qu'elles sont anciennes, Plusieurs même remontent plus haut que la fondation de Rome, en quelque temps qu'on la suppose. Avant Romulus, la

la religion des peuples d'Italie avoit, pour base, toutes les superstitions des augures. C'étoit une conséquence que chacun d'eux crût être l'objet des dieux qu'il consultoit. Or, les Romains ayant été, par les circonstances, plus soldats que les autres, ont eu plus de succès, & , par conséquent, plus d'occasions de se persuader que les dieux protégeoient particuliérement leur ville. Voilà pourquoi, cette religion a eu plus d'influence à Rome, qu'en Etrurie, d'où les Romains l'avoient tirée.

Les Romains n'ont jamais pu avoir une idée de la vraie liberté.

Le gouvernement, d'abord mixte, devint despotique sous Tarquin le superbe ; & les rois ayant été chassés, la république commença. Mais si les Romains étoient capables de faire une révolution subite, ils ne savoient pas prendre, avec la même promptitude, les mesures convenables à la position où ils se trouvoient. Une idée vague de liberté faisoit desirer à tous de ne pas obéir ; & pour ne pas obéir, tous auroient voulu commander. De là, naissoit une inquiétude qui devoit les agiter sans interruption, & qui ne pouvoit s'éteindre que lorsqu'ils porteroient des fers. N'ayant point eu de législateurs, ils ont été réduits à suivre les anciens usages, ou à ne faire des réglements qu'après coup, & d'ordinaire avec peu de prévoyance. Toujours forcés par les conjonctures, toujours remués au gré

des dissentions, il ne leur a pas même été possible de se faire une idée exacte de la liberté qu'ils cherchoient.

Après l'expulsion des Tarquins, les patriciens sont seuls souverains.

Après l'expulsion des Tarquins, le gouvernement de Servius Tullius se conserva sous les consuls, & ce fut une source de dissentions, parce que les riches ou les patriciens se trouverent seuls souverains.

Je dis, *les riches ou les patriciens*, & en effet, ce devoit être la même chose : car d'un côté, les Romains ne pouvoient s'enrichir que par des conquêtes ; & de l'autre, les patriciens ont toujours eu, sous les rois mêmes, la plus grande part des terres conquises. Aussi les historiens remarquent-ils que, lorsqu'on établit les consuls, toute l'autorité se trouva entre les mains des patriciens, & cependant les réglements de Servius Tullius la donnoient aux riches.

Auparavant les plébéiens avoient une autorité que les usages limitoient.

Avant Servius Tullius, & lorsque les assemblées se tenoient par curies, les plébéiens avoient la principale autorité ; parce qu'ils étoient en plus grand nombre, & que le plus grand nombre faisoit les loix. Ils étoient souverains dans les comices : car leur volonté avoit son effet, sans le consentement, comme avec le consentement des patriciens.

Mais les souverains avoient un frein dans les usages etablis. Ils ne pouvoient pas, ou du moins ils n'imaginoient pas pouvoir con-

fier le gouvernement à des magiſtrats, pris indifféremment dans l'un ou l'autre des deux ordres. Ils les choiſiſſoient toujours parmi les patriciens.

Autorité que le ſacerdoce donne aux patriciens.

Ceux-ci, d'ailleurs, étoient ſeuls en poſſeſſion du ſacerdoce. Maîtres des augures, ils les trouvoient favorables ou contraires, ſuivant qu'une entrepriſe leur étoit favorable ou contraire à eux-mêmes, & ils avoient tiré ce parti de la religion, qu'elle ſembloit n'être faite que pour eux, & qu'elle les mettoit infiniment au deſſus des plébéiens. Le ſacerdoce leur confirma de plus en plus ces avantages, lorſqu'après l'établiſſement du conſulat, les comices par centuries réunirent en leur perſonne la ſouveraineté aux diſtinctions.

Après l'établiſſement du conſulat, le gouvernement eſt une ariſtocratie héréditaire & tyrannique.

Alors le gouvernement fut une ariſtocratie héréditaire. La ſouveraineté retenue, comme de droit, par les patriciens, paſſa des peres aux fils, & les familles plébéiennes ne purent plus y avoir aucune part.

Cette ariſtocratie crut ne pouvoir ſe maintenir que par la tyrannie. On jugea que plus les plébéiens ſeroient miſérables, plus ils ſeroient dans la dépendance, & tout contribuoit à les rendre miſerables. Car la guerre, qui étoit à Rome le ſeul moyen de s'enrichir, n'enrichiſſoit que les patriciens, qui ſe ſaiſiſſoient de toutes les terres conquiſes, ou qui les ac-

quéroient bientôt par des usures, s'ils avoient été obligés d'en céder.

A la vérité, les magistratures passerent dans les familles plébéiennes: mais cette révolution ne fut favorable qu'au plus petit nombre. Aussitôt qu'un plébéien avoit part à la souveraineté, il prenoit la façon de penser des patriciens; & la multitude, qui l'avoit élevé, trompée dans son attente, restoit dans la sujétion & dans la misere. Voilà pourquoi Rome, devenue la capitale d'un vaste empire, renferma un peuple pauvre, oisif & inutile.

Le tribunat devoit, tôt ou tard, ruiner cette puissance.

Lorsque le peuple se fut retiré sur le mont sacré, les patriciens, trop avares pour abandonner des richesses acquises par des usurpations ou par des usures, aimerent mieux lui donner des protecteurs pour l'avenir, que de lui faire justice sur le passé. On créa donc les tribuns; & parce qu'on ne leur accorda que le droit de s'opposer à ce qu'ils jugeroient contraire aux intérêts des plébéiens, on ne prévit pas combien ils seroient redoutables. Ils ne tarderent pas néanmoins à donner des preuves de leur puissance, puisque, trois ans après, ils bannirent Coriolan. Comme le titre de protecteurs du peuple emportoit le droit de réprimer toute vexation, il n'étoit pas naturel qu'ils s'en tinssent scrupuleusement à prononcer leur *veto*. Ils devoient porter continuellement de nou-

veaux coups à la puiſſance des patriciens, & la ruiner par conſéquent, tôt ou tard.

Peu après l'établiſſement du tribunat, il y eut deux républiques dans Rome.

Pour bannir Coriolan, les tribuns avoient pris ſur eux de convoquer le peuple par tribus; & c'eſt l'époque, où ils furent véritablement magiſtrats. Car à la tête de ces comices qu'ils aſſembloient ſans conſulter les augures, & d'où ils excluoient les patriciens, ils pouvoient déja balancer la puiſſance des conſuls. Alors commença la démocratie, ou, pour parler avec plus d'exactitude, il y eut alors deux républiques dans Rome, l'une compoſée des patriciens, & l'autre des plébéiens. C'étoient deux ſouverains, qui, toujours diviſés dans la paix, ne pouvoient ſe réunir que contre un ennemi commun.

La loi agraire ne ſervit qu'à l'élévation des tribuns.

La loi agraire, propoſée par S. P. Caſſius, l'an de Rome 267, fut une ſource intariſſable de diſſentions, parce que cette loi ne pouvoit jamais s'exécuter. Auſſi ce ne fut qu'un appas que les tribuns préſenterent au peuple, pour ſe faire un appui contre les patriciens, & pour s'élever aux dignités.

Les changements faits dans la forme des comices par centuries, leur furent, ſur-tout, favorables.

Ce qui leur fut, ſur-tout, favorable, c'eſt qu'on changea la forme des comices par centuries, pour leur faire prendre en partie celle des comices par tribus. Il n'eſt pas poſſible, à la vérité, ni de marquer le temps où ſe fit ce changement, ni d'expliquer exactement en quoi il conſiſtoit. Mais il eſt certain que le droit

de prérogative fut transporté aux comices par centuries. Or, par là, celle qui renfermoit le plus de plébéiens, pouvoit voter la premiere ; & cela suffisoit pour faire passer, au moins quelquefois, toute l'autorité dans le second ordre. Car le suffrage de la prérogative entraînoit d'ordinaire tous les autres ; le sort, qui l'avoit déclarée, faisant présumer que les dieux manifestoient par elle leur volonté.

Comment les patriciens & les plébéiens cessant de faire deux ordres, on ne distingua plus que le sénat & le peuple.

Alors, dans les comices par centuries, les patriciens & les plébéiens luttoient, pour ainsi dire, & empiétoient, tour-à-tour, les uns sur les autres. Les patriciens pouvoient diviser le peuple, parce qu'ils entraînoient de leur côté une partie de leurs clients ; & le peuple pouvoit aussi diviser les patriciens, parce qu'il y en avoit toujours qui prenoient ses intérêts, soit par justice, soit par ambition. Ainsi les deux souverains, qui partageoient la république, étoient toujours dans une espece de guerre, & avoient toujours aussi des intelligences, réciproquement l'un chez l'autre.

Dans cette confusion, les patriciens & les plébéiens cesserent peu-à-peu de faire des corps distincts. On ne remarqua plus que le sénat & le peuple, & ce furent alors ces deux ordres qui se disputerent la souveraineté. Le sénat attiroit dans son parti les plus riches citoyens : mais le plus grand nombre, les plus ambitieux, sur-tout, étoient dans le parti contraire.

Une chose soutint l'autorité du sénat sur son penchant : c'est le respect du peuple pour ce corps; respect dont il s'étoit fait une si grande habitude, qu'il fut longtemps avant d'oser tout ce qu'il pouvoit. Aussi y eut-il un intervalle, où le sénat & le peuple, les comices par centuries & les comices par tribus, les tribuns & les consuls maintenoient dans la république un équilibre presque parfait. Cet intervalle fut court, parce que l'équilibre ne tenoit qu'à l'opinion. On n'y étoit parvenu que par les dissentions qui avoient élevé les plébéiens: il ne pouvoit manquer de se détruire, lorsque, par de nouvelles dissentions, les plébéiens s'éleveroient encore.

Pendant un temps, l'autorité du sénat se maintint par le respect que le peuple avoit pour ce corps.

Ces dissentions furent infiniment avantageuses, parce qu'elles entretinrent l'émulation, & firent naître les talents à l'envi dans les deux ordres: les uns ne voulant pas perdre les magistratures, & les autres les voulant obtenir. C'est une fermentation qui produisit continuellement d'excellents citoyens, & qui rendit les Romains toujours plus redoutables.

Effets avantageux des dissentions.

Les effets les plus funestes naissent des mêmes causes, comme les plus avantageux: il suffit seulement que les circonstances viennent à changer. Les dissentions ne furent point sanglantes, tant que le sénat put suspendre les entreprises des tribuns, en leur cédant de nou-

veaux honneurs. C'eſt ce qu'on remarque pendant plus de deux ſiecles. Les grandes & longues guerres qui ſurvinrent enſuite, permirent à la république d'être aſſez tranquille au dedans. Après la ruine de Numance, les troubles recommencerent.

Comment les diſſentions dégénerent en factions & produiſent l'anarchie.

Les tribuns s'étoient ouvert & frayé un chemin aux dignités : ils n'avoient plus rien à déſirer à cet égard. Leur inquiétude déſormais ne pouvoit donc avoir pour cauſe, que l'ambition de devenir les tyrans de la patrie, ou le deſſein de ſoulager les pauvres, en réduiſant les riches dans les bornes preſcrites par les loix agraires. Il eſt évident que ces deux projets devoient également diviſer les citoyens en différents partis, & les armer, ſoit pour conſerver leurs biens, ſoit pour défendre leur liberté. Ce n'étoit plus le temps de ces diſſentions, que le ſénat appaiſoit par le ſacrifice de quelques magiſtratures. Les factions commençoient, & le ſang devoit couler. Le ſénat arma le premier, & dès qu'il eut donné l'exemple de la violence, les tribuns, à la tête du peuple, ne furent plus que des factieux. Alors le gouvernement ne fut ni ariſtocratique, ni démocratique : ce fut une anarchie.

Cette anarchie prépare les citoyens à plier ſous le

Dans ce déſordre, les eſprits ſe diſpoſent peu-à peu à plier ſous le joug d'un maître ; on commence à dire que la république a beſoin d'un chef ; & les citoyens courageux luttent

vainement pour défendre la liberté expirante; en croyant sauver la république, ils la plongent dans de nouveaux malheurs. Cependant les factions, qui se formoient dans Rome, ne pouvoient produire que des tyrans passagers : c'est la grandeur de l'empire qui devoit enfin assujettir les Romains pour toujours.

joug d'un maître.

En effet, la grandeur de l'empire occasionnoit dans les comices un désordre favorable aux citoyens qui aspiroient à la tyrannie. C'est ce qu'il faut expliquer.

Combien les désordres, qui s'introduisent dans les comices, deviennent favorables aux citoyens ambitieux.

Au commencement de la république, les tribus & les centuries pouvoient s'assembler facilement, parce que le territoire de Rome étoit fort borné. Mais lorsqu'après la prise de Veies, les tribus se multiplierent, & que plusieurs se trouverent éloignées de Rome, il ne fut plus si facile à tous les citoyens de se trouver aux comices. On a lieu de présumer, que, parmi ceux qui n'etoient pas à portée de s'y rendre, plusieurs n'y venoient qu'autant qu'ils y étoient appelles par des interêts particuliers; & que, par conséquent, ils ne conservoient pas le même amour de la patrie, ou que même ils s'accoutumoient insensiblement à la façon de penser des peuples dont ils étoient voisins.

Cet inconvénient fut encore plus sensible, lorsqu'on eut donné le droit de cité à tous les peuples d'Italie. Tant de citoyens ne peu-

voient se rassembler à Rome, & cependant il n'y en venoit que trop encore. Comme ils y arrivoient avec des vues différentes, ils se divisoient, ils formoient des partis, & la république étoit sacrifiée.

Pour diminuer l'influence des nouveaux citoyens, qui, par leur nombre, se seroient rendus maîtres des comices, le censeur les accumuloit dans un petit nombre de tribus, & il avoit encore la précaution de les inscrire dans les tribus, dont ils étoient le plus éloignés. C'étoient ordinairement les tribus de la ville, ou quelques unes des tribus rustiques de Servius Tullius.

Alors les anciens citoyens, ne voulant pas être confondus avec les nouveaux dans les mêmes tribus, desirerent de passér dans les tribus consulaires; & l'usage s'introduisit de les répartir dans différentes tribus, sans avoir égard aux lieux qu'ils habitoient.

Si les tribus avoient continué d'être, comme sous Servius Tullius, une division purement locale, le grand nombre des citoyens qui pouvoient venir aux comices, n'auroit pas permis de s'assurer de la tribu à laquelle chacun d'eux appartenoit. La chose étoit encore moins praticable, depuis que les tribus étoient devenues une division politique : car il auroit fallu prendre un à un tous les citoyens qui se présentoient, & consulter les regîtres. Or, c'est

une précaution qu'on ne prenoit pas, & qu'on ne pouvoit pas prendre, sur-tout, dans les derniers temps de la république, où les comices, convoqués à la hâte, se formoient tumultuairement. Ces assemblées n'étoient donc qu'une multitude confuse de gens qui se distribuoient comme ils le jugeoient à propos, & de la maniere la plus conforme à leurs vues. Voilà pourquoi on voyoit des plébiscites que le peuple ne savoit pas avoir faits. Tels sont les désordres qui se trouvoient dans les comices depuis que la république avoit trop multiplié le nombre de ses citoyens.

Il est facile de juger comment, au milieu de ces désordres, les ambitieux gagnoient les uns, intimidoient les autres, & séduisoient la multitude. Mais c'étoit toujours à recommencer, parce qu'après avoir exercé les magistratures, on redevenoit simple particulier, & qu'il falloit briguer de nouveau pour les obtenir une seconde fois. Le temps n'étoit pas encore arrivé, où l'on se serviroit du peuple pour avoir des légions, & des légions pour soumettre le peuple.

Sylla est l'époque où les ambitieux aspirent à la tyrannie.

Il a été un temps où les généraux ne pouvoient pas abuser de leur puissance, parce que les soldats, auxquels ils commandoient, étoient autant de citoyens jaloux de leur liberté, ou dumoins, à qui le nom de Tyran étoit odieux. On ne pouvoit donc pas crain-

dre, qu'alors les légions s'armassent pour leur chef contre la république; elles se seroient, au contraire, soulevées contre lui, pour peu qu'elles l'eussent soupçonné d'aspirer à la tyrannie. Il n'y auroit eu, par conséquent, que de la témérité dans un pareil projet, & cette seule considération en écartoit jusqu'à l'idée.

Cependant la république auroit pu être ruinée plutôt qu'elle ne l'a été. Elle se soutint, moins par sa propre constitution, que par la force des préjugés. Il y a, dans l'esprit de chaque peuple, une certaine allure, que tout le monde suit long-temps, avant que personne pense à porter la vue au de-là. Or, parce que les Romains s'étoient fait une habitude de regarder les magistratures comme le comble de l'ambition, il arriva que ceux qui les avoient obtenues, n'imaginoient rien de mieux que de les obtenir encore. Le corps des citoyens pensoit ainsi, par haine pour la tyrannie, & cette façon de penser se communiquoit par imitation à chaque particulier. Marius n'eût desiré que d'être toujours consul, & Sylla se vit maître de Rome, sans en avoir formé le projet.

Ce fut alors que les ambitieux ouvrirent les yeux, & que les généraux, déja souverains dans leurs gouvernemens, découvrirent que les légions étoient à eux, & qu'ils pouvoient commander dans Rome. Voilà les

circonſtances où Céſar, qui, un ſiecle plutôt, eût été bon républicain, projeta de donner des fers à ſa patrie. C'eſt la tyrannie de Sylla qui lui en fit naître le deſſein, & il en forma le plan avant même d'avoir paſſé par aucune magiſtrature. Il réuſſit, & peut être n'eût il pas été aſſaſſiné, ſi, content de la puiſſance, il n'eût pas ambitionné de dompter juſqu'à l'imagination des Romains, en s'obſtinant pour de vains titres.

Circonſtances qui achevent la ruine de la république.

Enfin toutes les circonſtances ſe réuniſſent pour la ruine de la république, & Auguſte regne. La fin tragique de Céſar fut une leçon pour ce tyran, qui eût continué d'être cruel, s'il n'eût pas craint pour ſa vie. Il parut peu redoutable, & ce fut la cauſe de ſes ſuccès. Il dut l'empire à la trop grande confiance du ſénat, au deſeſpoir précipité de Caſſius & de Brutus, & aux extravagances d'Antoine. Il y a des hommes qui naiſſent bien à propos. Auguſte, dans tout autre temps, eût été honteuſement chaſſé de ſa légion.

Toutes les circonſtances étoient pour lui. Le cri de la liberté ne ſe faiſoit plus entendre, depuis que les plus fiers républicains étoient enſévelis ſous les ruines de la république. On avoit long-temps gémi au milieu des deſordres : toutes les familles ſe reſſentoient des guerres, qui avoient déchiré l'empire. Si l'on n'oſoit demander un maître,

on ſentoit au moins le beſoin qu'on avoit d'un chef ; & la paix ſembloit devoir tenir lieu de liberté. Auguſte, ſe conformant à cette diſpoſition des eſprits, s'offrit pour chef, & donna la paix.

Conduite d'Auguſte pour aſſurer ſa puiſſance.

Ce repos fut un moment délicieux pour les Romains. Trop heureux d'être ſortis de l'anarchie, ils ne portent point leur vue dans l'avenir, ils ne voyent que le préſent c'eſt le ſénat qui gouverne, avec un prince qui le conſulte, & qui le reſpecte. Le peuple s'aſſemble : c'eſt lui qui fait les loix, c'eſt lui qui nomme aux magiſtratures. En un mot, la république frappe ſeule les yeux : on ne perce point juſqu'à la puiſſance cachée qui la dirige, on ne la craint pas. Qu'importe en effet, quand on eſt heureux, de ſavoir ſi on eſt libre ? C'eſt ainſi, Monſeigneur, qu'ont penſé tous les peuples. Ils aiment moins la liberté, qu'ils ne haïſſent la tyrannie, & lorſqu'ils ſe ſoulevent, c'eſt contre les tyrans. Obſervez donc la conduitez d'Auguſte : comparez la donc avec celle de ſes ſucceſſeurs, & voyez qui vous devez imiter.

Auguſte fut, pour ſon bonheur & pour celui des Romains, entretenir l'illuſion du peuple. Il ramena l'abondance : il affecta de donner des marques de conſidération aux citoyens, qui avoient l'eſtime publique : il éleva aux magiſtratures des républicains zélés,

& ménagea jusqu'à ceux qu'il fut obligé d'exclure du sénat : enfin il assura la paix, & il donna des spectacles.

Il refuse le titre odieux de dictateur. Il n'accepte que les magistratures, qui s'associent avec les idées de liberté. Il refuse quelquefois le consulat, pour ne pas devenir suspect, en le rendant perpétuel dans sa personne. Il feint de vouloir se retirer, au moment du plus grand enthousiasme. Il ne consent à gouverner encore la république, que pour obéir aux désirs du sénat & aux ordres du peuple. Enfin il ne s'engage que pour dix ans ou pour cinq. Par cette conduite, il intéresse tous les citoyens à son sort, & on accumule insensiblement sur lui toutes les magistratures. Le peuple, que les malheurs précédents avoient dégoûté d'user de son pouvoir, chérit un joug dont le poids ne se fait pas sentir.

Il accoutume le peuple à l'esclavage.

Auguste n'étoit que le ministre de la république. Il n'étoit que ce qu'avoient été avant lui ces magistrats que le peuple avoit jugés plusieurs fois ; & son gouvernement fut modéré, parce qu'il parut toujours prendre le peuple pour juge. En un mot, il vouloit n'être, ou du moins ne paroître qu'un administrateur, qui tenoit tous ses pouvoirs du peuple & du sénat, qui leur en devoit compte, & qui ne les avoit reçus que pour un temps limité. Cependant cette conduite modérée

n'étoit qu'un effet de sa politique; & l'ordre, qu'il avoit établi, ne forçoit pas ses successeurs à se conduire avec la même modération. Cet ordre même ne pouvoit subsister, parce qu'il dépendoit uniquement de la volonté du souverain, il devoit donc dégénérer en despotisme.

De l'anarchie, qui avoit étouffé tout amour de liberté, les Romains avoient passé brusquement sous la domination d'un maître, qui leur avoit fait aimer leur esclavage. Le caractère du peuple avoit donc changé tout à coup. Ces ames, autrefois fieres, courageuses, républicaines, s'étoient fait subitement une habitude d'obéir; & toute leur lâcheté devoit se montrer, aussitôt qu'un tyran oseroit les traiter en esclaves. Telle étoit la disposition des esprits, lorsque Tibere parvint à l'empire.

Le despotisme se décele sous Tibere.

Ce prince la connut, sans-doute, & il ne craignit point de s'écarter du plan d'Auguste. D'ailleurs il étoit naturellement trop méfiant, pour tenir une conduite qui paroissoit montrer de la confiance. Il dissimula, tant qu'il craignit un concurrent. Il essaya peu-à-peu sa puissance. Il s'enhardit enfin, & il regna en despote. Il ne conserva quelque autorité au sénat, que pour en faire l'instrument de sa tyrannie; & il ôta les comices au peuple.

Les

Les progrès du despotisme sont naturellement rapides. Cependant un prince, aussi inconsidéré que cruel, étoit fait pour les hâter. Tibere faisoit au moins accuser ceux qu'il vouloit condamner, & le sénat les jugeoit. Caligula n'eut besoin ni des délateurs ni du sénat. Dans ses insomnies, parce qu'il ne dormoit pas & que les citoyens exilés dormoient, il ordonnoit de leur ôter la vie, & on les égorgeoit.

Il se montre à découvert sous Caligula.

Ce qui étoit décidé dans le conseil d'Auguste, avoit la-même force, que ce qui avoit été arrêté dans le sénat. Claude pouvoit user de ce droit; mais ce vieil enfant, imbécille, se laissa conduire au despotisme par ses valets. Il jugea sans conseil; il voulut que ses affranchis jugeassent comme lui, avec la même autorité; & ses procurateurs, répandus dans les provinces, devinrent des especes de souverains. Il ne fallut que quatre empereurs pour faire passer la puissance, du peuple au sénat, du sénat au prince, du prince aux valets. Voilà la route que prit le despotisme, & son dernier terme.

Sous Claude il met toute l'autorité entre les mains des affranchis.

Néron fit voir combien il est difficile à un despote de lasser la patience d'un peuple corrompu & avili. Comment ne se seroit-il pas enhardi à toutes les indécences & à tous les attentats, puisqu'il étoit toujours assuré des applaudissements du peuple, de ceux du sénat, de

Sous Néron il ose tout.

ceux de Burrhus même, qui applaudissoit, malgré lui, à la vérité, mais enfin qui applaudissoit.

Avidité qui croît avec le luxe.

Le luxe, qui avoit commencé dans les derniers temps de la république, avoit toujours fait des progrès ; & il devoit croître sous des princes despotes, dont l'interêt n'est pas de le réprimer. Les besoins qu'il ne cesse de multiplier, achevent l'asservissement des peuples. Néron donna l'exemple, & le luxe fut porté aux derniers excès. Alors il n'y eut plus d'ambition, il n'y eut que de l'avidité. Othon desira l'empire pour réparer une fortune ruinée ; & Vitellius, pour assouvir la débauche la plus crapuleuse.

C'est inutilement qu'on amassoit des richesses ; les profusions du luxe ne permettoient pas de s'enrichir ; & on n'en devenoit que plus avide. Cette avidité fut contagieuse. Elle corrompit tous les ordres de l'état, & sur-tout, les soldats, qui étoient trop nécessaires au despote, pour ne pas partager avec lui les dépouilles des citoyens. Voilà ce qui ruina la discipline.

Cette avidité ruine la discipline militaire.

Pendant la république, on donnoit des gratifications aux soldats, mais peu considérables ; ce n'étoit qu'une partie du butin fait sur l'ennemi. Dans les guerres des deux triumvirats, on leur en fit de grandes, & on les prit sur les biens des citoyens mêmes.

Claude acheta la faveur des gardes prétoriennes. Néron, qui ne se contenta pas de l'acheter une fois, ne cessa de leur faire des largesses. C'étoit une nécessité, que chaque despote sentît le besoin de les ménager toujours davantage, c'est à dire, de les corrompre par de plus grandes profusions.

Les gardes prétoriennes pouvoient se contenter des largesses d'un prince, qui étoit reconnu, aussitôt qu'elles l'avoient fait. Mais quand les armées disposèrent de l'empire, elles eurent bien plus d'avidité. Obligées de marcher pour l'assurer à leur général, elles regardèrent les richesses de l'Italie & de Rome, comme un butin qu'on devoit leur livrer, & c'est ce qui acheva de ruiner la discipline. Après la mort de Néron, le défaut de subordination produisit les plus grands désordres.

Alors la sagesse des princes faisoit seule toute la force du gouvernement.

L'ordre, qui se rétablit sous Vespasien & sous Titus, fit voir que toute la force du gouvernement étoit dans la sagesse du prince; & que les loix, toujours méprisées sous les tyrans, sont respectées, quand le prince les respecte. Mais Titus, les délices des Romains, ne fit que paroître, & sous la tyrannie de Domitien tout retomba dans l'avilissement & dans la confusion. Passons au plus beau siècle de l'empire, & nous nous convaincrons de plus en plus, que la sagesse du souverain faisoit toute la force du gouvernement.

Nerva, Trajan, Adrien, Antonin, Marc-Aurele, quels princes, Monseigneur? Je suis fâché que les vices d'Adrien fassent une tache à ce tableau: je reproche même à Trajan ses conquêtes. Mais Antonin, mais Marc-Aurele ne laissent rien à desirer. Que sentez-vous, quand vous lisez leurs regnes, après avoir vu ceux de Tibere, de Caligula, de Claude, de Néron & de Domitien?

Sous ces empereurs, le sénat reprend sa considération, les loix sont en vigueur, la discipline rétablit la subordination dans les troupes, les citoyens recouvrent leur liberté, la république renaît, ce sont ses magistrats qui gouvernent, & le despotisme est banni de l'empire. Mais Commode regne, & le bonheur des Romains ne paroît qu'un songe.

C'est de l'usage que les princes justes font de l'autorité, que nous devons apprendre quels sont les droits des souverains.

C'est en observant la conduite des princes éclairés & vertueux, que vous apprendrez, Monseigneur, quelle est la puissance légitime d'un souverain. Marc-Aurele, sur-tout, vous fera voir quelle en est l'étendue, & quelles en sont les bornes. Bien loin de se juger au dessus des loix, il ne se croyoit digne de commander, qu'en donnant l'exemple de l'obéissance; il ne se regardoit que comme le ministre de la république; & aulieu de dire, *tout est à moi; je n'ai rien en propre*, disoit-il au sénat; *la maison même que j'habite est à vous.* souvenez-vous donc que rien n'est au prince.

Mais la flatterie vous tiendra un autre langage.

Les soldats, qui avoient été contenus, n'en devinrent que plus audacieux sous Commode; & après que ce monstre eut été égorgé, l'empire fut offert à quiconque voulut être l'esclave des legions, pour devenir le tyran du peuple. Alors les attentats, qui se multiplient, creusent des précipices sous les pieds de ces tyrans. La plupart ne font que passer; & dans ce desordre, les meilleurs princes périssent par le fer.

Sort des despotes qui mettent toute leur confiance dans les soldats.

Tel est le sort des souverains, lorsque le peuple n'est rien à leurs yeux, & qu'ils ne comptent que sur la faveur des soldats. Cette faveur coûte cher, & elle coûte tous les jours davantage, parce que l'avidité croît d'autant plus qu'on tente de l'assouvir par de plus grandes largesses. Il vient donc un temps où le despote n'est pas assez riche. Alors l'état se ruine, & la vie du tyran n'en est pas plus assurée.

Commode fut la premiere cause de ces désordres. Sévere les accrut par le relâchement de la discipline, & Caracalla par les profusions immenses qu'il fit aux soldats. Il fut assassiné; &, après lui, Macrin, Héliogabale, Alexandre, les deux Maximins, les deux premiers Gordiens, Maxime, Balbin, le troisieme Gordien, Philippe, Decius, Gallus, Emilien, Valerien livré par trahison aux Perses, & Gallien son fils; Celui-ci fut égorgé après avoir partagé

l'empire avec une multitude de tyrans, qui oserent prendre le titre d'Augustes, & qui périrent presque tous de mort violente. Si quatre grands hommes qui se succéderent, Claude, Aurelien, Tacite, Probus, parurent dignes de commander, les trois derniers furent encore assassinés; &, après eux, Carin & Numérien eurent le même sort.

Dioclétien ôte aux soldats le pouvoir de vendre l'empire.

On ne prévoyoit pas quelle seroit la fin de ces desordres. Car les soldats qui avoient vendu l'empire, vouloient toujours le vendre; & le tyran, qui l'achetoit, les armoit bientôt contre lui, parce qu'il avoit contracté une dette, qu'il ne pouvoit acquitter. Il s'agissoit donc de leur ôter le pouvoir de vendre l'empire. Dioclétien le leur ôta. Le plan néanmoins qu'il se fit, souffroit, dans l'exécution, de grandes difficultés, & entraînoit de grands abus. On n'imagine pas comment il pouvoit se flatter de contenir ses collegues; & s'il eût échoué, nous le regarderions comme le plus imprudent des hommes. Mais vingt ans de succès font son éloge, sur-tout, quand on pense au caractère de Maximien Hercule & à celui de Galere.

Comment le gouvernement de Rome se complique, à mesure que l'em-

C'est ici le lieu de considérer comment les ressorts du gouvernement se compliquent & s'affoiblissent, à mesure que l'empire s'étend, & que la corruption générale des mœurs en désunit les parties.

pire s'étend, & que la corruption générale des mœurs en désunit les parties.

Quand la république commença, la souveraineté se trouvoit dans les comices par centuries, & les consuls étoient tout-à-la fois les magistrats du peuple & les généraux des armées. Ce systême simple auroit pu subsister, si les patriciens n'avoient pas abusé de l'autorité. Mais leur avarice souleva les plébéiens, & servit de prétexte à l'ambition des tribuns. Il y eut bientôt deux sortes de comices, deux especes de souverains, & les magistratures se multiplierent.

Voilà déja les ressorts qui s'embarrassent, & les troubles croissent avec les dissentions. Mais les ennemis, qui pressent de tous côtés, rapprochent les parties qui tendoient à se désunir, & la république agit au dehors avec toutes ses forces. On prévoit donc qu'elle ne se soutiendra, qu'autant que les parties, qui se divisent, seront contenues par des forces étrangeres : mais, parce que ces forces diminueront, à mesure qu'elle s'étendra elle-même, on prévoit encore qu'elle doit enfin se dissoudre. Les dissentions, qui ont été le principe de sa grandeur, seront donc la cause de sa ruine.

En effet, les consuls ne suffisant pas pour gouverner la capitale & les provinces, il fallut créer des proconsuls; & bientôt après, il fallut continuer ces nouveaux magistrats, & leur donner le temps de finir les guerres qu'ils avoient commencées. Or, cette nouvelle ma-

giſtrature devoit un jour être funeſte à la république. Les proconſuls ne pouvoient manquer de devenir plus puiſſants que les conſuls mêmes ; puiſqu'ils avoient toujours une armée, qu'ils étoient plus long-temps en charge, & qu'éloignés de Rome, ils étoient plus indépendants.

Cependant les factions, qui continuoient dans la capitale, entraînoient des abus d'autant plus grands, que la puiſſance des factieux s'étoit accrue avec celle de la république. Mais quelque ſanglantes qu'elles fuſſent, ce n'étoient encore que des émeutes, où le ſénat & le peuple, tour-à-tour vainqueurs & tyrans, s'arrachoient la ſouveraineté, ſans pouvoir ſe donner un maître. Il falloit donc faire marcher les légions. Elle ſeules pouvoient réprimer les factieux, commander dans Rome, & de Rome à tout l'empire. Ainſi à l'approche de Sylla, Marius s'enfuit ; & Pompée s'enfuit encore, dès qu'il apprit que Céſar avoit paſſé le Rubicon.

Il n'étoit plus poſſible de ſimplifier le gouvernement : l'empire étoit trop vaſte pour être gouverné par un petit nombre de magiſtrats. Auguſte ſuivit le plan qui ſe trouvoit établi. Il ne fit d'autre changement, que de rendre les armées ſédentaires, & de faire du corps des ſoldats un ordre différent de celui des citoyens ; par cela ſeul, le gouvernement fut plus compliqué. Il eût, ſans doute, été plus ſimple & plus avan-

tageux pour la liberté, que chaque Romain eût continué d'être citoyen & ſoldat. Mais ce n'étoit pas l'intérêt du prince : & à la longue, d'ailleurs, ce plan fût devenu impraticable. Ainſi par la nature des choſes, & par les vues cachées du ſouverain, les armées étoient autant contre les peuples de l'empire, que contre les ennemis ; & ſi elles pouvoient défendre les citoyens, elles pouvoient encore plus facilement les faire plier ſous le joug de la tyrannie.

Les entrepriſes des ſoldats après Néron, après Commode, & qui ayant recommencé après Caracalla, ne ceſſerent que ſous Dioclétien, ſont moins un gouvernement, qu'une anarchie militaire qui préparoit la diſſolution de toutes les parties de l'empire. Il n'étoit plus poſſible, avec le plan d'Auguſte, de corriger des abus ſi multipliés : c'eſt ce plan même qui les avoit amenés. Ce fut donc une néceſſité à Dioclétien de compliquer encore le gouvernement, non qu'il pût ſe flatter d'en corriger tous les vices : mais il y avoit des abus, auxquels il falloit apporter un prompt remede, & il les réprima.

C'eſt toujours une preuve de décadence, quand un gouvernement a beſoin d'être compliqué. S'il acquiert de nouvelles forces, il ne les conſervera pas long-temps, & de nouveaux abus naîtront de la complication même. Il ne ſeroit

pas facile d'imaginer ceux qu'entraînoient quatre princes, quatre cours, quatre grandes armées, & la multitude d'emplois que chacun de ces souverains créoient dans leurs départements. On vit tous les défauts de ce gouvernement, quand Dioclétien ne l'anima plus.

L'empire fut aussitôt divisé, & les guerres civiles, qui recommencerent, ne finirent, que lorsque toutes les provinces furent réunies sous un seul chef.

En changeant tout, Constantin a précipité la ruine de l'empire.

Quand un bâtiment tombe en ruine, on l'étaye comme on peut. C'est proprement ce que fit Dioclétien, & on lui doit la justice de n'avoir fait que les changements auxquels il parut forcé. Il n'en est pas de même de Constantin. Impatient de tout changer, il changea tout sans nécessité. Il précipita même ses entreprises, & donna à tout ce qu'il fit aussi peu de solidité qu'aux murs de Constantinople.

Quoiqu'avant Constantin, l'empire tendît à sa dissolution, il y avoit cependant encore quelque liaison entre ses parties. Le préjugé ne permettoit pas même de penser qu'il pût être divisé, & un général soupçonné de vouloir s'établir souverain dans une seule province, eût été abandonné de ses troupes. Ce préjugé subsistoit même au temps de Gallien: Car alors, quoique chaque Auguste fût cantonné dans un coin de l'empire, aucun d'eux ne renonçoit à l'empire entier.

Mais lorsqu'il y eut deux capitales, il parut y avoir deux empires; &, en effet, il y en eut bientôt deux: ils eurent des intérêts séparés, & ils ne furent plus les parties d'un même tout. Il est vrai qu'il reste toujours quelques traces de l'ancien prejugé. On voit que les empereurs se regardoient comme collegues; que d'ordinaire les loix, quoique faites par un seul, étoient publiées au nom des deux; que des deux consuls, l'un étoit élu en occident & l'autre en orient, & qu'ils avoient besoin d'être reconnus dans les deux empires. Cet usage, qui a souffert quelques exceptions, prouve le pouvoir du préjugé.

L'empire auroit eu besoin d'un réformateur. Je ne dis pas qu'il fût possible de ramener les mœurs à l'ancienne simplicité : mais au moins pouvoit-on les corriger en quelque chose. Constantin n'y pensa pas. Lui qui vouloit tout changer, il transporta dans la nouvelle capitale tous les abus de l'ancienne. Il crut qu'il étoit de la grandeur du souverain d'être entouré d'une populace immense, qui ne subsisteroit que par ses largesses; & il ajouta le fierté asiatique au luxe, qu'il falloit réformer.

Dans les temps de la république, les mêmes citoyens, tout-à-la fois magistrats & généraux, rendoient la justice, & commandoient les armées. Cet usage subsista sous Auguste & sous plusieurs de ses successeurs; & ce fut dans le

troisieme siecle de l'ere vulgaire, que les fonctions militaires & les fonctions civiles commencerent à être réparties à des citoyens différents. Constantin voulut achever cette révolution, & il l'acheva. Son dessein étoit de diviser pour affoiblir, & d'affoiblir pour jouir lui-même d'une puissance arbitraire & sans bornes.

Il divisa donc l'empire en quatre préfectures, les préfectures en dioceses, & les dioceses en provinces. Dans chaque préfecture, il mit un préfet du prétoire; dans chaque diocese, un vicaire du préfet, & dans chaque province, un magistrat subordonné au vicaire du diocese, dont elle faisoit partie. Tous ces gouverneurs n'étoient que des officiers civils, dont la puissance ne pouvoit faire ombrage. Cependant pour se précautionner contre les préfets du prétoire, dont le nom seul sembloit faire peur au souverain, Constantin imagina d'instituer le patriciat, & de mettre cette dignité sans fonctions au dessus de la préfecture.

Il créa deux maîtres de la milice, l'un pour l'infanterie, l'autre pour la cavalerie. Ils avoient l'inspection sur les troupes, & c'étoit à eux de regler tout ce qui concernoit la discipline. Mais pour élever une barriere à leur ambition, il ne leur donna le rang qu'après les consuls, les patrices, les préfets du prétoire, le préfet de Rome & celui de Constantinople. Il

y avoit encore des genéraux, qu'on nommoit ducs ou comtes, & qui commandoient les troupes d'une province Ce second titre étoit alors supérieur au premier, & se joignoit à bien des emplois.

Dès qu'une fois il y eut des titres sans fonctions, on les multiplia, parce que le souverain se flattoit d'amuser l'ambition par de vains honneurs. On vit des *perfectissimi*, des *egregii*, des *clarissimi*, des *spectabiles*, des *illustres* & des *nobilissimi*. On ne se saluoit plus qu'en se donnant de l'excellence, de la révérence, de la magnificence, de la grandeur, de l'éminence, de la sublimité, &c. Cette politesse barbare se répandoit à mesure que le mérite devenoit plus rare.

Gallien avoit exclus des armées les sénateurs Romains: Dioclétien leur avoit enlevé les provinces, dont ils avoient le gouvernement depuis Auguste. Enfin, humiliés sous chaque despote, ils venoient d'achever de perdre toute leur considération par le transport du siege de l'empire à Constantinople. Ils devoient encore se voir insensiblement enlever toutes les dignités. Constantin leur préféroit les barbares, dont il croyoit n'avoir rien à redouter. Il se trompa, parce qu'on se trompe toujours, quand on veut établir le despotisme. Depuis cet empereur, dont la famille nombreuse fut bientôt exterminée, l'empire se précipita vers sa ruine;

& il eſt évident que ce fut l'effet d'une politique qui changea tout, qui ne réforma rien, & qui fut une ſource de nouveaux abus.

Sur la fin de l'empire, l'ignorance confond toutes les idées.

Je ne m'arrêterai pas ſur les ſucceſſeurs de Conſtantin. Les longs regnes des princes foibles, lorſque l'empire avoit le plus beſoin d'un chef, n'offrent que des déſordres qu'il ſuffit d'avoir parcourus. L'ignorance, qui fit des progrès rapides, confondoit toutes les idées. On ne ſavoit plus ce qui donnoit des droits à l'empire, & nous avons vu des femmes en diſpoſer, parce qu'elles portoient le titre d'Auguſte. Ce n'eſt pas la ſeule erreur où l'on tomba.

L'an de l'ere vulgaire 457, Léon reçut le diadême des mains d'Anatole, patriarche de Conſtantinople. Il eſt évident que cette cérémonie pieuſe, qui ſe faiſoit pour la premiere fois, ſuppoſoit l'empereur déja fait, & ne donnoit point au patriarche le droit de s'oppoſer, ni de concourir à l'élection. Cependant, en 491, Anaſtaſe ſucceſſeur de Zénon, ayant été proclamé par le ſénat & par l'armée, Eupheme, alors patriarche de Conſtantinople, ne conſentit à lui donner le diadême, qu'après que l'empereur, qu'il ſoupçonnoit d'être Eutychéen, eut ſigné une profeſſion de foi, & eut promis de protéger les décrets du concile de Chalcedoine. Cette prétention ne parut pas même extraordinaire: car le ſénat, qui pouvoit aller en avant, ne l'oſa. Au contraire, il ne négligea

rien pour engager le patriarche à lever son opposition. Or, si on pensoit déja qu'un hérétique ne peut pas être élu à l'empire, pourquoi ne penseroit-on pas un jour qu'un empereur hérétique peut être déposé?

Telle est la confusion qu'il y avoit dans le gouvernement & dans les idées, lorsque les peuples du nord, qui depuis long-temps se contentoient de piller les frontieres, furent poussés par les Huns; & que, forcés de chercher de nouvelles terres, ils s'établirent de gré ou de force dans les provinces romaines, & subjuguerent enfin l'empire d'occident. Comme toutes les circonstances s'étoient réunies pour l'agrandissement des Romains, elles se réunirent aussi pour leur ruine; & les disputes de religion, & les guerres civiles, & la corruption des mœurs, & la perte de la discipline militaire, & les vices du gouvernement, & la multitude des ennemis.

Tout concourt à la ruine de l'empire.

FIN du dixieme volume.

